

Robur-le-conquérant

I Verne, Jules (1828-1905). Robur-le-conquérant. 1886.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

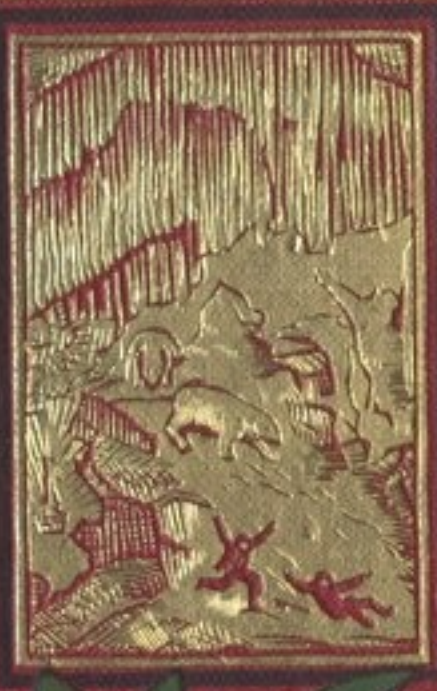
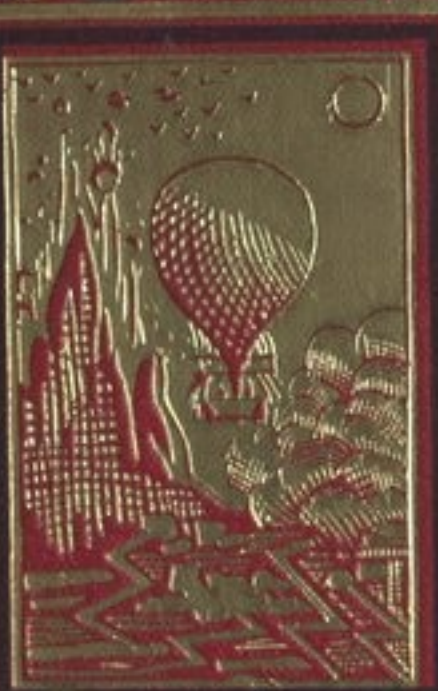
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

VOYAGES EXTRAORDINAIRES
PAR
JULES VERNE

ROBUR LE CONQUÉRANT
UN BILLET
DE LOTERIE

COLLECTION HETZEL





Premier tirage

ROBUR-LE-CONQUÉRANT

UN BILLET DE LOTERIE

PARIS. — IMPRIMERIE GAUTHIER-VILLARS,
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

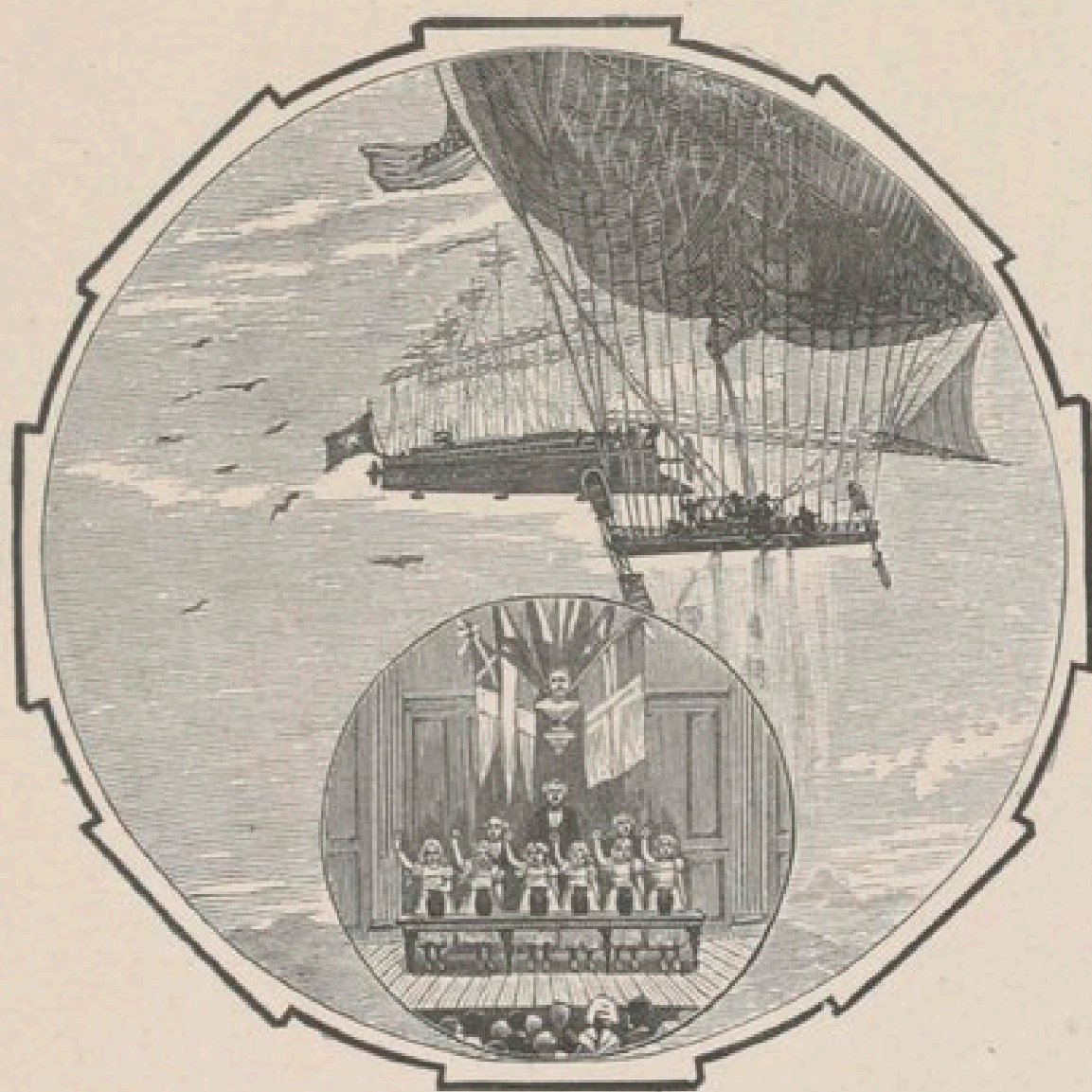
LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES
COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ROBUR-LE-CONQUÉRANT

JULES VERNE

UN BILLET DE LOTERIE

FRRITT-FLACC



87 DESSINS PAR L. BENETT ET G. ROUX

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB
PARIS — 1886

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS

CHICAGO
ILLINOIS

1900

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS

CHICAGO
ILLINOIS



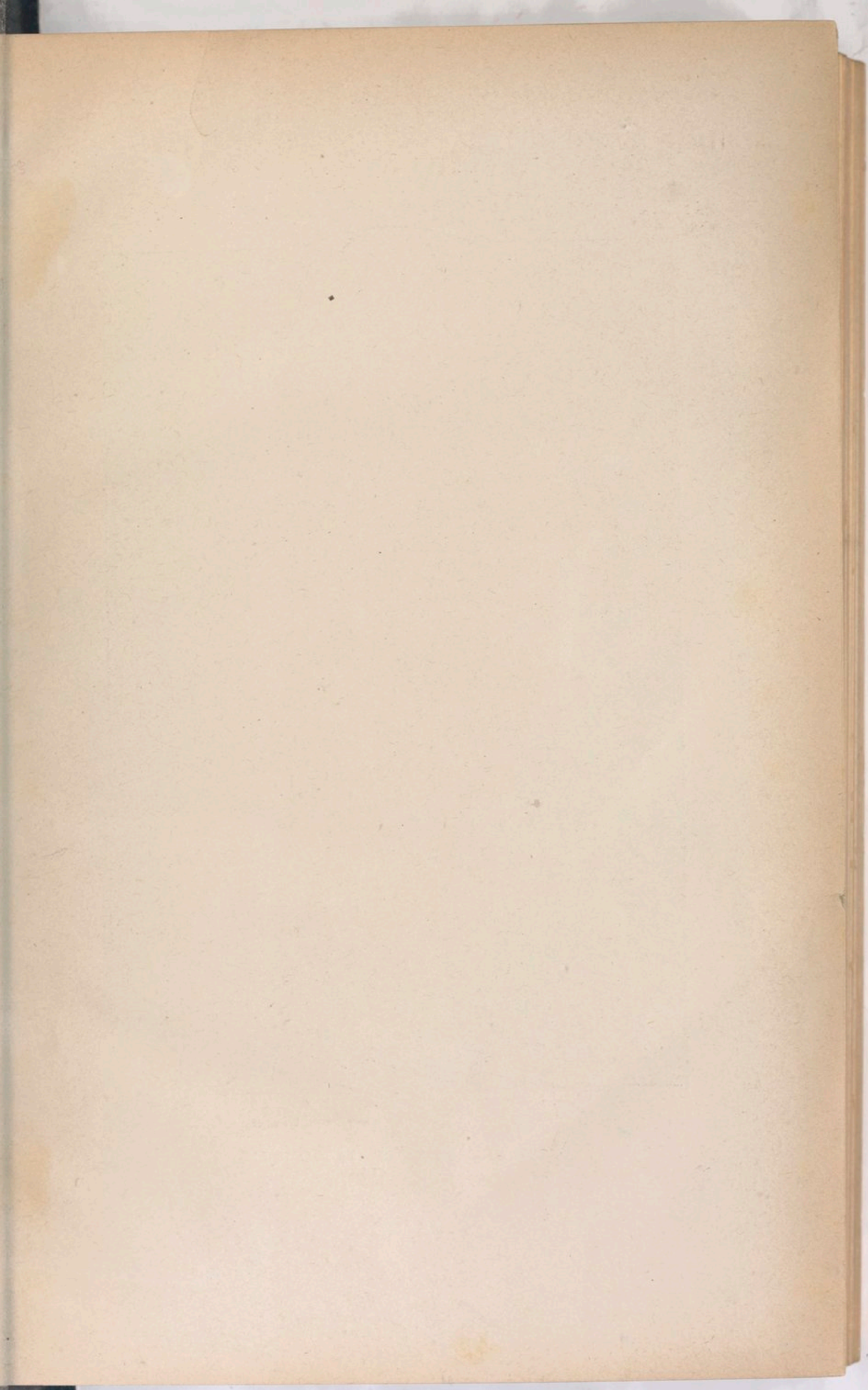
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS

CHICAGO
ILLINOIS

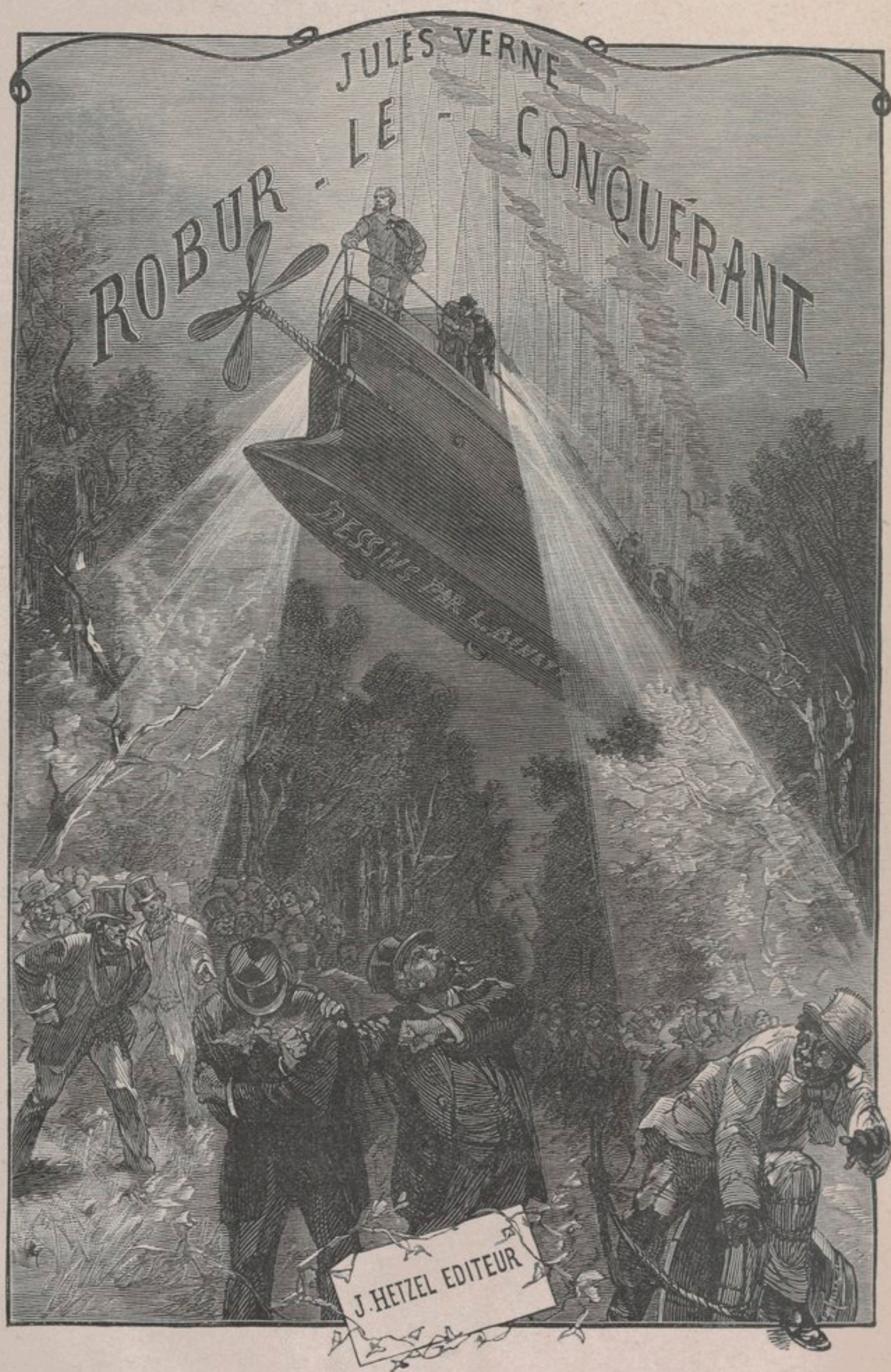
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PRESS

CHICAGO
ILLINOIS

Ex. 1



— LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES —



COLLECTION HETZEL

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ROBUR-LE-CONQUÉRANT

PAR

JULES VERNE

45 DESSINS PAR BENETT



BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB
PARIS

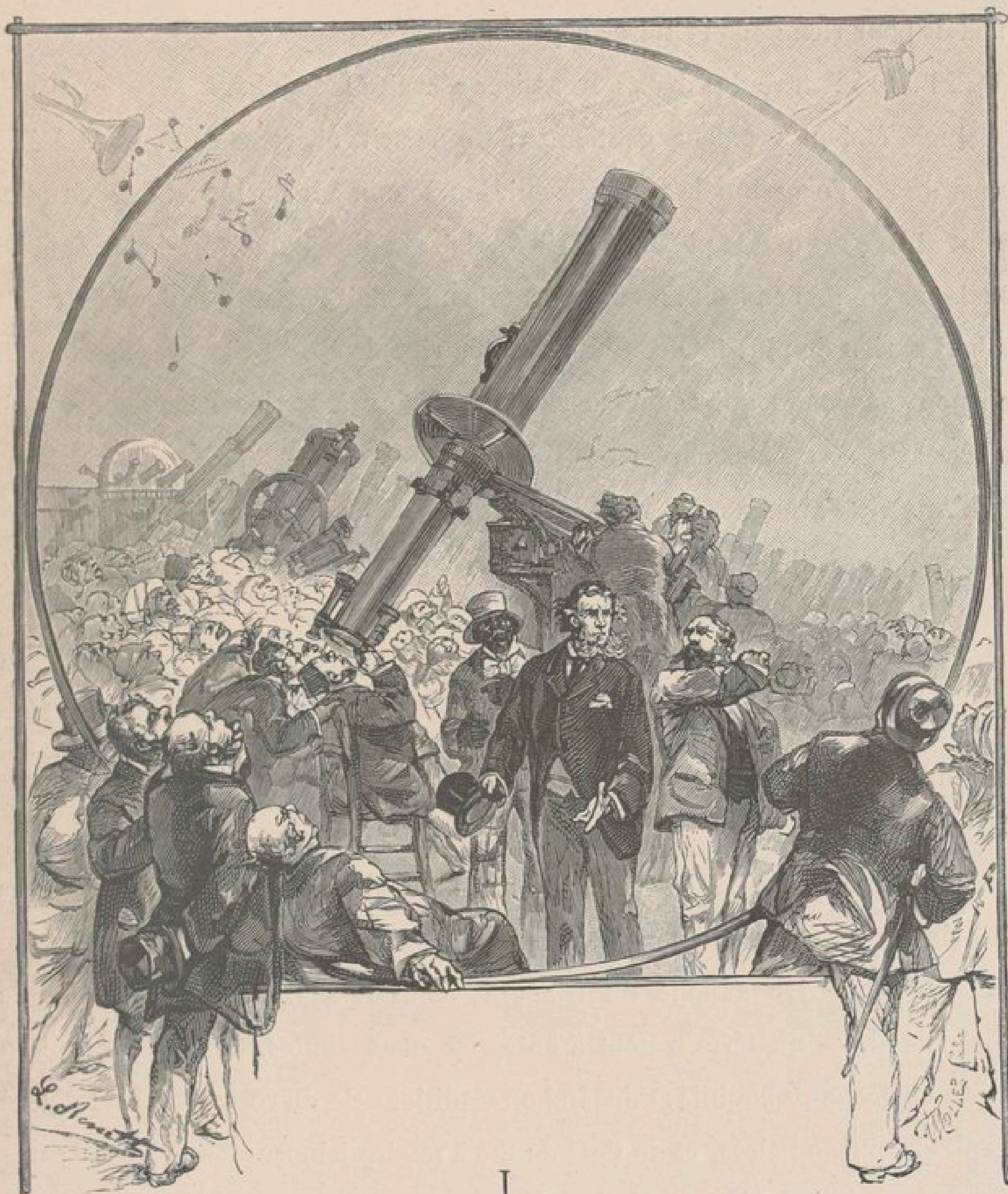
1886

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



Ex. 1

ROBUR-LE-CONQUÉRANT



I

OU LE MONDE SAVANT ET LE MONDE IGNORANT SONT AUSSI
EMBARRASSÉS L'UN QUE L'AUTRE.

« Pan!... Pan!... »

Les deux coups de pistolet partirent presque en même temps. Une vache,

qui paissait à cinquante pas de là, reçut une des balles dans l'échine. Elle n'était pour rien dans l'affaire, cependant.

Ni l'un ni l'autre des deux adversaires n'avait été touché.

Quels étaient ces deux gentlemen? On ne sait, et, cependant, c'eût été là, sans doute, l'occasion de faire parvenir leurs noms à la postérité. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le plus âgé était Anglais, le plus jeune Américain. Quant à indiquer en quel endroit l'inoffensif ruminant venait de paître sa dernière touffe d'herbe, rien de plus facile. C'était sur la rive droite du Niagara, non loin de ce pont suspendu qui réunit la rive américaine à la rive canadienne, trois milles au-dessous des chutes.

L'Anglais s'avança alors vers l'Américain :

« Je n'en soutiens pas moins que c'était le *Rule Britannia!* dit-il.

— Non! le *Yankee Doodle!* » répliqua l'autre.

La querelle allait recommencer, lorsque l'un des témoins, — sans doute dans l'intérêt du bétail — s'interposa, disant :

« Mettons que c'était le *Rule Doodle* et le *Yankee Britannia*, et allons déjeuner! »

Ce compromis entre les deux chants nationaux de l'Amérique et de la Grande-Bretagne fut adopté à la satisfaction générale. Américains et Anglais, remontant la rive gauche du Niagara, vinrent s'attabler dans l'hôtel de Goat-Island, — un terrain neutre entre les deux chutes. Comme ils sont en présence des œufs bouillis et du jambon traditionnels, du roastbeef froid, relevé de pickles incendiaires, et de flots de thé à rendre jalouses les célèbres catactes, on ne les dérangera plus. Il est peu probable, d'ailleurs, qu'il soit encore question d'eux dans cette histoire.

Qui avait raison de l'Anglais ou de l'Américain? Il eût été difficile de se prononcer. En tout cas, ce duel montre combien les esprits s'étaient passionnés, non seulement dans le nouveau, mais aussi dans l'ancien continent, à propos d'un phénomène inexplicable, qui, depuis un mois environ, mettait toutes les cervelles à l'envers.

...*Os sublime dedit coelumque tueri,*

a dit Ovide pour le plus grand honneur de la créature humaine. En vérité, jamais on n'avait tant regardé le ciel depuis l'apparition de l'homme sur le globe terrestre.

Or, précisément, pendant la nuit précédente, une trompette aérienne avait lancé ses notes cuivrées à travers l'espace, au-dessus de cette portion du Canada située entre le lac Ontario et le lac Érié. Les uns avaient entendu le *Yankee Doodle*, les autres le *Rule Britannia*. De là cette querelle d'Anglo-Saxons qui se terminait par un déjeuner à Goat-Island. Peut-être, en somme, n'était-ce ni l'un ni l'autre de ces chants patriotiques. Mais ce qui n'était douteux pour personne c'est que ce son étrange avait ceci de particulier qu'il semblait descendre du ciel sur la terre.

Fallait-il croire à quelque trompette céleste, embouchée par un ange ou un archange?... N'était-ce pas plutôt de joyeux aéronautes qui jouaient de ce sonore instrument, dont la Renommée fait un si bruyant usage?

Non! Il n'y avait là ni ballon, ni aéronautes. Un phénomène extraordinaire se produisait dans les hautes zones du ciel — phénomène dont on ne pouvait reconnaître la nature ni l'origine. Aujourd'hui, il apparaissait au-dessus de l'Amérique, quarante-huit heures après au-dessus de l'Europe, huit jours plus tard, en Asie, au-dessus du Céleste-Empire. Décidément, si la trompette qui signalait son passage n'était pas celle du jugement dernier, qu'était donc cette trompette?

De là, en tous les pays de la terre, royaumes ou républiques, une certaine inquiétude qu'il importait de calmer. Si vous entendiez dans votre maison quelques bruits bizarres et inexplicables, ne cherchiez-vous pas au plus vite à reconnaître la cause de ces bruits, et, si l'enquête n'aboutissait à rien, n'abandonneriez-vous pas votre maison pour en habiter une autre? Oui, sans doute! Mais ici, la maison, c'était le globe terrestre. Nul moyen de le quitter pour la Lune, Mars, Vénus, Jupiter, ou toute autre planète du système solaire. Il fallait donc découvrir ce qui se passait, non dans le vide infini, mais dans les zones atmosphériques. En effet, pas d'air, pas de bruit, et, comme il y avait bruit, — toujours la fameuse trompette! — c'est que le phénomène s'accomplissait au milieu de la couche d'air, dont la densité va toujours

en diminuant et qui ne s'étend pas à plus de deux lieues autour de notre sphéroïde.

Naturellement, des milliers de feuilles publiques s'emparèrent de la question, la traitèrent sous toutes ses formes, l'éclaircirent ou l'obscurcirent, rapportèrent des faits vrais ou faux, alarmèrent ou rassurèrent leurs lecteurs, — dans l'intérêt du tirage, — passionnèrent enfin les masses quelque peu affolées. Du coup, la politique fut par terre, et les affaires n'en allèrent pas plus mal. Mais qu'y avait-il?

On consulta les observatoires du monde entier. S'ils ne répondaient pas, à quoi bon des observatoires? Si les astronomes, qui dédoublent ou détripilent des étoiles à cent mille milliards de lieues, n'étaient pas capables de reconnaître l'origine d'un phénomène cosmique, dans le rayon de quelques kilomètres seulement, à quoi bon des astronomes?

Aussi, ce qu'il y eut de télescopes, de lunettes, de longues-vues, de lorgnettes, de binocles, de monocles, braqués vers le ciel, pendant ces belles nuits de l'été, ce qu'il y eut d'yeux à l'oculaire des instruments de toutes portées et de toutes grosseurs, on ne saurait l'évaluer. Peut-être des centaines de mille, à tout le moins. Dix fois, vingt fois plus qu'on ne compte d'étoiles à l'œil nu sur la sphère céleste. Non! Jamais éclipse, observée simultanément sur tous les points du globe, n'avait été à pareille fête.

Les observatoires répondirent, mais insuffisamment. Chacun donna une opinion, mais différente. De là, guerre intestine dans le monde savant pendant les dernières semaines d'avril et les premières de mai.

L'observatoire de Paris se montra très réservé. Aucune des sections ne se prononça. Dans le service d'astronomie mathématique, on avait dédaigné de regarder; dans celui des opérations méridiennes, on n'avait rien découvert; dans celui des observations physiques, on n'avait rien aperçu; dans celui de la géodésie, on n'avait rien remarqué; dans celui de la météorologie, on n'avait rien entrevu; enfin, dans celui des calculateurs, on n'avait rien vu. Du moins l'aveu était franc. Même franchise à l'observatoire de Montsouris, à la station magnétique du parc Saint-Maur. Même respect de la vérité au Bureau des Longitudes. Décidément, Français veut dire « franc ».

La province fut un peu plus affirmative. Peut-être dans la nuit du 6 au 7 mai avait-il paru une lueur d'origine électrique, dont la durée n'avait pas dépassé vingt secondes. Au Pic-du-Midi, cette lueur s'était montrée entre neuf et dix heures du soir. A l'observatoire météorologique du Puy-de-Dôme, on l'avait saisie entre une heure et deux heures du matin; au Mont Ventoux, en Provence, entre deux et trois heures; à Nice, entre trois et quatre heures; enfin, au Semnoz-Alpes, entre Annecy, le Bourget et le Léman, au moment où l'aube blanchissait le zénith.

Évidemment, il n'y avait pas à rejeter ces observations en bloc. Nul doute que la lueur eût été observée en divers postes — successivement — dans le laps de quelques heures. Donc, ou elle était produite par plusieurs foyers, courant à travers l'atmosphère terrestre, ou, si elle n'était due qu'à un foyer unique, c'est que ce foyer pouvait se mouvoir avec une vitesse qui devait atteindre bien près de deux cents kilomètres à l'heure.

Mais, pendant le jour, avait-on jamais vu quelque chose d'anormal dans l'air?

Jamais.

La trompette, du moins, s'était-elle fait entendre à travers les couches aériennes?

Pas le moindre appel de trompette n'avait retenti entre le lever et le coucher du soleil.

Dans le Royaume-Uni, on fut très perplexe. Les observatoires ne purent se mettre d'accord. Greenwich ne parvint pas à s'entendre avec Oxford, bien que tous deux soutinssent « qu' il n'y avait rien. »

« Illusion d'optique! disait l'un.

— Illusion d'acoustique! » répondait l'autre.

Et là-dessus, ils disputèrent. En tout cas, illusion.

A l'observatoire de Berlin, à celui de Vienne, la discussion menaça d'amener des complications internationales. Mais la Russie, en la personne du directeur de son observatoire de Poulkova, leur prouva qu'ils avaient raison tous deux; cela dépendait du point de vue auquel ils se mettaient pour déterminer la nature du phénomène, en théorie impossible, possible en pratique.



En Suisse, à l'observatoire de Säutis, dans le canton d'Appenzel, au Righi, au Gäbris, dans les postes du Saint-Gothard, du Saint-Bernard, du Julier, du Simplon, de Zurich, du Somblick dans les Alpes tyroliennes, on fit preuve d'une extrême réserve à propos d'un fait que personne, n'avait jamais pu constater — ce qui est fort raisonnable.

Mais, en Italie, aux stations météorologiques du Vésuve, au poste de l'Etna, installé dans l'ancienne Casa Inglese, au Monte Cavo, les observateurs n'hésitèrent pas à admettre la matérialité du phénomène, attendu qu'ils l'avaient pu voir, un jour, sous l'aspect d'une petite volute de vapeur, une nuit, sous l'apparence d'une étoile filante. Ce que c'était, d'ailleurs, ils n'en savaient absolument rien.

En vérité, ce mystère commençait à fatiguer les gens de science, tandis qu'il continuait à passionner, à effrayer même les humbles et les ignorants, qui ont formé, forment et formeront l'immense majorité en ce monde, grâce à l'une des plus sages lois de la nature. Les astronomes et les météorologistes auraient donc renoncé à s'en occuper, si, dans la nuit du 26 au 27, à l'observatoire de Kantokeino, au Finmark, en Norvège, et dans la nuit du 28 au 29, à celui de l'Isfjord, au Spitzberg, les Norvégiens d'une part, les Suédois de l'autre, ne se fussent trouvés d'accord sur ceci : au milieu d'une aurore boréale avait apparu une sorte de gros oiseau, de monstre aérien. S'il n'avait pas été possible d'en déterminer la structure, du moins n'était-il pas douteux qu'il eût projeté hors de lui des corpuscules qui détonnaient comme des bombes.

En Europe, on voulut bien ne pas mettre en doute cette observation des stations du Finmark et du Spitzberg. Mais, ce qui parut le plus phénoménal en tout cela, c'était que des Suédois et des Norvégiens eussent pu se mettre d'accord sur un point quelconque.

On rit de la prétendue découverte dans tous les observatoires de l'Amérique du Sud, au Brésil, au Pérou comme à la Plata, dans ceux de l'Australie, à Sidney, à Adélaïde comme à Melbourne. Et le rire australien est des plus communicatifs.

Bref, un seul chef de station météorologique se montra affirmatif sur cette question, malgré tous les sarcasmes que sa solution pouvait faire naître. Ce

fut un Chinois, le directeur de l'observatoire de Zi-Ka-Wey, élevé au milieu d'une vaste plaine, à moins de dix lieues de la mer, avec un horizon immense, baigné d'air pur.

« Il se pourrait, dit-il, que l'objet dont il s'agit fût tout simplement un appareil aviateur, une machine volante ! »

Quelle plaisanterie !

Cependant, si les controverses furent vives dans l'Ancien Monde, on imagine ce qu'elles durent être en cette portion du Nouveau, dont les États-Unis occupent le plus vaste territoire.

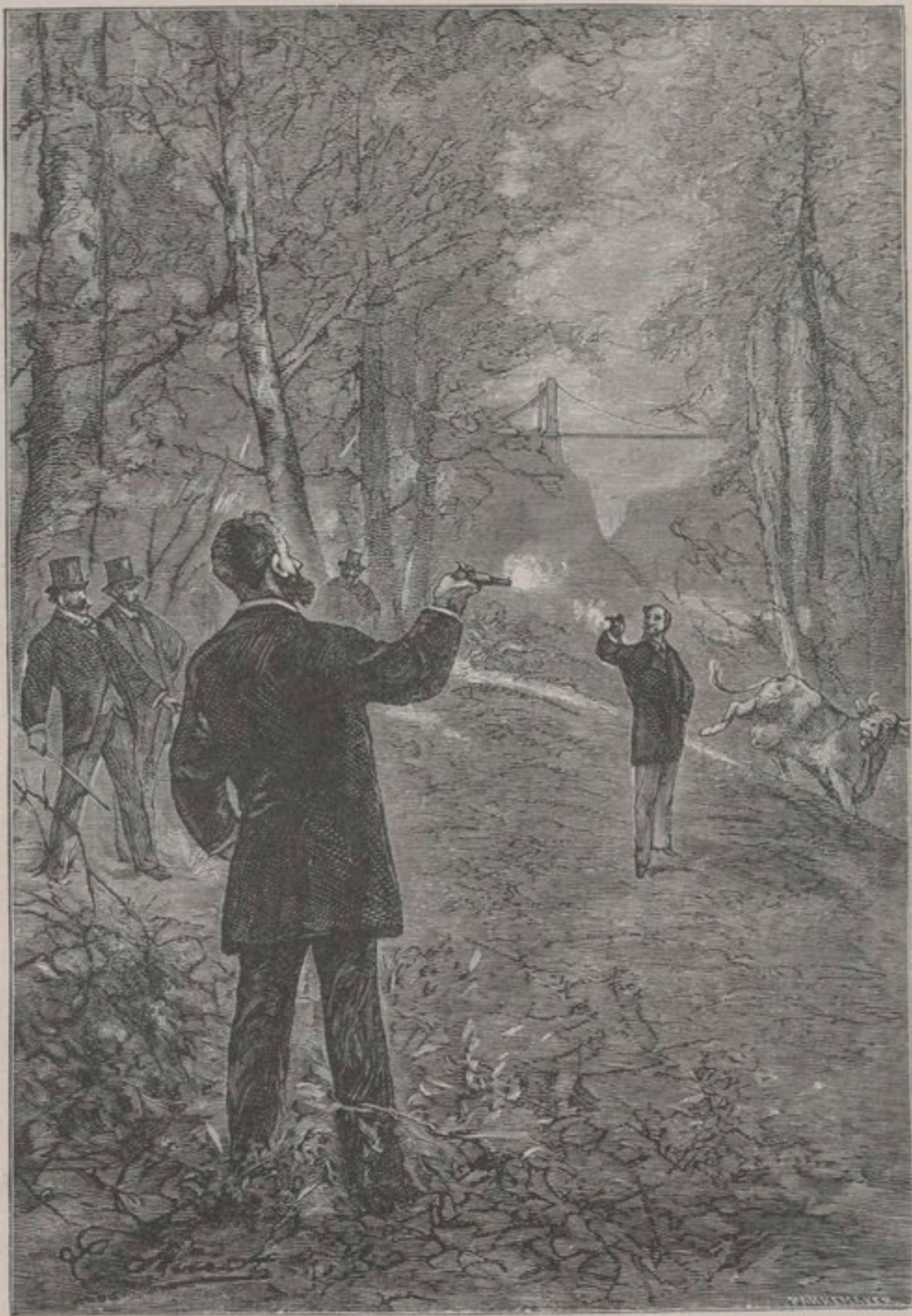
Un Yankee, on le sait, n'y va pas par quatre chemins. Il n'en prend qu'un, et généralement celui qui conduit droit au but. Aussi les observatoires de la Fédération américaine n'hésitèrent-ils pas à se dire leur fait. S'ils ne se jetèrent pas leurs objectifs à la tête, c'est qu'il aurait fallu les remplacer au moment où l'on avait le plus besoin de s'en servir.

En cette question si controversée, les observatoires de Washington dans le district de Colombia, et celui de Cambridge dans l'État de Duna, tinrent tête à celui de Darmouth-College dans le Connecticut, et à celui d'Aun-Arbor dans le Michigan. Le sujet de leur dispute ne porta pas sur la nature du corps observé, mais sur l'instant précis de l'observation ; car tous prétendirent l'avoir aperçu dans la même nuit, à la même heure, à la même minute, à la même seconde, bien que la trajectoire du mystérieux mobile n'occupât qu'une médiocre hauteur au-dessus de l'horizon. Or, du Connecticut au Michigan, du Duna au Colombia, la distance est assez grande pour que cette double observation, faite au même moment, pût être considérée comme impossible.

Dudley, à Albany, dans l'État de New-York, et West-Point, de l'Académie militaire, donnèrent tort à leurs collègues par une note qui chiffrait l'ascension droite et la déclinaison dudit corps.

Mais il fut reconnu plus tard que ces observateurs s'étaient trompés de corps, que celui-ci était un bolide qui n'avait fait que traverser la moyenne couche de l'atmosphère. Donc, ce bolide ne pouvait être l'objet en question. D'ailleurs, comment le susdit bolide aurait-il joué de la trompette ?

Quant à cette trompette, on essaya vainement de mettre son éclatante fan-



Ni l'un ni l'autre n'avait été touché. (Page 2.)

fare au rang des illusions d'acoustique. Les oreilles, en cette occurrence, ne se trompaient pas plus que les yeux. On avait certainement vu, on avait certainement entendu. Dans la nuit du 12 au 13 mai, — nuit très sombre, — les observateurs de Yale-College, à l'Ecole scientifique de Sheffield, avaient pu transcrire quelques mesures d'une phrase musicale, en ré majeur, à quatre temps, qui donnait note pour note, rythme pour rythme, le refrain du *Chant du Départ*.



Uncle Prudent planta son aiguille. (Page 19.)

« Bon! répondirent les loustics, c'est un orchestre français qui joue au milieu des couches aériennes! »

Mais plaisanter n'est pas répondre. C'est ce que fit remarquer l'observatoire de Boston, fondé par l'*Atlantic Iron Works Society*, dont les opinions sur les questions d'astronomie et de météorologie commençaient à faire loi dans le monde savant.

Intervint alors l'observatoire de Cincinnati, créé en 1870 sur le mont

Lookout, grâce à la générosité de M. Kilgoor, et si connu pour ses mesures micrométriques des étoiles doubles. Son directeur déclara, avec la plus entière bonne foi, qu'il y avait certainement quelque chose, qu'un mobile quelconque se montrait, dans des temps assez rapprochés, en divers points de l'atmosphère, mais que sur la nature de ce mobile, ses dimensions, sa vitesse, sa trajectoire, il était impossible de se prononcer.

Ce fut alors qu'un journal dont la publicité est immense, le *New-York-Herald*, reçut d'un abonné la communication anonyme qui suit :

« On n'a pas oublié la rivalité qui mit aux prises, il y a quelques années, les deux héritiers de la Begum de Ragginahra, ce docteur français Sarrasin dans sa cité de Franceville, l'ingénieur allemand Herr Schultze, dans sa cité de Stahlstadt, cités situées toutes deux en la partie sud de l'Orégon, aux États-Unis.

« On ne peut avoir oublié davantage que, dans le but de détruire Franceville, Herr Schultze lança un formidable engin qui devait s'abattre sur la ville française et l'anéantir d'un seul coup.

« Encore moins ne peut-on avoir oublié que cet engin, dont la vitesse initiale au sortir de la bouche du canon-monstre avait été mal calculée, fut emporté avec une rapidité supérieure à seize fois celle des projectiles ordinaires, — soit cent cinquante lieues à l'heure, — qu'il n'est plus retombé sur la terre, et que, passé à l'état de bolide, il circule et doit éternellement circuler autour de notre globe.

« Pourquoi ne serait-ce pas le corps en question dont l'existence ne peut être niée? »

Fort ingénieux, l'abonné du *New-York-Herald*. Et la trompette?... Il n'y avait pas de trompette dans le projectile de Herr Schultze!

Donc, toutes ces explications n'expliquaient rien, tous ces observateurs observaient mal.

Restait toujours l'hypothèse proposée par le directeur de Zi-Ka-Wey. Mais l'opinion d'un Chinois!...

Il ne faudrait pas croire que la satiété finit par s'emparer du public de l'Ancien et du Nouveau Monde. Non ! les discussions continuèrent de plus belle, sans qu'on parvint à se mettre d'accord. Et, cependant, il y eut un temps d'arrêt. Quelques jours s'écoulèrent sans que l'objet, bolide ou autre fût signalé, sans que nul bruit de trompette se fit entendre dans les airs. Le corps était-il donc tombé sur un point du globe où il eût été difficile de retrouver sa trace — en mer, par exemple ? Gisait-il dans les profondeurs de l'Atlantique, du Pacifique, de l'Océan Indien ? Comment se prononcer à cet égard ?

Mais alors, entre le 2 et le 9 juin, une série de faits nouveaux se produisirent, dont l'explication eût été impossible par la seule existence d'un phénomène cosmique.

En huit jours, les Hambourgeois, à la pointe de la Tour Saint-Michel, les Turcs, au plus haut minaret de Sainte-Sophie, les Rouennais, au bout de la flèche métallique de leur cathédrale, les Strasbourgeois, à l'extrémité du Munster, les Américains, sur la tête de leur statue de la Liberté, à l'entrée de l'Hudson, et, au faite du monument de Washington, à Boston, les Chinois, au sommet du temple des Cinq-Cents-Génies, à Canton, les Indous, au seizième étage de la pyramide du temple de Tanjour, les San-Pietrini, à la croix de Saint-Pierre de Rome, les Anglais, à la croix de Saint-Paul de Londres, les Égyptiens, à l'angle aigu de la Grande Pyramide de Gizèh, les Parisiens, au paratonnerre de la Tour en fer de l'Exposition de 1889, haute de trois cents mètres, purent apercevoir un pavillon qui flottait sur chacun de ces points difficilement accessibles.

Et ce pavillon, c'était une étamine noire, semée d'étoiles, avec un soleil d'or à son centre.

II

DANS LEQUEL LES MEMBRES DU WELDON-INSTITUTE ! SE DISPUTENT SANS
PARVENIR A SE METTRE D'ACCORD.

« Et le premier qui dira le contraire...

— Vraiment!... Mais on le dira, s'il y a lieu de le dire!

— Et en dépit de vos menaces!...

— Prenez garde à vos paroles, Bat Fyn!

— Et aux vôtres, Uncle Prudent!

— Je soutiens que l'hélice ne doit pas être à l'arrière!

— Nous aussi!... Nous aussi!... répondirent cinquante voix, confondues
dans un commun accord.

— Non!... Elle doit être à l'avant! s'écria Phil Evans.

— A l'avant! répondirent cinquante autres voix avec une vigueur non
moins remarquable.

— Jamais nous ne serons du même avis!

— Jamais!... Jamais!

— Alors à quoi bon disputer?

— Ce n'est pas de la dispute!... C'est de la discussion! »

On ne l'aurait pas cru, à entendre les réparties, les objurgations, les vociférations, qui emplissaient la salle des séances depuis un bon quart d'heure.

Cette salle, il est vrai, était la plus grande du Weldon-Institut, — club célèbre entre tous, établi Walnut-Street, à Philadelphie, État de Pensylvanie, États-Unis d'Amérique.

Or, la veille, dans la cité, à propos de l'élection d'un allumeur de gaz, il y avait eu manifestations publiques, meetings bruyants, coups échangés de

part et d'autre. De là, une effervescence qui n'était pas encore calmée, et d'où provenait peut-être cette surexcitation dont les membres du Weldon-Institut venaient de faire preuve. Et, cependant, ce n'était là qu'une simple réunion de « Ballonistes », discutant la question encore palpitante — même à cette époque — de la direction des ballons.

Cela se passait dans une ville des États-Unis, dont le développement rapide fut supérieur même à celui de New-York, de Chicago, de Cincinnati, de San Francisco, — une ville, qui n'est pourtant ni un port, ni un centre minier de houille ou de pétrole, ni une agglomération manufacturière, ni le terminus d'un rayonnement de voies ferrées, — une ville plus grande que Berlin, Manchester, Édimbourg, Liverpool, Vienne, Pétersbourg, Dublin, — une ville qui possède un parc dans lequel tiendraient ensemble les sept parcs de la capitale de l'Angleterre, — une ville, enfin, qui compte actuellement près de douze cent mille âmes et se dit la quatrième ville du monde, après Londres, Paris et New-York.

Philadelphie est presque une cité de marbre avec ses maisons de grand caractère et ses établissements publics qui ne connaissent point de rivaux. Le plus important de tous les collèges du Nouveau-Monde est le collège Girard, et il est à Philadelphie. Le plus large pont de fer du globe est le pont jeté sur la rivière Schuylkill, et il est à Philadelphie. Le plus beau temple de la Franc-Maçonnerie est le Temple Maçonnique, et il est à Philadelphie. Enfin, le plus grand club des adeptes de la navigation aérienne est à Philadelphie. Et si l'on veut bien le visiter dans cette soirée du 12 juin, peut-être y trouvera-t-on quelque plaisir.

En cette grande salle s'agitaient, se démenaient, gesticulaient, parlaient, discutaient, disputaient, — tous le chapeau sur la tête, — une centaine de ballonistes, sous la haute autorité d'un président assisté d'un secrétaire et d'un trésorier. Ce n'étaient point des ingénieurs de profession. Non, de simples amateurs de tout ce qui se rapportait à l'aérostatique, mais amateurs enragés et particulièrement ennemis de ceux qui veulent opposer aux aérostats les appareils « plus lourds que l'air », machines volantes, navires aériens ou autres. Que ces braves gens dussent jamais trouver la direction des ballons,

c'est possible. En tout cas, leur président avait quelque peine à les diriger eux-mêmes.

Ce président, bien connu à Philadelphie, était le fameux Uncle Prudent, — Prudent, de son nom de famille. Quant au qualificatif Uncle, cela ne saurait surprendre en Amérique, où l'on peut être oncle sans avoir ni neveu ni nièce. On dit Uncle, là-bas, comme, ailleurs, on dit père, de gens qui n'ont jamais fait œuvre de paternité.

Uncle Prudent était un personnage considérable, et, en dépit de son nom, cité pour son audace. Très riche, ce qui ne gâte rien, même aux États-Unis. Et comment ne l'eût-il pas été, puisqu'il possédait une grande partie des actions du Niagara-Falls ? A cette époque, une société d'ingénieurs s'était fondée à Buffalo pour l'exploitation des chutes. Affaire excellente. Les sept mille cinq cents mètres cubes que le Niagara débite par seconde, produisent sept millions de chevaux-vapeur. Cette force énorme, distribuée à toutes les usines établies dans un rayon de cinq cents kilomètres, donnait annuellement une économie de quinze cents millions de francs, dont une part rentrait dans les caisses de la Société et en particulier dans les poches de Uncle Prudent. D'ailleurs, il était garçon, il vivait simplement, n'ayant pour tout personnel domestique que son valet Frycollin, qui ne méritait guère d'être au service d'un maître si audacieux. Il y a de ces anomalies.

Que Uncle Prudent eût des amis, puisqu'il était riche, cela va de soi ; mais il avait aussi des ennemis, puisqu'il était président du club, — entre autres, tous ceux qui enviaient cette situation. Parmi les plus acharnés, il convient de citer le secrétaire du Weldon-Institute.

C'était Phil Evans, très riche aussi, puisqu'il dirigeait la *Walton Watch Company*, importante usine à montres, qui fabrique par jour cinq cents mouvements à la mécanique et livre des produits comparables aux meilleurs de la Suisse. Phil Evans aurait donc pu passer pour un des hommes les plus heureux du monde et même des États-Unis, n'eût été la situation de Uncle Prudent. Comme lui, il était âgé de quarante-cinq ans, comme lui d'une santé à toute épreuve, comme lui d'une audace indiscutable, comme lui peu soucieux de troquer les avantages certains du célibat contre les avantages

douteux du mariage. C'étaient deux hommes bien faits pour se comprendre, mais qui ne se comprenaient pas, et tous deux, il faut bien le dire, d'une extrême violence de caractère, l'un à chaud, Uncle Prudent, l'autre à froid, Phil Evans.

Et à quoi tenait que Phil Evans n'eût été nommé président du club ? Les voix s'étaient exactement partagées entre Uncle Prudent et lui. Vingt fois on avait été au scrutin, et vingt fois la majorité n'avait pu se faire ni pour l'un ni pour l'autre. Situation embarrassante, qui aurait pu durer plus que la vie des deux candidats.

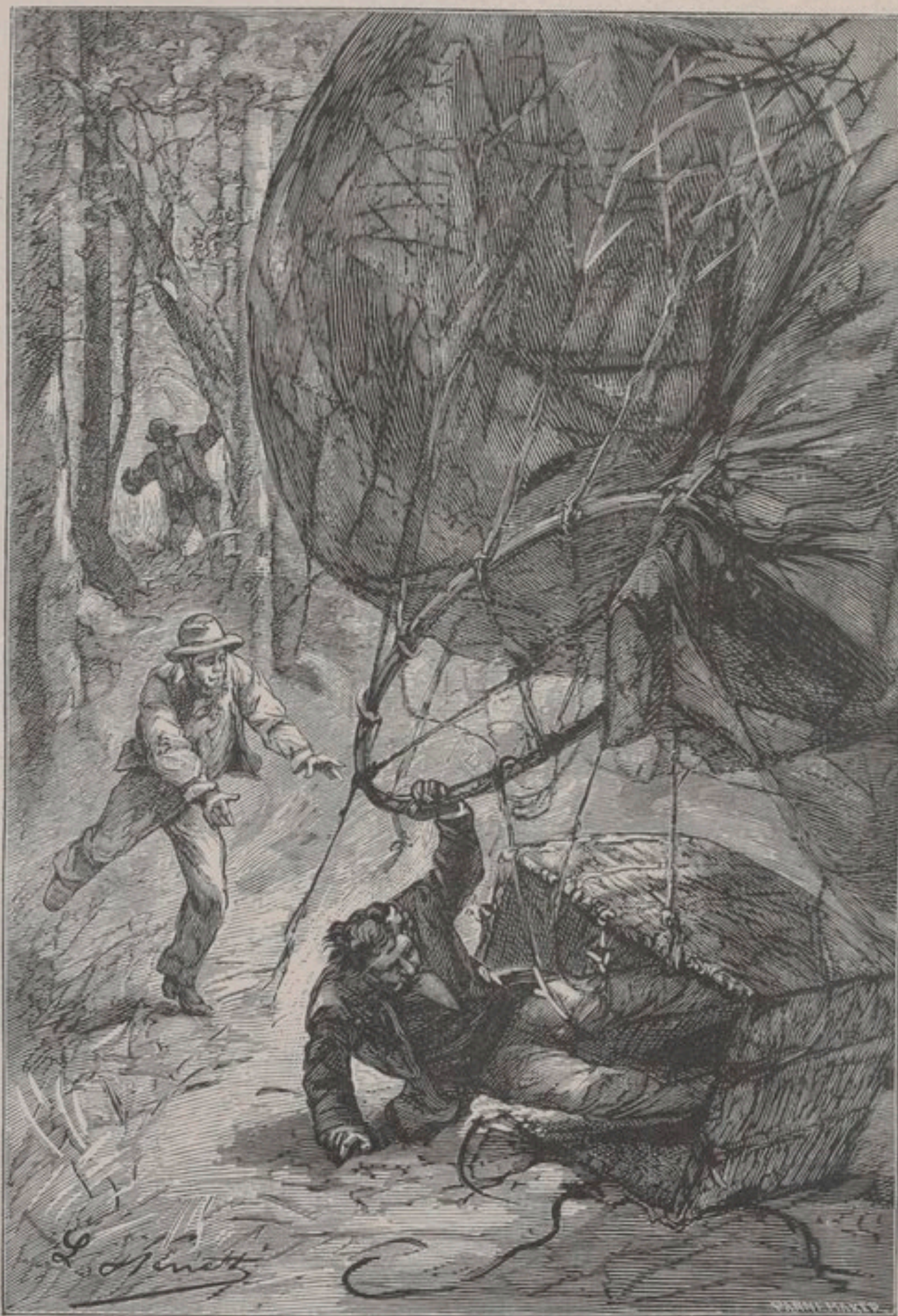
Un des membres du club proposa alors un moyen de départager les voix. Ce fut Jem Cip, le trésorier du Weldon-Institute. Jem Cip était un végétarien convaincu, autrement dit, un de ces légumistes, de ces proscripteurs de toute nourriture animale, de toutes liqueurs fermentées, moitié brahmanes, moitié musulmans, un rival des Niewman, des Pitman, des Ward, des Davie, qui ont illustré la secte de ces toqués inoffensifs.

En cette occurrence, Jem Cip fut soutenu par un autre membre du club. William T. Forbes, directeur d'une grande usine, où l'on fabrique de la glucose en traitant les chiffons par l'acide sulfurique — ce qui permet de faire du sucre avec de vieux linges. C'était un homme bien posé, ce William T. Forbes, père de deux charmantes vieilles filles, miss Dorothee, dite Doll, et miss Martha, dite Mat, qui donnaient le ton à la meilleure société de Philadelphie.

Il résulta donc de la proposition de Jem Cip, appuyée par William T. Forbes et quelques autres, que l'on décida de nommer le président du club au « point milieu. »

En vérité, ce mode d'élection pourrait être appliqué en tous les cas où il s'agit d'élire le plus digne, et nombre d'Américains de grand sens songeaient déjà à l'employer pour la nomination du président de la République des États-Unis.

Sur deux tableaux d'une entière blancheur, une ligne noire avait été tracée. La longueur de chacune de ces lignes était mathématiquement la même, car on l'avait déterminée avec autant d'exactitude que s'il se fût agi de la base du



La troisième ascension terminée par une chute effroyable. (Page 22.)

premier triangle dans un travail de triangulation. Cela fait, les deux tableaux étant exposés dans le même jour au milieu de la salle des séances, les deux concurrents s'armèrent chacun d'une fine aiguille et marchèrent simultanément vers le tableau qui lui était dévolu. Celui des deux rivaux qui planterait son aiguille le plus près du milieu de la ligne, serait proclamé président du Weldon-Institute.

Cela va sans dire, l'opération devait se faire d'un coup, sans repères, sans



La question des ballons.

tâtonnements, rien que par la sûreté du regard. Avoir le compas dans l'œil, suivant l'expression populaire, tout était là.

Uncle Prudent planta son aiguille, en même temps que Phil Evans plantait la sienne. Puis, on mesura afin de décider lequel des deux concurrents s'était le plus approché du point milieu.

O prodige ! Telle avait été la précision des opérateurs que les mesures ne donnèrent pas de différence appréciable. Si ce n'était pas exactement le milieu mathématique de la ligne, il n'y avait qu'un écart insensible entre les deux aiguilles et qui semblait être le même pour toutes deux.

De là, grand embarras de l'assemblée.

Heureusement, un des membres, Truk Milnor, insista pour que les mesures fussent refaites au moyen d'une règle graduée par les procédés de la machine micrométrique de M. Perreaux, qui permet de diviser le millimètre en quinze cents parties. Cette règle, donnant des quinze-centièmes de millimètre tracés avec un éclat de diamant, servit à reprendre les mesures, et, après avoir lu les divisions au moyen d'un microscope, on obtint les résultats suivants :

Uncle Prudent s'était approché du point milieu à moins de six quinze-centièmes de millimètre, Phil Evans, à moins de neuf quinze-centièmes.

Et voilà comment Phil Evans ne fut que le secrétaire du Weldon-Institute, tandis que Uncle Prudent était proclamé président du club.

Un écart de trois quinze-centièmes de millimètres, il n'en fallut pas davantage pour que Phil Evans vouât à Uncle Prudent une de ces haines qui, pour être latentes, n'en sont pas moins féroces.

A cette époque, depuis les expériences entreprises dans le dernier quart de ce dix-neuvième siècle, la question des ballons dirigeables n'était pas sans avoir fait quelques progrès. Les nacelles munies d'hélices propulsives, accrochées en 1852 aux aérostats de forme allongée d'Henry Giffard, en 1872, de Dupuy de Lôme, en 1883, de MM. Tissandier frères, en 1884, des capitaines Krebs et Renard, avaient donné certains résultats dont il convient de tenir compte. Mais si ces machines, plongées dans un milieu plus lourd qu'elles, manœuvrant sous la poussée d'une hélice, biaisant avec la ligne du vent,

remontant même une brise contraire pour revenir à leur point de départ, s'étaient ainsi réellement « dirigées, » elles n'avaient pu y réussir que grâce à des circonstances extrêmement favorables. En de vastes halls clos et couverts, parfait ! Dans une atmosphère calme, très bien ! Par un léger vent de cinq à six mètres à la seconde, passe encore ! Mais, en somme, rien de pratique n'avait été obtenu. Contre un vent de moulin, — huit mètres à la seconde, — ces machines seraient restées à peu près stationnaires ; contre une brise fraîche, — dix mètres à la seconde, — elles auraient marché en arrière ; contre une tempête, — vingt-cinq à trente mètres à la seconde, — elles auraient été emportées comme une plume ; au milieu d'un ouragan, — quarante-cinq mètres à la seconde, — elles eussent peut-être couru le risque d'être mises en pièces ; enfin, avec un de ces cyclones qui dépassent cent mètres à la seconde, on n'en aurait pas retrouvé un morceau.

Il était donc constant que, même après les expériences retentissantes des capitaines Krebs et Renard, si les aérostats dirigeables avaient gagné un peu de vitesse, c'était juste ce qu'il fallait pour se maintenir contre une simple brise. D'où l'impossibilité d'user pratiquement jusqu'alors de ce mode de locomotion aérienne.

Quoi qu'il en soit, à côté de ce problème de la direction des aérostats, c'est-à-dire, des moyens employés pour leur donner une vitesse propre, la question des moteurs avait fait des progrès incomparablement plus rapides. Aux machines à vapeur d'Henri Giffard, à l'emploi de la force musculaire de Dupuy de Lôme, s'étaient peu à peu substitués les moteurs électriques. Les batteries au bichromate de potasse, formant des éléments montés en tension, de MM. Tissandier frères, donnèrent une vitesse de quatre mètres à la seconde. Les machines dynamo-électriques des capitaines Krebs et Renard, développant une force de douze chevaux, imprimèrent une vitesse de six mètres cinquante, en moyenne.

Et alors, dans cette voie du moteur, ingénieurs et électriciens avaient cherché à s'approcher de plus en plus de ce desideratum qu'on a pu appeler « un cheval-vapeur dans un boîtier de montre ». Aussi, peu à peu, les effets de la pile, dont les capitaines Krebs et Renard avaient gardé le secret, étaient-ils

dépassés, et, après eux, les aéronautes avaient pu utiliser des moteurs, dont la légèreté s'accroissait en même temps que la puissance.

Il y avait donc là de quoi encourager les adeptes qui croyaient à l'utilisation des ballons dirigeables. Et cependant, combien de bons esprits se refusaient à admettre cette utilisation ! En effet, si l'aérostat rencontre un point d'appui sur l'air, il appartient à ce milieu dans lequel il plonge tout entier. En de telles conditions, comment sa masse, qui donne tant de prise aux courants de l'atmosphère, pourrait-elle tenir tête à des vents moyens, si puissant que fût son propulseur ?

C'était toujours la question ; mais on espérait la résoudre en employant des appareils de grande dimension.

Or, il se trouvait que, dans cette lutte des inventeurs à la recherche d'un moteur puissant et léger, les Américains s'étaient le plus rapprochés du fameux desideratum. Un appareil dynamo-électrique, basé sur l'emploi d'une pile nouvelle, dont la composition était encore un mystère, avait été acheté à son inventeur, un chimiste de Boston jusqu'alors inconnu. Des calculs faits avec le plus grand soin, des diagrammes relevés avec la dernière exactitude, démontraient qu'avec cet appareil, actionnant une hélice de dimension convenable, on pourrait obtenir des déplacements de dix-huit à vingt mètres à la seconde.

En vérité, c'eût été magnifique !

« Et ce n'est pas cher ! » avait ajouté Uncle Prudent, en remettant à l'inventeur, contre son reçu en bonne et due forme, le dernier paquet des cent mille dollars-papier, dont on lui payait son invention.

Immédiatement, le Weldon-Institute s'était mis à l'œuvre. Quand il s'agit d'une expérience qui peut avoir quelque utilité pratique, l'argent sort volontiers des poches américaines. Les fonds affluèrent, sans qu'il fût même nécessaire de constituer une société par actions. Trois cent mille dollars, — ce qui fait la somme de quinze cent mille francs, — vinrent au premier appel s'entasser dans les caisses du club. Les travaux commencèrent sous la direction du plus célèbre aéronaute des États-Unis, Harry W. Tinder, immortalisé par trois de ses ascensions entre mille : l'une, pendant laquelle il s'était élevé à douze mille

mètres, plus haut que Gay-Lussac, Coxwell, Sivel, Crocé-Spinelli, Tissandier, Glaisher; l'autre, pendant laquelle il avait traversé toute l'Amérique de New-York à San-Francisco, dépassant de plusieurs centaines de lieues les itinéraires des Nadar, des Godard et de tant d'autres, sans compter ce John Wise qui avait fait onze cent cinquante milles de Saint-Louis au comté de Jefferson; la troisième, enfin, qui s'était terminée par une chute effroyable de quinze cents pieds, au prix d'une simple foulure du poignet droit, tandis que Pilâtre de Rozier, moins heureux, pour n'être tombé que de sept cents pieds, s'était tué sur le coup.

Au moment où commence cette histoire, on pouvait déjà juger que le Weldon-Institute avait mené rondement les choses. Dans les chantiers Turner, à Philadelphie, s'allongeait un énorme aérostat, dont la solidité allait être éprouvée en y comprimant de l'air sous une forte pression. Celui-là entre tous méritait bien le nom de ballon-monstre.

En effet, que jugeait le *Géant* de Nadar? Six mille mètres cubes. Que jugeait le ballon de John Wise? Vingt mille mètres cubes. Que jugeait le ballon Giffard, de l'Exposition de 1878? Vingt-cinq mille mètres cubes, avec dix-huit mètres de rayon. Comparez ces trois aérostats à la machine aérienne du Weldon-Institute, dont le volume se chiffrait par quarante mille mètres cubes, et vous comprendrez que Uncle Prudent et ses collègues eussent quelque droit à se gonfler d'orgueil.

Ce ballon, n'étant pas destiné à explorer les plus hautes couches de l'atmosphère, ne se nommait pas *Excelsior*, qualificatif qui est un peu trop en honneur chez les citoyens d'Amérique. Non! Il se nommait simplement le *Go a head*, — ce qui veut dire: « En avant, » — et il ne lui restait plus qu'à justifier son nom en obéissant à toutes les manœuvres de son capitaine.

A cette époque, la machine dynamo-électrique était presque entièrement terminée d'après le système du brevet acquis par le Weldon-Institute. On pouvait compter qu'avant six semaines, le *Go a head* aurait pris son vol à travers l'espace.

On l'a vu, cependant, toutes les difficultés de mécanique n'étaient pas

encore tranchées. Bien des séances avaient été consacrées à discuter, non la forme de l'hélice ni ses dimensions, mais la question de savoir si elle serait placée à l'arrière de l'appareil, comme l'avaient fait les frères Tissandier, ou à l'avant, comme l'avaient fait les capitaines Krebs et Renard. Inutile d'ajouter que, dans cette discussion, les partisans des deux systèmes en étaient même venus aux mains. Le groupe des « Avantistes » égala en nombre le groupe des « Arriéristes ». Uncle Prudent, dont la voix aurait dû être prépondérante en cas de partage, Uncle Prudent, élevé sans doute à l'école du professeur Buridan, n'était pas parvenu à se prononcer.

Donc, impossibilité de s'entendre, impossibilité de mettre l'hélice en place. Cela pouvait durer longtemps, à moins que le gouvernement n'intervînt. Mais, aux États-Unis, on le sait, le gouvernement n'aime point à s'immiscer dans les affaires privées, ni à se mêler de ce qui ne le regarde pas. En quoi il a raison.

Les choses en étaient là, et cette séance du 13 juin menaçait de ne pas finir ou plutôt de finir au milieu du plus épouvantable tumulte, — injures échangées, coups de poing succédant aux injures, coups de canne succédant aux coups de poing, coups de revolver succédant aux coups de canne, — quand, à huit heures trente-sept, il se fit une diversion.

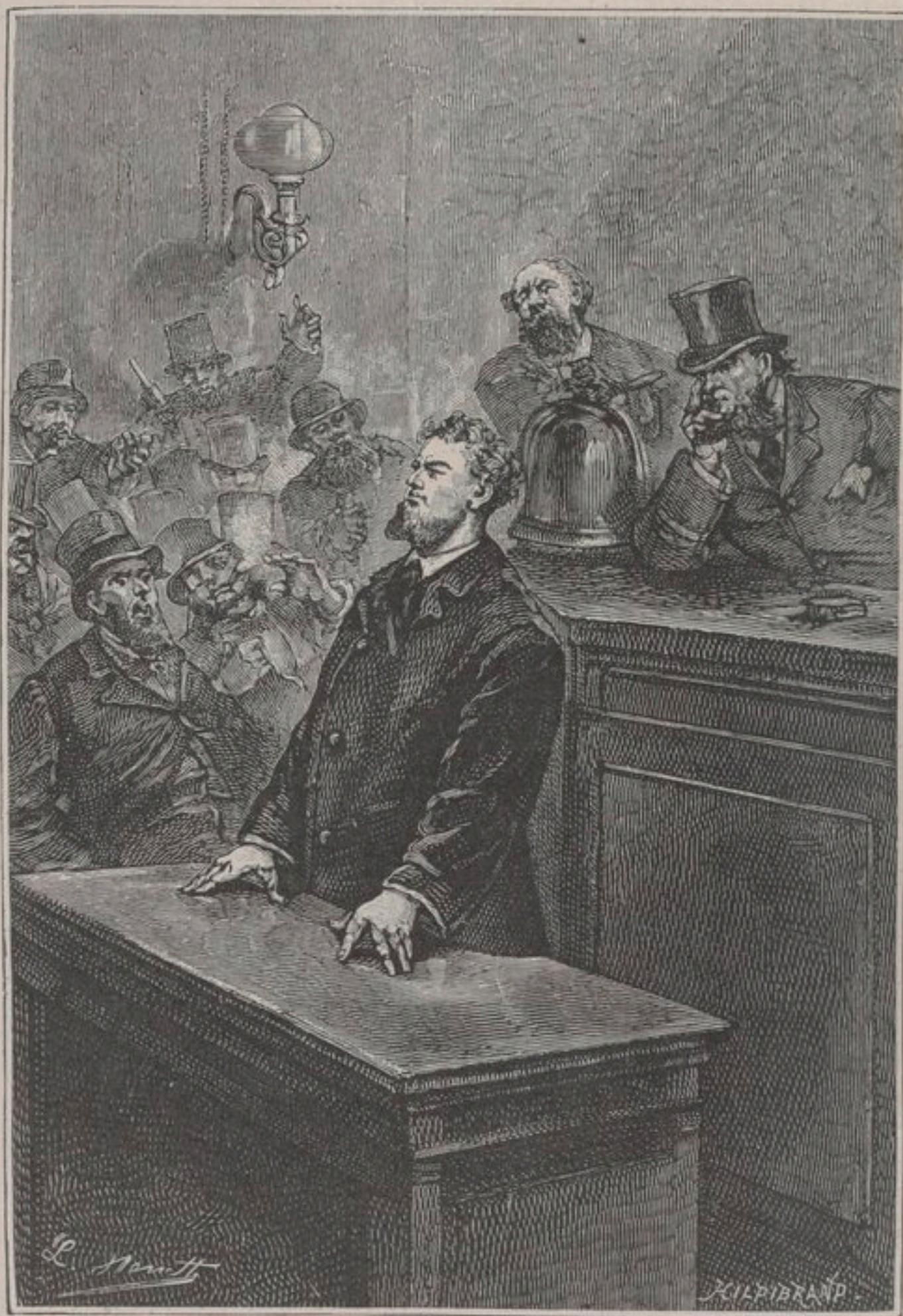
L'huissier du Weldon-Institute, froidement et tranquillement, comme un policeman au milieu des orages d'un meeting, s'était approché du bureau du président. Il lui avait remis une carte. Il attendait les ordres qu'il convenait à Uncle Prudent de lui donner.

Uncle Prudent fit résonner la trompe à vapeur qui lui servait de sonnette présidentielle, car même la cloche du Kremlin, ne lui aurait pas suffi!... Mais le tumulte ne cessa de s'accroître. Alors le président « se découvrit », et un demi-silence fut obtenu, grâce à ce moyen extrême.

« Une communication! dit Uncle Prudent, après avoir puisé une énorme prise dans la tabatière qui ne le quittait jamais.

— Parlez! parlez! répondirent quatre-vingt-dix-neuf voix, — par hasard, d'accord sur ce point.

— Un étranger, mes chers collègues, demande à être introduit dans la salle de nos séances.



« Je me nomme Robur. » (Page 26.)

— Jamais ! répliquèrent toutes les voix.

— Il désire nous prouver, paraît-il, reprit Uncle Prudent, que de croire à la direction des ballons, c'est croire à la plus absurde des utopies. »

Un grognement accueillit cette déclaration.

« Qu'il entre!... Qu'il entre!

— Comment se nomme ce singulier personnage ? demanda le secrétaire Phil Evans.



« Vous n'êtes pas des Américains.... » (Page 34.)

— Robur, répondit Uncle Prudent.

— Robur!... Robur!... Robur! » hurla toute l'assemblée.

Et, si l'accord s'était si rapidement fait sur ce nom singulier, c'est que le Weldon-Institute espérait bien décharger sur celui qui le portait le trop plein de son exaspération.

La tempête s'était donc un instant apaisée, — en apparence du moins. D'ailleurs comment une tempête pourrait-elle se calmer chez un peuple qui en

expédie deux ou trois par mois à destination de l'Europe, sous forme de bourrasques?

III

DANS LEQUEL UN NOUVEAU PERSONNAGE N'A PAS BESOIN D'ÊTRE
PRÉSENTÉ, CAR IL SE PRÉSENTE LUI-MÊME.

« Citoyens des États-Unis d'Amérique, je me nomme Robur. Je suis digne de ce nom. J'ai quarante ans, bien que je paraisse n'en pas avoir trente, une constitution de fer, une santé à toute épreuve, une remarquable force musculaire, un estomac qui passerait pour excellent même dans le monde des autruches. Voilà pour le physique. »

On l'écoutait. Oui ! Les bruyants furent tout d'abord interloqués par l'inattendu de ce discours *pro facie sua*. Était-ce un fou ou un mystificateur, ce personnage ? Quoi qu'il en soit, il imposait et s'imposait. Plus un souffle au milieu de cette assemblée, dans laquelle se déchaînait naguère l'ouragan. Le calme après la houle.

Au surplus, Robur paraissait bien être l'homme qu'il disait être. Une taille moyenne, avec une carrure géométrique, — ce que serait un trapèze régulier, dont le plus grand des côtés parallèles était formé par la ligne des épaules. Sur cette ligne, rattachée par un cou robuste, une énorme tête sphéroïdale. A quelle tête d'animal eût-elle ressemblé pour donner raison aux théories de l'Analogie passionnelle ? A celle d'un taureau, mais un taureau à face intelligente. Des yeux que la moindre contrariété devait porter à l'incandescence, et, au-dessus, une contraction permanente du muscle sourcilier, signe d'extrême énergie. Des cheveux courts, un peu crépus, à reflet métallique, comme eût été un toupet en paille de fer. Large poitrine qui s'élevait ou

s'abaissait avec des mouvements de soufflet de forge. Des bras, des mains, des jambes, des pieds dignes du tronc.

Pas de moustaches, pas de favoris, une large barbiche de marin. à l'américaine, — ce qui laissait voir les attaches de la mâchoire, dont les muscles masseters devaient posséder une puissance formidable. On a calculé — que ne calcule-t-on pas? — que la pression d'une mâchoire de crocodile ordinaire peut atteindre quatre cents atmosphères, quand celle du chien de chasse de grande taille n'en développe que cent. On a même déduit cette curieuse formule : si un kilogramme de chien produit huit kilogrammes de force massétérienne, un kilogramme de crocodile en produit douze. Eh bien, un kilogramme dudit Robur devait en produire au moins dix. Il était donc entre le chien et le crocodile.

De quel pays venait ce remarquable type? c'eût été difficile à dire. En tout cas, il s'exprimait couramment en anglais, sans cet accent un peu traînard qui distingue les Yankees de la Nouvelle-Angleterre.

Il continua de la sorte :

« Voici présentement pour le moral, honorables citoyens. Vous voyez devant vous un ingénieur, dont le moral n'est point inférieur au physique. Je n'ai peur de rien ni de personne. J'ai une force de volonté qui n'a jamais cédé devant une autre. Quand je me suis fixé un but, l'Amérique toute entière, le monde tout entier, se coaliseraient en vain pour m'empêcher de l'atteindre. Quand j'ai une idée, j'entends qu'on la partage et ne supporte pas la contradiction. J'insiste sur ces détails, honorables citoyens, parce qu'il faut que vous me connaissiez à fond. Peut-être trouverez-vous que je parle trop de moi? Peu importe! Et maintenant, réfléchissez avant de m'interrompre, car je suis venu pour vous dire des choses qui n'auront peut-être pas le don de vous plaire. »

Un bruit de ressac commença à se propager le long des premiers bancs du hall, — signe que la mer ne tarderait pas à devenir houleuse.

« Parlez, honorable étranger, » se contenta de répondre Uncle Prudent, qui ne se contenait pas sans peine.

Et Robur parla comme devant, sans plus de souci de ses auditeurs.

« Oui ! Je sais ! Après un siècle d'expériences qui n'ont point abouti, de tentatives qui n'ont donné aucun résultat, il y a encore des esprits mal équilibrés qui s'entêtent à croire à la direction des ballons. Ils s'imaginent qu'un moteur quelconque, électrique ou autre, peut être appliqué à leurs prétentieuses baudruches, qui offrent tant de prise aux courants atmosphériques. Ils se figurent qu'ils seront maîtres d'un aérostat comme on est maître d'un navire à la surface des mers. Parce que quelques inventeurs, par des temps calmes, ou à peu près, ont réussi, soit à biaiser avec le vent, soit à remonter une légère brise, la direction des appareils aériens plus légers que l'air deviendrait pratique ? Allons donc ! Vous êtes ici une centaine qui croyez à la réalisation de vos rêves, qui jetez, non dans l'eau, mais dans l'espace, des milliers de dollars. Eh bien, c'est vouloir lutter contre l'impossible ! »

Chose assez singulière, devant cette affirmation, les membres du Weldon-Institute ne bougèrent pas. Étaient-ils devenus aussi sourds que patients ? Se réservaient-ils, désireux de voir jusqu'où cet audacieux contradicteur oserait aller ?

Robur continua :

« Quoi, un ballon !... quand pour obtenir un allègement d'un kilogramme, il faut un mètre cube de gaz ! Un ballon, qui a cette prétention de résister au vent à l'aide de son mécanisme, quand la poussée d'une grande brise sur la voile d'un vaisseau n'est pas inférieure à la force de quatre cents chevaux, quand on a vu dans l'accident du pont de la Tay l'ouragan exercer une pression de quatre cent quarante kilogrammes par mètre carré ! Un ballon, quand jamais la nature n'a construit sur ce système aucun être volant, qu'il soit muni d'ailes comme les oiseaux, ou de membranes comme certains poissons et certains mammifères...

— Des mammifères ?... s'écria un des membres du club.

— Oui ! la chauve-souris, qui vole, si je ne me trompe ! Est-ce que l'interrupteur ignore que ce volatile est un mammifère, et a-t-il jamais vu faire une omelette avec des œufs de chauve-souris ? »

Là-dessus, l'interrupteur rengâina ses interruptions futures, et Robur continua avec le même entrain :

« Mais est-ce à dire que l'homme doive renoncer à la conquête de l'air, à transformer les mœurs civiles et politiques du vieux monde, en utilisant cet admirable milieu de locomotion? Non pas! Et, de même qu'il est devenu maître des mers, avec le bâtiment, par l'aviron, par la voile, par la roue ou par l'hélice, de même il deviendra maître de l'espace atmosphérique par les appareils plus lourds que l'air, car il faut être plus lourd que lui pour être plus fort que lui. »

Cette fois, l'assemblée partit. Quelle bordée de cris s'échappa de toutes ces bouches, braquées sur Robur, comme autant de bouts de fusils ou de gueules de canons! N'était-ce pas répondre à une véritable déclaration de guerre jetée au camp des ballonistes? N'était-ce pas la lutte qui allait reprendre entre le « Plus léger » et le « Plus lourd que l'air? »

Robur ne sourcilla pas. Les bras croisés sur la poitrine, il attendait bravement que le silence se fit.

Uncle Prudent, d'un geste, ordonna de cesser le feu.

« Oui, reprit Robur. L'avenir est aux machines volantes. L'air est un point d'appui solide. Qu'on imprime à une colonne de ce fluide un mouvement ascensionnel de quarante-cinq mètres à la seconde, et un homme pourra se maintenir à sa partie supérieure, si les semelles de ses souliers mesurent en superficie un huitième de mètre carré seulement. Et, si la vitesse de la colonne est portée à quatre-vingt-dix mètres, il pourra y marcher à pieds nus. Or, en faisant fuir, sous les branches d'une hélice, une masse d'air avec cette rapidité, on obtient le même résultat. »

Ce que Robur disait là, c'était ce qu'avaient dit avant lui tous les partisans de l'aviation, dont les travaux devaient, lentement mais sûrement, conduire à la solution du problème. A MM. de Ponton d'Amécourt, de La Landelle, Nadar, de Luzy, de Louvrié, Liais, Bélégueic, Moreau, aux frères Richard, à Babinet, Jobert, du Temple, Salives, Penaud, de Villeneuve, Gauchot et Tatin, Michel Loup, Edison, Planavergne, à tant d'autres enfin, l'honneur d'avoir répandu ces idées si simples! Abandonnées et reprises plusieurs fois, elles ne pouvaient manquer de triompher un jour. Aux ennemis de l'aviation, qui prétendaient que l'oiseau ne se soutient que parce qu'il échauffe l'air dont il se gonfle, leur

réponse s'était-elle donc fait attendre? N'avaient-ils pas prouvé qu'un aigle, pesant cinq kilogrammes, aurait dû s'emplir de cinquante mètres cubes de ce fluide chaud, rien que pour se soutenir dans l'espace?

C'est ce que Robur démontra avec une indéniable logique, au milieu du brouhaha qui s'élevait de toutes parts. Et, comme conclusion, voici les phrases qu'il jeta à la face de ces ballonistes :

« Avec vos aérostats, vous ne pouvez rien, vous n'arriverez à rien, vous n'oserez rien! Le plus intrépide de vos aéronautes, John Wise, bien qu'il ait déjà fait une traversée aérienne de douze cents milles au-dessus du continent américain, a dû renoncer à son projet de traverser l'Atlantique! Et, depuis, vous n'avez pas avancé d'un pas, d'un seul, dans cette voie!

— Monsieur, dit alors le président, qui s'efforçait vainement d'être calme, vous oubliez ce qu'a dit notre immortel Franklin, lors de l'apparition de la première montgolfière, au moment où le ballon allait naître : « Ce n'est qu'un enfant, mais il grandira! » Et il a grandi...

— Non, président, non! Il n'a pas grandi!... Il a grossi seulement... ce qui n'est pas la même chose! »

C'était une attaque directe aux projets du Weldon-Institute, qui avait décrété, soutenu, subventionné, la confection d'un aérostat-monstre. Aussi des propositions de ce genre, et peu rassurantes, se croisèrent-elles bientôt dans la salle :

« A bas l'intrus ! »

— Jetez-le hors de la tribune!...

— Pour lui prouver qu'il est plus lourd que l'air! »

Et bien d'autres.

Mais on n'en était qu'aux paroles, non aux voies de fait. Robur, impassible, put donc encore s'écrier :

« Le progrès n'est point aux aérostats, citoyens ballonistes, il est aux appareils volants. L'oiseau vole, et ce n'est point un ballon, c'est une mécanique!...

— Oui! il vole, s'écria le bouillant Bat T. Fyn, mais il vole contre toutes les règles de la mécanique!

— Vraiment! » répondit Robur en haussant les épaules.

Puis il reprit :

« Depuis qu'on a étudié le vol des grands et des petits volateurs, cette idée si simple a prévalu : c'est qu'il n'y a qu'à imiter la nature, car elle ne se trompe jamais. Entre l'albatros qui donne à peine dix coups d'aile par minute, entre le pélican qui en donne soixante-dix....

— Soixante et onze! dit une voix narquoise.

— Et l'abeille qui en donne cent quatre-vingt-douze par seconde....

— Cent quatre-vingt-treize!... s'écria-t-on par moquerie.

— Et la mouche commune qui en donne trois cent trente....

— Trois cent trente et demi!

— Et le moustique qui en donne des millions....

— Non!... des milliards! »

Mais Robur, l'interrompu, n'interrompt pas sa démonstration,

« Entre ces divers écarts... reprit-il.

— Il y a le grand! répliqua une voix.

— ... il y a la possibilité de trouver une solution pratique. Le jour où M. de Lucy a pu constater que le cerf-volant, cet insecte qui ne pèse que deux grammes, pouvait enlever un poids de quatre cents grammes, soit deux cents fois ce qu'il pèse, le problème de l'aviation était résolu. En outre, il était démontré que la surface de l'aile décroît relativement à mesure qu'augmentent la dimension et le poids de l'animal. Dès lors, on est arrivé à imaginer ou construire plus de soixante appareils....

— Qui n'ont jamais pu voler! s'écria le secrétaire Phil Evans.

— Qui ont volé ou qui voleront, répondit Robur, sans se déconcerter. Et, soit qu'on les appelle des stréophores, des hélicoptères, des orthophères, ou, à l'imitation du mot « nef » qui vient de *navis*, qu'on les fasse venir de *avis* pour les nommer des « efs... » on arrive à l'appareil dont la création doit rendre l'homme maître de l'espace.

— Ah! l'hélice! répartit Phil Evans. Mais l'oiseau n'a pas d'hélice... que nous sachions!

— Si, répondit Robur. Comme l'a démontré M. Penaud, en réalité l'oiseau

se fait hélice, et son vol est hélicoptère. Aussi, le moteur de l'avenir est-il l'hélice...

— « D'un pareil maléfice,
Sainte-Hélice, préservez-nous!... »

chantonna un des assistants qui, par hasard, avait retenu ce motif du *Zampa* d'Hérold.

Et tous de reprendre ce refrain en chœur, avec des intonations à faire frémir le compositeur français dans sa tombe.

Puis, lorsque les dernières notes se furent noyées dans un épouvantable charivari, Uncle Prudent, profitant d'une accalmie momentanée, crut devoir dire:

« Citoyen étranger, jusqu'ici on vous a laissé parler sans vous interrompre... »

Il paraît que, pour le président du Weldon-Institute, ces réparties, ces cris, ces coq-à-l'âne, n'étaient même pas des interruptions, mais un simple échange d'arguments.

« Toutefois, continua-t-il, je vous rappellerai que la théorie de l'aviation est condamnée d'avance et repoussée par la plupart des ingénieurs américains ou étrangers. Un système qui a dans son passif la mort du Sarrasin Volant, à Constantinople, celle du moine Voador, à Lisbonne, celle de Letur en 1852, celle de Groof en 1864, sans compter les victimes que j'oublie, ne fût-ce que le mythologique Icare...

— Ce système, riposta Robur, n'est pas plus condamnable que celui dont le martyrologe contient les noms de Pilâtre de Rozier, à Calais, de M^{me} Blanchard, à Paris, de Donaldson et Grimwood, tombés dans le lac Michigan, de Sivel et de Crocè-Spinelli, d'Eloy et de tant d'autres que l'on se gardera bien d'oublier! »

C'était une riposte « du tac au tac, » comme on dit en escrime.

« D'ailleurs, reprit Robur, avec vos ballons, si perfectionnés qu'ils soient, vous ne pourriez jamais obtenir une vitesse véritablement pratique. Vous mettriez dix ans à faire le tour du monde — ce qu'une machine volante pourra faire en huit jours! »

Nouveaux cris de protestation et de dénégation qui durèrent trois grandes minutes, jusqu'au moment où Phil Evans put prendre la parole

« Monsieur l'aviateur, dit-il, vous qui venez nous vanter les bienfaits de l'aviation, avez-vous jamais « avié? »

— Parfaitement!

— Et fait la conquête de l'air?

— Peut-être, monsieur!

— Hurrah pour Robur-le-Conquérant! s'écria une voix ironique.

— Eh bien, oui! Robur-le-Conquérant, et ce nom, je l'accepte, et je le porterai, car j'y ai droit!

— Nous nous permettrons d'en douter! s'écria Jem Cip.

— Messieurs, reprit Robur, dont les sourcils se froncèrent, quand je viens sérieusement discuter une chose sérieuse, je n'admets pas qu'on me réponde par des démentis, et je serais heureux de connaître le nom de l'interrompateur...

— Je me nomme Jem Cip... et suis légumiste...

— Citoyen Jem Cip, répondit Robur, je savais que les légumistes ont généralement les intestins plus longs que ceux des autres hommes — d'un bon pied au moins. C'est déjà beaucoup... et ne m'obligez pas à vous les allonger encore en commençant par vos oreilles...

— A la porte!

— A la rue!

— Qu'on le démembre!

— La loi de Lynch!

— Qu'on le torde en hélice!... »

— La fureur des ballonistes était arrivée à son comble. Ils venaient de se lever. Ils entouraient la tribune. Robur disparaissait au milieu d'une gerbe de bras qui s'agitaient comme au souffle de la tempête. En vain la trompe à vapeur lançait-elle des volées de fanfares sur l'assemblée! Ce soir-là, Philadelphie dut croire que le feu dévorait un de ses quartiers et que toute l'eau de la Schuylkill-river ne suffirait pas à l'éteindre.

Soudain, un mouvement de recul se produisit dans le tumulte. Robur, après

avoir retiré ses mains de ses poches, les tendait vers les premiers rangs de ces acharnés.

A ces deux mains étaient passés deux de ces coups de poing à l'américaine, qui forment en même temps revolvers, et que la pression des doigts suffit à faire partir, — de petites mitrailleuses de poche.

Et alors, profitant non seulement du recul des assaillants, mais aussi du silence qui avait accompagné ce recul :

« Décidément, dit-il, ce n'est pas Améric Vespuce qui a découvert le Nouveau Monde, c'est Sébastien Cabot ! Vous n'êtes pas des Américains, citoyens ballonistes ! Vous n'êtes que des cabo... »

A ce moment, quatre ou cinq coups de feu éclatèrent, tirés dans le vide. Ils ne blessèrent personne. Au milieu de la fumée, l'ingénieur disparut, et, quand elle se fut dissipée, on ne retrouva plus sa trace. Robur-le-Conquérant s'était envolé, comme si quelque appareil d'aviation l'eût emporté dans les airs.

IV

DANS LEQUEL, A PROPOS DU VALET FRYCOLLIN, L'AUTEUR ESSAYE DE RÉHABILITER LA LUNE.

Certes, et plus d'une fois déjà, à la suite de discussions orageuses, au sortir de leurs séances, les membres du Weldon-Institute avaient rempli de clameurs Walnut-street et les rues adjacentes. Plus d'une fois, les habitants de ce quartier s'étaient justement plaints de ces bruyantes queues de discussions qui les troublaient jusque dans leurs domiciles. Plus d'une fois, enfin, les policemen avaient dû intervenir pour assurer la circulation des passants, la plupart très indifférents à cette question de la navigation aérienne. Mais, avant cette soirée, jamais ce tumulte n'avait pris de telles proportions, jamais

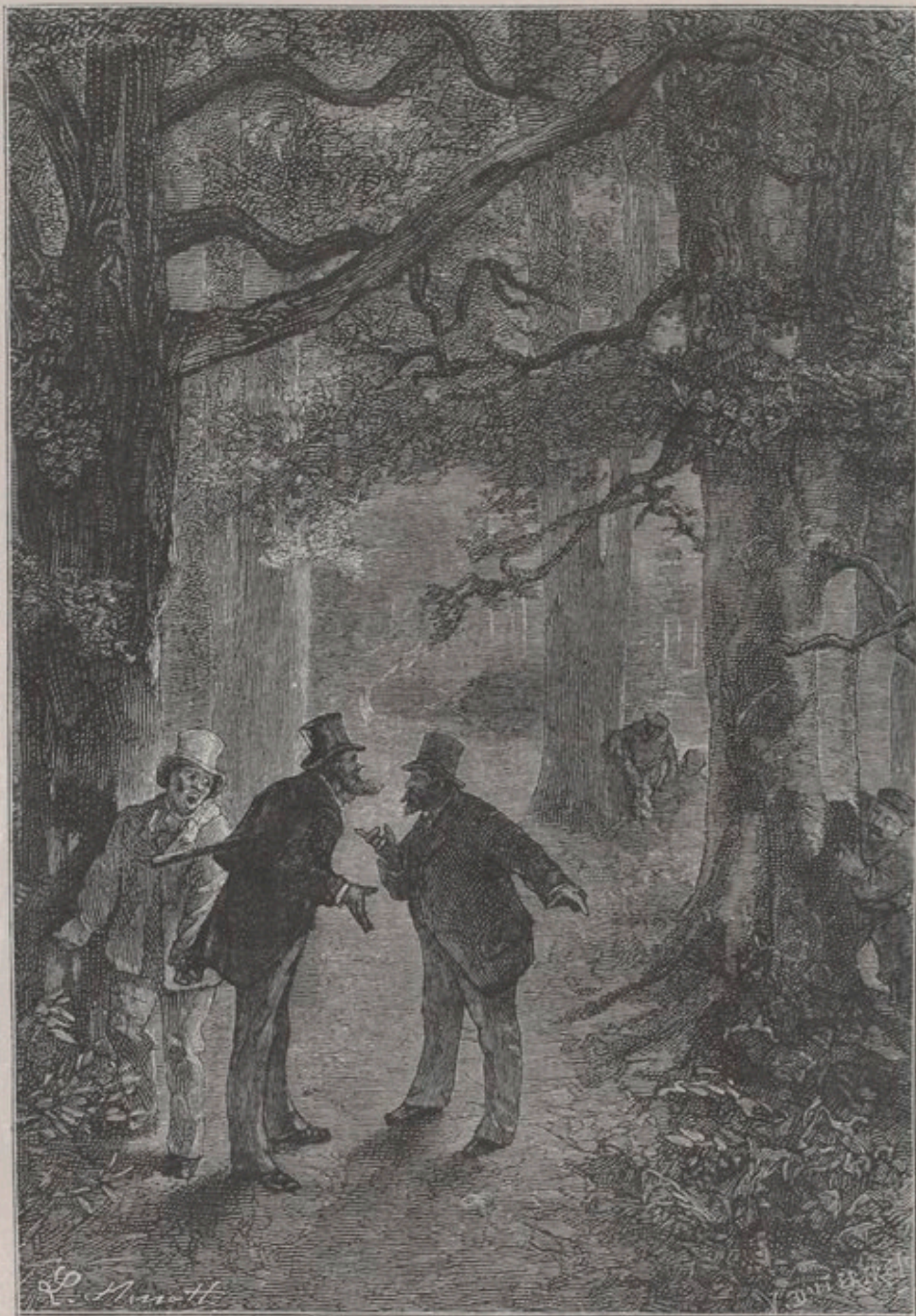
les plaintes n'eussent été plus fondées, jamais l'intervention des policemen plus nécessaire.

Toutefois les membres du Weldon-Institute étaient quelque peu excusables. On n'avait pas craint de venir les attaquer jusque chez eux. A ces enragés du « Plus léger que l'air » un non moins enragé du « Plus lourd » avait dit des choses absolument désagréables. Puis, au moment où on allait le traiter comme il le méritait, il s'était éclipsé.

Or, cela criait vengeance. Pour laisser de telles injures impunies, il ne faudrait pas avoir du sang américain dans les veines ! Des fils d'Améric traités de fils de Cabot ! N'était-ce pas une insulte, d'autant plus impardonnable qu'elle tombait juste, — historiquement ?

Les membres du club se jetèrent donc par groupes divers dans Walnut-street, puis au milieu des rues voisines, puis à travers tout le quartier. Ils réveillèrent les habitants. Ils les obligèrent à laisser fouiller leurs maisons, quitte à les indemniser, plus tard, du tort fait à la vie privée de chacun, laquelle est particulièrement respectée chez les peuples d'origine anglo-saxonne. Vain déploiement de tracasseries et de recherches. Robur ne fut aperçu nulle part. Aucune trace de lui. Il serait parti dans le *Go a head*, le ballon du Weldon-Institute, qu'il n'aurait pas été plus introuvable. Après une heure de perquisitions, il fallut y renoncer, et les collègues se séparèrent, non sans s'être juré d'étendre leurs recherches à tout le territoire de cette double Amérique qui forme le Nouveau Continent.

Vers onze heures, le calme était à peu près rétabli dans le quartier. Philadelphie allait pouvoir se replonger dans ce bon sommeil, dont les cités, qui ont le bonheur de n'être point industrielles, ont l'enviable privilège. Les divers membres du club ne songèrent plus qu'à regagner chacun son chez soi. Pour n'en nommer que quelques-uns des plus marquants, William T. Forbes se dirigea du côté de sa grande chiffonnière à sucre, où mis Doll et miss Mat lui avaient préparé le thé du soir, sucré avec sa propre glucose, Truk Milnor prit le chemin de sa fabrique, dont la pompe à feu haletait jour et nuit dans le plus reculé des faubourgs. Le trésorier Jem Cip publiquement accusé d'avoir un pied de plus d'intestins que n'en comporte la ma-



Tous trois au centre d'une haute futaie. . (Page 40.)

chine humaine, regagna la salle à manger où l'attendait son souper végétal.

Deux des plus importants ballonistes — deux seulement — ne paraissaient pas songer à réintégrer de sitôt leur domicile. Ils avaient profité de l'occasion pour causer avec plus d'acrimonie encore. C'étaient les irréconciliables Uncle Prudent et Phil Evans, le président et le secrétaire du Weldon-Institut.

A la porte du club, le valet Frycollin attendait Uncle Prudent, son maître,



Ils furent emportés à travers la clairière. (Page 41.)

Il se mit à le suivre, sans s'inquiéter du sujet qui mettait aux prises les deux collègues.

C'est par euphémisme que le verbe « causer » a été employé pour exprimer l'acte auquel se livraient de concert le président et le secrétaire du club. En réalité, ils se disputaient avec une énergie qui prenait son origine dans leur ancienne rivalité.

« Non, monsieur, non ! répétait Phil Evans. Si j'avais eu l'honneur de pré-

sider le Weldon-Institute, jamais, non, jamais il ne se serait produit un tel scandale !

— Et qu'auriez-vous fait, si vous aviez eu cet honneur ? demanda Uncle Prudent.

— J'aurais coupé la parole à cet insulteur public, avant même qu'il eût ouvert la bouche !

— Il me semble que pour couper la parole, il faut au moins avoir laissé parler !

— Pas en Amérique, monsieur, pas en Amérique ! »

Et, tout en se renvoyant des réparties plus aigres que douces, ces deux personnages enfilèrent des rues qui les éloignaient de plus en plus de leur demeure ; ils traversaient des quartiers dont la situation les obligerait à faire un long détour.

Frycollin suivait toujours ; mais il ne se sentait pas rassuré à voir son maître s'engager au milieu d'endroits déjà déserts. Il n'aimait pas ces endroits-là, le valet Frycollin, surtout un peu avant minuit. En effet, l'obscurité était profonde, et la lune, dans son croissant, commençait à peine « à faire ses vingt-huit jours. »

Frycollin regardait donc à droite, à gauche, si des ombres suspectes ne les épiaient point. Et précisément, il crut voir cinq ou six grands diables qui semblaient ne pas les perdre de vue.

Instinctivement, Frycollin se rapprocha de son maître ; mais, pour rien au monde, il n'eût osé l'interrompre au milieu d'une conversation dont il aurait reçu quelques éclaboussures.

En somme, le hasard fit que le président et le secrétaire du Weldon-Institute, sans s'en douter, se dirigeaient vers Fairmont-Park. Là, au plus fort de leur dispute, ils traversèrent la Schuylkill-river sur le fameux pont métallique ; ils ne rencontrèrent que quelques passants attardés, et se trouvèrent enfin au milieu de vastes terrains, les uns se développant en immenses prairies, les autres ombragés de beaux arbres, qui font de ce parc un domaine unique au monde.

Là, les terreurs du valet Frycollin l'assailirent de plus belle, et, avec d'au-

tant plus de raison que les cinq ou six ombres s'étaient glissées à sa suite par le pont de la Schuylkill-river. Aussi avait-il la pupille de ses yeux si largement dilatée qu'elle s'agrandissait jusqu'à la circonférence de l'iris. Et, en même temps, tout son corps s'amoindrissait, se retirait, comme s'il eût été doué de cette contractilité spéciale aux mollusques et à certains animaux articulés.

C'est que le valet Frycollin était un parfait poltron.

Un vrai nègre de la Caroline du Sud, avec une tête bêtasse sur un corps de gringalet. Tout juste âgé de vingt et un ans, c'est dire qu'il n'avait jamais été esclave, pas même de naissance, mais il n'en valait guère mieux. Grimacier, gourmand, paresseux et surtout d'une poltronnerie superbe. Depuis trois ans, il était au service de Uncle Prudent. Cent fois, il avait failli se faire mettre à la porte; on l'avait gardé, de crainte d'un pire. Et, pourtant, mêlé à la vie d'un maître toujours prêt à se lancer dans les plus audacieuses entreprises, Frycollin devait s'attendre à maintes occasions dans lesquelles sa couardise aurait été mise à de rudes épreuves. Mais il y avait des compensations. On ne le chicanait pas trop sur sa gourmandise, encore moins sur sa paresse. Ah ! valet Frycollin, si tu avais pu lire dans l'avenir !

Aussi pourquoi Frycollin n'était-il pas resté à Boston, au service d'une certaine famille Sneffel, qui, sur le point de faire un voyage en Suisse, y avait renoncé à cause des éboulements ? N'était-ce pas la maison qui convenait à Frycollin, et non celle de Uncle Prudent, où la témérité était en permanence ?

Enfin, il y était, et son maître avait même fini par s'habituer à ses défauts. Il avait une qualité, d'ailleurs. Bien qu'il fût nègre d'origine, il ne parlait pas nègre, — ce qui est à considérer, car rien de désagréable comme cet odieux jargon dans lequel l'emploi du pronom possessif et des infinitifs est poussé jusqu'à l'abus.

Donc, il est bien établi que le valet Frycollin était poltron, et, ainsi qu'on le dit, « poltron comme la lune. »

Or, à ce propos, il n'est que juste de protester contre cette comparaison insultante pour la blonde Phébé, la douce Sélène, la chaste sœur du radieux

Apollon. De quel droit accuser de poltronnerie un astre qui, depuis que le monde est monde, a toujours regardé la terre en face, sans jamais lui tourner le dos?

Quoi qu'il en soit, à cette heure — il était bien près de minuit — le croissant de la « pâle calomniée » commençait à disparaître à l'ouest derrière les hautes ramures du parc. Ses rayons, glissant à travers les branches, semaient quelques découpures sur le sol. Les dessous du bois en paraissaient moins sombres.

Cela permit à Frycollin de porter un regard plus inquisiteur.

« Brrr! fit-il. Ils sont toujours là, ces coquins! Positivement, ils se rapprochent! »

Il n'y tint plus, et, allant vers son maître :

« Master Uncle, » dit-il.

C'est ainsi qu'il le nommait et que le président du Weldon-Institute voulait être nommé.

En ce moment, la dispute des deux rivaux était arrivée au plus haut degré. Et, comme ils s'envoyaient promener l'un l'autre, Frycollin fut brutalement prié de prendre sa part de cette promenade.

Puis, tandis qu'ils se parlaient les yeux dans les yeux, Uncle Prudent s'enfonçait plus avant à travers les prairies désertes de Fairmont-Park, s'éloignant toujours de la Schuylkill-river et du pont qu'il fallait reprendre pour rentrer dans la ville.

Tous trois se trouvèrent alors au centre d'une haute futaie d'arbres, dont la cime s'imprégnait des dernières lueurs lunaires. A la limite de cette futaie s'ouvrait une large clairière, vaste champ ovale, merveilleusement disposé pour les luttes d'un ring. Pas un accident de terrain n'y eût gêné le galop des chevaux, pas un bouquet d'arbres n'aurait arrêté le regard des spectateurs le long d'une piste circulaire de plusieurs milles.

Et cependant, si Uncle Prudent et Phil Evans n'eussent pas été occupés de leurs disputes, s'ils avaient regardé avec quelque attention, ils n'auraient plus retrouvé à la clairière son aspect habituel. Était-ce donc une minoterie qui s'y était fondée depuis la veille? En vérité, on eût dit une minoterie, avec

l'ensemble de ses moulins à vent, dont les ailes, immobiles alors, grimaçaient dans la demi-ombre ?

Mais ni le président ni le secrétaire du Weldon-Institute ne remarquèrent cette étrange modification apportée au paysage de Fairmont-Park. Frycollin n'en vit rien non plus. Il lui semblait que les rôdeurs s'approchaient, se resserraient comme au moment d'un mauvais coup. Il en était à la peur convulsive, paralysé dans ses membres, hérissé dans son système pileux, — enfin au dernier degré de l'épouvante.

Toutefois, pendant que ses genoux fléchissaient, il eut encore la force de crier une dernière fois :

« Master Uncle!... Master Uncle!

— Eh ! qu'y a-t-il donc à la fin ! » répondit Uncle Prudent.

Peut-être Phil Evans et lui n'auraient-ils pas été fâchés de soulager leur colère en rossant d'importance le malheureux valet. Mais ils n'en eurent pas le temps, pas plus que celui-ci n'eut le temps de leur répondre.

Un coup de sifflet venait d'être lancé sous bois. A l'instant, une sorte d'étoile électrique s'alluma au milieu de la clairière.

Un signal, sans doute, et, dans ce cas, c'est que le moment était venu d'exécuter quelque œuvre de violence.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'imaginer, six hommes bondirent à travers la futaie, deux sur Uncle Prudent, deux sur Phil Evans, deux sur le valet Frycollin, — ces deux derniers de trop, évidemment, car le nègre était incapable de se défendre.

Le président et le secrétaire du Weldon-Institute, quoique surpris par cette attaque, voulurent résister. Ils n'en eurent ni le temps ni la force. En quelques secondes, rendus aphones par un baillonnement, aveugles par un bandeau, maîtrisés, ligotés, ils furent emportés rapidement à travers la clairière. Que devaient-ils penser, sinon qu'ils avaient affaire à cette race de gens peu scrupuleux, qui n'hésitent point à dépouiller les gens attardés au fond des bois. Il n'en fut rien, cependant. On ne les fouilla même pas, bien que Uncle Prudent eut toujours sur lui, suivant son habitude, quelques milliers de dollars-papier.

Bref, une minute après cette agression, sans qu'aucun mot eût été échangé entre les agresseurs, Uncle Prudent, Phil Evans et Frycollin sentaient qu'on les déposait doucement, non sur l'herbe de la clairière, mais sur une sorte de plancher que leur poids fit gémir. Là, ils furent accotés l'un près de l'autre. Une porte se referma sur eux. Puis, le grincement d'un pêne dans une gâche leur apprit qu'ils étaient prisonniers.

Il se fit alors un bruissement continu, comme un frémissement, un frrrr, dont les rrr se prolongeaient à l'infini, sans qu'aucun autre bruit fût perceptible au milieu de cette nuit si calme.

.....

Quel émoi, le lendemain, dans Philadelphie ! Dès les premières heures, on savait ce qui s'était passé la veille à la séance du Weldon-Institute : l'apparition d'un mystérieux personnage, un certain ingénieur nommé Robur — Robur-le-Conquérant ! — la lutte qu'il semblait vouloir engager contre les ballonistes, puis sa disparition inexplicable.

Mais ce fut bien une autre affaire, lorsque toute la ville apprit que le président et le secrétaire du club, eux aussi, avaient disparu pendant la nuit du 12 au 13 juin.

Ce que l'on fit de recherches dans toute la cité et aux environs ! Inutilement, d'ailleurs. Les feuilles publiques de Philadelphie, puis les journaux de la Pensylvanie, puis ceux de toute l'Amérique, s'emparèrent du fait et l'expliquèrent de cent façons, dont aucune ne devait être la vraie. Des sommes considérables furent promises par annonces et affiches — non seulement à qui retrouverait les honorables disparus, mais à quiconque pourrait produire quelque indice de nature à mettre sur leurs traces. Rien n'aboutit. La terre se serait entr'ouverte pour les engloutir, que le président et le secrétaire de Weldon-Institute n'auraient pas été plus supprimés de la surface du globe.

A ce propos, les journaux du gouvernement demandèrent que le personnel de la police fût augmenté dans une forte proportion, puisque de pareils attentats pouvaient se produire contre les meilleurs citoyens des États-Unis — et ils avaient raison...

Il est vrai, les journaux de l'opposition demandèrent que ce personnel fût

licencié comme inutile, puisque de pareils attentats pouvaient se produire, sans qu'il fût possible d'en retrouver les auteurs — et peut-être n'avaient-ils pas tort.

En somme, la police resta ce qu'elle était, ce qu'elle sera toujours dans le meilleur des mondes qui n'est pas parfait et ne saurait l'être.

V

DANS LEQUEL UNE SUSPENSION D'HOSTILITÉS EST CONSENTIE ENTRE LE PRÉSIDENT ET LE SECRÉTAIRE DU WELDON-INSTITUTE.

Un bandeau sur les yeux, un baillon dans la bouche, une corde aux poignets, une corde aux pieds, donc impossible de voir, de parler, de se déplacer. Cela n'était pas fait pour rendre plus acceptable la situation de Uncle Prudent, de Phil Evans et du valet Frycollin. En outre, ne point savoir quels sont les auteurs d'un pareil rapt, en quel endroit on a été jeté comme de simples colis dans un wagen de bagages, ignorer où l'on est, à quel sort on est réservé, il y avait là de quoi exaspérer les plus patients de l'espèce ovine, et l'on sait que les membres du Weldon-Institute ne sont pas précisément des moutons pour la patience. Étant donnée sa violence de caractère, on imagine aisément dans quel état Uncle Prudent devait être.

En tout cas, Phil Evans et lui devaient penser qu'il leur serait difficile de prendre place, le lendemain soir, au bureau du club.

Quant à Frycollin, yeux fermés, bouche close, il lui était impossible de songer à quoi que ce fût. Il était plus mort que vif.

Pendant une heure, la situation des prisonniers ne se modifia pas. Personne ne vint les visiter ni leur rendre la liberté de mouvement et de parole, dont ils auraient eu si grand besoin. Ils étaient réduits à des soupirs

étouffés, à des « heins ! » poussés à travers leurs baillons, à des soubresauts de carpes qui se pâment hors de leur bassin natal. Ce que cela indiquait de colère muette, de fureur rentrée ou plutôt ficelée, on le comprend de reste. Puis, après ces infructueux efforts, ils demeurèrent quelque temps inertes. Et alors, puisque le sens de la vue leur manquait, ils s'essayèrent à tirer, par le sens de l'ouïe, quelque indice de ce qu'était cet inquiétant état de choses. Mais en vain cherchaient-ils à surprendre d'autre bruit que l'interminable et inexplicable frrrr qui semblait les envelopper d'une atmosphère frissonnante.

Cependant, il arriva ceci : c'est que Phil Evans, procédant avec calme, parvint à relâcher la corde qui lui liait les poignets. Puis, peu à peu, le nœud se desserra, ses doigts glissèrent les uns sur les autres, ses mains reprirent leur aisance habituelle.

Un vigoureux frottement rétablit la circulation, gênée par le ligotement. Un instant après, Phil Evans avait enlevé le bandeau qui lui couvrait les yeux, arraché le baillon de sa bouche, coupé les cordes avec la fine lame de son « bowie-knife ». Un Américain qui n'aurait pas toujours son bowie-knife en poche ne serait plus un Américain.

Du reste, si Phil Evans y gagna de pouvoir remuer et parler, ce fut tout. Ses yeux ne trouvèrent pas à s'exercer utilement, — en ce moment, du moins. Obscurité complète dans cette cellule. Toutefois, un peu de clarté filtrait à travers une sorte de meurtrière, percée dans la paroi à six ou sept pieds de hauteur.

On le pense bien, quoi qu'il en eût, Phil Evans n'hésita pas un instant à délivrer son rival. Quelques coups de bowie-knife suffirent à trancher les nœuds qui le serraient aux pieds et aux mains. Aussitôt Uncle Prudent, à demi enragé, de se redresser sur les genoux, d'arracher bandeau et baillon ; puis, d'une voix étranglée :

« Merci ! dit-il.

— Non !... Pas de remerciements, répondit l'autre.

— Phil Evans ?

— Uncle Prudent ?...

— Ici, plus de président ni de secrétaire du Weldon-Institute, plus d'adversaires!

— Vous avez raison, répondit Phil Evans. Il n'y a plus que deux hommes qui ont à se venger d'un troisième, dont l'attentat exige de sévères représailles. Et ce troisième...

— C'est Robur!...

— C'est Robur! »

Voilà donc un point sur lequel les deux ex-concurrents furent absolument d'accord. A ce sujet, aucune dispute à craindre.

« Et votre valet? fit observer Phil Evans, montrant Frycollin qui soufflait comme un phoque, il faut le déficeler.

— Pas encore, répondit Uncle Prudent. Il nous assommerait de ses jérémiades, et nous avons autre chose à faire qu'à récriminer.

— Quoi donc, Uncle Prudent?

— A nous sauver, si c'est possible.

— Et même si c'est impossible.

— Vous avez raison, Phil Evans, même si c'est impossible! »

Quant à douter un instant que cet enlèvement dût être attribué à cet étrange Robur, cela ne pouvait venir à la pensée du président et de son collègue. En effet, de simples et honnêtes voleurs, après leur avoir dérobé montres, bijoux, portefeuilles, porte-monnaie, les auraient jetés au fond de la Schuylkill-river, avec un bon coup de couteau dans la gorge, au lieu de les enfermer au fond de.... De quoi? — Grave question, en vérité, qu'il convenait d'élucider, avant de commencer les préparatifs d'une évasion avec quelques chances de succès.

« Phil Evans, reprit Uncle Prudent, après notre sortie de cette séance, au lieu d'échanger des aménités sur lesquelles il n'y a pas lieu de revenir, nous aurions mieux fait d'être moins distraits. Si nous étions restés dans les rues de Philadelphie, rien de tout cela ne serait arrivé. Évidemment, ce Robur s'était douté de ce qui allait se passer au club; il prévoyait les colères que son attitude provoquante devait soulever, il avait placé à la porte quelques-uns de ses bandits pour lui prêter main-forte. Quand nous avons

quitté la rue Walnut, ces sbires nous ont épiés, suivis, et, lorsqu'ils nous ont vu imprudemment engagés dans les avenues de Fairmont-Park, ils ont eu la partie belle.

— D'accord, répondit Phil Evans. Oui ! nous avons eu grand tort de ne pas regagner directement notre domicile.

— On a toujours tort de ne pas avoir raison, » répondit Uncle Prudent.

En ce moment, un long soupir s'échappa du coin le plus obscur de la cellule.

« Qu'est-ce cela ? demanda Phil Evans.

— Rien !... Frycollin qui rêve. »

Et Uncle Prudent reprit :

« Entre le moment où nous avons été saisis, à quelques pas de la clairière, et le moment où on nous a jetés dans ce réduit, il ne s'est pas écoulé plus de deux minutes. Il est donc évident que ces gens ne nous ont pas entraînés au delà de Fairmont-Park...

— Et s'ils l'avaient fait, nous aurions bien senti un mouvement de translation.

— D'accord, répondit Uncle Prudent. Donc il n'est pas douteux que nous soyons enfermés dans le compartiment d'un véhicule, — peut-être un de ces longs chariots des Prairies, ou quelque voiture de saltimbanques...

— Évidemment ! Si c'était un bateau amarré aux rives de la Schuylkill-river, cela se reconnaîtrait à certains balancements que le courant lui imprimerait d'un bord sur l'autre.

— D'accord, toujours d'accord, répéta Uncle Prudent, et je pense que, puisque nous sommes encore dans la clairière, c'est le moment ou jamais de fuir, quitte à retrouver plus tard ce Robur...

— Et à lui faire payer cher cette atteinte à la liberté de deux citoyens des États-Unis d'Amérique !

— Cher... très cher !

— Mais quel est cet homme ?... D'où vient-il ?... Est-ce un Anglais, un Allemand, un Français...

— C'est un misérable, cela suffit, répondit Uncle Prudent. — Maintenant, à l'œuvre! »

Tous deux, les mains tendues, les doigts ouverts, palpèrent alors les parois du compartiment pour y trouver un joint ou une fissure. Rien. Rien, non plus, à la porte. Elle était hermétiquement fermée, et il eût été impossible de faire sauter la serrure. Il fallait donc pratiquer un trou et s'échapper par ce trou. Restait la question de savoir si les bowie-knives pourraient entamer les parois, si leurs lames ne s'émousseraient pas ou ne se briseraient pas dans ce travail.

« Mais d'où vient ce frémissement qui ne cesse pas? demanda Phil Evans, très surpris de ce frrrr continu.

— Le vent, sans doute, répondit Uncle Prudent.

— Le vent?... Jusqu'à minuit, il me semble que la soirée a été absolument calme....

— Évidemment, Phil Evans. Si ce n'était pas le vent, que voudriez-vous que ce fût? »

Phil Evans, après avoir dégagé la meilleure lame de son couteau, essaya d'entamer les parois près de la porte. Peut-être suffirait-il de faire un trou pour l'ouvrir par l'extérieur, si elle n'était maintenue que par un verrou, ou si la clef avait été laissée dans la serrure.

Quelques minutes de travail n'eurent d'autre résultat que d'ébrécher les lames du bowie-knife, de les ép pointer, de les transformer en scies à mille dents.

« Ça ne mord pas, Phil Evans?

— Non.

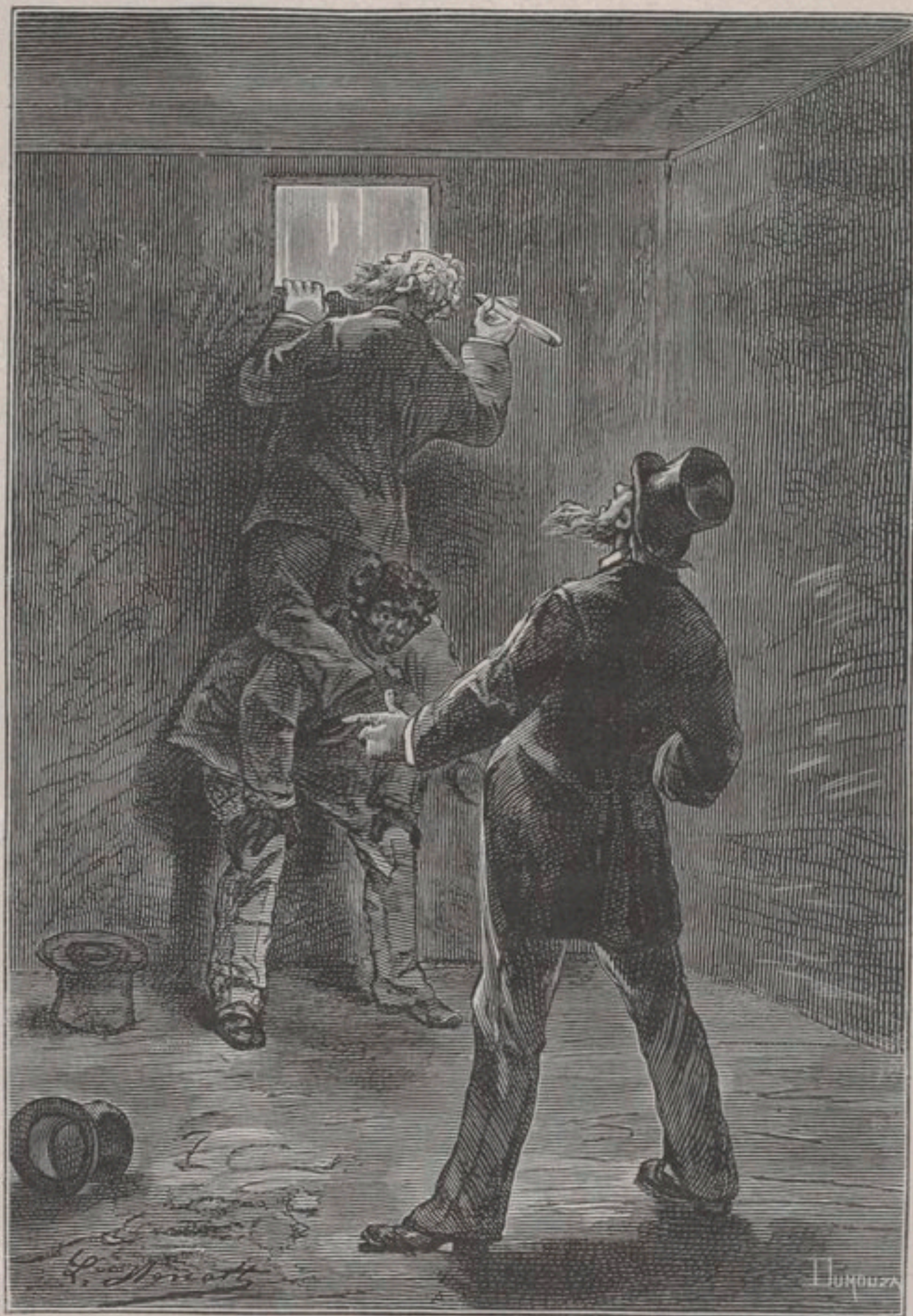
— Est-ce que nous serions dans une cellule en tôle?

— Point, Uncle Prudent. Ces parois, quand on les frappe, ne rendent aucun son métallique.

— Du bois de fer, alors?

— Non! ni fer ni bois.

— Qu'est-ce alors?

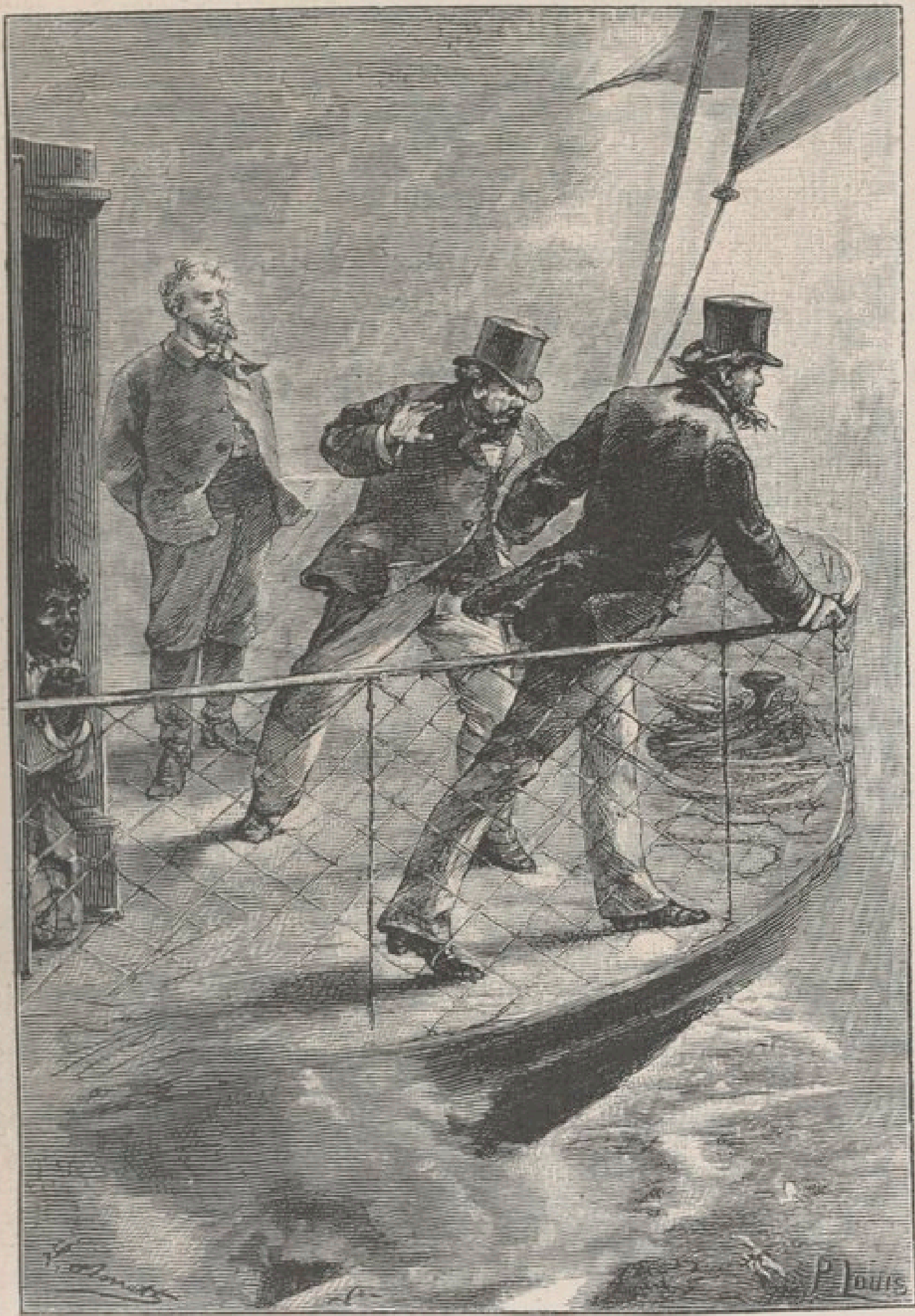


Phil Evans donna un violent coup sur la vitre. (Page 53.)

— Impossible de le dire, mais, en tout cas, une substance sur laquelle l'acier ne peut mordre. »

Uncle Prudent, pris d'un violent accès de colère, jura, frappa du pied le plancher sonore, tandis que ses mains cherchaient à étrangler un Robur imaginaire.

« Du calme, Uncle Prudent, lui dit Phil Evans, du calme ! Essayez à votre tour. »



Et que virent-ils? (Page 54.)

Uncle Prudent essaya, mais le bowie-knife ne put entamer une paroi qu'il ne parvenait même pas à rayer de ses meilleures lames, comme si elle eût été de cristal.

Donc, toute fuite devenait impraticable, en admettant qu'elle eût pu être tentée, la porte une fois ouverte.

Il fallut se résigner, momentanément, ce qui n'est guère dans le tempérament yankee, et tout attendre du hasard, ce qui doit répugner à des esprits

éminemment pratiques. Mais ce ne fut pas sans objurgations, gros mots, violentes invectives à l'adresse de ce Robur — lequel ne devait point être homme à s'en émouvoir, pour peu qu'il se montrât dans la vie privée le personnage qu'il avait été au milieu du Weldon-Institute.

Cependant Frycollin commençait à donner quelques signes non équivoques de malaise. Soit qu'il éprouvât des crampes à l'estomac ou des crampes dans les membres, il se démenait d'une lamentable façon.

Uncle Prudent crut devoir mettre un terme à cette gymnastique, en coupant les cordes qui serraient le nègre.

Peut-être eut-il lieu de s'en repentir. Ce fut aussitôt une interminable litanie, dans laquelle les affres de l'épouvante se mêlaient aux souffrances de la faim. Frycollin n'était pas moins pris par le cerveau que par l'estomac. Il eût été difficile de dire auquel de ces deux viscères le nègre était plus particulièrement redevable de ce qu'il éprouvait.

« Frycollin ! s'écria Uncle Prudent

— Master Uncle !... Master Uncle !... répondit le nègre entre deux vagissements lugubres.

— Il est possible que nous soyons condamnés à mourir de faim dans cette prison. Mais nous sommes décidés à ne succomber que lorsque nous aurons épuisé tous les moyens d'alimentation susceptibles de prolonger notre vie...

— Me manger ? s'écria Frycollin.

— Comme on fait toujours d'un nègre en pareille occurrence !... Ainsi, Frycollin, tâche de te faire oublier...

— Ou l'on te Fry-cas-se-ra ! » ajouta Phil Evans.

Et, très sérieusement, Frycollin eut peur d'être employé à la prolongation de deux existences évidemment plus précieuses que la sienne. Il se borna donc à gémir *in petto*.

Cependant le temps s'écoulait, et toute tentative pour forcer la porte ou la paroi était demeurée infructueuse. En quoi était cette paroi, impossible de le reconnaître. Ce n'était pas du métal, ce n'était pas du bois, ce n'était pas de la pierre. En outre, le plancher de la cellule semblait fait de la

même matière. Lorsqu'on le frappait du pied, il rendait un son particulier, que Uncle Prudent aurait eu quelque peine à classer dans la catégorie des bruits connus. Autre remarque : en dessous, ce plancher paraissait sonner le vide, comme s'il n'eût pas directement reposé sur le sol de la clairière. Oui ! l'inexplicable frrr semblait en caresser la face inférieure. Tout cela n'était pas rassurant.

« Uncle Prudent ? dit Phil Evans.

— Phil Evans ? répondit Uncle Prudent.

— Pensez-vous que notre cellule se soit déplacée ?

— En aucune façon.

— Pourtant, au premier moment de notre incarcération, j'ai pu distinctement percevoir la fraîche odeur de l'herbe et la senteur résineuse des arbres du parc. Maintenant, j'ai beau humer l'air, il me semble que toutes ces senteurs ont disparu...

— En effet.

— Comment expliquer cela ?

— Expliquons-le de n'importe quelle façon, Phil Evans, excepté par l'hypothèse que notre prison ait changé de place. Je le répète, si nous étions sur un chariot en marche ou sur un bateau en dérive, nous le sentirions. »

Frycollin poussa alors un long gémissement qui eût pu passer pour son dernier soupir, s'il n'eût été suivi de plusieurs autres.

« J'aime à croire que ce Robur nous fera bientôt comparaître devant lui, reprit Phil Evans.

— Je l'espère bien, s'écria Uncle Prudent, et je lui dirai...

— Quoi ?

— Qu'après avoir débuté comme un insolent, il a fini comme un coquin ! »

En ce moment, Phil Evans observa que le jour commençait à se faire. Une lueur, vague encore, filtrait à travers l'étroite meurtrière, évidée dans la partie supérieure de la paroi, à l'opposé de la porte. Il devait donc être quatre heures du matin, environ, puisque c'est à cette heure que, dans ce mois de juin et sous cette latitude, l'horizon de Philadelphie se blanchit des premiers rayons du matin.

Cependant, quand Uncle Prudent eut fait sonner sa montre à répétition, — chef-d'œuvre qui provenait de l'usine même de son collègue, — le petit timbre n'indiqua que trois heures moins le quart, bien qu'elle la montre ne se fût point arrêtée.

« Bizarre ! dit Phil Evans. A trois heures moins le quart, il devrait encore faire nuit.

— Il faudrait donc que ma montre eût éprouvé un retard... répondit Uncle Prudent.

— Une montre de la *Walton Watch Company* ! » s'écria Phil Evans.

Quoi qu'il en fût, c'était bien le jour qui se levait. Peu à peu, la meurtrière se dessinait en blanc dans la profonde obscurité de la cellule. Cependant, si l'aube apparaissait plus hâtivement que ne le permettait le quarantième parallèle, qui est celui de Philadelphie, elle ne se faisait pas avec cette rapidité spéciale aux basses latitudes.

Nouvelle observation de Uncle Prudent à ce sujet, nouveau phénomène inexplicable.

« On pourrait peut-être se hisser jusqu'à la meurtrière, fit observer Phil Evans, et tâcher de voir où on est ?

— On le peut, » répondit Uncle Prudent.

Et, s'adressant à Frycollin :

« Allons, Fry, haut sur pied ! »

Le nègre se redressa.

« Appuie ton dos contre cette paroi, reprit Uncle Prudent, et vous, Phil Evans, veuillez monter sur l'épaule de ce garçon, pendant que je contrebuterai afin qu'il ne vous manque pas.

— Volontiers, » répondit Phil Evans.

Un instant après, les deux genoux sur les épaules de Frycollin, il avait ses yeux à la hauteur de la meurtrière.

Cette meurtrière était fermée, non par un verre lenticulaire comme celui d'un hublot de navire, mais par une simple vitre. Bien qu'elle ne fût pas très épaisse, elle gênait le regard de Phil Evans, dont le rayon de vue était excessivement borné.

« Eh bien, cassez cette vitre, dit Uncle Prudent, et peut-être pourrez-vous mieux voir? »

Phil Evans donna un violent coup du manche de son bowie-knife sur la vitre qui rendit un son argentin mais ne cassa pas.

Second coup plus violent. Même résultat.

« Bon! s'écria Phil Evans, du verre incassable! »

En effet, il fallait que cette vitre fût faite d'un verre trempé d'après les procédés de l'inventeur Siemens, puisque, malgré des coups répétés, elle demeura intacte.

Toutefois, l'espace était assez éclairé maintenant pour que le regard pût s'étendre au dehors — du moins dans la limite du champ de vision coupé par l'encadrement de la meurtrière.

« Que voyez-vous? demanda Uncle Prudent.

— Rien.

— Comment? Pas un massif d'arbres?

— Non.

— Pas même le haut des branches?

— Pas même.

— Nous ne sommes donc plus au centre de la clairière?

— Ni dans la clairière ni dans le parc.

— Apercevez-vous au moins des toits de maisons, des faîtes de monuments?

dit Uncle Prudent, dont le désappointement, mêlé de fureur, ne cessait de s'accroître.

— Ni toits, ni faîtes.

— Quoi! pas même un mât de pavillon, pas même un clocher d'église, pas même une cheminée d'usine?

— Rien que l'espace. »

Juste à ce moment, la porte de la cellule s'ouvrit. Un homme apparut sur le seuil.

C'était Robur.

« Honorables ballonistes, dit-il d'une voix grave, vous êtes maintenant libres d'aller et de venir...

— Libres ! s'écria Uncle Prudent.

— Oui... dans les limites de l'*Albatros* ! »

Uncle Prudent et Phil Evans se précipitèrent hors de la cellule.

Et que virent-ils ?

A douze ou treize cents mètres au-dessous d'eux, la surface d'un pays qu'ils cherchaient en vain à reconnaître.

VI

QUE LES INGÉNIEURS, LES MÉCANICIENS ET AUTRES SAVANTS FERAIENT
PEUT-ÊTRE BIEN DE PASSER.

« A quelle époque l'homme cessera-t-il de ramper dans les bas-fonds pour vivre dans l'azur et la paix du ciel ? »

A cette demande de Camille Flammarion, la réponse est facile : ce sera à l'époque où les progrès de la mécanique auront permis de résoudre le problème de l'aviation. Et, depuis quelques années — on le prévoyait — une utilisation plus pratique de l'électricité devait conduire à la solution du problème.

En 1783, bien avant que les frères Montgolfier eussent construit la première montgolfière, et le physicien Charles son premier ballon, quelques esprits aventureux avaient rêvé la conquête de l'espace au moyen d'appareils mécaniques. Les premiers inventeurs n'avaient donc pas songé aux appareils plus légers que l'air — ce que la physique de leur temps n'eût point permis d'imaginer. C'était aux appareils plus lourds que lui, aux machines volantes, faites à l'imitation de l'oiseau, qu'ils demandaient de réaliser la locomotion aérienne.

C'est précisément ce qu'avait fait ce fou d'Icare, fils de Dédale, dont les ailes, attachées avec de la cire, tombèrent aux approches du soleil.

Mais, sans remonter jusqu'aux temps mythologiques, sans parler d'Archytas de Tarente, on trouve déjà dans les travaux de Dante de Pérouse, de Léonard de Vinci, de Guidotti, l'idée de machines destinées à se mouvoir au milieu de l'atmosphère. Deux siècles et demi après, les inventeurs commencent à se multiplier. En 1742, le marquis de Bacqueville fabrique un système d'ailes, l'essaie au-dessus de la Seine et se casse le bras en tombant. En 1768, Paucton conçoit la disposition d'un appareil à deux hélices suspensive et propulsive. En 1781, Meerwein, architecte du prince de Bade, construit une machine à mouvement orthoptérique, et proteste contre la direction des aérostats qui venaient d'être inventés. En 1784, Launoy et Bienvenu font manœuvrer un hélicoptère, mu par des ressorts. En 1808, essais de vol par l'autrichien Jacques Degen. En 1810, brochure de Deniau, de Nantes, où les principes du « Plus lourd que l'air » sont posés. Puis, de 1811 à 1840, études et inventions de Berblinger, de Vigual, de Sarti, de Dubochet, de Cagniard de Latour. En 1842, on trouve l'anglais Henson avec son système de plans inclinés et d'hélices actionnées par la vapeur ; en 1845, Cossus et son appareil à hélices ascensionnelles ; en 1847, Camille Vert et son hélicoptère à ailes de plumes ; en 1852, Letur avec son système de parachute dirigeable, dont l'expérience lui coûta la vie ; en la même année, Michel Loup avec son plan de glissement muni de quatre ailes tournantes ; en 1853, Bélégue et son aéroplane mu par des hélices de traction, Vaussin-Charannes avec son cerf-volant libre dirigeable, Georges Cauley avec ses plans de machines volantes, pourvus d'un moteur à gaz. De 1854 à 1863, apparaissent Joseph Pline, breveté pour plusieurs systèmes aériens, Bréant, Carlingford, Le Bris, Du Temple, Bright, dont les hélices ascensionnelles tournent en sens inverse, Smythies, Panafieu, Crosnier, etc. Enfin, en 1863, grâce aux efforts de Nadar, une Société du *Plus lourd que l'air* est fondée à Paris. Là les inventeurs font expérimenter des machines dont quelques-unes sont déjà brevetées : de Ponton d'Amécourt et son hélicoptère à vapeur, de la Landelle et son système à combinaisons d'hélices avec plans inclinés et parachutes, de Louvrié et son aéroscaphe, d'Esterno et son oiseau mécanique, de Groof et son appareil à ailes mues par des leviers. L'élan était

*L'Albatros.*

donné, les inventeurs inventent, les calculateurs calculent tout ce qui doit rendre pratique la locomotion aérienne. Bourcart, Le Bris, Kaufmann, Smyth, Stringfellow, Prigent, Danjard, Pomès et de la Pauze, Moy, Pénaud, Jobert, Hureau de Villeneuve, Achenbach, Garapon, Duchesne, Danduran, Parisel, Dieuaide, Melkisff, Forlanini, Brearey, Tatin, Dandrieux, Edison, les uns avec des ailes ou des hélices, les autres avec des plans inclinés, imaginent, créent, fabriquent, perfectionnent leurs machines volantes qui seront prêtes à



On dirait un navire à trente-sept mâts. (Page 61.)

fonctionner le jour où un moteur d'une puissance considérable et d'une légèreté excessive leur sera appliqué par quelque inventeur.

Que l'on pardonne cette nomenclature un peu longue. Ne fallait-il pas montrer tous ces degrés de l'échelle de la locomotion aérienne, au sommet de laquelle apparaît Robur-le-Conquérant? Sans les tâtonnements, les expériences de ses devanciers, l'ingénieur eût-il pu concevoir un appareil si parfait? Non, certes! Et, s'il n'avait que dédains pour ceux qui s'obstinent

encore à chercher la direction des ballons, il tenait en haute estime tous les partisans du « Plus lourd que l'air », Anglais, Américains, Italiens, Autrichiens, Français, — Français surtout, dont les travaux, perfectionnés par lui, l'avaient amené à créer, puis à construire cet engin volateur, l'*Albatros*, lancé à travers les courants de l'atmosphère.

« Pigeon vole ! » s'était écrié l'un des plus persistants adeptes de l'aviation.

— On foulera l'air comme on foule la terre ! avait répondu un de ses plus acharnés partisans.

— A locomotive, aéromotive ! » avait jeté le plus bruyant de tous, qui embouchait les trompettes de la publicité pour réveiller l'Ancien et le Nouveau Monde.

Rien de mieux établi, en effet, par expérience et par calcul, que l'air est un point d'appui très résistant. Une circonférence d'un mètre de diamètre, formant parachute, peut non seulement modérer une descente dans l'air, mais aussi la rendre isochrone. Voilà ce qu'on savait.

On savait également que, quand la vitesse de translation est grande, le travail de pesanteur varie à peu près en raison inverse du carré de cette vitesse et devient presque insignifiant.

On savait encore que plus le poids d'un animal volant augmente, moins augmente proportionnellement la surface ailée nécessaire pour le soutenir, bien que les mouvements qu'il doit faire soient plus lents.

Un appareil d'aviation doit donc être construit de manière à utiliser ces lois naturelles, à imiter l'oiseau, « ce type admirable de la locomotion aérienne », a dit le docteur Marey, de l'Institut de France.

En somme, les appareils qui peuvent résoudre ce problème se résument en trois sortes :

1° Les hélicoptères ou spiralifères, qui ne sont que des hélices à axes verticaux.

2° Les orthoptères, engins qui tendent à reproduire le vol naturel des oiseaux.

3° Les aéroplanes, qui ne sont, à vrai dire, que des plans inclinés, comme le cerf-volant, mais remorqués ou poussés par des hélices horizontales.

Chacun de ces systèmes avait eu et a même encore des partisans décidés à ne rien céder sur ce point.

Cependant, Robur, par bien des considérations, avait rejeté les deux premiers.

Que l'orthoptère, l'oiseau mécanique, présente certains avantages, nul doute. Les travaux, les expériences de M. Renaud, en 1884, l'ont prouvé. Mais, ainsi qu'on le lui avait dit, il ne faut pas servilement imiter la nature. Les locomotives n'ont pas été copiées sur les lièvres, ni les navires à vapeur sur les poissons. Aux premiers on a mis des roues qui ne sont pas des jambes, aux seconds des hélices qui ne sont point des nageoires. Et ils n'en marchent pas plus mal. Au contraire. D'ailleurs, sait-on ce qui se fait mécaniquement dans le vol des oiseaux dont les mouvements sont très complexes? Le docteur Marey n'a-t-il pas soupçonné que les plumes s'entr'ouvrent pendant le relèvement de l'aile pour laisser passer l'air, mouvement au moins bien difficile à produire avec une machine artificielle?

D'autre part, que les aéroplanes eussent donné quelques bons résultats, ce n'était pas douteux. Les hélices opposant un plan oblique à la couche d'air, c'était le moyen de produire un travail d'ascension, et les petits appareils expérimentés prouvaient que le poids disponible, c'est-à-dire, celui dont on peut disposer en dehors de celui de l'appareil, augmente avec le carré de la vitesse. Il y avait là de grands avantages — supérieurs même à ceux des aérostats soumis à un mouvement de translation.

Néanmoins, Robur avait pensé que ce qu'il y avait de meilleur, c'était encore ce qu'il y aurait de plus simple. Aussi, les hélices, — ces « saintes hélices » qu'on lui avait jetées à la tête au Weldon-Institute, — avaient-elles suffi à tous les besoins de sa machine volante. Les unes tenaient l'appareil suspendu dans l'air, les autres le remorquaient dans des conditions merveilleuses de vitesse et de sécurité.

En effet, théoriquement, au moyen d'une hélice d'un pas suffisamment court mais d'une surface considérable, ainsi que l'avait dit M. Victor Tatin, on pourrait, « en poussant les choses à l'extrême, soulever un poids indéfini avec la force la plus minime. »

Si l'orthoptère — battement d'ailes des oiseaux — s'élève en s'appuyant normalement sur l'air, l'hélicoptère s'élève en le frappant obliquement avec les branches de son hélice, comme s'il montait sur un plan incliné. En réalité, ce sont des ailes en hélice au lieu d'être des ailes en aube. L'hélice marche nécessairement dans la direction de son axe. Cet axe est-il vertical? elle se déplace verticalement. Est-il horizontal? elle se déplace horizontalement.

Tout l'appareil volant de l'ingénieur Robur était dans ces deux fonctionnements.

En voici la description exacte, qui peut se scinder en trois parties essentielles : la plate-forme, les engins de suspension et de propulsion, la machinerie.

Plate-forme. — C'est un bâti, long de trente mètres, large de quatre, véritable pont de navire avec proue en forme d'éperon. Au-dessous, s'arrondit une coque, solidement membrée, qui renferme les appareils destinés à produire la puissance mécanique, la soute aux munitions, les appareils, les outils, le magasin général pour approvisionnements de toutes sortes, y compris les caisses à eau du bord. Autour du bâti, quelques légers montants, reliés par un treillis de fil de fer, supportent une rambarde qui sert de main-courante. A sa surface s'élèvent trois roufles, dont les compartiments sont affectés, les uns au logement du personnel, les autres à la machinerie. Dans le roufle central fonctionne la machine qui actionne tous les engins de suspension ; dans celui de l'avant la machine du propulseur de l'avant ; dans celui de l'arrière, la machine du propulseur de l'arrière, — ces trois machines ayant chacune leur mise en train spéciale. Du côté de la proue, dans le premier roufle, se trouvent l'office, la cuisine et le poste de l'équipage. Du côté de la poupe, dans le dernier roufle, sont disposées plusieurs cabines, entre autres, celle de l'ingénieur, une salle à manger, puis, au-dessus, une cage vitrée dans laquelle se tient le timonier qui dirige l'appareil au moyen d'un puissant gouvernail. Tous ces roufles sont éclairés par des hublots, fermés de verres trempés qui ont dix fois la résistance du verre ordinaire. Au-dessous de la coque, est établi un système de ressorts flexibles, destinés à adoucir les heurts,

bien que l'atterrissage puisse se faire avec une douceur extrême, tant l'ingénieur est maître des mouvements de l'appareil.

Engins de suspension et de propulsion. — Au-dessus de la plate-forme, trente-sept axes se dressent verticalement, dont quinze en abord, de chaque côté, et sept plus élevés au milieu. On dirait un navire à trente-sept mâts. Seulement ces mâts, au lieu de voiles, portent chacun deux hélices horizontales, d'un pas et d'un diamètre assez courts, mais auxquelles on peut imprimer une rotation prodigieuse. Chacun de ces axes a son mouvement indépendant du mouvement des autres, et, en outre, de deux en deux, chaque axe tourne en sens inverse — disposition nécessaire pour que l'appareil ne soit pas pris d'un mouvement de giration. De la sorte, les hélices, tout en continuant à s'élever sur la colonne d'air verticale, se font équilibre contre la résistance horizontale. Conséquemment, l'appareil est muni de soixante-quatorze hélices suspensives, dont les trois branches sont maintenues extérieurement par un cercle métallique, qui, faisant fonction de volant, économise la force motrice. A l'avant et à l'arrière, montées sur axes horizontaux, deux hélices propulsives, à quatre branches, d'un pas inverse très allongé tournent en sens différent et communiquent le mouvement de propulsion. Ces hélices, d'un diamètre plus grand que celui des hélices de suspension, peuvent également tourner avec une excessive vitesse.

En somme, cet appareil tient à la fois des systèmes qui ont été préconisés par MM. Cossus, de la Landelle et de Ponton d'Amécourt, systèmes perfectionnés par l'ingénieur Robur. Mais c'est surtout dans le choix et l'application de la force motrice qu'il a le droit d'être considéré comme inventeur.

Machinerie. — Ce n'est ni à la vapeur d'eau ou autres liquides, ni à l'air comprimé ou autres gaz élastiques, ni aux mélanges explosifs susceptibles de produire une action mécanique, que Robur a demandé la puissance nécessaire à soutenir et à mouvoir son appareil. C'est à l'électricité, à cet agent qui sera, un jour, l'âme du monde industriel. D'ailleurs, nulle machine électromotrice pour le produire. Rien que des piles et des accumulateurs. Seulement, quels sont les éléments qui entrent dans la composition de ces piles,

quels acides les mettent en activité? c'est le secret de Robur. De même pour les accumulateurs. De quelle nature sont leurs lames positives et négatives? on ne sait. L'ingénieur s'était bien gardé, — et pour cause — de prendre un brevet d'invention. En somme, résultat non contestable : des piles d'un rendement extraordinaire, des acides d'une résistance presque absolue à l'évaporation ou à la congélation, des accumulateurs qui laissent très loin les Faure-Sellon-Volckmar, enfin des courants dont les ampères se chiffrent en nombres inconnus jusqu'alors. De là, une puissance en chevaux, électriques pour ainsi dire infinie, actionnant les hélices qui communiquent à l'appareil une force de suspension et de propulsion supérieure à tous ses besoins, en n'importe quelle circonstance.

Mais, il faut le répéter, cela appartient en propre à l'ingénieur Robur. Là-dessus il a gardé un secret absolu. Si le président et le secrétaire du Weldon-Institute ne parviennent pas à le découvrir, très probablement ce secret sera perdu pour l'humanité.

Il va sans dire que cet appareil possède une stabilité suffisante par suite de la position du centre de gravité. Nul danger qu'il prenne des angles inquiétants avec l'horizontale, nul renversement à craindre.

Reste à savoir quelle matière l'ingénieur Robur avait employée pour la construction de son aéronef, — nom qui peut très exactement s'appliquer à l'*Albatros*. Qu'était cette matière si dure que le bowie-knife de Phil Evans n'avait pu l'entamer et dont Uncle Prudent n'avait pu s'expliquer la nature? Tout bonnement du papier.

Depuis bien des années, déjà, cette fabrication avait pris un développement considérable. Du papier sans colle, dont les feuilles sont imprégnées de dextrine et d'amidon, puis serrées à la presse hydraulique, forme une matière dure comme l'acier. On en fait des poulies, des rails, des roues de wagon, plus solides que les roues de métal et en même temps plus légères. Or, c'était cette solidité, cette légèreté, que Robur avait voulu utiliser pour la construction de sa locomotive aérienne. Tout, coque, bâti, roufles, cabines, était en papier de paille, devenu métal sous la pression, et même, ce qui n'était point à dédaigner pour un appareil courant à de grandes hauteurs, — incom-

bustible. Quant aux divers organes des engins de suspension et de propulsion, axes ou palettes des hélices, la fibre gélatinée en avait fourni la substance résistante et flexible à la fois. Cette matière, pouvant s'approprier à toutes formes, insoluble dans la plupart des gaz et des liquides, acides ou essences, — sans parler de ses propriétés isolantes, — avait été d'un emploi très précieux dans la machinerie électrique de l'*Albatros*.

L'ingénieur Robur, son contremaître Tom Turner, un mécanicien et ses deux aides, deux timoniers et un maître coq — en tout huit hommes — tel était le personnel de l'aéronef qui suffisait amplement aux manœuvres exigées par la locomotion aérienne. Des armes de chasse et de guerre, des engins de pêche, des fanaux électriques, des instruments d'observation, boussoles et sextants pour relever la route, thermomètre pour l'étude de la température, divers baromètres, les uns pour évaluer la cote des hauteurs atteintes, les autres pour indiquer les variations de la pression atmosphérique, un storm-glass pour la prévision des tempêtes, une petite bibliothèque, une petite imprimerie portative, une pièce d'artillerie montée sur pivot au centre de la plate-forme, se chargeant par la culasse et lançant un projectile de six centimètres, un approvisionnement de poudre, balles, cartouches de dynamite, une cuisine chauffée par les courants des accumulateurs, un stock de conserves, viandes et légumes, rangées dans une cambuse *ad hoc* avec quelques fûts de brandy, de whisky et de gin, enfin de quoi aller bien des mois sans être obligé d'atterrir, — tels étaient le matériel et les provisions de l'aéronef, sans compter la fameuse trompette.

En outre, il y avait à bord une légère embarcation en caoutchouc, insubmersible, qui pouvait porter huit hommes à la surface d'un fleuve, d'un lac ou d'une mer calme.

Mais Robur avait-il au moins installé des parachutes en cas d'accident ? Non. Il ne croyait pas aux accidents de ce genre. Les axes des hélices étaient indépendants. L'arrêt des uns n'enrayait pas la marche des autres. Le fonctionnement de la moitié du jeu suffisait à maintenir l'*Albatros* dans son élément naturel.

« Et, avec lui, ainsi que Robur-le-Conquérant eut bientôt l'occasion de le



Un repas n'engage à rien. (Page 68.)

dire à ses nouveaux hôtes, — hôtes malgré eux — avec lui, je suis maître de cette septième partie du monde, plus grande que l'Australie, l'Océanie, l'Asie, l'Amérique et l'Europe, cette Icarie aérienne que des milliers d'Icariens peupleront un jour ! »



Tom Turner. (Page 70.)

VII

DANS LEQUEL UNCLE PRUDENT ET PHIL EVANS REFUSENT ENCORE DE SE
LAISSER CONVAINCRE.

Le président du Weldon-Institute était stupéfait, son compagnon abasourdi.

Mais ni l'un ni l'autre ne voulurent rien laisser paraître de cet ahurissement si naturel.

Le valet Frycollin, lui, ne dissimulait pas son épouvante à se sentir emporté dans l'espace à bord d'une pareille machine, et il ne cherchait point à s'en cacher.

Pendant ce temps, les hélices suspensives tournaient rapidement au-dessus de leurs têtes. Si considérable que fût alors cette vitesse de rotation, elle eût pu être triplée pour le cas où l'*Albatros* aurait voulu atteindre de plus hautes zones.

Quant aux deux propulseurs, lancés à une allure assez modérée, ils n'imprimaient à l'appareil qu'un déplacement de vingt kilomètres à l'heure.

En se penchant en dehors de la plate-forme, les passagers de l'*Albatros* purent apercevoir un long et sinueux ruban liquide qui serpentait, comme un simple ruisseau, à travers un pays accidenté, au milieu de l'éclatellement de quelques lagons obliquement frappés des rayons du soleil. Ce ruisseau, c'était un fleuve, et l'un des plus importants de ce territoire. Sur la rive gauche se dessinait une chaîne montagneuse dont la prolongation allait à perte de vue.

« Et nous direz-vous où nous sommes ? demanda Uncle Prudent d'une voix que la colère faisait trembler.

— Je n'ai point à vous l'apprendre, répondit Robur.

— Et nous direz-vous où nous allons ? ajouta Phil Evans.

— A travers l'espace.

— Et cela va durer ?...

— Le temps qu'il faudra.

— S'agit-il donc de faire le tour du monde ? demanda ironiquement Phil Evans.

— Plus que cela, répondit Robur.

— Et si ce voyage ne nous convient pas ?... répliqua Uncle Prudent.

— Il faudra qu'il vous convienne ! »

Voilà un avant-goût de la nature des relations qui allaient s'établir entre le maître de l'*Albatros* et ses hôtes, pour ne pas dire ses prisonniers. Mais, mani-

festement, il voulut tout d'abord leur donner le temps de se remettre, d'admirer le merveilleux appareil qui les emportait dans les airs, et, sans doute, d'en complimenter l'inventeur. Aussi affecta-t-il de se promener d'un bout à l'autre de la plate-forme. Libre à eux d'examiner le dispositif des machines et l'aménagement de l'aéronef, ou d'accorder toute attention au paysage dont le relief se déployait au-dessous d'eux.

« Uncle Prudent, dit alors Phil Evans, si je ne me trompe, nous devons planer sur la partie centrale du territoire canadien. Ce fleuve qui coule dans le nord-ouest, c'est le Saint-Laurent. Cette ville que nous laissons en arrière, c'est Québec. »

C'était, en effet, la vieille cité de Champlain, dont les toits de fer-blanc éclataient au soleil comme des réflecteurs. L'*Albatros* s'était donc élevé jusqu'au quarante-sixième degré de latitude nord — ce qui expliquait l'avance prématurée du jour et la prolongation anormale de l'aube.

« Oui, reprit Phil Evans, voilà bien la ville en amphithéâtre, la colline qui porte sa citadelle, ce Gibraltar de l'Amérique du Nord ! Voici les cathédrales anglaise et française ! Voici la douane avec son dôme surmonté du pavillon britannique ! »

Phil Evans n'avait pas achevé que déjà la capitale du Canada commençait à se réduire dans le lointain. L'aéronef entra dans une zone de petits nuages, qui dérobèrent peu à peu la vue du sol.

Robur, voyant alors que le président et le secrétaire du Weldon-Institute reportaient leur attention sur l'aménagement extérieur de l'*Albatros*, s'approcha et dit :

« Eh bien, messieurs, croyez-vous à la possibilité de la locomotion aérienne au moyen des appareils plus lourds que l'air ? »

Il eût été difficile de ne pas se rendre à l'évidence. Cependant Uncle Prudent et Phil Evans ne répondirent pas.

« Vous vous taisez ? reprit l'ingénieur. Sans doute, c'est la faim qui vous empêche de parler !... Mais, si je me suis chargé de vous transporter dans l'air, croyez que je ne vous nourrirai pas de ce fluide peu nutritif. Votre premier déjeuner vous attend. »

Comme Uncle Prudent et Phil Evans sentaient la faim les aiguillonner vivement, ce n'était pas le cas de faire des cérémonies. Un repas n'engage à rien, et, lorsque Robur les aurait remis à terre, ils comptaient bien reprendre vis-à-vis de lui leur entière liberté d'action.

Tous deux furent alors conduits vers le roufle de l'arrière, dans un petit « dining-room. » Là se trouvait une table proprement servie, à laquelle ils devaient manger à part pendant le voyage. Pour plats, différentes conserves, et, entre autres, une sorte de pain, composé en parties égales de farine et de viande réduite en poudre, relevée d'un peu de lard, lequel, bouilli dans l'eau, donne un potage excellent ; puis, des tranches de jambon frit, et du thé pour boisson.

De son côté, Frycollin n'avait pas été oublié. A l'avant, il avait trouvé une forte soupe de ce pain. En vérité, il fallait qu'il eût belle faim pour manger, car ses mâchoires tremblaient de peur et auraient pu lui refuser tout service.

« Si ça cassait !... Si ça cassait ! » répétait le malheureux nègre.

De là, des transes continuelles. Qu'on y songe ! Une chute de quinze cents mètres qui l'aurait réduit à l'état de pâtée !

Une heure après, Uncle Prudent et Phil Evans reparurent sur la plate-forme. Robur n'y était plus. A l'arrière, l'homme de barre, dans sa cage vitrée, l'œil fixé sur la boussole, suivait imperturbablement, sans une hésitation, la route donnée par l'ingénieur.

Quant au reste du personnel, le déjeuner le retenait probablement dans son poste. Seul, un aide-mécanicien, préposé à la surveillance des machines, se promenait d'un roufle à l'autre.

Cependant, si la vitesse de l'appareil était grande, les deux collègues n'en pouvaient juger qu'imparfaitement, bien que l'*Albatros* fût alors sorti de la zone des nuages et que le sol se montrât à quinze cents mètres au-dessous.

« C'est à n'y pas croire ! dit Phil Evans.

— N'y croyons pas, » répondit Uncle Prudent.

Ils allèrent alors se placer à l'avant et portèrent leurs regards vers l'horizon de l'ouest.

« Ah ! une autre ville ! dit Phil Evans.

— Pouvez-vous la reconnaître ?

— Oui ! Il me semble bien que c'est Montréal.

— Montréal?... Mais nous n'avons quitté Québec qu depuis deux heures tout au plus !

— Cela prouve que cette machine se déplace avec une rapidité d'au moins vingt-cinq lieues à l'heure. »

En effet, c'était la vitesse de l'aéronef, et, si les passagers ne se sentaient pas incommodés, c'est qu'ils marchaient alors dans le sens du vent. Par un temps calme, cette vitesse les eût considérablement gênés, puisque c'est à peu près celle d'un express. Par vent contraire, il aurait été impossible de la supporter.

Phil Evans ne se trompait pas. Au-dessous de l'*Albatros* apparaissait Montréal, très reconnaissable au Victoria-Bridge, pont tubulaire jeté sur le Saint-Laurent comme le viaduc du railway sur la lagune de Venise. Puis, on distinguait ses larges rues, ses immenses magasins, les palais de ses banques, sa cathédrale, basilique récemment construite sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, enfin le Mont-Royal, qui domine l'ensemble de la ville et dont on a fait un parc magnifique.

Il était heureux que Phil Evans eût déjà visité les principales villes du Canada. Il put ainsi en reconnaître quelques-unes sans questionner Robur. Après Montréal, vers une heure et demie du soir, ils passèrent sur Ottawa, dont les chutes, vues de haut, ressemblaient à une vaste chaudière en ébullition qui débordait en bouillonnements de l'effet le plus grandiose.

« Voilà le palais du Parlement, » dit Phil Evans.

Et il montrait une sorte de joujou de Nuremberg, planté sur une colline. Ce joujou, avec son architecture polychrome, ressemblait au Parliament-House de Londres, comme la cathédrale de Montréal ressemblait à Saint-Pierre de Rome. Mais peu importait, il n'était pas contestable que ce fût Ottawa.

Bientôt cette cité ne tarda pas à se rapetisser à l'horizon et ne forma plus qu'une tache lumineuse sur le sol.

Il était deux heures à peu près, lorsque Robur reparut. Son contremaître, Tom Turner, l'accompagnait. Il ne lui dit que trois mots. Celui-ci les transmit aux deux aides, postés dans les roufles de l'avant et de l'arrière. Sur un signe, le timonier modifia la direction de l'*Albatros*, de manière à porter de deux degrés au sud-ouest. En même temps, Uncle Prudent et Phil Evans purent constater qu'une vitesse plus grande venait d'être imprimée aux propulseurs de l'aéronef.

En réalité, cette vitesse aurait pu être doublée encore et dépasser tout ce qu'on a obtenu jusqu'ici des plus rapides engins de locomotion terrestre.

Qu'on en juge ! Les torpilleurs peuvent faire vingt-deux nœuds ou quarante kilomètres à l'heure ; les trains sur les railways anglais et français, cent ; les bateaux à patins sur les rivières glacées des États-Unis, cent quinze ; une machine, construite dans les ateliers de Patterson, à roue d'engrenage, en a fait cent trente sur la ligne du lac Érié, et une autre locomotive, entre Trenton et Jersey, cent trente-sept.

Or, l'*Albatros*, avec le maximum de puissance de ses propulseurs, pouvait se lancer à raison de deux cents kilomètres à l'heure, soit près de cinquante mètres par seconde.

Eh bien, cette vitesse est celle de l'ouragan qui déracine les arbres, celle d'un certain coup de vent qui, pendant l'orage du 21 septembre 1881, à Cahors, se déplaça à raison de cent quatre-vingt-quatorze kilomètres. C'est la vitesse moyenne du pigeon voyageur, laquelle n'est dépassée que par le vol de l'hirondelle ordinaire (67 mètres à la seconde), et par celui du martinet (89 mètres).

En un mot, ainsi que l'avait dit Robur, l'*Albatros*, en développant toute la force de ses hélices, eût pu faire le tour du monde en deux cents heures, c'est-à-dire en moins de huit jours !

Que le globe possédât à cette époque quatre cent cinquante mille kilomètres de voies ferrées — soit onze fois le tour de la terre à l'Équateur — peu lui importait, à cette machine volante ? N'avait-elle pas pour point d'appui tout l'air de l'espace ?

Est-il besoin de l'ajouter, maintenant ? Ce phénomène dont l'apparition

avait tant intrigué le public des deux mondes, c'était l'aéronef de l'ingénieur. Cette trompette qui jetait ses éclatantes fanfares au milieu des airs, c'était celle du contremaître Tom Turner. Ce pavillon, planté sur les principaux monuments de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, c'était le pavillon de Robur-le-Conquérant et de son *Albatros*.

Et si, jusqu'alors, l'ingénieur avait pris quelques précautions pour qu'on ne le reconnût pas, si, de préférence, il voyageait la nuit en s'éclairant parfois de ses fanaux électriques, si, pendant le jour, il disparaissait au-dessus de la couche des nuages, il semblait maintenant ne plus vouloir cacher le secret de sa conquête. Et, s'il était venu à Philadelphie, s'il s'était présenté dans la salle des séances du Weldon-Institute, n'était-ce pas pour faire part de sa prodigieuse découverte, pour convaincre *ipso facto* les plus incrédules?

On sait comment il avait été reçu, et l'on verra quelles représailles il prétendait exercer sur le président et le secrétaire dudit club.

Cependant Robur s'était approché des deux collègues. Ceux-ci affectaient absolument de ne marquer aucune surprise de ce qu'ils voyaient, de ce qu'ils expérimentaient malgré eux. Évidemment, sous le crâne de ces deux têtes anglo-saxonnes s'incrustait un entêtement qui serait dur à déraciner.

De son côté, Robur ne voulut pas même avoir l'air de s'en apercevoir, et, comme s'il eût continué une conversation, qui pourtant était interrompue depuis plus de deux heures :

« Messieurs, dit-il, vous vous demandez, sans doute, si cet appareil, merveilleusement approprié pour la locomotion aérienne, est susceptible de recevoir une plus grande vitesse? Il ne serait pas digne de conquérir l'espace s'il était incapable de le dévorer. J'ai voulu que l'air fût pour moi un point d'appui solide, et il l'est. J'ai compris que, pour lutter contre le vent, il n'y avait tout simplement qu'à être plus fort que lui, et je suis plus fort. Nul besoin de voiles pour m'entraîner, ni de rames ni de roues pour me pousser, ni de rails pour me faire un chemin plus rapide. De l'air, et c'est tout. De l'air qui m'entoure ainsi que l'eau entoure le bateau sous-marin, et dans lequel mes propulseurs se vissent comme les hélices d'un steamer. Voilà comment j'ai

résolu le problème de l'aviation. Voilà ce que ne fera jamais le ballon ni tout autre appareil plus léger que l'air. »

Mutisme absolu des deux collègues — ce qui ne déconcerta pas un instant l'ingénieur. Il se contenta de sourire à demi et reprit sous forme interrogative :

« Peut-être vous demandez-vous encore si, à ce pouvoir qu'il a de se déplacer horizontalement, l'*Albatros* joint une égale puissance de déplacement vertical, en un mot, si, même quand il s'agit de visiter les hautes zones de l'atmosphère, il peut lutter avec un aérostat ? Eh bien, je ne vous engage pas à faire entrer le *Go a head* en lutte avec lui. »

Les deux collègues avaient tout bonnement haussé les épaules. C'est là, peut-être, qu'ils attendaient l'ingénieur.

Robur fit un signe. Les hélices propulsives s'arrêtèrent aussitôt. Puis, après avoir couru sur son erre pendant un mille encore, l'*Albatros* demeura immobile.

Sur un second geste de Robur, les hélices suspensives se mirent alors avec une rapidité telle qu'on aurait pu la comparer à celle des sirènes dans les expériences d'acoustique. Leur frrrr monta de près d'une octave dans l'échelle des sons, en diminuant d'intensité toutefois à cause de la raréfaction de l'air, et l'appareil s'enleva verticalement comme une alouette qui jette son cri aigu à travers l'espace.

« Mon maître !... Mon maître !... répétait Frycollin. Pourvu que ça ne casse pas ! »

Un sourire de dédain fut toute la réponse de Robur. En quelques minutes, l'*Albatros* eut atteint deux mille sept cents mètres, ce qui étendait le rayon de vue à soixante-dix milles, — puis quatre mille mètres, ce qu'indiqua le baromètre en tombant à 480 millimètres.

Alors, expérience faite, l'*Albatros* redescendit. La diminution de la pression des hautes couches amène la diminution de l'oxygène dans l'air et, par suite, dans le sang. C'est la cause des graves accidents qui sont arrivés à certains aéronautes. Robur jugeait inutile de s'y exposer.

L'*Albatros* revint donc à la hauteur qu'il semblait tenir de préférence, et ses

propulseurs, remis en marche, l'entraînèrent avec une rapidité plus grande vers le sud-ouest.

« Maintenant, messieurs, si c'est cela que vous vous demandiez, dit l'ingénieur, vous pourrez vous répondre. »

Puis, se penchant au-dessus de la rambarde, il resta absorbé dans sa contemplation.

Lorsqu'il releva la tête, le président et le secrétaire du Weldon-Institute étaient devant lui.

« Ingénieur Robur, dit Uncle Prudent, qui essayait en vain de se maîtriser, nous ne nous sommes rien demandé de ce que vous paraissez croire. Mais nous vous ferons une question à laquelle nous comptons que vous voudrez bien répondre.

— Parlez.

— De quel droit nous avez-vous attaqués à Philadelphie, dans le parc de Fairmont ? De quel droit nous avez-vous enfermés dans cette cellule ? De quel droit nous emportez-vous, contre notre gré, à bord de cette machine volante ?

— Et de quel droit, messieurs les ballonistes, répartit Robur, de quel droit m'avez-vous insulté, hué, menacé, dans votre club, au point que je m'étonne d'en être sorti vivant ?

— Interroger n'est pas répondre, reprit Phil Evans, et je vous répète : de quel droit ?...

— Vous voulez le savoir ?...

— S'il vous plaît.

— Eh bien, du droit du plus fort !

— C'est cynique !

— Mais cela est !

— Et pendant combien de temps, citoyen ingénieur, demanda Uncle Prudent, qui éclata à la fin, pendant combien de temps avez-vous la prétention d'exercer ce droit ?

— Comment, messieurs, répondit ironiquement Robur, comment pouvez-vous me faire une question pareille, quand vous n'avez qu'à baisser vos regards pour jouir d'un spectacle sans pareil au monde ! »

L'*Albatros* se mirait alors dans l'immense glace du lac Ontario. Il venait de traverser le pays si poétiquement chanté par Cooper. Puis, il suivit la côte méridionale de ce vaste bassin et se dirigea vers la célèbre rivière qui lui verse les eaux du lac Érié, en les brisant sur ses cataractes.

Pendant un instant, un bruit majestueux, un grondement de tempête monta jusqu'à lui. Et, comme si quelque brume humide eût été projetée dans les airs, l'atmosphère se rafraîchit très sensiblement.

Au-dessous, en fer à cheval, se précipitaient des masses liquides. On eût dit une énorme coulée de cristal, au milieu des mille arcs-en-ciel que produisait la réfraction, en décomposant les rayons solaires. C'était d'un aspect sublime.

Devant ces chutes, une passerelle, tendue comme un fil, reliait une rive à l'autre. Un peu au-dessous, à trois milles, était jeté un pont suspendu, sur lequel rampait alors un train qui allait de la rive canadienne à la rive américaine.

« Les cataractes du Niagara ! » s'écria Phil Evans.

Et ce cri lui échappa, tandis que Uncle Prudent faisait tous ses efforts pour ne rien admirer de ces merveilles.

Une minute après, l'*Albatros* avait franchi la rivière qui sépare les États-Unis de la colonie canadienne, et il se lançait au-dessus des vastes territoires du Nord-Amérique.

VIII

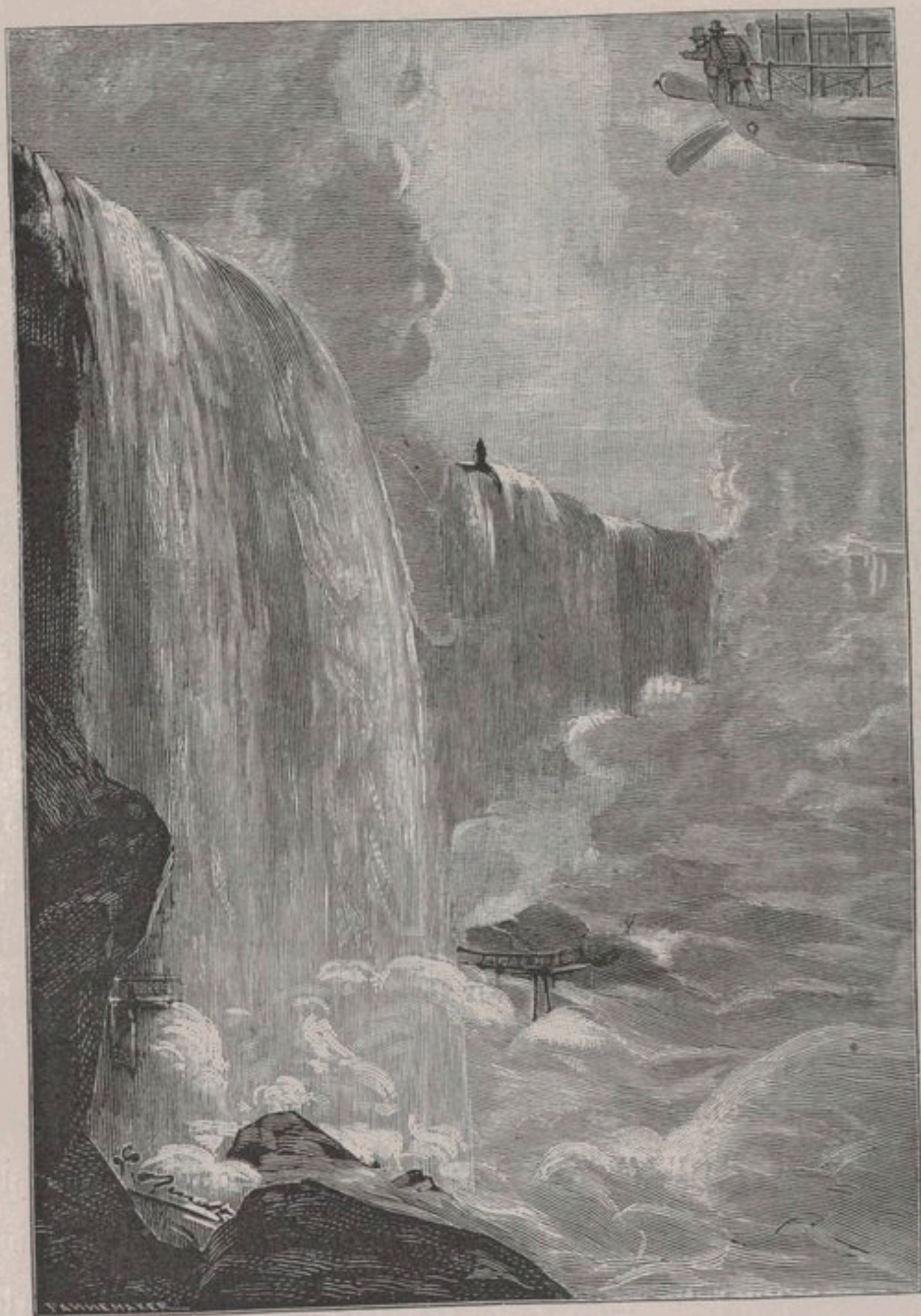
OU L'ON VERRA QUE ROBUR SE DÉCIDE A RÉPONDRE A L'IMPORTANT
QUESTION QUI LUI EST POSÉE.

C'était dans une des cabines du rouffe de l'arrière que Uncle Prudent et Phil Evans avaient trouvé deux excellentes couchettes, du linge et des habits de rechange en suffisante quantité, des manteaux et des couvertures de voyage. Un Transatlantique ne leur eût point offert plus de confort. S'ils ne dormirent pas tout d'un somme, c'est qu'ils le voulurent bien, ou du moins que de très réelles inquiétudes les en empêchèrent. En quelle aventure étaient-ils embarqués ? A quelle série d'expériences avaient-ils été invités *inviti*, si l'on permet ce rapprochement de mots français et latin ? Comment l'affaire se terminerait-elle, et, au fond, que voulait l'ingénieur Robur ? Il y avait là de quoi donner à réfléchir.

Quant au valet Frycollin, il était logé, à l'avant, dans une cabine contiguë à celle du maître coq de l'*Albatros*. Ce voisinage ne pouvait lui déplaire. Il aimait à frayer avec les grands de ce monde. Mais, s'il finit par s'endormir, ce fut pour rêver de chutes successives, de projections à travers le vide, qui firent de son sommeil un abominable cauchemar.

Et, cependant, rien ne fut plus calme que cette pérégrination au milieu d'une atmosphère dont les courants s'étaient apaisés avec le soir. En dehors du bruissement des ailes d'hélice, pas un bruit dans cette zone. Parfois, un coup de sifflet que lançait quelque locomotive terrestre en courant les railroads, ou des hurlements d'animaux domestiques. Singulier instinct ! ces êtres terrestres sentaient la machine volante passer au-dessus d'eux et jetaient des cris d'épouvante à son passage.

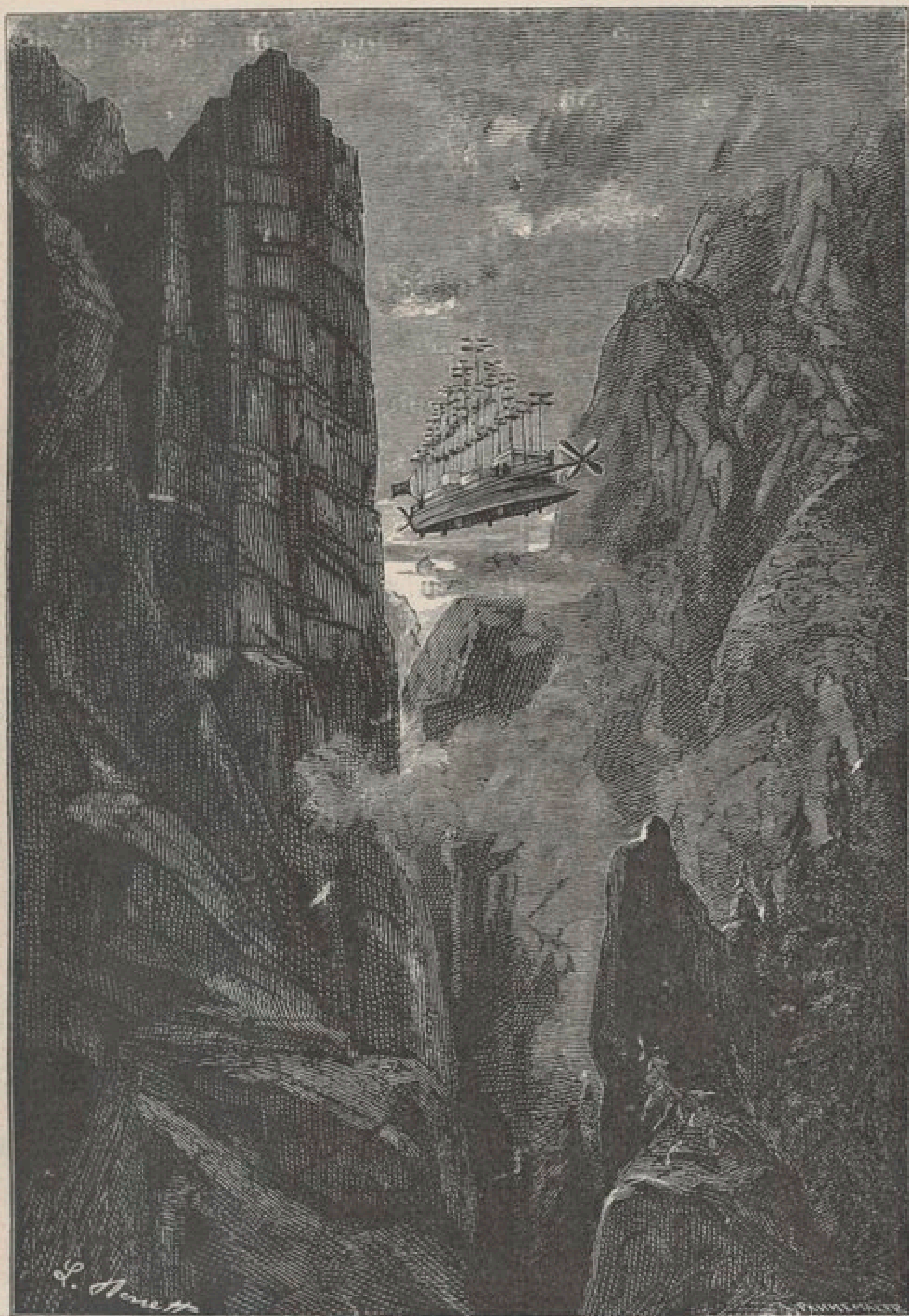
Le lendemain, 14 juin, à cinq heures, Uncle Prudent et Phil Evans se pro-



On eût dit une énorme coulée. (Page 74.)

menaient sur la plate-forme, on pourrait dire sur le pont de l'aéronef. Rien de changé depuis la veille : l'homme de garde à l'avant, le timonier à l'arrière.

Pourquoi un homme de garde ? Y avait-il donc quelque choc à redouter avec un appareil de même sorte ? Non, évidemment. Robur n'avait pas encore trouvé d'imitateurs. Quant à rencontrer quelque aérostat planant dans les airs, cette chance était tellement minime qu'il était permis de n'en point



La traversée des Montagnes-Rocheuses. (Page 84.)

tenir compte. En tout cas, c'eût été tant pis pour l'aérostat — le pot de fer et le pot de terre. L'*Albatros* n'aurait rien eu à craindre d'une semblable collision.

Mais, enfin, pouvait-elle se produire? Oui! Il n'était pas impossible que l'aéronef se mît à la côte comme un navire, si quelque montagne, qu'il n'eût pu tourner ou dépasser, eût barré sa route. C'étaient là les écueils de l'air, et il devait les éviter comme un bâtiment évite des écueils de la mer.

L'ingénieur, il est vrai, avait donné la direction ainsi que fait un capitaine, en tenant compte de l'altitude nécessaire pour dominer les hauts sommets du territoire. Or, comme l'aéronef ne devait pas tarder à planer sur un pays de montagnes, il n'était que prudent de veiller, pour le cas où il aurait quelque peu dévié de sa route.

En observant la contrée placée au-dessous d'eux, Uncle Prudent et Phil Evans aperçurent un vaste lac dont l'*Albatros* allait atteindre la pointe inférieure vers le sud. Ils en conclurent que, pendant la nuit, l'Erié avait été dépassé sur toute sa longueur. Donc, puisqu'il marchait plus directement à l'ouest, l'aéronef devait alors remonter l'extrémité du lac Michigan.

« Pas de doute possible ! dit Phil Evans. Cet ensemble de toits à l'horizon, c'est Chicago ! »

Il ne se trompait pas. C'était bien la cité vers laquelle rayonnent dix-sept railways, la reine de l'Ouest, le vaste réservoir dans lequel affluent les produits de l'Indiana, de l'Ohio, du Wisconsin, du Missouri, de toutes ces provinces qui forment la partie occidentale de l'Union.

Uncle Prudent, armé d'une excellente lorgnette marine qu'il avait trouvée dans son roufle, reconnut aisément les principaux édifices de la ville. Son collègue put lui indiquer les églises, les édifices publics, les nombreux « élévateurs » ou greniers mécaniques, l'immense hôtel Sherman, semblable à un gros dé à jouer, dont les fenêtres figuraient des centaines de points sur chacune de ses faces.

« Puisque c'est Chicago, dit Uncle Prudent, cela prouve que nous sommes emportés un peu plus à l'ouest qu'il ne conviendrait pour revenir à notre point de départ. »

En effet, l'*Albatros* s'éloignait en droite ligne de la capitale de la Pensylvanie.

Mais, si Uncle Prudent eût voulu mettre Robur en demeure de les ramener vers l'est, il ne l'aurait pu en ce moment. Ce matin-là, l'ingénieur ne semblait pas pressé de quitter sa cabine, soit qu'il y fût occupé de quelques travaux, soit qu'il y dormît encore. Les deux collègues durent donc déjeuner sans l'avoir aperçu.

La vitesse ne s'était pas modifiée depuis la veille. Étant donnée la direction du vent qui soufflait de l'est, cette vitesse n'était pas gênante, et, comme le thermomètre ne baisse que d'un degré par cent soixante-dix mètres d'élévation, la température était très supportable. Aussi, tout en réfléchissant, en causant, en attendant l'ingénieur, Uncle Prudent et Phil Evans se promenaient-ils sous ce qu'on pourrait appeler la ramure des hélices, entraînées alors dans un mouvement giratoire tel que le rayonnement de leurs branches se fondait en un disque semi-diaphane.

L'état d'Illinois fut ainsi franchi sur sa frontière septentrionale en moins de deux heures et demie. On passa au-dessus du Père des Eaux, le Mississippi, dont les steam-boats à deux étages ne paraissaient pas plus grands que des canots. Puis, l'*Albatros* se lança sur l'Iowa, après avoir entrevu Iowa-City vers onze heures du matin.

Quelques chaînes de collines, des « bluffs », serpentaient à travers ce territoire, en obliquant du sud au nord-ouest. Leur médiocre altitude n'exigea aucun relèvement de l'aéronef. D'ailleurs, ces bluffs ne devaient pas tarder à s'abaisser pour faire place aux larges plaines de l'Iowa, étendues sur toute sa partie occidentale et sur le Nebraska, — prairies immenses qui se développent jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses. Ça et là, nombreux rios, affluents ou sous-affluents du Missouri. Sur leurs rives, villes et villages, d'autant plus rares que l'*Albatros* s'avancait plus rapidement au-dessus du Far-West.

Rien de particulier ne se produisit pendant cette journée. Uncle Prudent et Phil Evans furent absolument livrés à eux-mêmes. C'est à peine s'ils aperçurent Frycollin, étendu à l'avant, fermant les yeux pour ne rien voir. Et cependant, il n'était pas en proie au vertige, comme on pourrait le penser. Faute de repères, ce vertige n'aurait pu se manifester ainsi qu'il arrive au sommet d'un édifice élevé. L'abîme n'attire pas quand on le domine de la nacelle d'un ballon ou de la plate-forme d'un aéronef, ou, plutôt, ce n'est pas un abîme qui se creuse au-dessous de l'aéronaute, c'est l'horizon qui monte et l'entoure de toutes parts.

A deux heures, l'*Albatros* passait au-dessus d'Omaha, sur la frontière du

Nebraska, — Omaha-City, véritable tête de ligne de ce chemin de fer du Pacifique, longue trainée de rails de quinze cents lieues, tracée entre New-York et San-Francisco. Un moment, on put voir les eaux jaunâtres du Missouri, puis la ville, aux maisons de bois et de briques, posée au centre de ce riche bassin, comme une boucle à la ceinture de fer qui serre l'Amérique du Nord à sa taille. Sans doute aussi, pendant que les passagers de l'aéronef observaient tous ces détails, les habitants d'Omaha devaient apercevoir l'étrange appareil. Mais leur étonnement à le voir planer dans les airs ne pouvait être plus grand que celui du président et du secrétaire du Weldon-Institute de se trouver à son bord.

En tout cas, c'était là un fait que les journaux de l'Union allaient commenter. Ce serait l'explication de l'étonnant phénomène dont le monde entier s'occupait et se préoccupait depuis quelque temps.

Une heure après, l'*Albatros* avait dépassé Omaha. Il fut alors constant qu'il se relevait vers l'est, en s'écartant de la Platte-River dont la vallée est suivie par le Pacifique-railway à travers la Prairie. Cela n'était pas pour satisfaire Uncle Prudent et Phil Evans.

« C'est donc sérieux, cet absurde projet de nous emmener aux antipodes ? dit l'un.

— Et malgré nous ? répondit l'autre. Ah ! que ce Robur y prenne garde ! Je ne suis pas homme à le laisser faire !...

— Ni moi ! répliqua Phil Evans. Mais, croyez-moi, Uncle Prudent, tâchez de vous modérer...

— Me modérer !...

— Et gardez votre colère pour le moment où il sera opportun qu'elle éclate. »

Vers cinq heures, après avoir franchi les Montagnes-Noires, couvertes de sapins et de cèdres, l'*Albatros* volait au-dessus de ce territoire qu'on a justement appelé les Mauvaises-Terres du Nébraska, — un chaos de collines couleur d'ocre, de morceaux de montagnes qu'on aurait laissées tomber sur le sol et qui se seraient brisées dans leur chute. De loin, ces blocs prenaient les formes les plus fantaisistes. Ça et là, au milieu de cet

énorme jeu d'osselets, on entrevoyait des ruines de cités du moyen âge avec forts, donjons, châteaux à machicoulis et à poivrières. Mais, en réalité, ces Mauvaises-Terres ne sont qu'un ossuaire immense où blanchissent, par myriades, les débris de pachydermes, de chéloniens, et même, dit-on, d'hommes fossiles, entraînés par quelque cataclysme inconnu des premiers âges.

Lorsque le soir vint, tout ce bassin de la Platte-River était dépassé. Maintenant la plaine se développait jusqu'aux extrêmes limites d'un horizon très relevé par l'altitude de l'*Albatros*.

Pendant la nuit, ce ne furent plus des sifflets aigus de locomotives, ni des sifflets graves de steam-boats qui troublèrent le calme du firmament étoilé. De longs mugissements montaient parfois jusqu'à l'aéronef, alors plus rapproché du sol. C'étaient des troupes de bisons qui traversaient la prairie, en quête de ruisseaux et de pâturages. Et, quand ils se taisaient, le froissement des herbes, sous leurs pieds, produisait un sourd bruissement, semblable au roulement d'une inondation et très différent du frémissement continu des hélices.

Puis, de temps à autre, un hurlement de loup, de renard ou de chat sauvage, un hurlement de coyotte, ce *canis latrans*, dont le nom est bien justifié par ses aboiements sonores.

Et, aussi, des odeurs pénétrantes, la menthe, la sauge et l'absinthe, mêlées aux senteurs puissantes des conifères qui se propageaient à travers l'air pur de la nuit.

Enfin, pour noter tous les bruits venus du sol, un sinistre aboiement qui, cette fois, n'était pas celui des coyottes ; c'était le cri du Peau-Rouge qu'un pionnier n'eût pu confondre avec le cri des fauves.

Le lendemain, 15 juin, vers cinq heures du matin, Phil Evans quitta sa cabine. Peut-être, ce jour-là, se trouverait-il en face de l'ingénieur Robur ?

En tout cas, désireux de savoir pourquoi il n'avait pas paru la veille, il s'adressa au contremaître Tom Turner.

Tom Turner, d'origine anglaise, âgé de quarante-cinq ans environ, large de buste, trapu de membres, charpenté en fer, avait une de ces têtes énormes et caractéristiques, à la Hogarth, telles que ce peintre de toutes les laideurs

saxonnes en a tracé du bout de son pinceau. Si l'on veut bien examiner la planche quatre du *Harlots Progress*, on y trouvera la tête de Tom Turner sur les épaules du gardien de la prison, et on reconnaîtra que sa physionomie n'a rien d'encourageant.

« Aujourd'hui verrons-nous l'ingénieur Robur? dit Phil Evans.

— Je ne sais, répondit Tom Turner.

— Je ne vous demande pas s'il est sorti.

— Peut-être.

— Ni quand il rentrera.

— Apparemment, quand il aura fini ses courses! »

Et, là-dessus, Tom Turner rentra dans son rroufle.

Il fallut se contenter de cette réponse, d'autant moins rassurante que, vérification faite de la boussole, il fut constant que l'*Albatros* continuait à remonter dans le nord-ouest.

Quel contraste, alors, entre cet aride territoire des Mauvaises-Terres, abandonné avec la nuit, et le paysage qui se déroulait actuellement à la surface du sol.

L'aéronef, après avoir franchi mille kilomètres depuis Omaha, se trouvait au-dessus d'une contrée que Phil Evans ne pouvait reconnaître par cette raison qu'il ne l'avait jamais visitée. Quelques forts, destinés à contenir les Indiens, couronnaient les bluffs de leurs lignes géométriques, plutôt formées par des palissades que par des murs. Peu de villages, peu d'habitants en ce pays si différent des territoires aurifères du Colorado, situés à plusieurs degrés au sud.

Au loin commençait à se profiler, très confusément encore, une suite de crêtes que le soleil levant bordait d'un trait de feu.

C'étaient les Montagnes-Rocheuses.

Tout d'abord, ce matin-là, Uncle Prudent et Phil Evans furent saisis par un froid vif. Cet abaissement de la température n'était point dû à une modification du temps, et le soleil brillait d'un éclat superbe.

« Cela doit tenir à l'élévation de l'*Albatros* dans l'atmosphère, » dit Phil Evans.

En effet, le baromètre, placé extérieurement à la porte du roufle central, était tombé à cinq cent quarante millimètres — ce qui indiquait une élévation de trois mille mètres environ. L'aéronef se tenait donc alors à une assez grande altitude, nécessitée par les accidents du sol.

D'ailleurs, une heure avant, il avait dû dépasser la hauteur de quatre mille mètres, car, derrière lui, se dressaient des montagnes que couvrait une neige éternelle.

Dans leur mémoire, rien ne pouvait rappeler à Uncle Prudent ni à son compagnon quel était ce pays. Pendant la nuit, l'*Albatros* avait pu faire des écarts, nord et sud, avec une vitesse excessive, et cela suffisait pour les dérouter.

Toutefois, après avoir discuté diverses hypothèses plus ou moins plausibles, ils s'arrêtèrent à celle-ci : ce territoire, encadré dans un cirque de montagnes, devait être celui qu'un acte du congrès, en mars 1872, avait déclaré Parc National des États-Unis.

C'était en effet cette région si curieuse. Elle méritait bien le nom de parc — un parc avec des montagnes pour collines, des lacs pour étangs, des rivières pour ruisseaux, des cirques pour labyrinthes, et, pour jets d'eau, des geysers d'une merveilleuse puissance.

En quelques minutes, l'*Albatros* se glissa au-dessus de la Yellowstone-river, laissant le mont Stevenson sur la droite, et il aborda le grand lac qui porte le nom de ce cours d'eau. Quelle variété dans le tracé des rives de ce bassin, dont les plages, semées d'obsidienne et de petits cristaux, réfléchissent le soleil par leurs milliers de facettes ! Quel caprice dans la disposition des îles qui apparaissent à sa surface ! Quel reflet d'azur projeté par ce gigantesque miroir ! Et autour de ce lac, l'un des plus élevés du globe terrestre, quelles nuées de volatiles, pélicans, cygnes, mouettes, oies, barnaches et plongeurs ! Certaines portions de rives, très escarpées, sont revêtues d'une toison d'arbres verts, pins et mélèzes, et, du pied de ces escarpements, jaillissent d'innombrables fumerolles blanches. C'est la vapeur qui s'échappe de ce sol, comme d'un énorme récipient, dans lequel l'eau est entretenue par les feux intérieurs à l'état d'ébullition permanente.

Pour le maître-coq, c'eût été ou jamais le cas de faire une ample provision

de truites, le seul poisson que les eaux du lac Yellowstone nourrissent par myriades. Mais l'*Albatros* se tint toujours à une telle hauteur que l'occasion ne se présenta pas d'entreprendre une pêche, qui, très certainement, aurait été miraculeuse.

Au surplus, en trois quarts d'heure, le lac fut franchi, et, un peu plus loin, la région de ces geysers qui rivalisent avec les plus beaux de l'Islande. Penchés au-dessus de la plate-forme, Uncle Prudent et Phil Evans observaient les colonnes liquides qui s'élançaient comme pour fournir à l'aéronef un élément nouveau. C'étaient « l'Éventail » dont les jets se disposent en lamelles rayonnantes, le « Château fort », qui semble se défendre à coups de trombes, le « Vieux fidèle » avec sa projection couronnée d'arcs-en-ciel, le « Géant », dont la poussée interne vomit un torrent vertical d'une circonférence de vingt pieds, à plus de deux cents pieds d'altitude.

Ce spectacle incomparable, on peut dire unique au monde, Robur en connaissait sans doute toutes les merveilles, car il ne parut pas sur la plate-forme. Était-ce donc pour le seul plaisir de ses hôtes qu'il avait lancé l'aéronef au-dessus de ce domaine national? Quoi qu'il en soit, il s'abstint de venir chercher leurs remerciements. Il ne se dérangea même pas pendant l'audacieuse traversée des Montagnes-Rocheuses, que l'*Albatros* aborda vers sept heures du matin.

On sait que cette disposition orographique s'étend, comme une énorme épine dorsale, depuis les reins jusqu'au cou de l'Amérique septentrionale, en prolongeant les Andes mexicaines. C'est un développement de trois mille cinq cents kilomètres que domine le pic James, dont la cime atteint presque douze mille pieds.

Certainement, en multipliant ses coups d'ailes, comme un oiseau de haut vol, l'*Albatros* aurait pu franchir les cimes les plus élevées de cette chaîne pour aller retomber d'un bond dans l'Orégon ou dans l'Utah. Mais la manœuvre ne fut pas même nécessaire. Des passes existent qui permettent de traverser cette barrière sans en gravir la crête. Il y a plusieurs de ces « cañons », sortes de cols, plus ou moins étroits, à travers lesquels on peut se glisser, — les uns tels que la passe Bridger que prend le railway du Pacifique pour

pénétrer sur le territoire des Mormons, les autres qui s'ouvrent plus au nord ou plus au sud.

Ce fut à travers un de ces cañons que l'*Albatros* s'engagea, après avoir modéré sa vitesse, afin de ne point se heurter contre les parois du col. Le timonier, avec une sûreté de main que rendait plus efficace encore l'extrême sensibilité du gouvernail, le manœuvra comme il eût fait d'une embarcation de premier ordre dans un match du Royal Thames Club. Ce fut vraiment extraordinaire. Et, quelque dépit qu'en ressentissent les deux ennemis du « Plus lourd que l'air », ils ne purent qu'être émerveillés de la perfection d'un tel engin de locomotion aérienne.

En moins de deux heures et demie, la grande chaîne fut traversée, et l'*Albatros* reprit sa première vitesse à raison de cent kilomètres. Il repiquait alors vers le sud-ouest, de manière à couper obliquement le territoire de l'Utah en se rapprochant du sol. Il était même descendu à quelques centaines de mètres, lorsque des coups de sifflet attirèrent l'attention d'Uncle Prudent et de Phil Evans.

C'était un train du Pacific-Railway qui se dirigeait vers la ville du Grand-Lac-Salé.

En ce moment, obéissant à un ordre secrètement donné, l'*Albatros* s'abaisa encore, de manière à suivre le convoi lancé à toute vapeur. Il fut aussitôt aperçu. Quelques têtes se montrèrent aux portières des wagons. Puis, de nombreux voyageurs encombrèrent ces passerelles qui raccordent les « cars » américains. Quelques-uns même n'hésitèrent pas à grimper sur les impériales, afin de mieux voir cette machine volante. Hips et hurrahs coururent à travers l'espace; mais ils n'eurent pas pour résultat de faire apparaître Robur.

L'*Albatros* descendit encore, en modérant le jeu de ses hélices suspensives, et ralentit sa marche pour ne pas laisser en arrière le convoi qu'il eût pu si facilement distancer. Il voletait au-dessus comme un énorme scarabée, lui qui aurait pu être un gigantesque oiseau de proie. Il faisait des embardées à droite et à gauche, il s'élançait en avant, il revenait sur lui-même, et, fièrement, il avait arboré son pavillon noir à soleil d'or, auquel le chef du train

répondit en agitant l'étamine aux trente-sept étoiles de l'Union Américaine.

En vain les deux prisonniers voulurent-ils profiter de l'occasion qui leur était offerte de faire connaître ce qu'ils étaient devenus. En vain le président du Weldon-Institute cria t-il d'une voix forte :

« Je suis Uncle Prudent de Philadelphie ! »

Et le secrétaire :

« Je suis Phil Evans, son collègue ! »

Leurs cris se perdirent dans les milliers de hurrahs dont les voyageurs saluaient leur passage.

Cependant, trois ou quatre des gens de l'aéronef avaient paru sur la plateforme. Puis l'un d'eux, comme font les marins qui dépassent un navire moins rapide que le leur, tendit au train un bout de corde — façon ironique de lui offrir une remorque.

L'*Albatros* reprit aussitôt sa marche habituelle, et, en une demi-heure, il eut laissé en arrière cet express, dont la dernière vapeur ne tarda pas à disparaître.

Vers une heure après-midi, apparut un vaste disque qui renvoyait les rayons solaires, ainsi que l'eût fait un immense réflecteur.

« Ce doit être la capitale des Mormons, Salt-Lake-City ! » dit Uncle Prudent.

C'était, en effet, la cité du Grand-Lac-Salé, et, ce disque, c'était le toit rond du Tabernacle, où dix mille Saints peuvent tenir à l'aise. Comme un miroir convexe, il dispersait les rayons du soleil en toutes les directions.

Là s'étendait la grande cité, au pied des monts Wasatsh revêtus de cèdres et de sapins jusqu'à mi-flanc, sur la rive de ce Jourdain qui déverse les eaux de l'Utah dans le Great-Salt-Lake. Sous l'aéronef se développait le damier que figurent la plupart des villes américaines, — damier dont on peut dire qu'il a « plus de dames que de cases, » puisque la polygamie est si en faveur chez les Mormons. Tout autour, un pays bien aménagé, bien cultivé, riche en textiles, dans lequel les troupeaux de moutons se comptent par milliers.

Mais cet ensemble s'évanouit comme une ombre, et l'*Albatros* prit vers le

sud-ouest une vitesse plus accélérée qui ne laissa pas d'être très sensible, puisqu'elle dépassait celle du vent.

Bientôt l'aéronef s'envola au-dessus des régions du Nevada et de son territoire argentifère, que la Sierra seule sépare des placers aurifères de la Californie.

« Décidément, dit Phil Evans, nous devons nous attendre à voir San Francisco avant la nuit !

— Et après?... » répondit Uncle Prudent.

Il était six heures du soir, lorsque la Sierra Nevada fut franchie précisément par le col de Truckie qui sert de passe au railway. Il ne restait plus que trois cents kilomètres à parcourir pour atteindre, sinon San-Francisco, du moins Sacramento, la capitale de l'État californien.

Telle fut alors la rapidité imprimée à l'*Albatros*, que, avant huit heures, le dôme du Capitole pointait à l'horizon de l'ouest pour disparaître bientôt à l'horizon opposé.

En cet instant, Robur se montra sur la plate-forme. Les deux collègues allèrent à lui.

« Ingénieur Robur, dit Uncle Prudent, nous voilà aux confins de l'Amérique ! Nous pensons que cette plaisanterie va cesser...

— Je ne plaisante jamais, » répondit Robur.

Il fit un signe. L'*Albatros* s'abaissa rapidement vers le sol ; mais, en même temps, il prit une telle vitesse qu'il fallut se réfugier dans les roufles.

A peine la porte de leur cabine s'était-elle refermée sur les deux collègues :

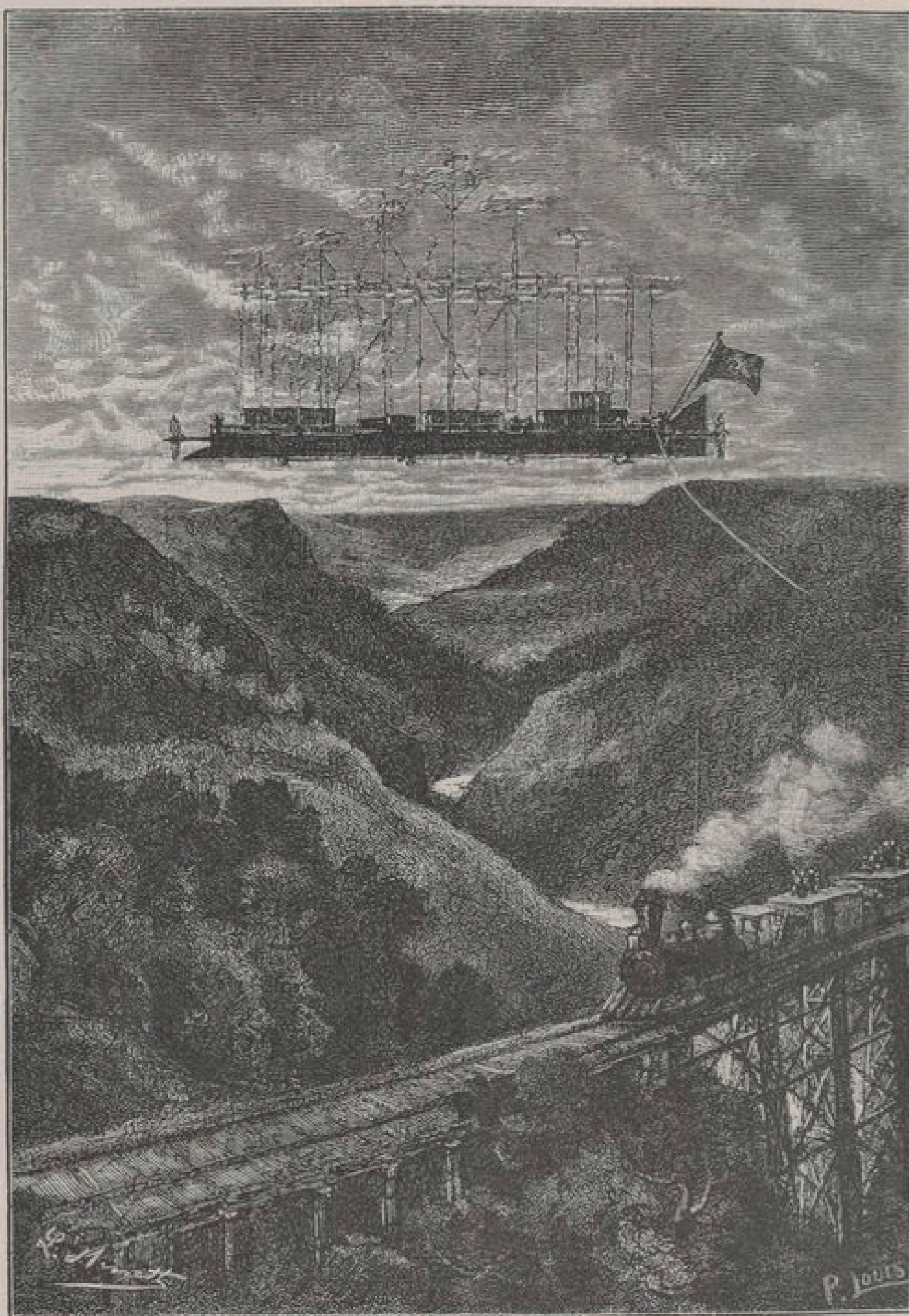
« Un peu plus, je l'étranglais ! dit Uncle Prudent.

— Il faudra tenter de fuir ! répondit Phil Evans.

— Oui !... coûte que coûte ! »

Un long murmure arriva alors jusqu'à eux.

C'était le grondement de la mer qui se brisait sur les roches du littoral. C'était l'Océan Pacifique.

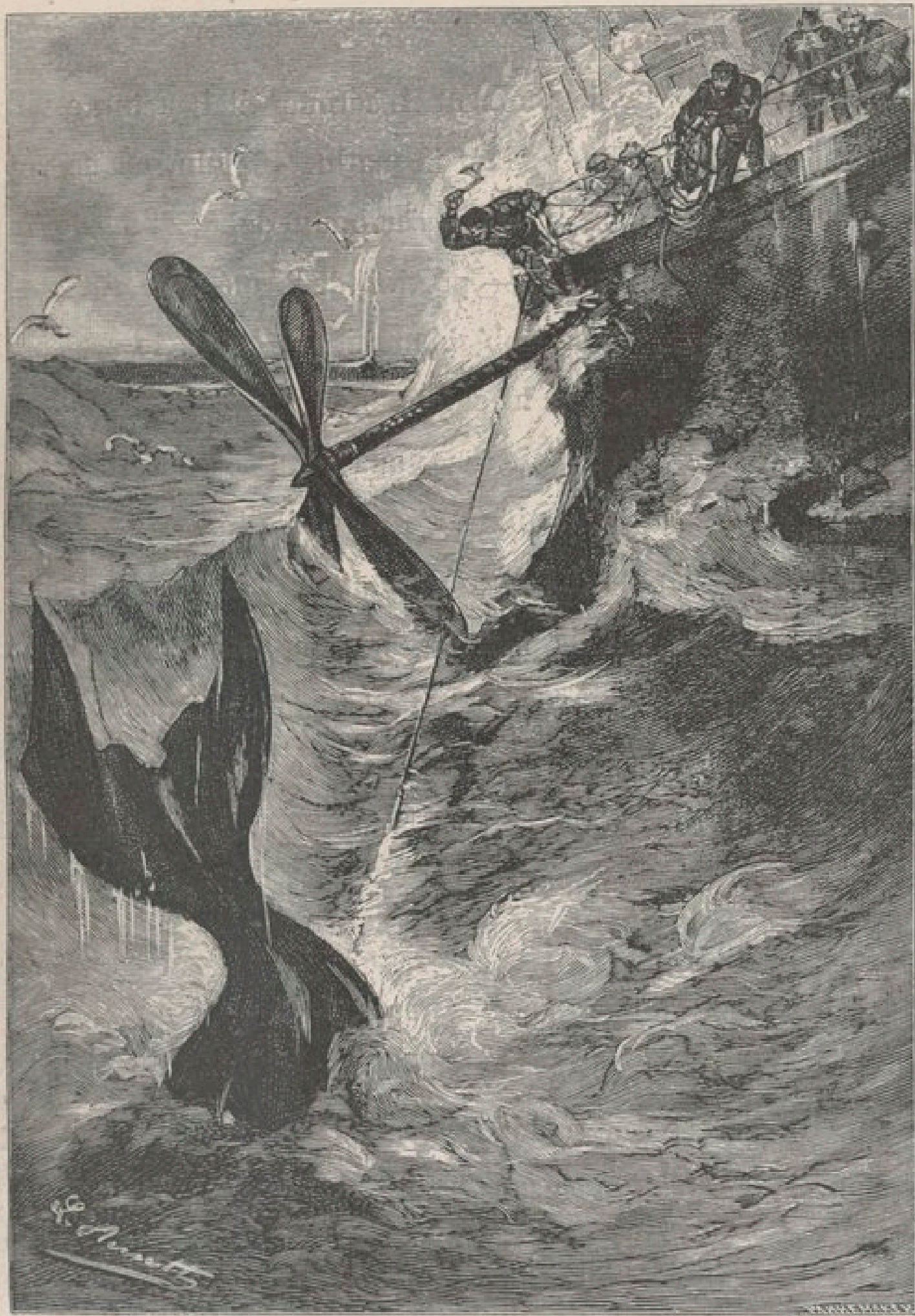


L'un deux tendit au train un bout de corde. (Page 86.)

IX

DANS LEQUEL L'ALBATROS FRANCHIT PRÈS DE DIX MILLE KILOMÈTRES,
QUI SE TERMINENT PAR UN BOND PRODIGIEUX.

Uncle Prudent et Phil Evans étaient bien résolus à fuir. S'ils n'avaient eu



L'aéronef fut entraîné jusqu'à la surface des eaux. (Page 94.)

affaire aux huit hommes particulièrement vigoureux qui composaient le personnel de l'aéronef, peut-être eussent-ils tenté la lutte. Un coup d'audace aurait pu les rendre maîtres à bord et leur permettre de redescendre sur quelque point des États-Unis. Mais à deux, — Frycollin ne devant être considéré que comme une quantité négligeable, — il n'y fallait pas songer. Donc, puisque la force ne pouvait être employée, il conviendrait de recourir à la ruse, dès que l'*Albatros* prendrait terre. C'est ce que Phil Evans essaya de faire comprendre

à son irascible collègue, dont il craignait toujours quelque violence prématurée qui eût aggravé la situation.

En tout cas, ce n'était pas le moment. L'aéronef filait à toute vitesse au-dessus du Pacifique-Nord. Le lendemain matin, 16 juin, on ne voyait plus rien de la côte. Or, comme le littoral s'arrondit depuis l'île de Vancouver jusqu'au groupe des Aléoutiennes, — portion de l'Amérique russe cédée aux États-Unis en 1867, — très vraisemblablement l'*Albatros* le croiserait à son extrême courbure, si sa direction ne se modifiait pas.

Combien les nuits paraissaient longues aux deux collègues ! Aussi avaient-ils toujours hâte de quitter leur cabine. Ce matin-là, lorsqu'ils vinrent sur le pont, depuis plusieurs heures déjà l'aube avait blanchi l'horizon de l'est. On approchait du solstice de juin, le plus long jour de l'année dans l'hémisphère boréal, et, sous le soixantième parallèle, c'est à peine s'il faisait nuit.

Quant à l'ingénieur Robur, par habitude ou avec intention, il ne se pressait pas de sortir de son roudier. Ce jour-là, lorsqu'il le quitta, il se contenta de saluer ses deux hôtes, au moment où il se croisait avec eux à l'arrière de l'aéronef.

Cependant, les yeux rougis par l'insomnie, le regard hébété, les jambes flageolantes, Frycollin s'était hasardé hors de sa cabine. Il marchait comme un homme dont le pied sent que le terrain n'est pas solide. Son premier regard fut pour l'appareil suspenseur qui fonctionnait avec une régularité rassurante, sans trop se hâter.

Cela fait, le nègre, toujours titubant, se dirigea vers la rambarde et la saisit à deux mains, afin de mieux assurer son équilibre. Visiblement, il désirait prendre un aperçu du pays que l'*Albatros* dominait de deux cents mètres au plus.

Frycollin avait dû se monter beaucoup pour risquer une pareille tentative. Il lui fallait de l'audace, à coup sûr, puisqu'il soumettait sa personne à une telle épreuve.

D'abord, Frycollin se tint le corps renversé en arrière devant la rambarde ; puis il la secoua pour en reconnaître la solidité ; puis il se redressa ; puis il se courba en avant ; puis il porta la tête en dehors. Inutile de dire que, pen-

dant qu'il exécutait ces mouvements divers, il avait les yeux fermés. Il les ouvrit enfin.

Quel cri! Et comme il se retira vite! Et de combien la tête lui rentra dans les épaules!

Au fond de l'abîme, il avait vu l'immense Océan. Ses cheveux se seraient dressés sur son front, s'ils n'eussent été crépus.

« La mer!... la mer!... » s'écria-t-il.

Et Frycollin fût tombé sur la plate-forme, si le maître-coq n'eût ouvert les bras pour le recevoir.

Ce maître-coq était un Français, et peut-être un Gascon, bien qu'il se nommât François Tapage. S'il n'était pas Gascon, il avait dû humer les brises de la Garonne pendant son enfance. Comment ce François Tapage se trouvait-il au service de l'ingénieur? Par quelle suite de hasards faisait-il partie du personnel de l'*Albatros*? on ne sait guère. En tout cas, ce narquois parlait l'anglais comme un Yankee.

« Eh! droit donc, droit! s'écria-t-il en redressant le nègre d'un vigoureux coup dans les reins.

— Master Tapage!... répondit le pauvre diable, en jetant des regards désespérés vers les hélices.

— S'il te plaît, Frycollin!

— Est-ce que ça casse quelquefois?

— Non! mais ça finira par casser.

— Pourquoi?... pourquoi?...

— Parce que tout lasse, tout passe, tout casse, comme on dit dans mon pays.

— Et la mer qui est dessous!...

— En cas de chute, mieux vaut la mer.

— Mais on se noie!...

— On se noie, mais on ne s'é-cra-bou-ille pas! » répondit François Tapage, » en scandant chaque syllabe de sa phrase.

Un instant après, par un mouvement de reptation, Frycollin s'était glissé au fond de sa cabine.

Pendant cette journée du 16 juin, l'aéronef ne prit qu'une vitesse modérée. Il semblait raser la surface de cette mer si calme, tout imprégnée de soleil, qu'il dominait seulement d'une centaine de pieds.

A leur tour, Uncle Prudent et son compagnon étaient restés dans leur roufle, afin de ne point rencontrer Robur qui se promenait en fumant, tantôt seul, tantôt avec le contremaître Tom Turner. Il n'y avait qu'un demi-jeu d'hélices en fonction, et cela suffisait à maintenir l'appareil dans les basses zones de l'atmosphère.

En ces conditions, les gens de l'*Albatros* auraient pu se donner, avec le plaisir de la pêche, la satisfaction de varier leur ordinaire, si ces eaux du Pacifique eussent été poissonneuses. Mais, à sa surface, apparaissaient seulement quelques baleines, de cette espèce à ventre jaune qui mesure jusqu'à vingt-cinq mètres de longueur. Ce sont les plus redoutables cétacés des mers boréales. Les pêcheurs de profession se gardent bien de les attaquer, tant leur force est prodigieuse.

Cependant, en harponnant une de ces baleines, soit avec le harpon ordinaire, soit avec la fusée Flechter ou la javeline-bombe, dont il y avait un assortiment à bord, cette pêche aurait pu se faire sans danger.

Mais à quoi bon cet inutile massacre? Toutefois, et, sans doute, afin de montrer aux deux membres du Weldon-Institute ce qu'il pouvait obtenir de son aéronef, Robur voulut donner la chasse à l'un de ces monstrueux cétacés.

Au cri de « baleine! baleine! » Uncle Prudent et Phil Evans sortirent de leur cabine. Peut-être y avait-il quelque navire baleinier en vue... Dans ce cas, pour échapper à leur prison volante, tous deux eussent été capables de se précipiter à la mer, en comptant sur la chance d'être recueillis par une embarcation.

Déjà tout le personnel de l'*Albatros* était rangé sur la plate-forme. Il attendait.

« Ainsi, nous allons en tâter, master Robur? demanda le contremaître Turner.

— Oui, Tom, » répondit l'ingénieur.

Dans les roufles de la machinerie, le mécanicien et ses deux aides étaient

à leur poste, prêts à exécuter les manœuvres qui seraient commandées par gestes. L'*Albatros* ne tarda pas à s'abaisser vers la mer, et il s'arrêta à une cinquantaine de pieds au-dessus.

Il n'y avait aucun navire au large — ce que purent constater les deux collègues — ni aucune terre en vue qu'ils auraient pu gagner à la nage, en admettant que Robur n'eût rien fait pour les ressaisir.

Plusieurs jets de vapeur et d'eau, lancés par leurs événements, annoncèrent bientôt la présence des baleines qui venaient respirer à la surface de la mer.

Tom Turner, aidé d'un de ses camarades, s'était placé à l'avant. A sa portée était une de ces javelines-bombes, de fabrication californienne, qui se lancent avec une arquebuse. C'est une espèce de cylindre de métal que termine une bombe cylindrique, armée d'une tige à pointe barbelée.

Du banc de quart de l'avant, sur lequel il venait de monter, Robur indiquait, de la main droite aux mécaniciens, de la main gauche au timonier, les manœuvres à faire. Il était ainsi maître de l'aéronef dans toutes les directions, horizontale et verticale. On ne saurait croire avec quelle rapidité, avec quelle précision, l'appareil obéissait à tous ses commandements. On eût dit d'un être organisé, dont l'ingénieur Robur était l'âme.

« Baleine!... Baleine! » s'écria de nouveau Tom Turner.

En effet, le dos d'un cétacé émergeait à quatre encablures en avant de l'*Albatros*.

L'*Albatros* courut dessus, et, quand il n'en fut plus qu'à une soixantaine de pieds, il s'arrêta.

Tom Turner avait épaulé son arquebuse qui reposait sur une fourche fichée dans la rambarde. Le coup partit, et le projectile, entraînant une longue corde dont l'extrémité se rattachait à la plate-forme, alla frapper le corps de la baleine. La bombe, remplie d'une matière fulminante, fit alors explosion, et, en éclatant, lança une sorte de petit harpon à deux branches, qui s'incrusta dans les chairs de l'animal.

« Attention! » cria Turner.

Uncle Prudent et Phil Evans, si mal disposés qu'ils fussent, se sentaient intéressés par ce spectacle.

La baleine, blessée grièvement, avait frappé la mer d'un tel coup de queue que l'eau rejaillit jusque sur l'avant de l'aéronef. Puis l'animal plongea à une grande profondeur, pendant qu'on lui filait de la corde préalablement lovée dans une baille pleine d'eau, afin qu'elle ne prît pas feu au frottement. Lorsque la baleine revint à la surface, elle se mit à fuir à toute vitesse dans la direction du nord.

Que l'on imagine avec quelle rapidité l'*Albatros* fut remorqué à sa suite ! D'ailleurs, les propulseurs avaient été arrêtés. On laissait faire l'animal, en se maintenant en ligne avec lui. Tom Turner était prêt à couper la corde, pour le cas où un nouveau plongeon aurait rendu cette remorque trop dangereuse.

Pendant une demi-heure, et peut-être sur une distance de six milles, l'*Albatros* fut ainsi entraîné ; mais on sentait que le cétacé commençait à faiblir.

Alors, sur un geste de Robur, les aides-mécaniciens firent machine en arrière, et les propulseurs commencèrent à opposer une certaine résistance à la baleine, qui, peu à peu, se rapprocha du bord.

Bientôt l'aéronef plana à vingt-cinq pieds au-dessus d'elle. Sa queue battait encore les eaux avec une incroyable violence. En se retournant du dos sur le ventre, elle produisait d'énormes remous.

Tout à coup, elle se redressa, pour ainsi dire, piqua une tête, et plongea avec une telle rapidité, que Tom Turner eut à peine le temps de lui filer de la corde.

D'un coup, l'aéronef fut entraîné jusqu'à la surface des eaux. Un tourbillon s'était formé à la place où avait disparu l'animal. Un paquet de mer embarqua par-dessus la rambarde, comme il en tombé sur les pavois d'un navire qui court contre le vent et la lame.

Heureusement, d'un coup de hache, Tom Turner trancha la corde, et l'*Albatros*, sa remorque détachée, remonta à deux cents mètres sous la puissance de ses hélices ascensionnelles.

Quant à Robur, il avait manœuvré l'appareil sans que son sang-froid l'eût abandonné un instant.

Quelques minutes après, la baleine revenait à la surface — morte cette fois.

De toutes parts les oiseaux de mer accouraient pour se jeter sur son cadavre, en poussant des cris à rendre sourd tout un Congrès.

L'*Albatros*, n'ayant que faire de cette dépouille, reprit sa marche vers l'ouest.

Le lendemain, 17 juin, à six heures du matin, une terre se profila à l'horizon. C'étaient la presqu'île d'Alaska et le long semis de brisants des Aléoutiennes.

L'*Albatros* sauta par-dessus cette barrière où pullulent ces phoques à fourrure, que chassent les Aléoutiens pour le compte de la Compagnie Russo-Américaine. Excellente affaire, la capture de ces amphibies longs de six à sept pieds, couleur de rouille, qui pèsent de trois cents à cinq cents livres ! Il y en avait des files interminables, rangées en front de bataille, et on eût pu les compter par milliers.

S'ils ne bronchèrent pas au passage de l'*Albatros*, il n'en fut pas de même des plongeurs, lumnes et imbriens, dont les cris rauques emplirent l'espace, et qui disparurent sous les eaux, comme s'ils eussent été menacés par quelque formidable bête de l'air.

Les deux mille kilomètres de la mer de Behring, depuis les premières Aléoutiennes jusqu'à la pointe extrême du Kamtchatka, furent enlevés pendant les vingt-quatre heures de cette journée et de la nuit suivante. Pour mettre à exécution leur projet de fuite, Uncle Prudent et Phil Evans ne se trouvaient plus dans des conditions favorables. Ce n'était ni sur ces rivages déserts de l'extrême Asie, ni dans les parages de la mer d'Okhotsk qu'une évasion pouvait s'effectuer avec quelque chance. Visiblement, l'*Albatros* se dirigeait vers les terres du Japon ou de la Chine. Là, bien qu'il ne fût peut-être pas prudent de s'en remettre à la discrétion des Chinois ou des Japonais, les deux collègues étaient résolus à s'enfuir, si l'aéronef faisait halte en un point quelconque de ces territoires.

Mais ferait-il halte ? Il n'en était pas de lui comme d'un oiseau qui finit par se fatiguer d'un trop long vol, ou d'un ballon qui, faute de gaz, est obligé de redescendre. Il avait des approvisionnements pour bien des semaines encore, et ses organes, d'une solidité merveilleuse, défiaient toute faiblesse comme toute lassitude.



Les deux collègues purent voir cette cité immense. (Page 101.)

Un bond par-dessus la presqu'île du Kamtchatka, dont on aperçut à peine l'établissement de Petropavlovsk et le volcan de Kloutschew pendant la journée du 18 juin, puis un autre bond au-dessus de la mer d'Okhotsk, à peu près à la hauteur des îles Kouriles, qui lui font un barrage rompu par des centaines de petits canaux. Le 19, au matin, l'*Albatros* atteignit le détroit de La Pérouse, resserré entre la pointe septentrionale du Japon et l'île Saghalien, dans cette petite Manche, où se déverse ce grand fleuve sibérien, l'Amour.



Partout des sommets blancs. (Page 106.)

Alors se leva un brouillard très dense, que l'aéronef dut laisser au-dessous de lui. Ce n'est pas qu'il eût besoin de se dégager de ces vapeurs pour se diriger. A l'altitude qu'il occupait, aucun obstacle à craindre, ni monuments élevés qu'il eût pu heurter à son passage, ni montagnes contre lesquelles il aurait couru le risque de se briser dans son vol. Le pays n'était que peu accidenté. Mais ces vapeurs ne laissaient pas d'être fort désagréables, et tout eût été mouillé à bord.

Il n'y avait donc qu'à s'élever au-dessus de cette couche de brumes dont l'épaisseur mesurait trois à quatre cents mètres. Aussi les hélices furent-elles plus rapidement actionnées, et, au delà du brouillard, l'*Albatros* retrouva les régions ensoleillées du ciel.

Dans ces conditions, Uncle Prudent et Phil Evans auraient eu quelque peine à donner suite à leurs projets d'évasion, en admettant qu'ils eussent pu quitter l'aéronef.

Ce jour-là, au moment où Robur passait près d'eux, il s'arrêta un instant, et, sans avoir l'air d'y attacher aucune importance :

« Messieurs, dit-il, un navire à voile ou à vapeur, perdu dans des brumes dont il ne peut sortir, est toujours fort gêné. Il ne navigue plus qu'au sifflet ou à la corne. Il lui faut ralentir sa marche, et, malgré tant de précautions, à chaque instant une collision est à craindre. L'*Albatros* n'éprouve aucun de ces soucis. Que lui font les brumes, puisqu'il peut s'en dégager ? L'espace est à lui, tout l'espace ! »

Cela dit, Robur continua tranquillement sa promenade, sans attendre une réponse qu'il ne demandait pas, et les bouffées de sa pipe se perdirent dans l'azur.

« Uncle Prudent, dit Phil Evans, il paraît que cet étonnant *Albatros* n'a jamais rien à craindre !

— C'est ce que nous verrons ! » répondit le président du Weldon-Institute. »

Le brouillard dura trois jours, les 19, 20, 21 juin, avec une persistance regrettable. Il avait fallu s'élever pour éviter les montagnes japonaises de Fousi-Zama. Mais, ce rideau de brumes s'étant déchiré, on aperçut une

immense cité avec palais, villas, chalets, jardins, parcs. Même sans la voir, Robur l'eût reconnue rien qu'à l'abolement de ses myriades de chiens, aux cris de ses oiseaux de proie, et surtout à l'odeur cadavérique que les corps de ses suppliciés jettent dans l'espace.

Les deux collègues étaient sur la plate-forme, au moment où l'ingénieur prenait ce repère, pour le cas où il devrait continuer sa route au milieu du brouillard.

« Messieurs, dit-il, je n'ai aucune raison de vous cacher que cette ville, c'est Yédo, la capitale du Japon. »

Uncle Prudent ne répondit pas. En présence de l'ingénieur, il suffoquait comme si l'air eût manqué à ses poumons.

« Cette vue de Yédo, reprit Robur, c'est vraiment très curieux.

— Quelque curieux que ce soit... répliqua Phil Evans.

— Cela ne vaut pas Pékin ? riposta l'ingénieur. C'est bien mon avis, et vous en pourrez juger avant peu. »

Impossible d'être plus aimable.

L'*Albatros*, qui pointait vers le sud-est, changea alors sa direction de quatre quarts, afin d'aller chercher dans l'est une route nouvelle.

Pendant la nuit, le brouillard se dissipa. Il y avait des symptômes d'un typhon peu éloigné, baisse rapide du baromètre, disparition des vapeurs, grands nuages de forme ellipsoïdale, collés sur le fond cuivré du ciel ; à l'horizon opposé, de long traits de carmin, nettement tracés sur une nappe d'ardoise, et un large secteur, tout clair, dans le nord ; puis, la mer unie et calme, mais dont les eaux, au coucher du soleil, prirent une sombre couleur écarlate.

Fort heureusement, ce typhon se déchaîna plus au sud et n'eut d'autre résultats que de dissiper les brumes amoncelées depuis près de trois jours.

En une heure, on avait franchi les deux cents kilomètres du détroit de Corée, puis, la pointe extrême de cette presqu'île. Tandis que le typhon allait battre les côtes sud-est de la Chine, l'*Albatros* se balançait sur la Mer Jaune, et, pendant les journées du 22 et du 23, au-dessus du golfe de Petchéli ;

le 24, il remontait la vallée du Pei-Ho, et il planait enfin sur la capitale du Céleste-Empire.

Penchés en dehors de la plate-forme, les deux collègues, ainsi que l'avait annoncé l'ingénieur, purent voir très distinctement cette cité immense, le mur qui la sépare en deux parties, — ville mandchoue et ville chinoise, — les douze faubourgs qui l'entourent, les larges boulevards qui rayonnent vers le centre, les temples dont les toits jaunes et verts se baignaient dans le soleil levant, les parcs qui entourent les hôtels des mandarins; puis, au milieu de la ville mandchoue, les six cent soixante-huit hectares ¹ de la ville Jaune, avec ses pagodes, ses jardins impériaux, ses lacs artificiels, sa montagne de charbon qui domine toute la capitale; enfin, au centre de la ville Jaune, comme un carré de casse-tête chinois encastré dans un autre, la ville Rouge, c'est-à-dire, le Palais Impérial avec toutes les fantaisies de son invraisemblable architecture.

En ce moment, au-dessous de l'*Albatros*, l'air était rempli d'une harmonie singulière. On eût dit d'un concert de harpes éoliennes. Dans l'air planaient une centaine de cerfs-volants de différentes formes, en feuilles de palmier ou de pandanus, munis à leur partie supérieure d'une sorte d'arc en bois léger, sous-tendu d'une mince lame de bambou. Sous l'haleine du vent, toutes ces lames, aux notes variées comme celles d'un harmonica, exhalaient un murmure de l'effet le plus mélancolique. Il semblait que, dans ce milieu, on respirât de l'oxygène musical.

Robur eut alors la fantaisie de se rapprocher de cet orchestre aérien, et l'*Albatros* vint lentement se baigner dans les ondes sonores que les cerfs-volants émettaient à travers l'atmosphère.

Mais, aussitôt, il se produisit un extraordinaire effet au milieu de cette innombrable population. Coups de tam-tams et autres instruments formidables des orchestres chinois, coups de fusils par milliers, coups de mortiers par centaines, tout fut mis en œuvre pour éloigner l'aéronef. Si les astronomes de la Chine reconnurent, ce jour-là, que cette machine aérienne, c'était le

1. Près de quatorze fois la surface du Champ de Mars.

mobile dont l'apparition avait soulevé tant de disputes, les millions de Célestes, depuis l'humble tankadère jusqu'aux mandarins les plus boutonnés, le prirent pour un monstre apocalyptique qui venait d'apparaître sur le ciel de Bouddah.

On ne s'inquiéta guère de ces démonstrations dans l'inabordable *Albatros*. Mais les cordes, qui retenaient les cerfs-volants aux pieux fichés dans les jardins impériaux, furent ou coupées ou halées vivement. De ces légers appareils, les uns revinrent rapidement à terre en accentuant leurs accords, les autres tombèrent comme des oiseaux qu'un plomb a frappés aux ailes et dont le chant finit avec le dernier souffle.

Une formidable fanfare, échappée de la trompette de Tom Turner, se lança alors sur la capitale et couvrit les dernières notes du concert aérien. Cela n'interrompit pas la fusillade terrestre. Toutefois, une bombe, ayant éclaté à quelques vingtaines de pieds de sa plate-forme, l'*Albatros* remonta dans les zones inaccessibles du ciel.

Que se passa-t-il pendant les quelques jours qui suivirent ? Aucun incident dont les prisonniers eussent pu profiter. Quelle direction prit l'aéronef ? Invariablement celle du sud-ouest — ce qui dénotait le projet de se rapprocher de l'Indoustan. Il était visible, d'ailleurs, que le sol, montant sans cesse, obligeait l'*Albatros* à se diriger selon son profil. Une dizaine d'heures après avoir quitté Pékin, Uncle Prudent et Phil Evans avaient pu entrevoir une partie de la Grande Muraille sur la limite du Chen-Si. Puis, évitant les monts Loungs, ils passèrent au-dessus de la vallée de Wang-Ho et franchirent la frontière de l'Empire chinois sur la limite du Tibet.

Le Tibet, — hauts plateaux sans végétation, de ci de là pics neigeux, ravins desséchés, torrents alimentés par les glaciers, bas-fonds avec d'éclatantes couches de sel, lacs encadrés dans des forêts verdoyantes. Sur le tout, un vent souvent glacial.

Le baromètre, tombé à 450 millimètres, indiquait alors une altitude de plus de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur, la température, bien que l'on fût dans les mois les plus chauds de l'hémisphère boréal, ne dépassait guère le zéro. Ce refroidissement, combiné

avec la vitesse de l'*Albatros*, rendait la situation peu supportable. Aussi, bien que les deux collègues eussent à leur disposition de chaudes couvertures de voyage, ils préférèrent rentrer dans le rroufle.

Il va sans dire qu'il avait fallu donner aux hélices suspensives une extrême rapidité, afin de maintenir l'aéronef dans un air déjà raréfié. Mais elles fonctionnaient avec un ensemble parfait, et il semblait que l'on fût bercé par le frémissement de leurs ailes.

Ce jour-là, Garlok, ville du Tibet occidental, chef-lieu de la province de Guari-Khorsoum, put voir passer l'*Albatros*, gros comme un pigeon voyageur.

Le 27 juin, Uncle Prudent et Phil Evans aperçurent une énorme barrière, dominée par quelques hauts pics, perdus dans les neiges, et qui leur coupait l'horizon. Tous deux, arc-boutés alors contre le rroufle de l'avant pour résister à la vitesse du déplacement, regardaient ses masses colossales. Elles semblaient courir au-devant de l'aéronef.

« L'Himalaya, sans doute, dit Phil Evans, et il est probable que ce Robur va en contourner la base, sans essayer de passer dans l'Inde.

— Tant pis ! répondit Uncle Prudent. Sur cet immense territoire, peut-être aurions nous pu...

— A moins qu'il ne tourne la chaîne par le Birman à l'est, ou par le Népaoul à l'ouest.

— En tout cas, je le mets au défi de la franchir !

— Vraiment ! » dit une voix.

Le lendemain, 28 juin, l'*Albatros* se trouvait en face du gigantesque massif, au-dessus de la province de Zzang. De l'autre côté de l'Himalaya, c'était la région du Népaoul.

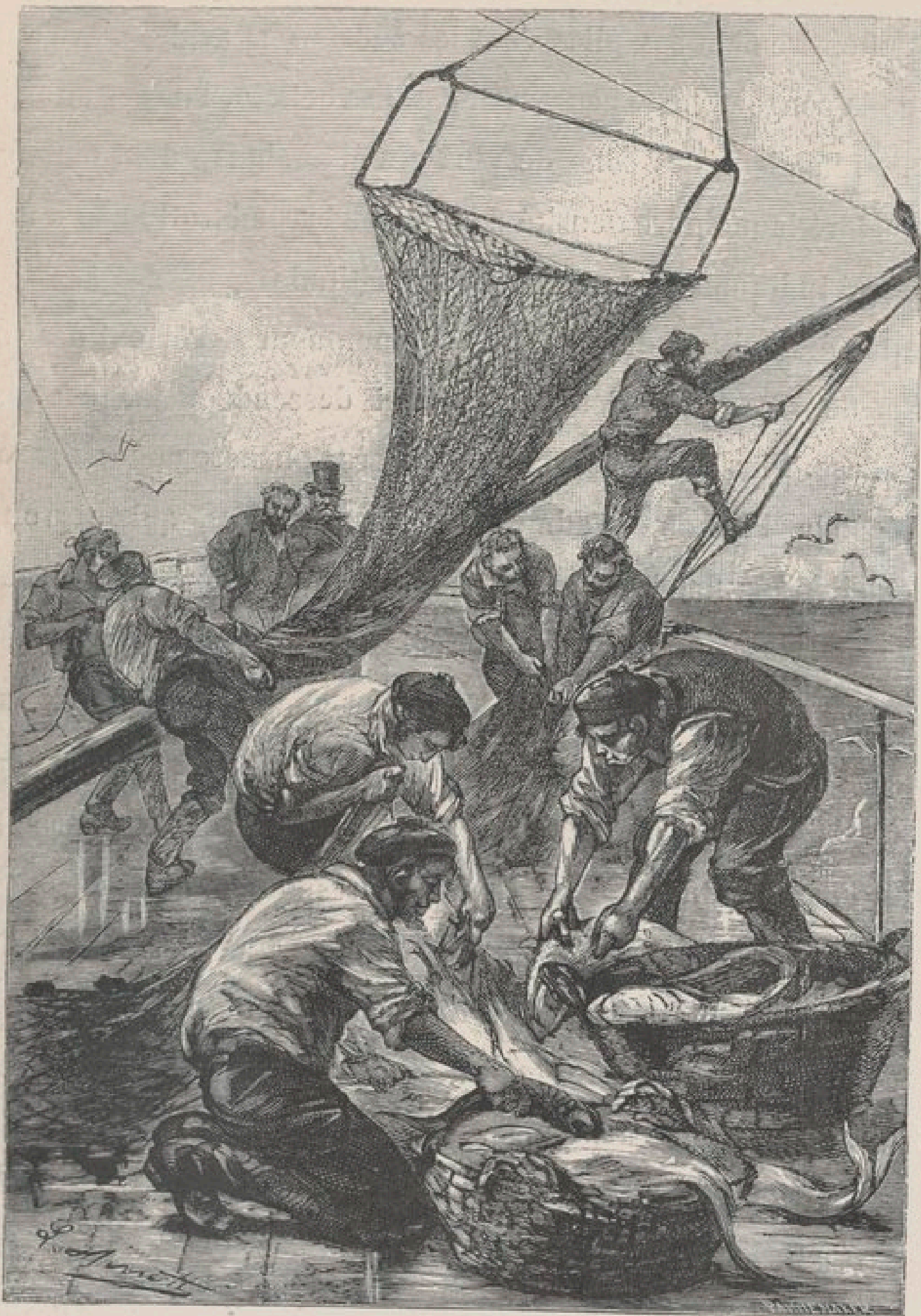
En réalité, trois chaînes coupent successivement la route de l'Inde, quand on vient du nord. Les deux septentrionales, entre lesquelles s'était glissé l'*Albatros*, comme un navire entre d'énormes écueils, sont les premiers degrés de cette barrière de l'Asie centrale. Ce furent d'abord le Kouen-Loun, puis le Karakoroum, qui dessinent cette vallée longitudinale et parallèle à l'Himalaya, presque à la ligne de faite où se partagent les bassins de l'Indus, à l'ouest, et du Brahmapoutre, à l'est.



Ils ne se rendirent pas sans résistance. (Page 109.)

Quel superbe système orographique ! Plus de deux cents sommets déjà mesurés, dont dix-sept dépassent vingt-cinq mille pieds ! Devant l'*Albatros*, à huit mille huit cent quarante mètres, s'élevait le mont Everest. Sur la droite, le Dwalaghiri, haut de huit mille deux cents. Sur la gauche, le Kinchanjunga, haut de huit mille cinq cent quatre-vingt-douze, relégué au deuxième rang depuis les dernières mesures de l'Everest.

Évidemment, Robur n'avait pas la prétention d'effleurer la cime de ces pics ;



Les gens de Robur halaient joyeusement les filets. (Page 114.)

mais, sans doute, il connaissait les diverses passes de l'Himalaya, entre autres, la passe d'Ibi-Gamin, que les frères Schlagintweit, en 1856, ont franchie à une hauteur de six mille huit cents mètres, et il s'y lança résolument.

Il y eut là quelques heures palpitantes, très pénibles même. Cependant, si la raréfaction de l'air ne devint pas telle qu'il fallut recourir à des appareils spéciaux pour renouveler l'oxygène dans les cabines, le froid fut excessif.

Robur, posté à l'avant, sa mâle figure sous son capuchon, commandait les

manœuvres. Tom Turner avait en main la barre du gouvernail. Le mécanicien surveillait attentivement ses piles dont les substances acides n'avaient rien à craindre de la congélation — heureusement. Les hélices, lancées au maximum de courant, rendaient des sons de plus en plus aigus, dont l'intensité fut extrême, malgré la moindre densité de l'air. Le baromètre tomba à 290 millimètres, ce qui indiquait sept mille mètres d'altitude.

Magnifique disposition de ce chaos de montagnes ! Partout des sommets blancs. Pas de lacs, mais des glaciers qui descendent jusqu'à dix mille pieds de la base. Plus d'herbe, rien que de rares phanérogames sur la limite de la vie végétale. Plus de ces admirables pins et cèdres, qui se groupent en forêts splendides aux flancs inférieurs de la chaîne. Plus de ces gigantesques fougères ni de ces interminables parasites, tendus d'un tronc à l'autre, comme dans les sous-bois de la jungle. Aucun animal, ni chevaux sauvages, ni yaks, ni bœufs tibétains. Parfois une gazelle égarée jusque dans ces hauteurs. Pas d'oiseaux, si ce n'est quelques couples de ces corneilles qui s'élèvent jusqu'aux dernières couches de l'air respirable.

Cette passe enfin franchie, l'*Albatros* commença à redescendre. Au sortir du col, hors de la région des forêts, il n'y avait plus qu'une campagne infinie qui s'étendait sur un immense secteur.

Alors Robur s'avança vers ses hôtes, et d'une voix aimable :

« L'Inde, messieurs, » dit-il.

X

DANS LEQUEL ON VERRA COMMENT ET POURQUOI LE VALET FRYCOLLIN
FUT MIS A LA REMORQUE.

L'ingénieur n'avait point l'intention de promener son appareil au-dessus de ces merveilleuses contrées de l'Indoustan. Franchir l'Himalaya pour montrer de quel admirable engin de locomotion il disposait, convaincre même ceux qui ne voulaient pas être convaincus, il ne voulait sans doute pas autre chose. Est-ce donc à dire que l'*Albatros* fût parfait, quoique la perfection ne soit pas de ce monde? On le verra bien.

En tout cas, si, dans leur for intérieur, Uncle Prudent et son collègue ne pouvaient qu'admirer la puissance d'un pareil engin de locomotion aérienne, ils n'en laissaient rien paraître. Ils ne cherchaient que l'occasion de s'enfuir. Ils n'admirèrent même pas le superbe spectacle offert à leur vue, pendant que l'*Albatros* suivait les pittoresques lisières du Pendjab.

Il y a bien, à la base de l'Himalaya, une bande marécageuse de terrains d'où transpirent des vapeurs malsaines, ce Teraï dans lequel la fièvre est à l'état endémique. Mais ce n'était pas pour gêner l'*Albatros* ni compromettre la santé de son personnel. Il monta, sans trop se presser, vers l'angle que l'Indoustan fait au point de jonction du Turkestan et de la Chine. Le 29 juin, dès les premières heures du matin, s'ouvrait devant lui l'incomparable vallée de Cachemir.

Oui, incomparable, cette gorge que laissent entre eux le grand et le petit Himalaya! Sillonnée des centaines de contreforts que l'énorme chaîne envoie mourir jusqu'au bassin de l'Hydaspe, elle est arrosée par les capricieux méandres du fleuve, qui vit se heurter les armées de Porus et

d'Alexandre, c'est-à-dire, l'Inde et la Grèce aux prises dans l'Asie centrale. Il est toujours là, cet Hydaspes, si les deux villes, fondées par le Macédonien en souvenir de sa victoire, ont si bien disparu qu'on ne peut même plus en retrouver la place.

Pendant cette matinée, l'*Albatros* plana au-dessus de Srinagar, plus connue sous le nom de Cachemir. Uncle Prudent et son compagnon virent une cité superbe, allongée sur les deux rives du fleuve, ses ponts de bois tendus comme des fils, ses chalets agrémentés de balcons en découpages, ses berges ombragées de hauts peupliers, ses toits gazonnés qui prenaient l'aspect de grosses taupinières, ses canaux multiples, avec des barques comme des noix et des bateliers comme des fourmis, ses palais, ses temples, ses kiosques, ses mosquées, ses bungalows à l'entrée des faubourgs, — tout cet ensemble doublé par la réverbération des eaux; puis sa vieille citadelle de Hari-Parvata, campée au front d'une colline, comme le plus important des forts de Paris au front du Mont-Valérien.

« Ce serait Venise, dit Phil Evans, si nous étions en Europe.

— Et si nous étions en Europe, répondit Uncle Prudent, nous saurions bien retrouver le chemin de l'Amérique! »

L'*Albatros* ne s'attarda pas au-dessus du lac que le fleuve traverse et reprit son vol à travers la vallée de l'Hydaspes.

Pendant une demi-heure seulement, descendu à dix mètres du fleuve, il resta stationnaire. Alors, au moyen d'un tuyau de caoutchouc envoyé en dehors, Tom Turner et ses gens s'occupèrent de refaire leur provision d'eau, qui fut aspirée par une pompe que les courants des accumulateurs mirent en mouvement.

Durant cette opération, Uncle Prudent et Phil Evans s'étaient regardés. Une même pensée avait traversé leur cerveau. Ils n'étaient qu'à quelques mètres de la surface de l'Hydaspes, à portée des rives. Tous deux étaient bons nageurs. Un plongeon pouvait leur rendre la liberté, et, lorsqu'ils auraient disparu entre deux eaux, comment Robur eût-il pu les reprendre? Afin de laisser à ses propulseurs la possibilité d'agir, ne fallait-il pas que l'appareil se tint au moins à deux mètres au-dessus du lac?

En un instant, toutes les chances pour ou contre s'étaient présentées à leur esprit. En un instant ils les avaient pesées. Enfin ils allaient s'élancer par-dessus la plate-forme, lorsque plusieurs paires de mains s'abattirent sur leurs épaules.

On les observait. Ils furent mis dans l'impossibilité de fuir.

Cette fois, ils ne se rendirent pas sans résistance. Ils voulurent repousser ceux qui les tenaient. Mais c'étaient de solides gaillards, ces gens de l'*Albatros*!

« Messieurs, se contenta de dire l'ingénieur, quand on a le plaisir de voyager en compagnie de Robur-le-Conquérant, comme vous l'avez si bien nommé, et à bord de son admirable *Albatros*, on ne le quitte pas ainsi... à l'anglaise! J'ajouterai même qu'on ne le quitte plus! »

Phil Evans entraîna son collègue qui allait se livrer à quelque acte de violence. Tous deux rentrèrent dans le rroufle, décidés à s'enfuir, dût-il leur en coûter la vie, et n'importe où.

L'*Albatros* avait repris sa direction vers l'ouest. Pendant cette journée, avec une vitesse moyenne, il franchit le territoire du Caboulistan, dont on entrevit un instant la capitale, puis la frontière du royaume de l'Hérat, à onze cents kilomètres de Cachemir.

Dans ces contrées, toujours si disputées encore, sur cette route ouverte aux Russes vers les possessions anglaises de l'Inde, apparurent des rassemblements d'hommes, des colonnes, des convois, en un mot tout ce qui constitue le personnel et le matériel d'une armée en marche. On entendit aussi des coups de canon et le pétilllement de la mousqueterie. Mais l'ingénieur ne se mêlait jamais des affaires des autres, quand ce n'était pas pour lui question d'honneur ou d'humanité. Il passa outre. Si Hérat, comme on le dit, est la clef de l'Asie centrale, que cette clef allât dans une poche anglaise ou dans une poche moscovite, peu lui importait. Les intérêts terrestres ne regardaient plus l'audacieux qui avait fait de l'air son unique domaine.

D'ailleurs, le pays ne tarda pas à disparaître sous un véritable ouragan de sable, comme il ne s'en produit que trop fréquemment dans ces régions. Ce vent, qui s'appelle « tebbad », transporte des éléments fiévreux avec l'impon-

dérable poussière soulevée à son passage. Et combien de caravanes périssent dans ces tourbillons !

Quant à l'*Albatros*, afin d'échapper à cette poussière qui aurait pu altérer la finesse de ses engrenages, il alla chercher à deux mille mètres une zone plus saine.

Ainsi disparut la frontière de la Perse et ses longues plaines qui restèrent invisibles. L'allure était très modérée, bien qu'aucun écueil ne fût à craindre. En effet, si la carte indique quelques montagnes, elle ne sont cotées qu'à de moyennes altitudes. Mais, aux approches de la capitale, il convenait d'éviter le Damavend, dont le pic neigeux pointe à près de six mille six cents mètres, puis la chaîne d'Elbrouz, au pied de laquelle est bâti Téhéran.

Dès les premières lueurs du 2 juillet surgit ce Damavend, émergeant du simoun de sables.

L'*Albatros* se dirigea donc de manière à passer au-dessus de la ville, que le vent enveloppait d'un nuage de fine poussière.

Cependant, vers les dix heures du matin, on put apercevoir les larges fossés qui entourent l'enceinte, et, au milieu, le palais du Shah, ses murailles revêtues de plaques de faïence, ses bassins qui semblaient taillés dans d'énormes turquoises d'un bleu éclatant.

Ce ne fut qu'une rapide vision. A partir de ce point, l'*Albatros*, modifiant sa route, porta presque directement vers le nord. Quelques heures après, il se trouvait au-dessus d'une petite ville, bâtie à un angle septentrional de la frontière persane, sur les bords d'une vaste étendue d'eau, dont on ne pouvait apercevoir la fin ni au nord ni à l'est.

Cette ville, c'était le port d'Ashourada, la station russe la plus avancée dans le sud. Cette étendue d'eau, c'était une mer. C'était la Caspienne.

Plus de tourbillons de poussière alors. Vue d'un ensemble de maisons à l'européenne, disposées le long d'un promontoire, avec un clocher qui les domine.

L'*Albatros* s'abaissa sur cette mer dont les eaux sont à trois cents pieds au-dessous du niveau océanien. Vers le soir, il longeait la côte, — turkestane

autrefois, russe alors, — qui monte vers le golfe de Balkan, et le lendemain, 3 juillet, il planait à cent mètres au-dessus de la Caspienne.

Aucune terre en vue, ni du côté de l'Asie, ni du côté de l'Europe. A la surface de la mer, quelques voiles blanches gonflées par la brise. C'étaient des navires indigènes, reconnaissables à leurs formes, des kesebeys à deux mâts, des kayuks, anciens bateaux pirates à un mât, des teimils, simples canots de service ou de pêche. Ça et là, s'élevaient jusqu'à l'*Albatros* quelques queues de fumée, vomies par la cheminée de ces steamers d'Ashourada que la Russie entretient pour la police des eaux turkomanes.

Ce matin-là, le contremaître Tom Turner causait avec le maître-coq, François Tapage, et, à une demande de celui-ci, il avait fait cette réponse :

« Oui, nous resterons quarante-huit heures environ au-dessus de la mer Caspienne.

— Bien ! répondit le maître-coq. Cela nous permettra sans doute de pêcher?...

— Comme vous le dites ! »

Puisqu'on devait mettre quarante heures à faire les six cent vingt-cinq milles que mesure cette mer sur deux cents de large, c'est que la vitesse de l'*Albatros* serait très modérée, et même nulle pendant les opérations de pêche.

Or, cette réponse de Tom Turner fut entendue par Phil Evans qui se trouvait alors à l'avant.

En ce moment, Frycollin s'obstinait à l'assommer de ses incessantes récriminations, le priant d'intervenir près de son maître pour qu'il le fit « déposer à terre ».

Sans répondre à cette demande saugrenue, Phil Evans revint à l'arrière retrouver Uncle Prudent. Là, toutes précautions prises pour ne point être entendus, il rapporta les quelques phrases échangées entre Tom Turner et le maître-coq.

« Phil Evans, répondit Uncle Prudent, je pense que nous ne nous faisons aucune illusion sur les intentions de ce misérable à notre égard ?

— Aucune, répondit Phil Evans. Il ne nous rendra la liberté que lorsque cela lui conviendra, — s'il nous la rend jamais !

— Dans ce cas, nous devons tout tenter pour quitter l'*Albatros*!

— Un fameux appareil, il faut bien l'avouer!

— C'est possible! s'écria Uncle Prudent, mais c'est l'appareil d'un coquin qui nous retient au mépris de tout droit. Or, cet appareil constitue pour nous et les nôtres un danger permanent. Si donc nous ne parvenons pas à le détruire...

— Commençons par nous sauver!... répondit Phil Evans. Nous verrons après!

— Soit! reprit Uncle Prudent, et profitons des occasions qui vont s'offrir. Évidemment l'*Albatros* va traverser la Caspienne, puis se lancer sur l'Europe, soit dans le nord, au-dessus de la Russie, soit dans l'ouest, au-dessus des contrées méridionales. Eh bien! en quelque lieu que nous mettions le pied, notre salut sera assuré jusqu'à l'Atlantique. Il convient donc de se tenir prêts à toute heure.

— Mais, demanda Phil Evans, comment fuir?...

— Écoutez-moi, répondit Uncle Prudent. Il arrive parfois, pendant la nuit, que l'*Albatros* plane à quelques centaines de pieds seulement du sol. Or, il y a à bord plusieurs câbles de cette longueur, et, avec un peu d'audace, on pourrait peut-être se laisser glisser...

— Oui, répondit Phil Evans, le cas échéant, je n'hésiterais pas...

— Ni moi, dit Uncle Prudent. J'ajoute que, la nuit, excepté le timonier posté à l'arrière, personne ne veille. Précisément, un de ces câbles est placé à l'avant, et, sans être vu, sans être entendu, il ne serait pas impossible de le dérouler...

— Bien, dit Phil Evans. Je vois avec plaisir, Uncle Prudent, que vous êtes plus calme. Cela vaut mieux pour agir. Mais, en ce moment, nous voici sur la Caspienne. De nombreux bâtiments sont en vue. L'*Albatros* va descendre et s'arrêter pendant la pêche... Est-ce que nous ne pourrions pas profiter?...

— Eh! on nous surveille, même quand nous ne croyons pas être surveillés, répondit Uncle Prudent. Vous l'avez bien vu, quand nous avons tenté de nous précipiter dans l'Hydaspe.

— Et qui dit que nous ne sommes pas surveillés aussi pendant la nuit? répliqua Phil Evans.

— Il faut pourtant en finir! s'écria Uncle Prudent, oui! en finir avec cet *Albatros* et son maître! »

On le voit, sous l'excitation de la colère, les deux collègues — Uncle Prudent surtout — pouvaient être conduits à commettre les actes les plus téméraires et peut-être les plus contraires à leur propre sûreté.

Le sentiment de leur impuissance, le dédain ironique avec lequel les traitait Robur, les réponses brutales qu'il leur faisait, tout contribuait à tendre une situation dont l'aggravation était chaque jour plus manifeste.

Ce jour même, une nouvelle scène faillit amener une altercation des plus regrettables entre Robur et les deux collègues. Frycollin ne se doutait guère qu'il allait en être le provocateur.

En se voyant au-dessus de cette mer sans limites, le poltron fut repris d'une belle épouvante. Comme un enfant, comme un nègre qu'il était, il se laissa aller à geindre, à protester, à crier, à se démener en mille contorsions et grimaces.

« Je veux m'en aller!... Je veux m'en aller! criait-il. Je ne suis pas un oiseau!... Je ne suis pas fait pour voler!... Je veux qu'on me remette à terre... tout de suite!... »

Il va sans dire que Uncle Prudent ne cherchait aucunement à le calmer, — au contraire. Aussi ces hurlements finirent-ils par impatienter singulièrement Robur.

Or, comme Tom Turner et ses compagnons allaient procéder aux manœuvres de la pêche, l'ingénieur, pour se débarrasser de Frycollin, ordonna de l'enfermer dans son roufle. Mais le nègre continua à se débattre, à frapper aux cloisons, à hurler de plus belle.

Il était midi. En ce moment, l'*Albatros* se tenait à cinq ou six mètres seulement du niveau de la mer. Quelques embarcations, épouvantées à sa vue, avaient pris la fuite. Cette portion de la Caspienne ne devait pas tarder à être déserte.

Comme on le pense bien, dans ces conditions où ils n'auraient eu qu'à piquer une tête pour fuir, les deux collègues devaient être et étaient

l'objet d'une surveillance spéciale. En admettant même qu'il se fussent jetés par-dessus le bord, on aurait bien su les reprendre avec le canot de caoutchouc de l'*Albatros*. Donc, rien à faire pendant la pêche, à laquelle Phil Evans crut devoir assister, tandis que Uncle Prudent, en perpétuel état de rage, se retirait dans sa cabine.

On sait que la mer Caspienne est une dépression volcanique du sol. En ce bassin tombent les eaux de ces grands fleuves, le Volga, l'Oural, le Kour, la Kouma, la Jemba et autres. Sans l'évaporation qui lui enlève son trop plein, ce trou, d'une superficie de dix-sept mille lieues carrées, d'une profondeur moyenne comprise entre soixante et quatre cents pieds, aurait inondé les côtes du nord et de l'est, basses et marécageuses. Bien que cette cuvette ne soit en communication ni avec la mer Noire, ni avec la mer d'Aral, dont les niveaux sont très supérieurs au sien, elle n'en nourrit pas moins un très grand nombre de poissons — de ceux, bien entendu, auxquels ne peuvent déplaire ses eaux d'une amertume prononcée, due au naphte qu'y déversent les sources de son extrémité méridionale.

Or, en songeant à la variété que la pêche pouvait apporter à son ordinaire, le personnel de l'*Albatros* ne dissimulait pas le plaisir qu'il allait y prendre.

« Attention ! » cria Tom Turner, qui venait de harponner un poisson de belle taille, presque semblable à un requin.

C'était un magnifique esturgeon, long de sept pieds, de cette espèce Belonga des Russes, dont les œufs, mélangés de sel, de vinaigre et de vin blanc, forment le caviar. Peut-être les esturgeons pêchés dans les fleuves sont-ils meilleurs que les esturgeons de mer ; mais ceux-ci furent bien accueillis à bord de l'*Albatros*.

Toutefois, ce qui rendit cette pêche plus fructueuse encore, ce fut la traîne des chaluts qui ramassèrent pêle-mêle, carpes, brèmes, saumons, brochets d'eaux salées, et surtout quantité de ces sterlets de moyenne taille que les riches gourmets font venir vivants d'Astrakan à Moscou et à Pétersbourg. Ceux-ci allaient immédiatement passer de leur élément naturel dans les chaudières de l'équipage, sans frais de transport.

Les gens de Robur halaient joyeusement les filets, après que l'*Albatros* les

avait promenés pendant plusieurs milles. Le gascon François Tapage, hurlant de plaisir, justifiait bien son nom. Une heure de pêche suffit à remplir les viviers de l'aéronef, qui remonta vers le nord.

Pendant cette halte, Frycollin n'avait cessé de crier, de frapper aux parois de sa cabine, de faire en un mot un insupportable vacarme.

« Ce maudit nègre ne se taira donc pas ! dit Robur, véritablement à bout de patience.

— Il me semble, monsieur, qu'il a bien le droit de se plaindre ! répondit Phil Evans.

— Oui, comme moi j'ai le droit d'épargner ce supplice à mes oreilles ! répliqua Robur.

— Ingénieur Robur !... dit Uncle Prudent, qui venait d'apparaître sur la plate-forme.

— Président du Weldon-Institute ? »

Tous deux s'étaient avancés l'un vers l'autre. Ils se regardaient dans le blanc des yeux.

Puis, Robur, haussant les épaules :

« A bout de corde ! » dit-il.

Tom Turner avait compris. Frycollin fut tiré de sa cabine.

Quels cris il poussa, lorsque le contre-maitre et un de ses camarades le saisirent et l'attachèrent dans une sorte de baille, à laquelle ils fixèrent solidement l'extrémité d'un câble !

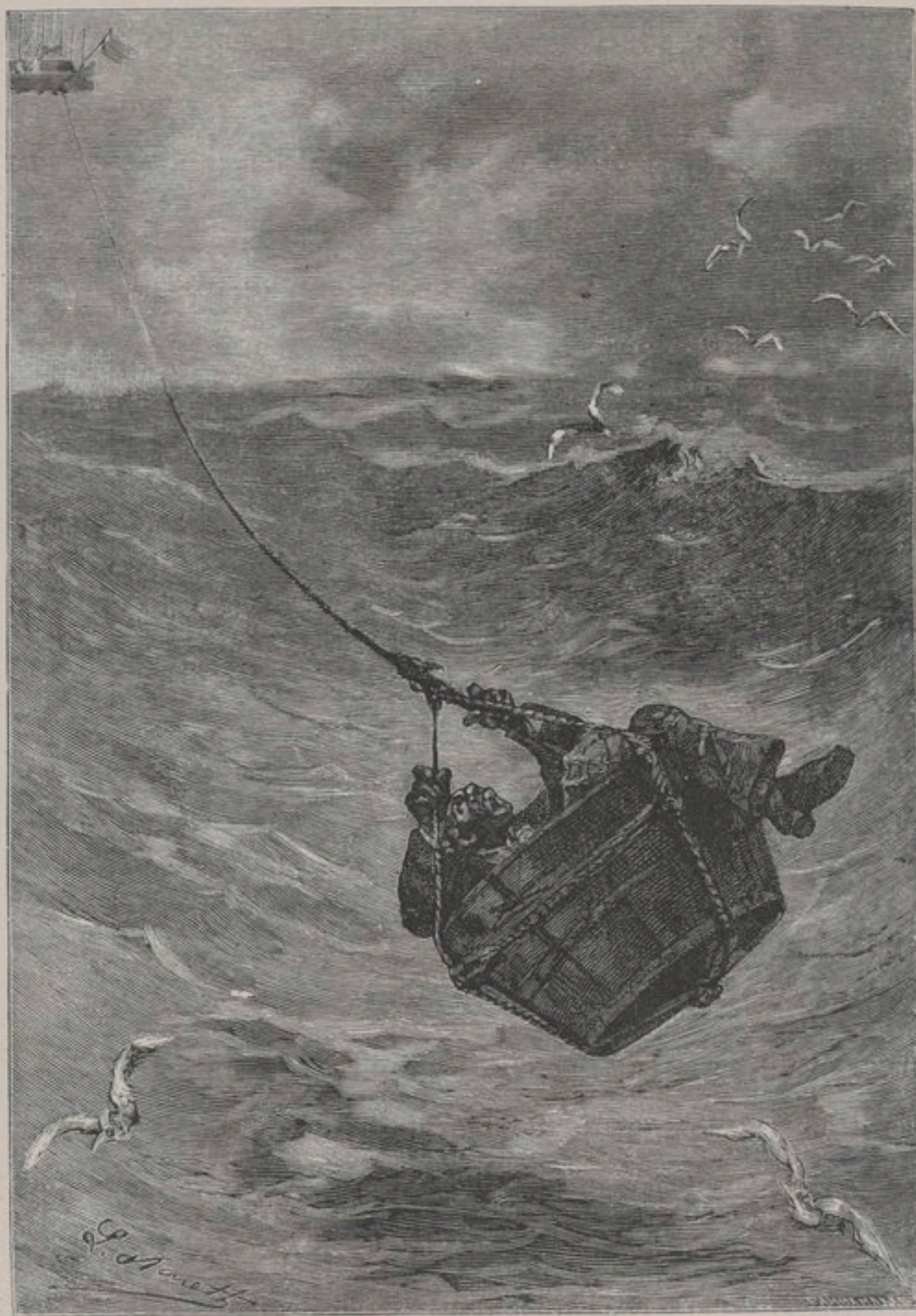
C'était précisément un de ces câbles dont Uncle Prudent voulait faire l'usage que l'on sait.

Le nègre avait cru d'abord qu'il allait être pendu... Non ! Il ne devait être que suspendu.

En effet, ce câble fut déroulé au dehors sur une longueur de cent pieds, et Frycollin se trouva balancé dans le vide.

Il pouvait crier à son aise maintenant. Mais, l'épouvante l'étreignant au larynx, il resta muet.

Uncle Prudent et Phil Evans avaient voulu s'opposer à cette exécution : ils furent repoussés.



Frycollin balancé dans le vide. (Page 115.)

« C'est une infamie!... C'est une lâcheté! s'écria Uncle Prudent, qui était hors de lui.

— Vraiment! répondit Robur.

— C'est un abus de la force contre lequel je protesterai autrement que par des paroles!

— Protestez!

— Je me vengerai, ingénieur Robur!



L'Albatros avait été vu, cette fois (Page 127.)

— Vengez-vous, président du Weldon-Institute !

— Et de vous et des vôtres ! »

Les gens de l'*Albatros* s'étaient rapprochés dans des dispositions peu bienveillantes. Robur leur fit signe de s'éloigner.

« Oui!... De vous et des vôtres!... reprit Uncle Prudent, que son collègue essayait en vain de calmer.

— Quand il vous plaira ! répondit l'ingénieur.

— Et par tous les moyens possibles !

— Assez ! dit alors Robur d'un ton menaçant, assez ! Il y a d'autres câbles à bord ! Taisez-vous, ou, sinon, tout comme le valet, le maître ! »

Uncle Prudent se tut, non par crainte, mais parce qu'il fut pris d'une telle suffocation que Phil Evans dut l'emmener dans sa cabine.

Cependant, depuis une heure, le temps s'était singulièrement modifié. Il y avait des symptômes auxquels on ne pouvait se méprendre. Un orage menaçait. La saturation électrique de l'atmosphère était portée à un tel point que, vers deux heures et demie, Robur fut témoin d'un phénomène qu'il n'avait jamais observé.

Dans le nord, d'où venait l'orage, montaient des volutes de vapeurs quasi lumineuses, — ce qui était certainement dû à la variation de la charge électrique des diverses couches de nuages.

Le reflet de ces bandes faisait courir, à la surface de la mer, des myriades de lueurs, dont l'intensité devenait d'autant plus vive que le ciel commençait à s'assombrir.

L'*Albatros* et le météore ne devaient pas tarder à se rencontrer, puisqu'ils allaient l'un au-devant de l'autre.

Et Frycollin ? Eh bien, Frycollin était toujours à la remorque, — et remorque est le mot juste, car le câble faisait un angle assez ouvert avec l'appareil lancé à une vitesse de cent kilomètres, ce qui laissait la balle quelque peu en arrière.

Que l'on juge de son épouvante, lorsque les éclairs commencèrent à sillonner l'espace autour de lui, tandis que le tonnerre roulait ses éclats dans les profondeurs du ciel.

Tout le personnel du bord s'occupait à manœuvrer en vue de l'orage, soit pour s'élever plus haut que lui, soit pour le distancer en se lançant à travers les couches inférieures.

L'*Albatros* se trouvait alors à sa hauteur moyenne, — mille mètres environ, — quand éclata un coup de foudre d'une violence extrême. La rafale s'éleva soudain. En quelques secondes, les nuages en feu se précipitèrent sur l'aéronef.

Phil Evans vint alors intercéder en faveur de Frycollin et demander qu'on le ramènât à bord.

Mais Robur n'avait point attendu cette démarche. Ses ordres étaient donnés. Déjà on s'occupait de haler la corde sur la plate-forme, quand, tout à coup, il se fit un ralentissement inexplicable dans la rotation des hélices suspensives.

Robur bondit vers le roufle central :

« Force!... Force!... cria-t-il au mécanicien. Il faut monter rapidement et plus haut que l'orage !

— Impossible, maître!

— Qu'y a-t-il?

— Les courants sont troublés!... Il se fait des intermittences!... »

Et de fait, l'*Albatros* s'abaissait sensiblement.

Ainsi qu'il arrive pour les courants des fils télégraphiques pendant les orages, le fonctionnement électrique n'opérait plus qu'incomplètement dans les accumulateurs de l'aéronef. Mais, ce qui n'est qu'un inconvénient quand il s'agit de dépêches, ici, c'était un effroyable danger, c'était l'appareil précipité dans la mer, sans qu'on pût s'en rendre maître.

« Laisse descendre, cria Robur, et sortons de la zone électrique! Allons, enfants, du sang-froid! »

L'ingénieur était monté sur son banc de quart. Les hommes, à leur poste, se tenaient prêts à exécuter les ordres du maître.

L'*Albatros*, bien qu'il se fût abaissé de quelques centaines de pieds, était encore plongé dans le nuage, au milieu des éclairs qui se croisaient comme les pièces d'un feu d'artifice. C'était à croire qu'il allait être foudroyé. Les hélices se ralentissaient encore, et ce qui n'avait été jusque-là qu'une descente un peu rapide menaçait de devenir une chute.

Enfin, en moins d'une minute, il était manifeste qu'il serait arrivé au niveau de la mer. Une fois immergé, aucune puissance n'aurait pu l'arracher de cet abîme.

Soudain la nuée électrique apparut au-dessus de lui. L'*Albatros* n'était plus alors qu'à soixante pieds de la crête des lames. En deux ou trois secondes, elles auraient noyé la plate-forme.

Mais, Robur, saisissant l'instant propice, se précipita vers le roufle central, il saisit les leviers de mise en train, il lança le courant des piles que ne neutralisait plus la tension électrique de l'atmosphère ambiante... En un instant, il eut rendu à ses hélices leur vitesse normale, arrêté la chute, maintenu l'*Albatros* à petite hauteur, pendant que ses propulseurs l'entraînaient loin de l'orage, qu'il ne tarda pas à dépasser.

Inutile de dire que Frycollin avait pris un bain forcé, — pendant quelques secondes seulement. Lorsqu'il fut ramené à bord, il était mouillé comme s'il eût plongé jusqu'au fond des mers. On le croira sans peine, il ne criait plus.

Le lendemain, 4 juillet, l'*Albatros* avait franchi la limite septentrionale de la Caspienne.

XI

DANS LEQUEL LA COLÈRE DE UNCLE PRUDENT CROIT COMME LE CARRÉ DE
LA VITESSE.

Si jamais Uncle Prudent et Phil Evans durent renoncer à tout espoir de s'échapper, ce fut bien pendant les cinquante heures qui suivirent. Robur redoutait-il que la garde de ses prisonniers fût moins facile durant cette traversée de l'Europe? C'est possible. Il savait, d'ailleurs, qu'ils étaient décidés à tout pour s'enfuir.

Quoi qu'il en soit, toute tentative eût alors été un suicide. Que l'on saute

d'un express, marchant avec une vitesse de cent kilomètres à l'heure, ce n'est peut-être que risquer sa vie, mais, d'un rapide, lancé à raison de deux cents kilomètres, ce serait vouloir la mort.

Or, c'est précisément cette vitesse, — le maximum dont il pût disposer, — qui fut imprimée à l'*Albatros*. Elle dépassait le vol de l'hirondelle, soit cent quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Depuis quelque temps, on a dû le remarquer, les vents du nord-est dominaient avec une persistance très favorable à la direction de l'*Albatros*, puisqu'il marchait dans le même sens, c'est-à-dire, d'une façon générale vers l'ouest. Mais, ces vents commençant à se calmer, il devint bientôt impossible de se tenir sur la plate-forme, sans avoir la respiration coupée par la rapidité du déplacement. Les deux collègues, à un certain moment, eussent même été jetés par-dessus le bord, s'ils n'avaient été acculés contre leur roufle par la pression de l'air.

Heureusement, à travers les hublots de sa cage, le timonier les aperçut, et une sonnerie électrique prévint les hommes, renfermés dans le poste de l'avant.

Quatre d'entre eux se glissèrent aussitôt vers l'arrière, en rampant sur la plate-forme.

Que ceux qui se sont trouvés en mer sur un navire debout au vent, pendant quelque tempête, rappellent leur souvenir, et ils comprendront ce que devait être la violence d'une pareille pression. Seulement, ici, c'était l'*Albatros* qui la créait par son incomparable vitesse.

En somme, il fallut ralentir la marche — ce qui permit à Uncle Prudent et à Phil Evans de regagner leur cabine. A l'intérieur de ses rousles, ainsi que l'avait dit l'ingénieur, l'*Albatros* emportait avec lui une atmosphère parfaitement respirable.

Mais quelle solidité avait donc cet appareil, pour qu'il pût résister à un pareil déplacement! C'était prodigieux. Quant aux propulseurs de l'avant et de l'arrière, on ne les voyait même plus tourner. C'était avec une infinie puissance de pénétration qu'ils se vissaient dans la couche d'air.

La dernière ville, observée du bord, avait été Astrakan, située presque à l'extrémité nord de la Caspienne.

L'Étoile du Désert, — sans doute quelque poète russe l'a appelée ainsi, — est maintenant descendue de la première à la cinquième ou sixième grandeur. Ce simple chef-lieu de gouvernement avait un instant montré ses vieilles murailles couronnées de créneaux inutiles, ses antiques tours au centre de la cité, ses mosquées contiguës à des églises de style moderne, sa cathédrale dont les cinq dômes, dorés et semés d'étoiles bleues, semblaient découpés dans un morceau de firmament, — le tout presque au niveau de cette embouchure du Volga qui mesure deux kilomètres.

Puis, à partir de ce point, le vol de l'*Albatros* ne fut plus qu'une sorte de chevauchée à travers les hauteurs du ciel, comme s'il eût été attelé de ces fabuleux hippogriffes qui franchissent une lieue d'un seul coup d'aile.

Il était dix heures du matin, le 4 juillet, lorsque l'aéronef pointa dans le nord-ouest en suivant à peu près la vallée du Volga. Les steppes du Don et de l'Oural filaient de chaque côté du fleuve. S'il eût été possible de plonger un regard sur ces vastes territoires, à peine aurait-on eu le temps d'en compter les villes et villages. Enfin, le soir venu, l'aéronef dépassait Moscou, sans même saluer le drapeau du Kremlin. En dix heures, il avait enlevé les deux mille kilomètres qui séparent Astrakan de l'ancienne capitale de toutes les Russies.

De Moscou à Pétersbourg, la ligne du chemin de fer ne compte pas plus de douze cents kilomètres. C'était donc l'affaire d'une demi-journée. Aussi, l'*Albatros*, exact comme un express, atteignit-il Pétersbourg et les bords de la Neva vers deux heures du matin. La clarté de la nuit, sous cette haute latitude qu'abandonne si peu le soleil de juin, permit d'embrasser un instant l'ensemble de cette vaste capitale.

Puis, ce furent le golfe de Finlande, l'archipel d'Abo, la Baltique, la Suède à la latitude de Stockholm, la Norvège à la latitude de Christiania. Dix heures seulement pour ces deux mille kilomètres ! En vérité, on aurait pu le croire, aucune puissance humaine n'eût été capable désormais d'enrayer la vitesse de l'*Albatros*, comme si la résultante de sa force de projection et de l'attraction terrestre l'eût maintenu dans une trajectoire immuable autour de du globe.

Il s'arrêta, cependant, et précisément au-dessus de la fameuse chute de Rjukanfos, en Norvège. Le Gousta, dont la cime domine cette admirable région du Telemark, fut comme une borne gigantesque qu'il ne devait pas dépasser dans l'ouest.

Aussi, à partir de ce point, l'*Albatros* revint-il franchement vers le sud, sans modérer sa vitesse.

Et, pendant ce vol invraisemblable, que faisait Frycollin ? Frycollin demeurait muet au fond de sa cabine, dormant du mieux qu'il pouvait, sauf aux heures des repas.

François Tapage lui tenait alors compagnie et se jouait volontiers de ses terreurs.

« Eh ! eh ! mon garçon, disait-il, tu ne cries donc plus !... Faut pas te gêner pourtant !... Tu en serais quitte pour deux heures de suspension !... Hein !... avec la vitesse que nous avons maintenant, quel excellent bain d'air pour les rhumatismes !

— Il me semble que tout se disloque ! répétait Frycollin.

— Peut-être bien, mon brave Fry ! Mais nous allons si rapidement que nous ne pourrions même plus tomber !... Voilà qui est rassurant !

— Vous croyez ?

— Foi de Gascon ! »

Pour dire le vrai, et sans rien exagérer comme François Tapage, il était certain que, grâce à cette rapidité, le travail des hélices suspensives était quelque peu amoindri. L'*Albatros* glissait sur la couche d'air à la manière d'une fusée à la Congrève.

« Et ça durera longtemps comme cela ? demandait Frycollin.

— Longtemps ?... Oh non ! répondait le maître-coq. Simplement toute la vie !

— Ah ! faisait le nègre en recommençant ses lamentations.

— Prends garde, Fry, prends garde ! s'écriait alors François Tapage, car, comme on dit dans mon pays, le maître pourrait bien t'envoyer à la balançoire ! »

Et Frycollin, en même temps que les morceaux qu'il mettait en double dans sa bouche, ravalait ses soupirs.

Pendant ce temps, Uncle Prudent et Phil Evans, qui n'étaient point gens à récriminer inutilement, venaient de prendre un parti. Il était évident que la fuite ne pouvait plus s'effectuer. Toutefois, s'il n'était pas possible de remettre le pied sur le globe terrestre, ne pouvait-on faire savoir à ses habitants ce qu'étaient devenus, depuis leur disparition, le président et le secrétaire du Weldon-Institute, par qui ils avaient été enlevés, à bord de quelle machine volante ils étaient détenus, et provoquer peut-être, — de quelle façon, grand Dieu ! — une audacieuse tentative de leurs amis pour les arracher aux mains de ce Robur ?

Correspondre?... Et de quelle façon ? Suffirait-il donc d'imiter les marins en détresse qui enferment dans une bouteille un document indiquant le lieu du naufrage et le jettent à la mer ?

Mais ici, la mer, c'était l'atmosphère. La bouteille n'y surnagerait pas. A moins de tomber juste sur un passant, dont elle pourrait bien fracasser le crâne, elle risquerait de n'être jamais retrouvée.

En somme, les deux collègues n'avaient que ce moyen à leur disposition, et ils allaient sacrifier une des bouteilles du bord, quand Uncle Prudent eut une autre idée. Il prisait, on le sait, et on peut pardonner ce léger défaut à un Américain, qui pourrait faire pis. Or, en sa qualité de priseur, il possédait une tabatière, — vide maintenant. Cette tabatière était en aluminium. Une fois lancée au dehors, si quelque honnête citoyen la trouvait, il la ramasserait ; s'il la ramassait, il la porterait à un bureau de police, et, là, on prendrait connaissance du document destiné à faire connaître la situation des deux victimes de Robur-le-Conquérant.

C'est ce qui fut fait. La note était courte, mais elle disait tout et donnait l'adresse du Weldon-Institute, avec prière de faire parvenir.

Puis, Uncle Prudent, après y avoir glissé la note, entourait la tabatière d'une épaisse bande de laine solidement ficelée, autant pour l'empêcher de s'ouvrir pendant la chute que de se briser sur le sol. Il n'y avait plus qu'à attendre une occasion favorable.

En réalité, la manœuvre la plus difficile, pendant cette prodigieuse traversée de l'Europe, c'était de sortir du rrouffle, de ramper sur la plate-forme,

au risque d'être emporté, et cela secrètement. D'autre part, il ne fallait pas que la tabatière tombât en quelque mer, golfe, lac ou tout autre cours d'eau. Elle eût été perdue.

Toutefois, il n'était pas impossible que les deux collègues réussissent par ce moyen à rentrer en communication avec le monde habité.

Mais il faisait jour en ce moment. Or, mieux valait attendre la nuit et profiter, soit d'une diminution de la vitesse, soit d'une halte, pour sortir du roufle. Peut-être pourrait-on alors gagner le bord de la plate-forme et ne laisser tomber la précieuse tabatière que sur une ville.

D'ailleurs, quand bien même toutes ces conditions se fussent alors rencontrées, le projet n'aurait pas pu être mis à exécution, — ce jour là du moins.

L'*Albatros*, en effet, après avoir quitté la terre norvégienne à la hauteur du Gousta, avait appuyé vers le sud. Il suivait précisément le zéro de longitude qui n'est autre, en Europe, que le méridien de Paris. Il passa donc au-dessus de la mer du Nord, non sans provoquer une stupéfaction bien naturelle à bord de ces milliers de bâtiments qui font le cabotage entre l'Angleterre, la Hollande, la France et la Belgique. Si la tabatière ne tombait pas sur le pont même de l'un de ces navires, il y avait bien des chances pour qu'elle s'en allât par le fond.

Uncle Prudent et Phil Evans furent donc obligés d'attendre un moment plus favorable. Du reste, ainsi qu'on va le voir, une excellente occasion devait bientôt s'offrir à eux.

A dix heures du soir, l'*Albatros* venait d'atteindre les côtes de France, à peu près à la hauteur de Dunkerque. La nuit était assez sombre. Un instant, on put voir le phare de Gris-Nez croiser ses feux électriques avec ceux de Douvres, d'une rive à l'autre du détroit du Pas-de-Calais. Puis l'*Albatros* s'avança au-dessus du territoire français, en se maintenant à une moyenne altitude de mille mètres.

Sa vitesse n'avait point été modérée. Il passait comme une bombe au-dessus des villes, des bourgs, des villages, si nombreux en ces riches provinces de la France septentrionale. C'étaient, sur ce méridien de Paris, après Dun-

kerque, Doullens, Amiens, Creil, Saint-Denis. Rien ne le fit dévier de la ligne droite. C'est ainsi que, vers minuit, il arriva au-dessus de la « Ville-Lumière », qui mérite ce nom même quand ses habitants sont couchés — ou devraient l'être.

Par quelle étrange fantaisie l'ingénieur fut-il porté à faire halte au-dessus de la cité parisienne? on ne sait. Ce qui est certain, c'est que l'*Albatros* s'abaissa de manière à ne la dominer que de quelques centaines de pieds seulement. Robur sortit alors de sa cabine, et tout son personnel vint respirer un peu de l'air ambiant sur la plate-forme.

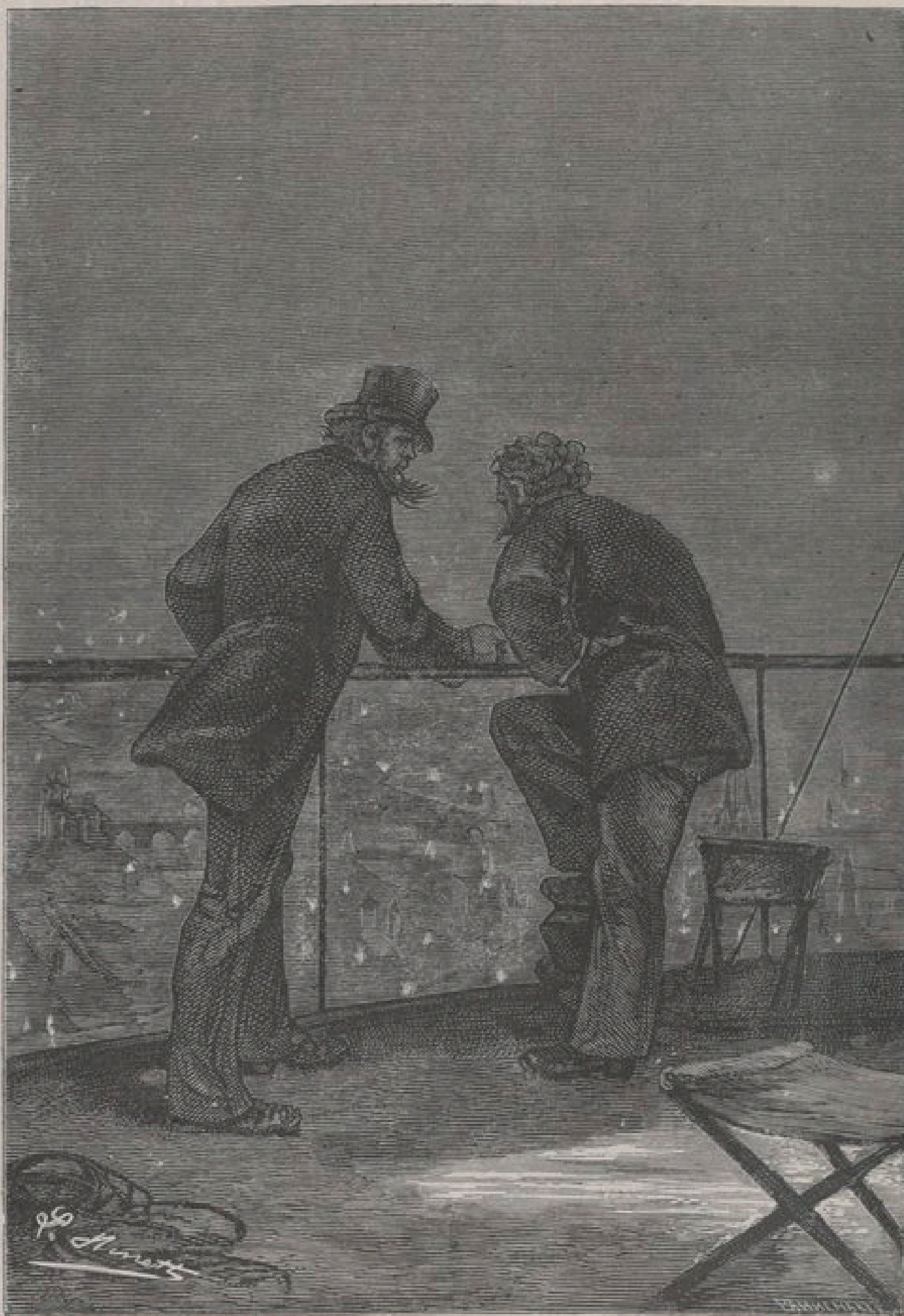
Uncle Prudent et Phil Evans n'eurent garde de manquer l'excellente occasion qui leur était offerte. Tous deux, après avoir quitté leur rroufle, cherchèrent à s'isoler, afin de pouvoir choisir l'instant le plus propice. Il fallait surtout éviter d'être vu.

L'*Albatros*, semblable à un gigantesque scarabée, allait doucement au-dessus de la grande ville. Il parcourut la ligne des boulevards, si brillamment éclairés alors par les appareils Edison. Jusqu'à lui montait le bruit des voitures circulant encore dans les rues, et le roulement des trains sur les railways multiples qui rayonnent vers Paris. Puis, il vint planer à la hauteur des plus hauts monuments, comme s'il eût voulu heurter la boule du Panthéon ou la croix des Invalides. Il voleta depuis les deux minarets du Trocadéro jusqu'à la tour métallique du Champ de Mars, dont l'énorme réflecteur inondait toute la capitale de lueurs électriques.

Cette promenade aérienne, cette flânerie de noctambule, dura une heure environ. C'était comme une halte dans les airs, avant la reprise de l'interminable voyage.

Et même l'ingénieur Robur voulut, sans doute, donner aux Parisiens le spectacle d'un météore que n'avaient point prévu ses astronomes. Les fanaux de l'*Albatros* furent mis en activité. Deux gerbes brillantes se promènèrent sur les places, les squares, les jardins, les palais, sur les soixante mille maisons de la ville, en jetant d'immenses houppes de lumière d'un horizon à l'autre.

Certes, l'*Albatros* avait été vu, cette fois, — non seulement bien vu, mais

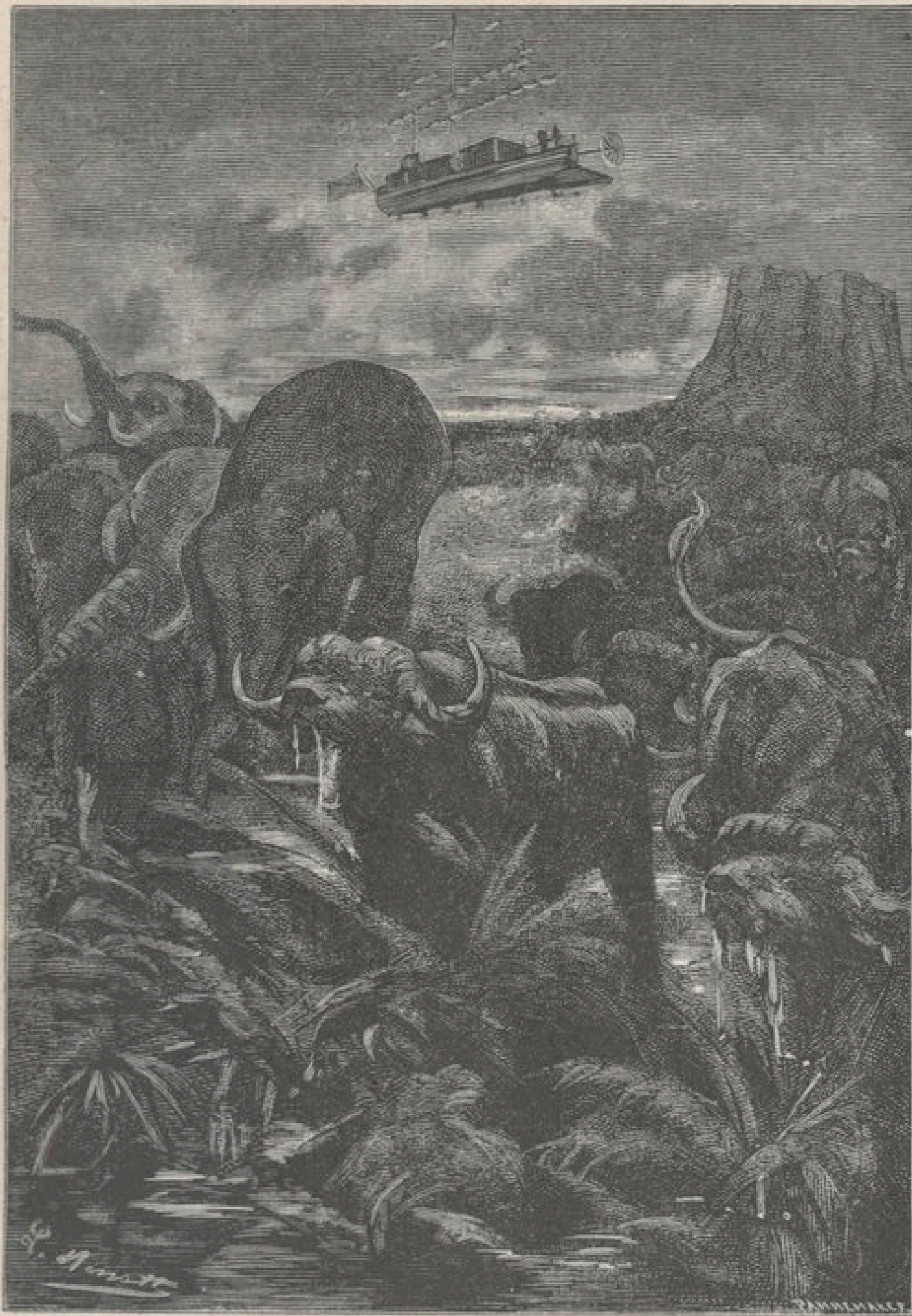


Uncle Prudent laissa tomber la tabatière. (Page 128.)

entendu aussi, car Tom Turner, embouchant sa trompette, envoya sur la cité une éclatante fanfare. A ce moment, Uncle Prudent, se penchant au-dessus de la rambarde, ouvrit la main et laissa tomber la tabatière....

Presque aussitôt l'*Albatros* s'éleva rapidement.

Alors, à travers les hauteurs du ciel parisien, monta un immense hurrah de la foule, grande encore sur les boulevards, — hurrah de stupéfaction qui s'adressait au fantaisiste météore.



Le soir venu... (Page 139.)

Soudain, les fanaux de l'aéronef s'éteignirent, l'ombre se refit autour de lui en même temps que le silence, et la route fut reprise avec une vitesse de deux cents kilomètres à l'heure.

C'était tout ce qu'on devait voir de la capitale de la France.

A quatre heures du matin, l'*Albatros* avait traversé obliquement tout le territoire. Puis, afin de ne pas perdre de temps à franchir les Pyrénées ou les Alpes, il se glissa à la surface de la Provence jusqu'à la pointe du Cap d'An-

tibes. A neuf heures, les San-Pietrini, assemblés sur la terrasse de Saint-Pierre de Rome, restaient ébahis en le voyant passer au-dessus de la Ville Éternelle. Deux heures après, dominant la baie de Naples, il se balançait un instant au milieu des volutes fuligineuses du Vésuve. Enfin, après avoir coupé la Méditerranée d'un vol oblique, dès la première heure de l'après midi, il était signalé par les vigies de la Goulette, sur la côte tunisienne.

Après l'Amérique, l'Asie ! Après l'Asie, l'Europe ! C'étaient plus de trente mille kilomètres que le prodigieux appareil venait de faire en moins de vingt-trois jours !

Et maintenant, le voilà qui s'engage au-dessus des régions connues ou inconnues de la terre d'Afrique !

.....

 Peut-être veut-on savoir ce qu'était devenue la fameuse tabatière, après sa chute ?

La tabatière était tombée rue de Rivoli, en face du numéro 210, au moment où cette rue se trouvait déserte. Le lendemain, elle fut ramassée par une honnête balayeuse qui s'empressa de la porter à la Préfecture de Police.

Là, prise tout d'abord pour un engin explosif, elle fut défilée, développée, ouverte avec une extrême prudence.

Soudain une sorte d'explosion se fit... Un éternuement formidable que n'avait pu retenir le Chef de la Sûreté.

Le document fut alors tiré de la tabatière, et, à la surprise générale, on y lut ce qui suit :

« Uncle Prudent et Phil Evans, président et secrétaire du Weldon-Institute de Philadelphie, enlevés dans l'aéronef *Albatros* de l'ingénieur Robur.

« Faire part aux amis et connaissances.

« U. P. et P. E. »

C'était l'inexplicable phénomène enfin expliqué aux habitants des Deux Mondes. C'était le calme rendu aux savants des nombreux observatoires qui fonctionnent à la surface du globe terrestre.

XII

DANS LEQUEL L'INGÉNIEUR ROBUR AGIT COMME S'IL VOULAIT CONCOURIR
POUR UN DES PRIX MONTHYON.

A cette étape du voyage de circumaviation de l'*Albatros*, il est certainement permis de se poser les questions suivantes :

Qu'est-ce donc, ce Robur, dont on ne connaît que le nom jusqu'ici ? Passe-t-il sa vie dans les airs ? Son aéronef ne se repose-t-il jamais ? N'a-t-il pas une retraite en quelque endroit inaccessible, dans laquelle, s'il n'a pas besoin de se reposer, il va du moins se ravitailler ? Il serait étonnant qu'il n'en fût pas ainsi. Les plus puissants volateurs ont toujours une aire ou un nid quelque part.

Accessoirement, qu'est-ce que l'ingénieur compte faire de ses deux embarcassants prisonniers ? Prétend-il les garder en son pouvoir, les condamner à l'aviation à perpétuité ? Ou bien, après les avoir encore promenés au-dessus de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, de l'Australasie, de l'Océan Indien, de l'Atlantique, du Pacifique, pour les convaincre malgré eux, a-t-il l'intention de leur rendre la liberté en disant :

« Maintenant, messieurs, j'espère que vous vous montrerez moins incrédules à l'endroit du « Plus lourd que l'air ! »

A ces questions, il est encore impossible de répondre. C'est le secret de l'avenir. Peut-être sera-t-il dévoilé un jour !

En tout cas, ce nid, l'oiseau Robur ne se mit pas en quête de le chercher sur la frontière septentrionale de l'Afrique. Il se plut à passer la fin de cette journée au-dessus de la régence de Tunis, depuis le cap Bon jusqu'au cap Carthage, tantôt voletant, tantôt planant au gré de ses caprices. Un peu après, il gagna vers l'intérieur et enfila l'admirable vallée de la Medjerda, en suivant

son cours jaunâtre, perdu entre les buissons de cactus et de lauriers-roses. Combien, alors, il fit envoler de ces centaines de perruches qui, perchées sur les fils télégraphiques, semblent attendre les dépêches au passage pour les emporter sous leurs ailes !

Puis, la nuit venue, l'*Albatros* se balança au-dessus des frontières de la Kroumirie, et, s'il restait encore un Kroumir, celui-là ne manqua pas de tomber la face contre terre et d'invoquer Allah à l'apparition de cet aigle gigantesque.

Le lendemain matin, ce fut Bône et les gracieuses collines de ses environs ; ce fut Philippeville, maintenant un petit Alger, avec ses nouveaux quais en arcades, ses admirables vignobles, dont les ceps verdoyants hérissent toute cette campagne, qui semble avoir été découpée dans le Bordelais ou les terroirs de la Bourgogne.

Cette promenade de cinq cents kilomètres, au-dessus de la grande et de la petite Kabylie, se termina vers midi à la hauteur de la Kasbah d'Alger. Quel spectacle pour les passagers de l'aéronef ! la rade ouverte entre le Cap Matifou et la Pointe Pescade, ce littoral meublé de palais, de marabouts, de villas, ces vallées capricieuses, revêtues de leurs manteaux de vignobles, cette Méditerranée, si bleue, sillonnée de Transatlantiques qui ressemblaient à des canots à vapeur ! Et ce fut ainsi jusqu'à Oran la pittoresque, dont les habitants, attardés au milieu des jardins de la citadelle, purent voir l'*Albatros* se confondre avec les premières étoiles du soir.

Si Uncle Prudent et Phil Evans se demandèrent à quelle fantaisie obéissait l'ingénieur Robur en promenant leur prison volante au-dessus de la terre algérienne — cette continuation de la France de l'autre côté d'une mer qui a mérité le nom de lac français, — ils durent penser que sa fantaisie était satisfaite, deux heures après le coucher du soleil. Un coup de barre du timonier venait d'envoyer l'*Albatros* vers le sud-est, et, le lendemain, après s'être dégagé de la partie montagneuse du Tell, il vit l'astre du jour se lever sur les sables du Sahara.

Voici quel fut l'itinéraire de la journée du 8 juillet. Vue de la petite bourgade de Géryville, créée comme Laghouat, sur la limite du désert, pour faciliter

la conquête ultérieure de la Kabylie. Passage du col de Stillen, non sans quelque difficulté, contre une brise assez violente. Traversée du désert, tantôt avec lenteur, au-dessus des verdoyantes oasis ou des ksars, tantôt avec une rapidité fougueuse qui distançait le vol des gypaètes. Plusieurs fois même, il fallut faire feu contre ces redoutables oiseaux, qui, par bandes de douze ou quinze, ne craignaient pas de se précipiter sur l'aéronef, à l'extrême épouvante de Frycollin.

Mais, si les gypaètes ne pouvaient répondre que par des cris effroyables, par des coups de bec et de patte, les indigènes, non moins sauvages, ne lui épargnèrent pas les coups de fusil, surtout quand il eût dépassé la montagne de Sel, dont la charpente, verte et violette, perçait sous son manteau blanc. On dominait alors le grand Sahara. Là gisaient encore les restes des bivacs d'Abdel-Kader. Là, le pays est toujours dangereux au voyageur européen, principalement dans la confédération du Beni-Mzal.

L'*Albatros* dut alors regagner de plus hautes zones, afin d'échapper à une saute de simoun qui promenait une lame de sable rougeâtre à la surface du sol, comme eût fait un raz de marée à la surface de l'Océan. Ensuite les plateaux désolés de la Chebka étalèrent leur ballast de laves noirâtres jusqu'à la fraîche et verte vallée d'Ain-Massin. On se figurerait difficilement la variété de ces territoires que le regard pouvait embrasser dans leur ensemble. Aux collines couvertes d'arbres et d'arbustes succédaient de longues ondulations grisâtres, drapées comme les plis d'un burnous arabe dont les cassures superbes accidentaient le sol. Au loin apparaissaient des « oueds » aux eaux torrentueuses, des forêts de palmiers, des pâtés de petites huttes groupées sur un mamelon, autour d'une mosquée, entre autres Metliti, où végète un chef religieux, le grand Marabout Sidi Chick.

Avant la nuit, quelques centaines de kilomètres furent enlevées au-dessus d'un territoire assez plat, sillonné de grandes dunes. Si l'*Albatros* eût voulu faire halte, il aurait alors atterri dans les bas-fonds de l'oasis de Ouargla, blottie sous une immense forêt de palmiers. La ville se montra très visiblement avec ses trois quartiers distincts, l'ancien palais du Sultan, sorte de Kasbah fortifiée, ses maisons construites en briques que le soleil s'est chargé

de cuire, et ses puits artésiens, forés dans la vallée, où l'aéronef eût pu refaire sa provision liquide. Mais, grâce à son extraordinaire vitesse, les eaux de l'Hydaspe, puisées dans la vallée de Cachemir, remplissaient encore ses charniers au milieu des déserts de l'Afrique.

L'*Albatros* fut-il vu des Arabes, des Mozabites et des nègres qui se partagent l'oasis de Ouargla? A coup sûr, puisqu'il fut salué de quelques centaines de coups de fusil, dont les balles retombèrent sans avoir pu l'atteindre.

Puis la nuit vint, cette nuit silencieuse du désert, dont Félicien David a si poétiquement noté tous les secrets.

Pendant les heures suivantes, on redescendit dans le sud-ouest, en coupant les routes d'El Goléa, dont l'une a été reconnue, en 1859, par l'intrépide Français Duveyrier.

L'obscurité était profonde. On ne put rien voir du railway trans-saharien en construction d'après le projet Duponchel, — long ruban de fer qui doit relier Alger à Tombouctou par Laghouat, Gardaia, et atteindre plus tard le golfe de Guinée.

L'*Albatros* entra alors dans la région équatoriale, au delà du tropique du Cancer. A mille kilomètres de la frontière septentrionale du Sahara, il franchissait la route où le major Laing trouva la mort en 1846 ; il coupait le chemin des caravanes du Maroc au Soudan, et, sur cette portion du désert qu'écument les Touaregs, il entendait ce qu'on appelle le « chant des sables », murmure doux et plaintif qui semble s'échapper du sol.

Un seul incident : une nuée de sauterelles s'éleva dans l'espace, et il en tomba une telle cargaison à bord que le navire aérien menaça de « sombrer. » Mais on se hâta de rejeter cette surcharge, sauf quelques centaines dont François Tapage fit provision. Et il les accommoda d'une façon si succulente, que Frycollin en oublia un instant ses transes perpétuelles.

« Ça vaut les crevettes ! » disait-il.

On était alors à dix-huit cents kilomètres de l'oasis d'Ouargla, presque sur la limite nord de cet immense royaume du Soudan.

Aussi, vers deux heures après midi, une cité apparut dans le coude d'un grand fleuve. Le fleuve, c'était le Niger. La cité, c'était Tombouctou.

Si, jusqu'alors, il n'y avait eu à visiter cette Meckke africaine que des voyageurs de l'Ancien Monde, les Batouta, les Khazan, les Imbert, les Mungo-Park, les Adams, les Laing, les Caillé, les Barth, les Lenz, ce jour-là, par les hasards de la plus singulière aventure, deux Américains allaient pouvoir en parler *de visu*, *de auditu* et même *de olfactu*, à leur retour en Amérique, — s'ils devaient jamais y revenir.

De visu, parce que leur regard put se porter sur tous les points de ce triangle de cinq à six kilomètres, que forme la ville; — *de auditu*, parce que ce jour était un jour de grand marché et qu'il s'y faisait un bruit effroyable; — *de olfactu*, parce que le nerf olfactif ne pouvait être que très désagréablement affecté par les odeurs de la place de Youbou-Kamo, où s'élève la halle aux viandes, près du palais des anciens rois So-maïs.

En tout cas, l'ingénieur ne crut pas devoir laisser ignorer au président et au secrétaire du Weldon-Institute qu'ils avaient l'heur extrême de contempler la Reine du Soudan, maintenant au pouvoir des Touâregs de Taganet.

« Messieurs, Tombouctou! » leur dit-il du même ton qu'il leur avait déjà dit, douze jours avant : « l'Inde, Messieurs! »

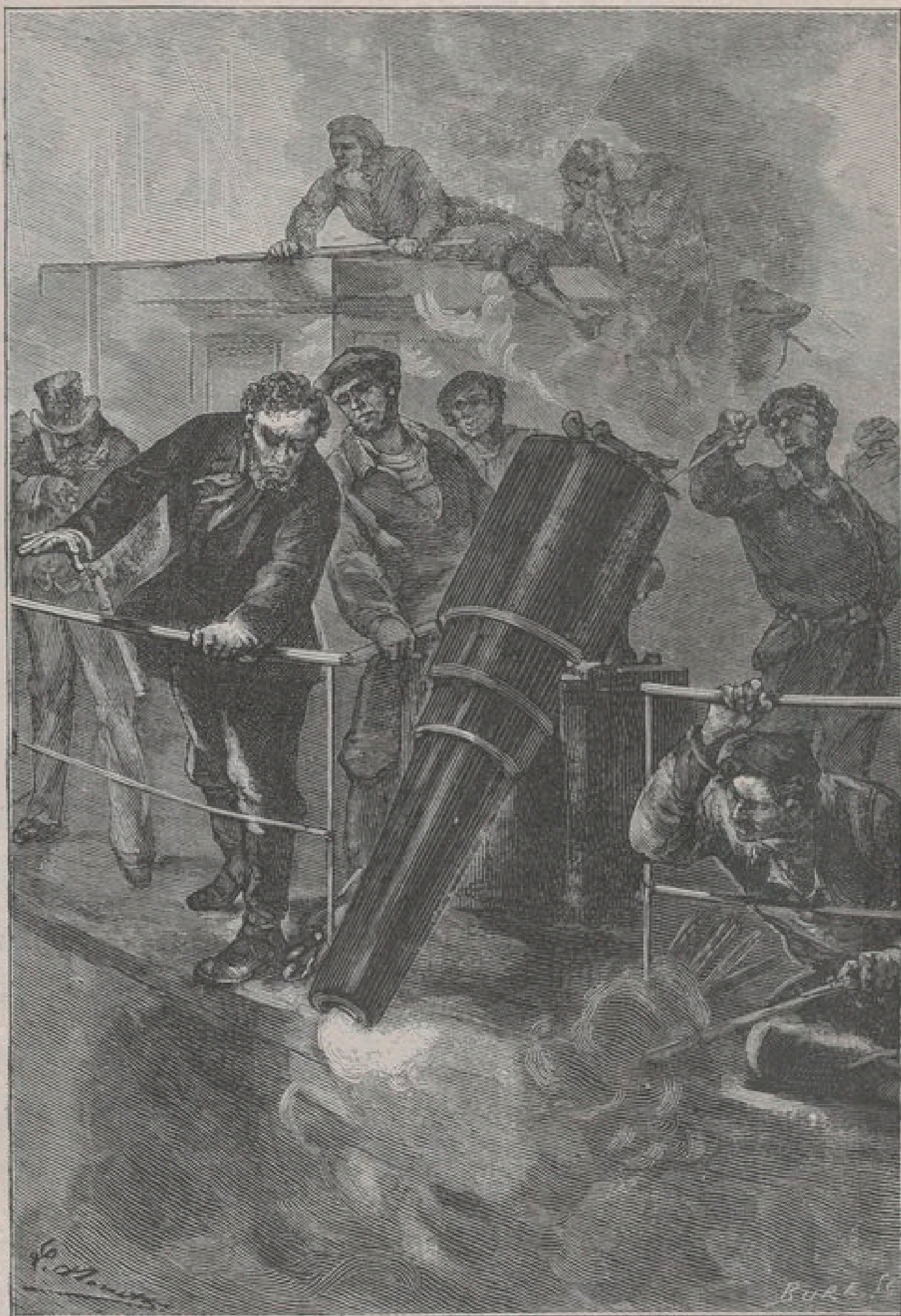
Puis, il continua :

« Tombouctou, par 18° de latitude nord et 5°36' de longitude à l'ouest du méridien de Paris, avec une cote de deux cent quarante-cinq mètres au-dessus du niveau moyen de la mer. Importante cité de douze à treize mille habitants, jadis illustrée par l'art et la science! — Peut-être auriez-vous le désir d'y faire halte pendant quelques jours? »

Une pareille proposition ne pouvait être qu'ironiquement faite par l'ingénieur.

« Mais, reprit-il, ce serait dangereux pour des étrangers, au milieu des Nègres, des Berbères, des Foullanes et des Arabes qui l'occupent — surtout si j'ajoute que notre arrivée en aéronef pourrait bien leur déplaire.

— Monsieur, répondit Phil Evans sur le même ton, pour avoir le plaisir de vous quitter, nous risquerions volontiers d'être mal reçus de ces indigènes. Prison pour prison, mieux vaut Tombouctou que l'*Albatros*!

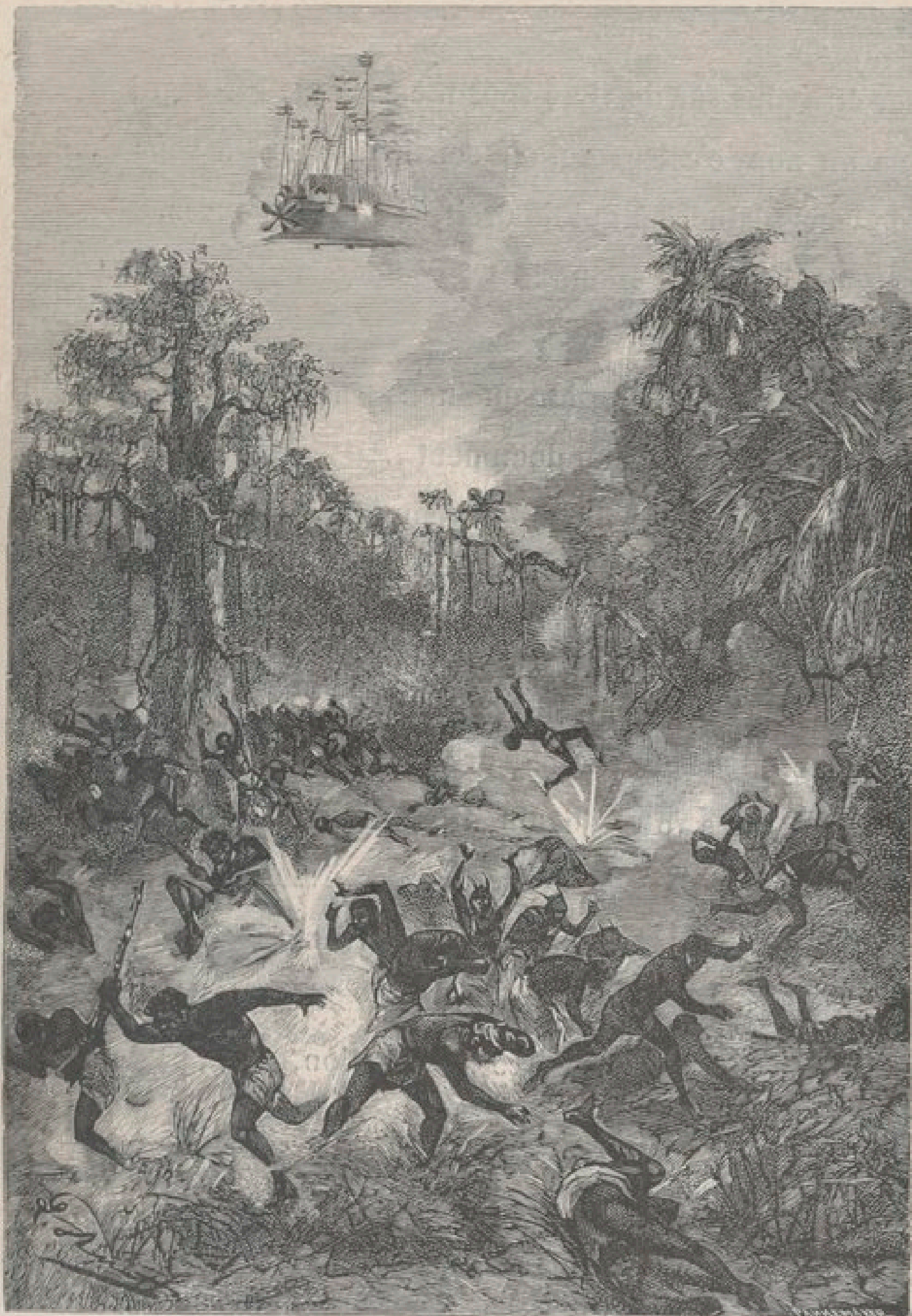


La petite pièce d'artillerie du bord... (Page 144.)

— Cela dépend des goûts, répliqua l'ingénieur. En tout cas, je ne tenterai pas l'aventure, car je répons de la sécurité des hôtes qui me font l'honneur de voyager avec moi...

— Ainsi donc, ingénieur Robur, dit Uncle Prudent, dont l'indignation éclatait, vous ne vous contentez pas d'être notre geôlier? A l'attentat vous joignez l'insulte?

— Oh! l'ironie tout au plus!



Quelle déroute!... (Page 146.)

- N'y a-t-il donc pas d'armes à bord?
- Si, tout un arsenal!
- Deux revolvers suffiraient si j'en tenais un, monsieur, et si vous teniez l'autre!
- Un duel! s'écria Robur, un duel, qui pourrait amener la mort de l'un de nous!
- Qui l'amènerait certainement!

— Eh bien, non, président du Weldon-Institute ! Je préfère de beaucoup vous garder vivant !

— Pour être plus sûr de vivre vous-même ! Cela est sage !

— Sage ou non, c'est ce qui me convient. Libre à vous de penser autrement et de vous plaindre à qui de droit, si vous le pouvez.

— C'est fait, ingénieur Robur !

— Vraiment ?

— Était-il donc si difficile, lorsque nous traversions les parties habitées de l'Europe, de laisser tomber un document...

— Vous auriez fait cela ? dit Robur, emporté par un irrésistible mouvement de colère.

— Et si nous l'avions fait ?

— Si vous l'aviez fait... vous mériteriez ..

— Quoi donc, monsieur l'ingénieur ?

— D'aller rejoindre votre document par-dessus le bord !

— Jetez-nous donc ! s'écria Uncle Prudent. Nous l'avons fait ! »

Robur s'avança sur les deux collègues. A un geste de lui, Tom Turner et quelques-uns de ses camarades étaient accourus. Oui ! l'ingénieur eut une furieuse envie de mettre sa menace à exécution, et, sans doute, de peur d'y succomber, il rentra précipitamment dans sa cabine.

« Bien ! dit Phil Evans.

— Et ce qu'il n'a pas osé faire, répondit Uncle Prudent, je l'oserai, moi ! Oui ! je le ferai ! »

En ce moment, la population de Tombouctou s'amassait au milieu des places, à travers les rues, sur les terrasses des maisons bâties en amphithéâtre. Dans les riches quartiers de Sankore et de Sarahama, comme dans les misérables huttes coniques du Raguidi, les prêtres lançaient du haut des minarets leurs plus violentes malédictions contre le monstre aérien. C'était plus inoffensif que des balles de fusils.

Il n'était pas jusqu'au port de Kabara, situé dans le coude du Niger, où le personnel des flottilles ne fût en mouvement. Certes, si l'*Albatros* eût pris terre, il aurait été mis en pièces.

Pendant quelques kilomètres, des bandes criardes de cigognes, de francolin et d'ibis l'escortèrent en luttant de vitesse avec lui ; mais son vol rapide les eut bientôt distancés.

Le soir venu, l'air fut troublé par le mugissement de nombreux troupeaux d'éléphants et de buffles, qui parcouraient ce territoire, dont la fécondité est vraiment merveilleuse.

Durant vingt-quatre heures, toute la région, renfermée entre le méridien zéro et le deuxième degré dans le crochet du Niger, se déroula sous l'*Albatros*.

En vérité, si quelque géographe avait eu à sa disposition un semblable appareil, avec quelle facilité il aurait pu faire le levé topographique de ce pays, obtenir des cotes d'altitude, fixer le cours des fleuves et de leurs affluents, déterminer la position des villes et des villages ! Alors, plus de ces grands vides sur les cartes de l'Afrique centrale, plus de blancs à teintes pâles, à lignes de pointillé, plus de ces désignations vagues, qui font le désespoir des cartographes !

Le 11, dans la matinée, l'*Albatros* dépassa les montagnes de la Guinée septentrionale, resserrée entre le Soudan et le golfe qui porte son nom. A l'horizon se profilaient confusément les monts Kong du royaume de Dahomey.

Depuis le départ de Tombouctou, Uncle Prudent et Phil Evans avaient pu constater que la direction avait toujours été du nord au sud. De là, cette conclusion que, si elle ne se modifiait pas, ils rencontreraient, six degrés au delà, la ligne équinoxiale. L'*Albatros* allait-il donc encore abandonner les continents et se lancer, non plus sur une mer de Behring, une mer Caspienne, une mer du Nord ou une Méditerranée, mais au-dessus de l'Océan Atlantique ?

Cette perspective n'était pas pour apaiser les deux collègues, dont les chances de fuite deviendraient nulles alors.

Cependant l'*Albatros* faisait petite route, comme s'il hésitait au moment de quitter la terre africaine. Est-ce que l'ingénieur songeait à revenir en arrière ? Non ! Mais son attention était particulièrement attirée sur ce pays qu'il traversait alors.

On sait, — et il le savait aussi, — ce qu'est le royaume du Dahomey, l'un des plus puissants du littoral ouest de l'Afrique. Assez fort pour avoir pu lutter avec son voisin, le royaume des Aschantis, ses limites sont restreintes cependant, puisqu'il ne compte que cent vingt lieues du sud au nord et soixante de l'est à l'ouest; mais sa population comprend de sept à huit cent mille habitants, depuis qu'il s'est adjoint les territoires indépendants d'Ardrah et de Wydah.

S'il n'est pas grand, ce royaume de Dahomey, il a souvent fait parler de lui. Il est célèbre par les cruautés effroyables qui marquent ses fêtes annuelles, par ses sacrifices humains, épouvantables hécatombes, destinées à honorer le souverain qui s'en va et le souverain qui le remplace. Il est même de bonne politesse, lorsque le roi de Dahomey reçoit la visite de quelque haut personnage ou d'un ambassadeur étranger, qu'il lui fasse la surprise d'une douzaine de têtes coupées en son honneur, — et coupées par le ministre de la justice, le « minghan », qui s'acquitte à merveille de ces fonctions de bourreau.

Or, à l'époque où l'*Albatros* passait la frontière du Dahomey, le souverain Bâhadou venait de mourir, et toute la population allait procéder à l'intronisation de son successeur. De là, un grand mouvement dans tout le pays, mouvement qui n'avait pas échappé à Robur.

En effet, de longues files de Dahomiens des campagnes se dirigeaient alors vers Abomey, la capitale du royaume. Routes bien entretenues, qui rayonnent entre de vastes plaines couvertes d'herbes géantes, immenses champs de manioc, forêts magnifiques de palmiers, de cocotiers, de mimosas, d'orangers, de manguiers, tel était le pays, dont les parfums montaient jusqu'à l'*Albatros*, tandis que, par milliers, perruches et cardinaux s'envolaient de toute cette verdure.

L'ingénieur, penché au-dessus de la rambarde, absorbé dans ses réflexions, n'échangeait que peu de mots avec Tom Turner.

Il ne semblait pas, d'ailleurs, que l'*Albatros* eût le privilège d'attirer l'attention de ces masses mouvantes, le plus souvent invisibles sous le dôme impénétrable des arbres. Cela venait, sans doute, de ce qu'il se tenait à une assez grande altitude au milieu de légers nuages.

Vers onze heures du matin, la capitale apparut dans sa ceinture de murailles, défendue par un fossé mesurant douze milles de tour, rues larges et régulièrement tracées sur un sol plat, grande place dont le côté nord est occupé par le palais du roi. Ce vaste ensemble de constructions est dominé par une terrasse, non loin de la case des sacrifices. Pendant les jours de fête, c'est du haut de cette terrasse qu'on jette au peuple des prisonniers attachés dans des corbeilles d'osier, et on s'imagineraît malaisément avec quelle furie ces malheureux sont mis en pièces.

Dans une partie des cours qui divisent le palais du souverain, sont logées quatre mille guerrières, un des contingents de l'armée royale, — non le moins courageux.

S'il est contestable qu'il y ait des Amazones sur le fleuve de ce nom, ce n'est plus douteux au Dahomey. Les unes portent la chemise bleue, l'écharpe bleue ou rouge, le caleçon blanc rayé de bleu, la calotte blanche, la cartouchière attachée à la ceinture; les autres, chasseresses d'éléphants, sont armées de la lourde carabine, du poignard à lame courte, et de deux cornes d'antilope fixées à leur tête par un cercle de fer; celles-ci, les artilleuses, ont la tunique mi-partie bleue et rouge, et pour arme le tromblon, avec de vieux canons de fonte; celles-là, enfin, bataillon de jeunes filles, à tuniques bleues, à culottes blanches, sont de véritables vestales, pures comme Diane, et, comme elle, armées d'arcs et de flèches.

Qu'on ajoute à ces Amazones cinq à six mille hommes en caleçons, en chemises de cotonnade, avec une étoffe nouée à la taille, et on aura passé en revue l'armée dahomienne.

Abomey était, ce jour-là, absolument déserte. Le souverain, le personnel royal, l'armée masculine et féminine, la population, avaient quitté la capitale pour envahir, à quelques milles de là, une vaste plaine entourée de bois magnifiques.

C'est sur cette plaine que devait s'accomplir la reconnaissance du nouveau roi. C'est là que des milliers de prisonniers, faits dans les dernières razzias, allaient être immolés en son honneur.

Il était deux heures environ, lorsque l'*Albatros*, arrivé au-dessus de la plaine,

commença à descendre au milieu de quelques vapeurs qui le dérobaient encore aux yeux des Dahomiens.

Ils étaient là soixante mille, au moins, venus de tous les points du royaume, de Widah, de Kerapay, d'Ardras, de Tombory, des villages les plus éloignés.

Le nouveau roi, — un vigoureux gaillard, nommé Bou-Nadi, — âgé de vingt-cinq ans, occupait un tertre ombragé d'un groupe d'arbres à large ramure. Devant lui se pressait sa nouvelle cour, son armée mâle, ses amazones, tout son peuple.

Au pied du tertre, une cinquantaine de musiciens jouaient de leurs instruments barbares, défenses d'éléphants qui rendent un son rauque, tambours tendus d'une peau de biche, calebasses, guitares, clochettes frappées d'une languette de fer, flûtes de bambou dont l'aigre sifflet dominait tout l'ensemble. Puis, à chaque instant, décharges de fusils et de tromblons, décharges des canons dont les affûts tressautaient au risque d'écraser les artilleuses, enfin brouhaha général et clameurs si intenses qu'elles auraient dominé les éclats de la foudre.

Dans un coin de la plaine, sous la garde des soldats, étaient entassés les captifs chargés d'accompagner dans l'autre monde le roi défunt, auquel la mort ne doit rien faire perdre des privilèges de la souveraineté. Aux obsèques de Ghozo, père de Bâhadou, son fils lui en avait envoyé trois mille. Bou-Nadi ne pouvait faire moins pour son prédécesseur. Ne faut-il pas de nombreux messagers pour rassembler non seulement les Esprits, mais tous les hôtes du ciel, conviés à faire cortège au monarque divinisé?

Pendant une heure, il n'y eut que discours, harangues, palabres, coupés de danses exécutées, non seulement par les bayadères attitrées, mais aussi par les amazones qui y déployèrent une grâce toute belliqueuse.

Mais le moment de l'hécatombe approchait. Robur, qui connaissait les sanglantes coutumes de Dahomey, ne perdait pas de vue les captifs, hommes, femmes, enfants, réservés à cette boucherie.

Le minghan se tenait au pied du tertre. Il brandissait son sabre d'exécuteur à lame courbe, surmonté d'un oiseau de métal, dont le poids rend la volte plus assurée.

Cette fois, il n'était pas seul. Il n'aurait pu suffire à la besogne. Auprès de lui étaient groupés une centaine de bourreaux, habiles à trancher les têtes d'un seul coup.

Cependant l'*Albatros* se rapprochait peu à peu, obliquement, en modérant, ses hélices suspensives et propulsives. Bientôt il sortit de la couche des nuages qui le cachaient à moins de cent mètres de terre, et, pour la première fois, il apparut.

Contrairement à ce qui se passait d'habitude, ces féroces indigènes ne virent en lui qu'un être céleste descendu tout exprès pour rendre hommage au roi Bâhadou.

Alors enthousiasme indescriptible, appels interminables, supplications bruyantes, prières générales, adressées à ce surnaturel hippogriffe qui venait sans doute prendre le corps du roi défunt afin de le transporter dans les hauteurs du ciel dahomien.

En ce moment, la première tête vola sous le sabre du minghan. Puis, d'autres prisonniers furent amenés par centaines devant leurs horribles bourreaux.

Soudain, un coup de fusil partit de l'*Albatros*. Le ministre de la justice tomba, la face contre terre.

« Bien visé, Tom ! dit Robur.

— Bah!... Dans le tas ! » répondit le contremaître.

Ses camarades, armés comme lui, étaient prêts à tirer au premier signal de l'ingénieur.

Mais un revirement s'était fait dans la foule. Elle avait compris. Ce monstre ailé, ce n'était point un Esprit favorable, c'était un Esprit hostile à ce bon peuple du Dahomey. Aussi, après la chute du minghan, des cris de représailles s'élevèrent-ils de toutes parts. Presque aussitôt, une fusillade éclata au-dessus de la plaine.

Ces menaces n'empêchèrent pas l'*Albatros* de descendre audacieusement à moins de cent cinquante pieds du sol. Uncle Prudent et Phil Evans, quels que fussent leurs sentiments envers Robur, ne pouvaient que s'associer à une pareille œuvre d'humanité.



Un curieux phénomène de lueurs crépusculaires... (Page 149.)

« Oui ! délivrons les prisonniers ! s'écrièrent-ils.

— C'est mon intention ! » répondit l'ingénieur.

Et les fusils à répétition de l'*Albatros*, entre les mains des deux collègues comme entre les mains de l'équipage, commencèrent un feu de mousqueterie, dont pas une balle n'était perdue au milieu de cette masse humaine. Et même la petite pièce d'artillerie du bord, braquée sous son angle le plus fermé, envoya à propos quelques boîtes à mitraille qui firent merveille.



L'Albatros enveloppé dans le tourbillon... (Page 151.)

Aussitôt les prisonniers, sans rien comprendre à ce secours venu d'en haut, rompirent leurs liens, pendant que les soldats ripostaient aux feux de l'aéronef. L'hélice antérieure fut traversée d'une balle, tandis que quelques autres projectiles l'atteignaient en pleine coque. Frycollin, caché au fond de sa cabine, faillit même être touché à travers la paroi du roufle.

« Ah ! ils veulent en goûter ! » s'écria Tom Turner.

Et, s'affalant dans la soute aux munitions, il revint avec une douzaine de car-

touches de dynamite qu'il distribua à ses camarades. A un signe de Robur, ces cartouches furent lancées au-dessus du tertre, et, en heurtant le sol, elles éclatèrent comme de petits obus.

Quelle déroute du roi, de la cour, de l'armée, du peuple, en proie à une épouvante que ne justifiait que trop une pareille intervention ! Tous avaient cherché refuge sous les arbres, pendant que les prisonniers s'enfuyaient, sans que personne songeât à les poursuivre.

Ainsi furent troublées les fêtes en l'honneur du nouveau roi de Dahomey. Ainsi Uncle Prudent et Phil Evans durent reconnaître de quelle puissance disposait un tel appareil, et quels services il pouvait rendre à l'humanité.

Ensuite, l'*Albatros* remonta tranquillement dans la zone moyenne ; il passa au-dessus de Wydah, et il eut bientôt perdu de vue cette côte sauvage que les vents de sud-ouest entourent d'un inabordable ressac.

Il planait sur l'Atlantique.

XIII

DANS LEQUEL UNCLE PRUDENT ET PHIL EVANS TRAVERSENT TOUT UN OcéAN, SANS AVOIR LE MAL DE MER.

Oui, l'Atlantique ! Les craintes des deux collègues s'étaient réalisées. Il ne semblait pas, d'ailleurs, que Robur éprouvât la moindre inquiétude à s'aventurer au-dessus de ce vaste Océan. Cela n'était pas pour le préoccuper, ni ses hommes, qui devaient avoir l'habitude de pareilles traversées. Déjà ils étaient tranquillement rentrés dans le poste. Aucun cauchemar ne dut troubler leur sommeil.

Où allait l'*Albatros* ? Ainsi que l'avait dit l'ingénieur, devait-il donc faire plus que le tour du monde ? En tout cas, il faudrait bien que ce voyage se terminât

quelque part. Que Robur passât sa vie dans les airs, à bord de l'aéronef et n'atterrît jamais, cela n'était pas admissible. Comment eût-il pu renouveler ses approvisionnements en vivres et munitions, sans parler des substances nécessaires au fonctionnement des machines ? Il fallait, de toute nécessité, qu'il eût une retraite, un port de relâche, si l'on veut, en quelque endroit ignoré et inaccessible du globe, où l'*Albatros* pouvait se réapprovisionner. Qu'il eût rompu toute relation avec les habitants de la terre, soit ! mais avec tout point de la surface terrestre, non !

S'il en était ainsi, où gisait ce point ? Comment l'ingénieur avait-il été amené à le choisir ? Y était-il attendu par une petite colonie dont il était le chef ? Pouvait-il y recruter un nouveau personnel ? Et d'abord, pourquoi ces gens, d'origines diverses, s'étaient-ils attachés à sa fortune ? Puis, de quelles ressources disposait-il pour avoir pu fabriquer un aussi coûteux appareil, dont la construction avait été tenue si secrète ? Il est vrai, son entretien ne semblait pas être dispendieux. A bord, on vivait d'une existence commune, d'une vie de famille, en gens heureux qui ne se cachaient pas de l'être. Mais enfin, quel était ce Robur ? D'où venait-il ? Quel avait été son passé ? Autant d'énigmes impossibles à résoudre, et celui qui en était l'objet ne consentirait jamais, sans doute, à en donner le mot.

Qu'on ne s'étonne donc pas si cette situation, toute faite de problèmes insolubles, devait surexciter les deux collègues. Se sentir ainsi emportés dans l'inconnu, ne pas entrevoir l'issue d'une pareille aventure, douter même si jamais elle aurait une fin, être condamnés à l'aviation perpétuelle, n'y avait-il pas de quoi pousser à quelque extrémité terrible le président et le secrétaire du Weldon-Institute ?

En attendant, depuis cette soirée du 11 juillet, l'*Albatros* filait au-dessus de l'Atlantique. Le lendemain, lorsque le soleil apparut, il se leva sur cette ligne circulaire où viennent se confondre le ciel et l'eau. Pas une seule terre en vue, si vaste que fût le champ de vision. L'Afrique avait disparu sous l'horizon du nord.

Lorsque Frycollin se fut hasardé hors de sa cabine, lorsqu'il vit toute cette mer au-dessous de lui, la peur le reprit au galop. Au-dessous n'est pas

le mot juste, mieux vaudrait dire autour de lui, car, pour un observateur placé dans ces zones élevées, l'abîme semble l'entourer de toutes parts, et l'horizon, relevé à son niveau, semble reculer, sans qu'on puisse jamais en atteindre les bords.

Sans doute, Frycollin ne s'expliquait pas physiquement cet effet, mais il le sentait moralement. Cela suffisait pour provoquer en lui « cette horreur de l'abîme », dont certaines natures, braves cependant, ne peuvent se dégager. En tout cas, par prudence, le nègre ne se répandit pas en récriminations. Les yeux fermés, les bras tâtonnants, il rentra dans sa cabine avec la perspective d'y rester longtemps.

En effet, sur les trois cent soixante-quatorze millions cinquante-sept mille neuf cent douze mètres carrés¹ qui représentent la superficie des mers, l'Atlantique en occupe plus du quart. Or, il ne semblait pas que l'ingénieur fût pressé dorénavant. Aussi n'avait-il pas donné ordre de pousser l'appareil à toute vitesse. D'ailleurs, l'*Albatros* n'aurait pu retrouver la rapidité qui l'avait emporté au-dessus de l'Europe à raison de deux cents kilomètres à l'heure. En cette région où dominant les courants du sud-ouest, il avait le vent debout, et, bien que ce vent fût faible encore, il ne laissait pas de lui donner prise.

Dans cette zone intertropicale, les plus récents travaux des météorologistes, appuyés sur un grand nombre d'observations, ont permis de reconnaître qu'il y a une convergence des alizés, soit vers le Sahara, soit vers le golfe du Mexique. En dehors de la région des calmes, où ils viennent de l'ouest et portent vers l'Afrique, où ils viennent de l'est et portent vers le Nouveau Monde, — au moins durant la saison chaude.

L'*Albatros* ne chercha donc point à lutter contre les brises contraires de toute la puissance de ses propulseurs. Il se contenta d'une allure modérée, qui dépassait, d'ailleurs, celle des plus rapides Transatlantiques.

Le 13 juillet, l'aéronef traversa la ligne équinoxiale, — ce qui fut annoncé à tout le personnel.

C'est ainsi que Uncle Prudent et Phil Evans apprirent qu'ils venaient de

1. La surface des terres est de 136,051,371 kilomètres carrés.

quitter l'hémisphère boréal pour l'hémisphère austral. Ce passage de la ligne, n'entraîna aucune des épreuves et cérémonies dont il est accompagné à bord de certains navires de guerre ou de commerce.

Seul, François Tapage se contenta de verser une pinte d'eau dans le cou de Frycollin; mais, comme ce baptême fut suivi de quelques verres de gin, le nègre se déclara prêt à passer la ligne autant de fois qu'on le voudrait, pourvu que ce ne fût pas sur le dos d'un oiseau mécanique qui ne lui inspirait aucune confiance.

Dans la matinée du 15, l'*Albatros* fila entre les îles de l'Ascension et de Sainte-Hélène, — toutefois plus près de cette dernière, dont les hautes terres se montrèrent à l'horizon pendant quelques heures.

Certes, à l'époque où Napoléon était au pouvoir des Anglais, s'il eût existé un appareil analogue à celui de l'ingénieur Robur, Hudson Lowe, en dépit de ses insultantes précautions, aurait bien pu voir son illustre prisonnier lui échapper par la voie des airs!

Pendant les soirées des 16 et 17 juillet, un curieux phénomène de lueurs crépusculaires se produisit à la tombée du jour. Sous une latitude plus élevée, on aurait pu croire à l'apparition d'une aurore boréale. Le soleil, à son coucher, projeta des rayons multicolores, dont quelques-uns s'imprégnaient d'une ardente couleur verte.

Était-ce un nuage de poussières cosmiques que la terre traversait alors et qui réfléchissaient les dernières clartés du jour? Quelques observateurs ont donné cette explication aux lueurs crépusculaires. Mais cette explication n'aurait pas été maintenue, si ces savants se fussent trouvés à bord de l'aéronef.

Examen fait, il fut constaté qu'il y avait en suspension dans l'air de petits cristaux de pyroxène, des globules vitreux, de fines particules de fer magnétique, analogues aux matières que rejettent certaines montagnes ignivomes. Dès lors, nul doute qu'un volcan en éruption n'eût projeté dans l'espace ce nuage, dont les corpuscules cristallins produisaient le phénomène observé — nuage que les courants aériens tenaient alors en suspension au-dessus de l'Atlantique.

Au surplus, pendant cette partie du voyage plusieurs autres phénomènes

furent encore observés. A diverses reprises, certaines nuées donnaient au ciel une teinte grise d'un singulier aspect; puis, si l'on dépassait ce rideau de vapeurs, sa surface apparaissait toute mamelonnée de volutes éblouissantes d'un blanc cru, semées de petites paillettes solidifiées — ce qui, sous cette latitude, ne peut s'expliquer que par une formation identique à celle de la grêle.

Dans la nuit du 17 au 18, apparition d'un arc-en-ciel lunaire d'un jaune verdâtre, par suite de la position de l'aéronef entre la pleine lune et un réseau de pluie fine qui se volatilisait avant d'avoir atteint la mer.

De ces divers phénomènes, pouvait-on conclure à un prochain changement de temps? Peut-être. Quoi qu'il en soit, le vent, qui soufflait du sud-ouest depuis le départ de la côte d'Afrique, avait commencé à calmir dans les régions de l'Équateur. En cette zone tropicale, il faisait extrêmement chaud. Robur alla donc chercher la fraîcheur dans des couches plus élevées. Encore fallait-il s'abriter contre les rayons du soleil dont la projection directe n'eût pas été supportable.

Cette modification dans les courants aériens faisait certainement pressentir que d'autres conditions climatiques se présenteraient au delà des régions équinoxiales. Il faut, d'ailleurs, observer que le mois de juillet de l'hémisphère austral, c'est le mois de janvier de l'hémisphère boréal, c'est-à-dire le cœur de l'hiver. L'*Albatros*, s'il descendait plus au sud, allait bientôt en éprouver les effets.

Du reste, la mer « sentait cela », comme disent les marins. Le 18 juillet, au delà du Tropique du Capricorne, un autre phénomène se manifesta, dont un navire eût pu prendre quelque effroi.

Une étrange succession de lames lumineuses se propageait à la surface de l'océan avec une rapidité telle qu'on ne pouvait l'estimer à moins de soixante milles à l'heure. Ces lames chevauchaient à une distance de quatre-vingts pieds l'une de l'autre, en traçant de longs sillons de lumière. Avec la nuit qui commençait à venir, un intense reflet montait jusqu'à l'*Albatros*. Cette fois, il aurait pu être pris pour quelque bolide enflammé. Jamais Robur n'avait eu l'occasion de planer sur une mer de feu, — feu sans chaleur qu'il n'eut pas besoin de fuir en s'élevant dans les hauteurs du ciel.

L'électricité devait être la cause de ce phénomène, car on ne pouvait l'attribuer à la présence d'un banc de frai de poissons ou d'une nappe de ces animalcules dont l'accumulation produit la phosphorescence.

Cela donnait à supposer que la tension électrique de l'atmosphère devait être alors très considérable.

Et, en effet, le lendemain, 19 juillet, un bâtiment se fût peut-être trouvé en perdition sur cette mer. Mais l'*Albatros* se jouait des vents et des lames, semblable au puissant oiseau dont il portait le nom. S'il ne lui plaisait pas de se promener à leur surface comme les pétrels, il pouvait, comme les aigles, trouver dans les hautes couches le calme et le soleil.

A ce moment, le quarante-septième parallèle sud avait été dépassé. Le jour ne durait pas plus de sept à huit heures. Il devait diminuer à mesure qu'on approcherait des régions antarctiques.

Vers une heure de l'après-midi, l'*Albatros* s'était sensiblement abaissé pour chercher un courant plus favorable. Il volait au-dessus de la mer à moins de cent pieds de sa surface.

Le temps était calme. En de certains endroits du ciel, de gros nuages noirs, mamelonnés à leur partie supérieure, se terminaient par une ligne rigide, absolument horizontale. De ces nuages s'échappaient des protubérances allongées, dont la pointe semblait attirer l'eau qui bouillonnait au-dessous en forme de buisson liquide.

Tout à coup, cette eau s'élança, affectant la forme d'une énorme ampoulette.

En un instant, l'*Albatros* fut enveloppé dans le tourbillon d'une gigantesque trombe, à laquelle une vingtaine d'autres, d'un noir d'encre, vinrent faire cortège. Par bonheur, le mouvement giratoire de cette trombe était inverse de celui des hélices suspensives, sans quoi celles-ci n'auraient plus eu d'action, et l'aéronef eût été précipité dans la mer; mais il se mit à tourner sur lui-même avec une effroyable rapidité.

Cependant le danger était immense et peut-être impossible à conjurer, puisque l'ingénieur ne pouvait se dégager de la trombe dont l'aspiration le retenait en dépit des propulseurs. Les hommes, projetés par la force centri-

fuge aux deux bouts de la plate-forme, durent se retenir aux montants pour ne point être emportés.

« Du sang-froid ! » cria Robur.

Il en fallait, — de la patience aussi.

Uncle Prudent et Phil Evans, qui venaient de quitter leur cabine, furent repoussés à l'arrière, au risque d'être lancés par-dessus le bord.

En même temps qu'il tournait, l'*Albatros* suivait le déplacement de ces trombes qui pivotaient avec une vitesse dont ses hélices auraient pu être jalouses. Puis, s'il échappait à l'une, il était repris par une autre, avec menace d'être disloqué ou mis en pièces.

« Un coup de canon !... » cria l'ingénieur.

Cet ordre s'adressait à Tom Turner. Le contremaître s'était accroché à la petite pièce d'artillerie, montée au milieu de la plate-forme, où les effets de la force centrifuge étaient peu sensibles. Il comprit la pensée de Robur. En un instant, il eut ouvert la culasse du canon dans laquelle il glissa une gargousse qu'il tira du caisson fixé à l'affût. Le coup partit, et soudain se fit l'effondrement des trombes, avec le plafond de nuages qu'elles semblaient porter sur leur faite.

L'ébranlement de l'air avait suffi à rompre le météore, et l'énorme nuée, se résolvant en pluie, raya l'horizon de stries verticales, immense filet liquide tendu de la mer au ciel.

L'*Albatros*, libre enfin, se hâta de remonter de quelques centaines de mètres.

« Rien de brisé à bord ? demanda l'ingénieur.

— Non, répondit Tom Turner ; mais voilà un jeu de toupie hollandaise et de raquette qu'il ne faudrait pas recommencer ! »

En effet, pendant une dizaine de minutes, l'*Albatros* avait été en perdition. N'eût été sa solidité extraordinaire, il aurait péri dans ce tourbillon des trombes.

Pendant cette traversée de l'Atlantique, combien les heures étaient longues, quand aucun phénomène n'en venait rompre la monotonie ! D'ailleurs, les jours diminuaient sans cesse, et le froid devenait vif. Uncle Prudent et Phil Evans voyaient peu Robur. Enfermé dans sa cabine, l'ingénieur s'occupait

à relever sa route, à pointer sur ses cartes la direction suivie, à reconnaître sa position toutes les fois qu'il le pouvait, à noter les indications des baromètres, des thermomètres, des chronomètres, enfin à porter sur le livre de bord tous les incidents du voyage.

Quant aux deux collègues, bien encapuchonnés, ils cherchaient sans cesse à apercevoir quelque terre dans le sud.

De son côté, sur la recommandation expresse de Uncle Prudent, Frycollin essayait de tâter le maître-coq à l'endroit de l'ingénieur. Mais comment faire fonds sur ce que disait ce Gascon de François Tapage ? Tantôt Robur était un ancien ministre de la République Argentine, un chef de l'Amirauté, un président des États-Unis mis à la retraite, un général Espagnol en disponibilité, un vice-roi des Indes qui avait recherché une plus haute position dans les airs. Tantôt il possédait des millions, grâce aux razzias opérées avec sa machine, et il était signalé à la vindicte publique. Tantôt il s'était ruiné à confectionner cet appareil et serait forcé de faire des ascensions publiques pour rattraper son argent. Quant à la question de savoir s'il s'arrêterait jamais quelque part, non ! Mais il avait l'intention d'aller dans la lune, et, là, s'il trouvait quelque localité à sa convenance, il s'y fixerait.

« Hein ! Fry !... mon camarade !... Cela te fera-t-il plaisir d'aller voir ce qui se passe là-haut ?

— Je n'irai pas !... Je refuse !... répondait l'imbécile, qui prenait au sérieux toutes ces bourdes.

— Et pourquoi, Fry, pourquoi ? Nous te marierions avec quelque belle et jeune lunarienne !... Tu ferais souche de nègres ! »

Et, quand Frycollin rapportait ces propos à son maître, celui-ci voyait bien qu'il ne pourrait obtenir aucun renseignement sur Robur. Il ne songeait donc plus qu'à se venger.

« Phil, dit-il un jour à son collègue, il est bien prouvé maintenant que toute fuite est impossible ?

— Impossible, Uncle Prudent.

— Soit ! mais un homme s'appartient toujours, et, s'il le faut, en sacrifiant sa vie...

— Si ce sacrifice est à faire, qu'il soit fait au plus tôt ! répondit Phil Evans, dont le tempérament, si froid qu'il fût, n'en pouvait supporter davantage. Oui ! il est temps d'en finir !... Où va l'*Albatros* ?... Le voici qui traverse obliquement l'Atlantique, et, s'il se maintient dans cette direction, il atteindra le littoral de la Patagonie, puis les rivages de la Terre de Feu... Et après ?... Se lancera-t-il au-dessus de l'Océan Pacifique, ou ira-t-il s'aventurer vers les continents du pôle austral ?... Tout est possible avec ce Robur !... Nous serions perdus alors !... C'est donc un cas de légitime défense, et, si nous devons périr...

-- Que ce ne soit pas, répondit Uncle Prudent, sans nous être vengés, sans avoir anéanti cet appareil avec tous ceux qu'il porte ! »

Les deux collègues en étaient arrivés là à force de fureur impuissante, de rage concentrée en eux. Oui ! puisqu'il le fallait, ils se sacrifieraient pour détruire l'inventeur et son secret ! Quelques mois, ce serait donc tout ce qu'aurait vécu ce prodigieux aéronef, dont ils étaient bien contraints de reconnaître l'incontestable supériorité en locomotion aérienne !

Or, cette idée s'était si bien incrustée dans leur esprit qu'ils ne pensaient plus qu'à la mettre à exécution. Et comment ? En s'emparant de l'un des engins explosifs, emmagasinés à bord, avec lequel ils feraient sauter l'appareil ? Mais encore fallait-il pouvoir pénétrer dans la soute aux munitions.

Heureusement, Frycollin ne soupçonnait rien de ces projets. A la pensée de l'*Albatros* faisant explosion dans les airs, il eût été capable de dénoncer son maître !

Ce fut le 23 juillet que la terre réapparut dans le sud-ouest, à peu près vers le cap des Vierges, à l'entrée du détroit de Magellan. Au delà du cinquante-quatrième parallèle, à cette époque de l'année, la nuit durait déjà près de dix-huit heures, et la température s'abaissait en moyenne à six degrés au-dessous de zéro.

Tout d'abord, l'*Albatros*, au lieu de s'enfoncer plus avant dans le sud, suivit les méandres du détroit comme s'il eût voulu gagner le Pacifique. Après avoir passé au-dessus de la baie de Lomas, laissé le mont Gregory dans le nord et les monts Brecknocks dans l'ouest, il reconnut Punta Arena, petit village

chilien, au moment où l'église sonnait à toute volée, puis, quelques heures plus tard, l'ancien établissement de Port-Famine.

Si les Patagons, dont les feux se voyaient ça et là, ont réellement une taille au-dessus de la moyenne, les passagers de l'aéronef n'en purent juger, puisque l'altitude en faisait des nains.

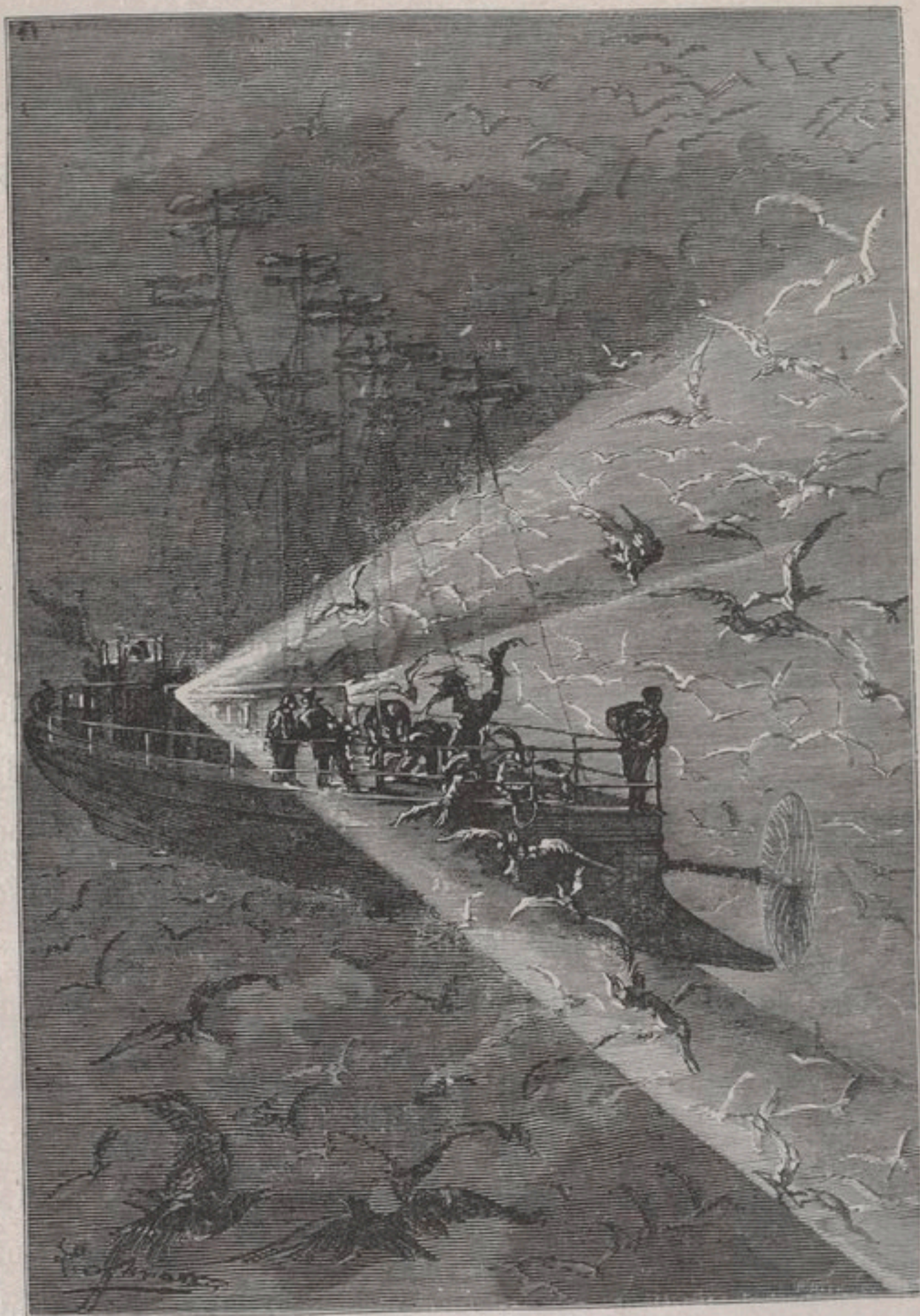
Mais, pendant les si courtes heures de ce jour austral, quel spectacle ! Montagnes abruptes, pics éternellement neigeux avec d'épaisses forêts étagées sur leurs flancs, mers intérieures, baies formées entre les presqu'îles et les îles de cet archipel, ensemble des terres de Clarence, Dawson, Désolation, canaux et passes, innombrables caps et promontoires, tout ce fouillis inextricable dont la glace faisait déjà une masse solide, depuis le Cap Forward qui termine le continent américain, jusqu'au cap Horn où finit le Nouveau Monde !

Cependant, une fois arrivé à Port-Famine, il fut constant que l'*Albatros* allait reprendre sa route vers le sud. Passant entre le mont Tarn de la presqu'île de Brunswik et le mont Graves, il se dirigea droit vers le mont Sarmiento, pic énorme, encapuchonné de glaces, qui domine le détroit de Magellan, à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer.

C'était le pays des Pécherais ou Fuégiens, ces indigènes qui habitent la Terre de Feu.

Six mois plus tôt, en plein été, lors des longs jours de quinze à seize heures, combien cette terre se fût montrée belle et fertile, surtout dans sa partie méridionale ! Partout alors, des vallées et des pâturages qui pourraient nourrir des milliers d'animaux, des forêts vierges, aux arbres gigantesques, bouleaux, hêtres, frênes, cyprès, fougères arborescentes, des plaines que parcourent les bandes de guanaques, de vigognes et d'autruches ; puis, des armées de pingouins, des myriades de volatiles. Aussi, lorsque l'*Albatros* mit en activité ses fanaux électriques, rotches, guillemots, canards, oies, vinrent-ils se jeter à bord, — cent fois de quoi remplir l'office de François Tapage.

De là, un surcroît de besogne pour le maître-coq qui savait apprêter ce gibier de manière à lui enlever son goût huileux. Surcroît de besogne également pour Frycollin qui ne put se refuser à plumer douzaines sur douzaines de ces intéressants volatiles.



Lorsque l'Albatros mit en activité ses fanaux électriques... (Page 155.)

Ce jour-là, au moment où le soleil allait se coucher, vers trois heures de l'après-midi, apparut un vaste lac, encadré dans une bordure de forêts superbes. Ce lac était alors entièrement glacé, et quelques indigènes, leurs longues raquettes aux pieds, glissaient rapidement à la surface.

En réalité, à la vue de l'appareil, ces Fuégiens, au comble de l'épouvante, fuyaient en toutes directions, et, quand ils ne pouvaient fuir, ils se cachaient, ils se terraient comme des animaux.



On vit un des naufragés se relever... (Page 162.)

L'*Albatros* ne cessa de marcher vers le sud, au delà du canal de Beagle, plus loin que l'île de Navarin, dont le nom grec détonne quelque peu entre les noms rudes de ces terres lointaines, plus loin que l'île de Wollaston, baignée par les dernières eaux du Pacifique. Enfin, après avoir franchi sept mille cinq cents kilomètres depuis la côte du Dahomey, il dépassa les extrêmes îlots de l'archipel de Magellan, puis, le plus avancé de tous vers le sud, dont la pointe est rongée d'un éternel ressac, le terrible cap Horn.

XIV

DANS LEQUEL L'ALBATROS FAIT CE QU'ON NE POURRA PEUT-ÊTRE
JAMAIS FAIRE.

On était, le lendemain, au 24 juillet. Or, le 24 juillet de l'hémisphère austral, c'est le 24 janvier de l'hémisphère boréal. De plus, le cinquante-sixième degré de latitude venait d'être laissé en arrière, et ce degré correspond au parallèle qui, dans le nord de l'Europe, traverse l'Écosse à la hauteur d'Édimbourg.

Aussi le thermomètre se tenait-il constamment dans une moyenne inférieure à zéro. Il avait donc fallu demander un peu de chaleur artificielle aux appareils destinés à chauffer les roufles de l'aéronef.

Il va sans dire également que, si la durée des jours tendait à s'accroître depuis le solstice du 21 juin de l'hiver austral, cette durée diminuait dans une proportion bien plus considérable, par ce fait que l'*Albatros* descendait vers les régions polaires.

En conséquence, peu de clarté, au-dessus de cette partie du Pacifique méridional qui confine au cercle antarctique. Donc, peu de vue, et, avec la nuit, un froid parfois très vif. Pour y résister, il fallait se vêtir à la mode des Esquimaux ou des Fuégiens. Aussi, comme ces accoutrements ne manquaient point à bord, les deux collègues, bien empaquetés, purent-ils rester sur la plate-forme, ne songeant qu'à leur projet, ne cherchant que l'occasion de l'exécuter. Du reste, ils voyaient peu Robur, et, depuis les menaces échangées de part et d'autre dans le pays de Tombouctou, l'ingénieur et eux ne se parlaient plus.

Quant à Frycollin, il ne sortait guère de la cuisine où François Tapage lui accordait une très généreuse hospitalité, — à la condition qu'il fît l'office

d'aide-coq. Cela n'allant pas sans quelques avantages, le nègre avait très volontiers accepté, avec la permission de son maître. D'ailleurs, ainsi enfermé, il ne voyait rien de ce qui se passait au dehors et pouvait se croire à l'abri du danger. Ne tenait-il pas de l'autruche, non seulement au physique par son prodigieux estomac, mais au moral par sa rare sottise ?

Maintenant, vers quel point du globe allait se diriger l'*Albatros* ? Était-il admissible qu'en plein hiver il osât s'aventurer au-dessus des mers australes ou des continents du pôle ? Dans cette glaciale atmosphère, en admettant que les agents chimiques des piles pussent résister à une pareille congélation, n'était-ce pas la mort pour tout son personnel, l'horrible mort par le froid ? Que Robur tentât de franchir le pôle pendant la saison chaude, passe encore ! Mais au milieu de cette nuit permanente de l'hiver antarctique, c'eût été l'acte d'un fou !

Ainsi raisonnaient le président et le secrétaire du Weldon-Institute, maintenant entraînés à l'extrémité de ce continent du Nouveau Monde, qui est toujours l'Amérique, mais non plus celle des États-Unis !

Oui ! qu'allait faire cet intraitable Robur ? Et n'était-ce pas le moment de terminer le voyage en détruisant l'appareil voyageur ?

Ce qui est certain, c'est que, pendant cette journée du 24 juillet, l'ingénieur eut de fréquents entretiens avec son contre-maître. A plusieurs reprises, Tom Turner et lui consultèrent le baromètre, — non plus, cette fois, pour évaluer la hauteur atteinte, mais pour relever les indications relatives au temps. Sans doute, quelques symptômes se produisaient dont il convenait de tenir compte.

Uncle Prudent crut aussi remarquer que Robur cherchait à inventorier ce qui lui restait d'approvisionnements en tous genres, aussi bien pour l'entretien des machines propulsives et suspensives de l'aéronef que pour celui des machines humaines, dont le fonctionnement ne devait pas être moins assuré à bord.

Tout cela semblait annoncer des projets de retour.

« De retour !... disait Phil Evans. En quel endroit ?

— Là où ce Robur peut se ravitailler, répondait Uncle Prudent.

— Ce doit être quelque île perdue de l'Océan Pacifique, avec une colonie de scélérats, dignes de leur chef.

— C'est mon avis, Phil Evans. Je crois, en effet, qu'il songe à laisser porter dans l'ouest, et, avec la vitesse dont il dispose, il aura rapidement atteint son but.

— Mais nous ne pourrons plus mettre nos projets à exécution... s'il y arrive...

— Il n'y arrivera pas, Phil Evans! »

Évidemment, les deux collègues avaient en partie deviné les plans de l'ingénieur. Pendant cette journée, il ne fut plus douteux que l'*Albatros*, après s'être avancé vers les limites de la mer Antarctique, allait définitivement rétrograder. Lorsque les glaces auraient envahi ces parages jusqu'au cap Horn, toutes les basses régions du Pacifique seraient couvertes d'icefields et d'icebergs. La banquise formerait alors une barrière impénétrable aux plus solides navires comme aux plus intrépides navigateurs.

Certes, en battant plus rapidement de l'aile, l'*Albatros* pouvait franchir les montagnes de glace, accumulées sur l'Océan, puis les montagnes de terre, dressées sur le continent du pôle — si c'est un continent qui forme la calotte australe. Mais, affronter, au milieu de la nuit polaire, une atmosphère qui peut se refroidir jusqu'à soixante degrés au-dessous de zéro, l'eût-il donc osé? Non, sans doute!

Aussi, après s'être avancé d'une centaine de kilomètres dans le sud, l'*Albatros* obliqua-t-il vers l'ouest, de manière à prendre direction sur quelque île inconnue des groupes du Pacifique.

Au-dessous de lui s'étendait la plaine liquide, jetée entre la terre américaine et la terre asiatique. En ce moment, les eaux avaient pris cette couleur singulière qui leur fait donner le nom de « mer de lait. » Dans la demi-ombre que ne parvenaient plus à dissiper les rayons affaiblis du soleil, toute la surface du Pacifique était d'un blanc laiteux. On eût dit d'un vaste champ de neige dont les ondulations n'étaient pas sensibles, vues de cette hauteur. Cette portion de mer eût été solidifiée par le froid, convertie en un immense icefield, que son aspect n'eût pas été différent.

On le sait maintenant, ce sont des myriades de particules lumineuses, de corpuscules phosphorescents, qui produisent ce phénomène. Ce qui pouvait surprendre, c'était de rencontrer cet amas opalescent ailleurs que dans les eaux de l'Océan Indien.

Soudain, le baromètre, après s'être tenu assez haut pendant les premières heures de la journée, tomba brusquement. Il y avait évidemment des symptômes dont un navire aurait dû se préoccuper, mais que pouvait dédaigner l'aéronef. Toutefois, on devait le supposer, quelque formidable tempête avait récemment troublé les eaux du Pacifique.

Il était une heure après midi, lorsque Tom Turner, s'approchant de l'ingénieur, lui dit :

« Master Robur, regardez donc ce point noir à l'horizon !... Là... tout à fait dans le nord de nous !... Ce ne peut être un rocher ? »

— Non, Tom, il n'y a pas de terres de ce côté.

— Alors ce doit être un navire ou tout au moins une embarcation. »

Uncle Prudent et Phil Evans, qui s'étaient portés à l'avant, regardaient le point indiqué par Tom Turner.

Robur demanda sa lunette marine et se mit à observer attentivement l'objet signalé.

« C'est une embarcation, dit-il, et j'affirmerais qu'il y a des hommes à bord.

— Des naufragés ? s'écria Tom.

— Oui ! des naufragés, qui auront été forcés d'abandonner leur navire, reprit Robur, des malheureux, ne sachant plus où est la terre, peut-être mourant de faim et de soif ! Eh bien ! il ne sera pas dit que l'*Albatros* n'aura pas essayé de venir à leur secours ! »

Un ordre fut envoyé au mécanicien et à ses deux aides. L'aéronef commença à s'abaisser lentement. A cent mètres il s'arrêta, et ses propulseurs le poussèrent rapidement vers le nord.

C'était bien une embarcation. Sa voile battait sur le mât. Faute de vent, elle ne pouvait plus se diriger. A bord, sans doute, personne n'avait la force de manier un aviron.

Au fond étaient cinq hommes, endormis ou immobilisés par la fatigue, à moins qu'ils ne fussent morts.

L'*Albatros*, arrivé au-dessus d'eux, descendit lentement.

A l'arrière de cette embarcation, on put lire alors le nom du navire auquel elle appartenait c'était, la *Jeannette*, de Nantes, un navire français que son équipage avait dû abandonner.

« Aoh ! » cria Tom Turner.

Et on devait l'entendre, car l'embarcation n'était pas à quatre-vingts pieds au-dessous de lui.

Pas de réponse.

« Un coup de fusil ! » dit Robur.

L'ordre fut exécuté, et la détonation se propagea longuement à la surface des eaux.

On vit alors un des naufragés se relever péniblement, les yeux hagards, une vraie face de squelette.

En apercevant l'*Albatros*, il eut tout d'abord le geste d'un homme épouvanté.

« Ne craignez rien ! cria Robur en français. Nous venons vous secourir !... Qui êtes-vous ? »

— Des matelots de la *Jeannette*, un trois-mâts-barque dont j'étais le second, répondit cet homme. Il y a quinze jours... nous l'avons quitté... au moment où il allait sombrer !... Nous n'avons plus ni eau ni vivres !... »

Les quatre autres naufragés s'étaient peu à peu redressés. Hâves, épuisés, dans un effrayant état de maigreur, ils levaient les mains vers l'aéronef.

« Attention ! » cria Robur.

Une corde se déroula de la plate-forme, et un seau, contenant de l'eau douce, fut affalé jusqu'à l'embarcation.

Les malheureux se jetèrent dessus et burent à même avec une avidité qui faisait mal à voir.

« Du pain !... du pain !... » crièrent-ils.

Aussitôt, un panier contenant quelques vivres, des conserves, un flacon de brandy, plusieurs pintes de café, descendit jusqu'à eux. Le second eut bien de la peine à les modérer dans l'assouvissement de leur faim.

Puis :

« Où sommes-nous ? »

— A cinquante milles de la côte du Chili et de l'archipel des Chonas, répondit Robur.

— Merci, mais le vent nous manque, et...

— Nous allons vous donner la remorque !

— Qui êtes-vous ?...

— Des gens qui sont heureux d'avoir pu vous venir en aide, » répondit simplement Robur.

Le second comprit qu'il y avait un incognito à respecter. Quant à cette machine volante, était-il donc possible qu'elle eût assez de force pour les remorquer ?

Oui ! et l'embarcation, attachée à un câble d'une centaine de pieds, fut entraînée vers l'est par le puissant appareil.

A dix heures du soir, la terre était en vue, ou plutôt on voyait briller les feux qui en indiquaient la situation. Il était venu à temps, ce secours du ciel, pour les naufragés de la *Jeannette*, et ils avaient bien le droit de croire que leur sauvetage tenait du miracle !

Puis, quand il les eut conduits à l'entrée des passes des îles Chonas, Robur leur cria de larguer la remorque — ce qu'ils firent en bénissant leurs sauveteurs, — et l'*Albatros* reprit aussitôt le large.

Décidément il avait du bon, cet aéronef, qui pouvait ainsi secourir des marins perdus en mer ! Quel ballon, si perfectionné qu'il fût, aurait été apte à rendre un pareil service ! Et, entre eux, Uncle Prudent et Phil Evans durent en convenir, bien qu'ils fussent dans une disposition d'esprit à nier même l'évidence.

Mer mauvaise toujours. Symptômes alarmants. Le baromètre tomba encore de quelques millimètres. Il y avait des poussées terribles de la brise qui sifflait violemment dans les engins hélicoptériques de l'*Albatros*, et refusait ensuite momentanément. En ces circonstances, un navire à voiles aurait eu déjà deux ris dans ses huniers et un ris dans sa misaine. Tout indiquait que le vent allait sauter dans le nord-ouest. Le tube du storm-glass commençait à se troubler d'une inquiétante façon.

A une heure du matin, le vent s'établît avec une extrême violence. Cependant, bien qu'il l'eût alors debout, l'aéronef, mû par ses propulseurs, put gagner encore contre lui et remonter à raison de quatre à cinq lieues par heure. Mais il n'aurait pas fallu lui demander davantage.

Très évidemment il se préparait un coup de cyclone, — ce qui est rare sous ces latitudes. Qu'on le nomme huracan sur l'Atlantique, typhon dans les mers de Chine, simoun au Sahara, tornade sur la côte occidentale, c'est toujours une tempête tournante — et redoutable. Oui ! redoutable pour tout bâtiment, saisi par ce mouvement giratoire qui s'accroît de la circonférence au centre et ne laisse qu'un seul endroit calme, le milieu de ce Maelström des airs.

Robur le savait. Il savait aussi qu'il était prudent de fuir un cyclone, en sortant de sa zone d'attraction par une ascension vers les couches supérieures. Jusqu'alors il y avait toujours réussi. Mais il n'avait pas une heure à perdre, pas une minute peut-être !

En effet la violence du vent s'accroissait sensiblement. Les lames, découronnées à leurs crêtes, faisaient courir une poussière blanche à la surface de la mer. Il était manifeste, aussi, que le cyclone, en se déplaçant, allait tomber vers les régions du pôle avec une vitesse effroyable.

« En haut ! dit Robur.

— En haut ! » répondit Tom Turner.

Une extrême puissance ascensionnelle fut communiquée à l'aéronef, et il s'éleva obliquement, comme s'il eût suivi un plan qui se fût incliné dans le sud-ouest.

En ce moment, le baromètre baissa encore, — une chute rapide de la colonne de mercure de huit, puis de douze millimètres. Soudain l'*Albatros* s'arrêta dans son mouvement ascensionnel.

A quelle cause était dû cet arrêt ? Évidemment à une pesée de l'air, à un formidable courant, qui, se propageant de haut en bas, diminuait la résistance du point d'appui.

Lorsqu'un steamer remonte un fleuve, son hélice produit un travail d'autant moins utile que le courant tend à fuir sous ses branches. Le recul est alors

considérable, et il peut même devenir égal à la dérive. Ainsi de l'*Albatros*, en ce moment.

Cependant Robur n'abandonna pas la partie. Ses soixante-quatorze hélices, agissant dans une simultanéité parfaite, furent portées à leur maximum de rotation. Mais, irrésistiblement attiré par le cyclone, l'appareil ne pouvait lui échapper. Durant de courtes accalmies, il reprenait son mouvement ascensionnel. Puis la lourde pesée l'emportait bientôt, et il retombait comme un bâtiment qui sombre. Et n'était-ce pas sombrer dans cette mer aérienne, au milieu d'une nuit dont les fanaux de l'aéronef ne rompaient la profondeur que sur un rayon restreint?

Évidemment, si la violence du cyclone s'accroissait encore, l'*Albatros* ne serait plus qu'un fêtu de paille indirigeable, emporté dans un de ces tourbillons qui déracinent les arbres, enlèvent les toitures, renversent des pans de murailles.

Robur et Tom ne pouvaient se parler que par signes. Uncle Prudent et Phil Evans, accrochés à la rambarde, se demandaient si le météore n'allait pas faire leur jeu en détruisant l'aéronef, et avec lui l'inventeur, et avec l'inventeur, tout le secret de son invention!

Mais, puisque l'*Albatros* ne parvenait pas à se dégager verticalement de ce cyclone, ne semblait-il pas qu'il n'avait eu qu'une chose à faire : gagner le centre, relativement calme, où il serait plus maître de ses manœuvres. Oui! mais, pour l'atteindre, il aurait fallu rompre ces courants circulaires qui l'entraînaient à leur périphérie. Possédait-il assez de puissance mécanique pour s'en arracher?

Soudain la partie supérieure du nuage creva. Les vapeurs se condensèrent en torrents de pluie.

Il était deux heures du matin. Le baromètre, oscillant avec des écarts de douze millimètres, était alors tombé à 709 — ce qui, en réalité, devait être diminué de la baisse due à la hauteur atteinte par l'aéronef au-dessus du niveau de la mer.

Phénomène assez rare, ce cyclone s'était formé hors des zones qu'il parcourt le plus habituellement, c'est-à-dire entre le trentième parallèle nord

et le vingt-sixième parallèle sud. Peut-être cela explique-t-il comment cette tempête tournante se changea subitement en une tempête rectiligne. Mais quel ouragan ! Le coup de vent du Connecticut du 22 mars 1882 eût pu lui être comparé, lui dont la vitesse fut de cent seize mètres à la seconde, soit plus de cent lieues à l'heure.

Il s'agissait donc de fuir vent arrière, comme un navire devant la tempête, ou plutôt de se laisser emporter par ce courant, que l'*Albatros* ne pouvait remonter et dont il ne pouvait sortir. Mais, à suivre cette imperturbable trajectoire, il fuyait vers le sud, il se jetait au-dessus de ces régions polaires dont Robur avait voulu éviter les approches, il n'était plus maître de sa direction, il irait où le porterait l'ouragan !

Tom Turner s'était mis au gouvernail. Il fallait toute son adresse pour ne pas embarder sur un bord ou sur l'autre.

Aux premières heures du matin, — si on peut appeler ainsi cette vague teinte qui nuança l'horizon, — l'*Albatros* avait franchi quinze degrés depuis le cap Horn, soit plus de quatre cents lieues, et il dépassait la limite du cercle polaire.

Là, dans ce mois de juillet, la nuit dure encore dix-neuf heures et demie. Le disque du soleil, sans chaleur, sans lumière, n'apparaît sur l'horizon que pour disparaître presque aussitôt. Au pôle, cette nuit se prolonge pendant cent soixante-dix-neuf jours. Tout indiquait que l'*Albatros* allait s'y plonger comme dans un abîme.

Ce jour-là, une observation, si elle eût été possible, aurait donné 66° 40' de latitude australe. L'aéronef n'était donc plus qu'à quatorze cents milles du pôle antarctique.

Irrésistiblement emporté vers cet inaccessible point du globe, sa vitesse « mangeait », pour ainsi dire, sa pesanteur, bien que celle-ci fût un peu plus forte alors, par suite de l'aplatissement de la terre au pôle. Ses hélices suspensives, il semblait qu'il eût pu s'en passer. Et, bientôt, la violence de l'ouragan devint telle que Robur crut devoir réduire les propulseurs au minimum de tours, afin d'éviter quelques graves avaries, et de manière à pouvoir gouverner, tout en conservant le moins possible de vitesse propre.

Au milieu de ces dangers, l'ingénieur commandait avec sang-froid, et le personnel obéissait comme si l'âme de son chef eût été en lui.

Uncle Prudent et Phil Evans n'avaient pas un instant quitté la plate-forme. On y pouvait rester sans inconvénient, d'ailleurs. L'air ne faisait pas résistance ou faiblement. L'aéronef était là comme un aérostat qui marche avec la masse fluide dans laquelle il est plongé.

Le domaine du pôle austral comprend, dit-on, quatre millions cinq cent mille mètres carrés en superficie. Est-ce un continent? est-ce un archipel? est-ce une mer paléocristique, dont les glaces ne fondent même pas pendant la longue période de l'été? on l'ignore. Mais ce qui est connu, c'est que ce pôle austral est plus froid que le pôle boréal, — phénomène dû à la position de la terre sur son orbite durant l'hiver des régions antarctiques.

Pendant cette journée, rien n'indiqua que la tempête allait s'amoinrir. C'était par le soixante-quinzième méridien, à l'ouest, que l'*Albatros* allait aborder la région circumpolaire. Par quel méridien en sortirait-il, — s'il en sortait?

En tout cas, à mesure qu'il descendait plus au sud, la durée du jour diminuait. Avant peu, il serait plongé dans cette nuit permanente qui ne s'illumine qu'à la clarté de la lune ou aux pâles lueurs des aurores australes. Mais la lune était nouvelle alors, et les compagnons de Robur risquaient de ne rien voir de ces régions dont le secret échappe encore à la curiosité humaine.

Très probablement, l'*Albatros* passa au-dessus de quelques points déjà reconnus, un peu en avant du cercle polaire, dans l'ouest de la terre de Graham, découverte par Biscoë en 1832, et de la terre Louis-Philippe, découverte en 1838 par Dumont d'Urville, dernières limites atteintes sur ce continent inconnu.

Cependant, à bord, on ne souffrait pas trop de la température, beaucoup moins basse alors qu'on ne devait le craindre. Il semblait que cet ouragan fût une sorte de Gulf-Stream aérien qui emportait une certaine chaleur avec lui.

Combien il y eut lieu de regretter que toute cette région fût plongée dans une obscurité profonde! Il faut remarquer, toutefois, que, même si la lune



L'ouragan emporta l'*Albatros* au-dessus des banquises. (Page 171.)

eût éclairé l'espace, la part des observations aurait été très réduite. A cette époque de l'année, un immense rideau de neige, une carapace glacée, recouvre toute la surface polaire. On n'aperçoit même pas ce « blink » des glaces, teinte blanchâtre dont la réverbération manque aux horizons obscurs. Dans ces conditions, comment distinguer la forme des terres, l'étendue des mers, la disposition des îles ? Le réseau hydrographique du pays, comment le reconnaître ? Sa configuration orographique elle-même, comment la relever, puisque les col-



Tandis que l'on travaillait à l'avant de l'aéronef. (Page 178.)

lines ou les montagnes s'y confondent avec les icebergs, avec les banquises?

Un peu avant minuit, une aurore australe illumina ces ténèbres. Avec ses franges argentées, ses lamelles qui rayonnaient à travers l'espace, ce météore présentait la forme d'un immense éventail, ouvert sur une moitié du ciel. Ses extrêmes effluences électriques venaient se perdre dans la Croix du Sud, dont les quatre étoiles brillaient au zénith. Le phénomène fut d'une

magnificence incomparable, et sa clarté suffit à montrer l'aspect de cette région confondue dans une immense blancheur.

Il va sans dire que, sur ces contrées si rapprochées du pôle magnétique austral, l'aiguille de la boussole, incessamment affolée, ne pouvait plus donner aucune indication précise relativement à la direction suivie. Mais son inclinaison fut telle, à un certain moment, que Robur put tenir pour certain qu'il passait au-dessus de ce pôle magnétique, situé à peu près sur le soixante-dix-huitième parallèle.

Et plus tard, vers une heure du matin, en calculant l'angle que cette aiguille faisait avec la verticale, il s'écria :

« Le pôle austral est sous nos pieds ! »

Une calotte blanche apparut, mais sans rien laisser voir de ce qui se cachait sous ses glaces.

L'aurore australe s'éteignit peu après, et ce point idéal, où viennent se croiser tous les méridiens du globe, est encore à connaître.

Certes, si Uncle Prudent et Phil Évans voulaient ensevelir dans la plus mystérieuse des solitudes l'aéronef et ceux qu'il emportait à travers l'espace, l'occasion était propice. S'ils ne le firent pas, sans doute, c'est que l'engin dont ils avaient besoin leur manquait encore.

Cependant l'ouragan continuait à se déchaîner avec une vitesse telle que, si l'*Albatros* eût rencontré quelque montagne sur sa route, il s'y fût brisé comme un navire qui se met à la côte.

En effet, non seulement il ne pouvait plus se diriger horizontalement, mais il n'était même plus maître de son déplacement en hauteur.

Et pourtant, quelques sommets se dressent sur les terres antarctiques. A chaque instant un choc eût été possible et aurait amené la destruction de l'appareil.

Cette catastrophe fut d'autant plus à craindre que le vent inclina vers l'est, en dépassant le méridien zéro. Deux points lumineux se montrèrent alors à une centaine de kilomètres en avant de l'*Albatros*.

C'étaient les deux volcans qui font partie du vaste système des Monts Ross, l'Érebus et le Terror.

L'*Albatros* allait-il donc se brûler à leurs flammes comme un papillon gigantesque ?

Il y eut là une heure palpitante. L'un des volcans, l'Érebus, semblait se précipiter sur l'aéronef qui ne pouvait dévier du lit de l'ouragan. Les panaches de flamme grandissaient à vue d'œil. Un réseau de feu barrait la route. D'intenses clartés emplissaient maintenant l'espace. Les figures, vivement éclairées à bord, prenaient un aspect infernal. Tous, immobiles, sans un cri, sans un geste, attendaient l'effroyable minute, pendant laquelle cette fournaise les envelopperait de ses feux.

Mais l'ouragan qui entraînait l'*Albatros*, le sauva de cette épouvantable catastrophe. Les flammes de l'Érebus, couchées par la tempête, lui livrèrent passage. Ce fut au milieu d'une grêle de substances laviques, repoussées heureusement par l'action centrifuge des hélices suspensives, qu'il franchit ce cratère en pleine éruption.

Une heure après, l'horizon déroba aux regards les deux torches colossales qui éclairent les confins du monde pendant la longue nuit du pôle.

A deux heures du matin, l'île Ballery fut dépassée à l'extrémité de la côte de la Découverte, sans qu'on pût la reconnaître, puisqu'elle était soudée aux terres arctiques par un ciment de glace.

Et alors, à partir du cercle polaire que l'*Albatros* recoupa sur le cent soixante-quinzième méridien, l'ouragan l'emporta au-dessus des banquises, au-dessus des icebergs, contre lesquels il risqua cent fois d'être brisé. Il n'était plus dans la main de son timonier, mais dans la main de Dieu... Dieu est un bon pilote.

L'aéronef remontait alors le méridien de Paris, qui fait un angle de cent cinq degrés avec celui qu'il avait suivi pour franchir le cercle du monde antarctique.

Enfin, au delà du soixantième parallèle, l'ouragan indiqua une tendance à se casser. Sa violence diminua très sensiblement. L'*Albatros* commença à redevenir maître de lui-même. Puis — ce qui fut un soulagement véritable — il rentra dans les régions éclairées du globe, et le jour reparut vers les huit heures du matin.

Robur et les siens, après avoir échappé au cyclone du cap Horn, étaient délivrés de l'ouragan. Ils avaient été ramenés vers le Pacifique par-dessus toute la région polaire, après avoir franchi sept mille kilomètres en dix-neuf heures — soit plus d'une lieue à la minute — vitesse presque double de celle que pouvait obtenir l'*Albatros* sous l'action de ses propulseurs dans les circonstances ordinaires.

Mais Robur ne savait plus où il se trouvait alors, par suite de cet affolement de l'aiguille aimantée dans le voisinage du pôle magnétique. Il fallait attendre que le soleil se montrât dans des conditions convenables pour faire une observation. Malheureusement de gros nuages chargeaient le ciel, ce jour-là, et le soleil ne parut pas.

Ce fut un désappointement d'autant plus sensible que les deux hélices propulsives avaient subi certaines avaries pendant la tourmente.

Robur, très contrarié de cet accident, ne put marcher, pendant toute cette journée, qu'à une vitesse relativement modérée. Lorsqu'il passa au-dessus des antipodes de Paris, il ne le fit qu'à raison de six lieues à l'heure. Il fallait d'ailleurs prendre garde d'aggraver les avaries. Si ses deux propulseurs eussent été mis hors d'état de fonctionner, la situation de l'aéronef au-dessus de ces vastes mers du Pacifique aurait été très compromise. Aussi l'ingénieur se demandait-il s'il ne devrait pas procéder aux réparations sur place, de manière à assurer la continuation du voyage.

Le lendemain, 27 juillet, vers sept heures du matin, une terre fut signalée dans le nord. On reconnut bientôt que c'était une île. Mais laquelle de ces milliers dont est semé le Pacifique? Cependant Robur résolut de s'y arrêter, sans atterrir. Selon lui, la journée suffirait à réparer les avaries, et il pourrait repartir le soir même.

Le vent avait tout à fait calmi, — circonstance favorable pour la manœuvre qu'il s'agissait d'exécuter. Au moins, puisqu'il resterait stationnaire, l'*Albatros* ne serait pas emporté on ne savait où.

Un long câble de cent cinquante pieds, avec une ancre au bout, fut envoyé par-dessus le bord. Lorsque l'aéronef arriva à la lisière de l'île, l'ancre râcla les premiers écueils, puis s'engaga solidement entre deux roches. Le câble se

tendit alors sous l'effet des hélices suspensives, et l'*Albatros* resta immobile, comme un navire dont on a porté l'ancre au rivage.

C'était la première fois qu'il se rattachait à la terre depuis son départ de Philadelphie.

XV

DANS LEQUEL IL SE PASSE DES CHOSES QUI MÉRITENT VRAIMENT LA
PEINE D'ÊTRE RACONTÉES.

Lorsque l'*Albatros* occupait encore une zone élevée, on avait pu reconnaître que cette île était de médiocre grandeur. Mais quel était le parallèle qui la coupait? Sur quel méridien l'avait-on accostée? Était-ce une île du Pacifique, de l'Australasie, de l'Océan Indien? On ne le saurait que lorsque Robur aurait fait son point. Cependant, bien qu'il n'eût pu tenir compte des indications du compas, il avait lieu de penser qu'il était plutôt sur le Pacifique. Dès que le soleil se montrerait, les circonstances seraient excellentes pour obtenir une bonne observation.

De cette hauteur, — cent cinquante pieds, — l'île, qui mesurait environ quinze milles de circonférence, se dessinait comme une étoile de mer à trois pointes.

A la pointe du sud-est émergeait un îlot, précédé d'un semis de roches. Sur la lisière, aucun relais de marées — ce qui tendait à confirmer l'opinion de Robur relativement à sa situation, puisque le flux et le reflux sont presque nuls dans l'Océan Pacifique.

A la pointe nord-ouest se dressait une montagne conique, dont l'altitude pouvait être estimée à douze cents pieds.

On ne voyait aucun indigène, mais peut-être occupaient-ils le littoral opposé. En tout cas, s'ils avaient aperçu l'aéronef, l'épouvante les eût plutôt portés à se cacher ou à s'enfuir.

C'était par la pointe sud-est que l'*Albatros* avait attaqué l'île. Non loin, dans une petite anse, un rio se jetait entre les roches. Au delà, quelques vallées sinueuses, des arbres d'essences variées, du gibier, perdrix et outardes, en grand nombre. Si l'île n'était pas habitée, du moins paraissait-elle habitable. Certes, Robur aurait pu y atterrir, et, sans doute, s'il ne l'avait pas fait, c'est que le sol, très accidenté, ne lui semblait pas offrir une place convenable pour y reposer l'aéronef.

En attendant de prendre hauteur, l'ingénieur fit commencer les réparations, qu'il comptait achever dans la journée. Les hélices suspensives, en parfait état, avaient admirablement fonctionné au milieu des violences de l'ouragan, lequel, on l'a fait observer, avait plutôt soulagé leur travail. En ce moment, la moitié du jeu était en fonction — ce qui suffisait à assurer la tension du câble fixé perpendiculairement au littoral.

Mais les deux propulseurs avaient souffert, et plus encore que ne le croyait Robur. Il fallait redresser leurs branches et retoucher l'engrenage qui leur transmettait le mouvement de rotation.

Ce fut l'hélice antérieure, dont le personnel s'occupa d'abord sous la direction de Robur et de Tom Turner. Mieux valait commencer par elle, pour le cas où un motif quelconque eût obligé l'*Albatros* à partir avant que le travail fût achevé. Rien qu'avec ce propulseur, on pouvait se maintenir plus aisément en bonne route.

Entre temps, Uncle Prudent et son collègue, après s'être promenés sur la plate-forme, étaient allés s'asseoir à l'arrière.

Quant à Frycollin, il était singulièrement rassuré. Quelle différence ! N'être plus suspendu qu'à cent cinquante pieds du sol !

Les travaux ne furent interrompus qu'au moment où l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon permit de prendre d'abord un angle horaire, puis, lors de sa culmination, de calculer le midi du lieu.

Le résultat de l'observation, faite avec la plus grande exactitude, fut celui-ci :

Longitude : $176^{\circ}17'$ à l'est du méridien zéro.

Latitude : $43^{\circ}37'$ australe.

Le point, sur la carte, se rapportait à la position de l'île Chatam et de l'îlot

Viff, dont le groupe est aussi désigné sous l'appellation commune d'îles Broughton. Ce groupe se trouve à quinze degrés dans l'est de Tawaï-Pomanou, l'île méridionale de la Nouvelle-Zélande, située dans la partie sud de l'Océan Pacifique.

« C'est à peu près ce que je supposais, dit Robur à Tom Turner.

— Et alors, nous sommes?...

— A quarante-six degrés dans le sud de l'île X, soit à une distance de deux mille huit cents milles.

— Raison de plus pour réparer nos propulseurs, répondit le contremaitre. Dans ce trajet, nous pourrions rencontrer des vents contraires, et, avec le peu qui nous reste d'approvisionnements, il importe de rallier l'île X le plus vite possible.

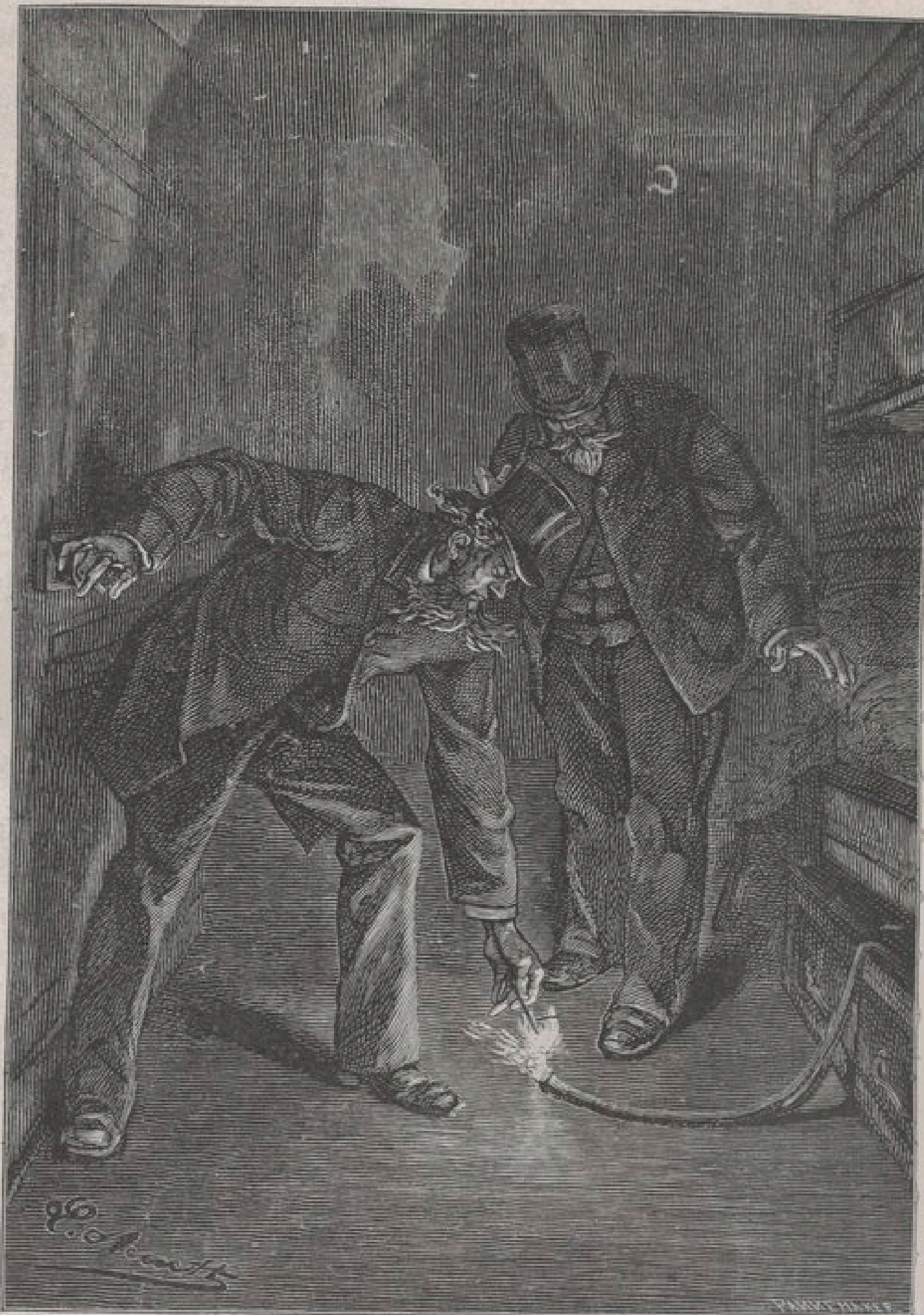
— Oui, Tom, et j'espère bien me remettre en route dans la nuit, quand je devrais ne partir qu'avec une seule hélice, quitte à réparer l'autre en route.

— Master Robur, demanda Tom Turner, et ces deux gentlemen, et leur domestique?...

— Tom Turner, répondit l'ingénieur, seraient-ils à plaindre pour devenir colons de l'île X? »

Mais qu'était donc cette île X? Une île perdue dans l'immensité de l'Océan Pacifique, entre l'équateur et le tropique du Cancer, une île qui justifiait bien ce signe algébrique dont Robur avait fait son nom. Elle émergeait de cette vaste mer des Marquises, en dehors de toutes les routes de communication interocéaniques. C'était là que Robur avait fondé sa petite colonie, là que venait se reposer l'*Albatros*, lorsqu'il était fatigué de son vol, là qu'il se réapprovisionnait de tout ce qu'il lui fallait pour ses perpétuels voyages. En cette île X, Robur, disposant de grandes ressources, avait pu établir un chantier et construire son aéronef. Il pouvait l'y réparer, même le refaire. Ses magasins renfermaient les matières, subsistances, approvisionnements de toutes sortes, accumulés pour l'entretien d'une cinquantaine d'habitants, l'unique population de l'île.

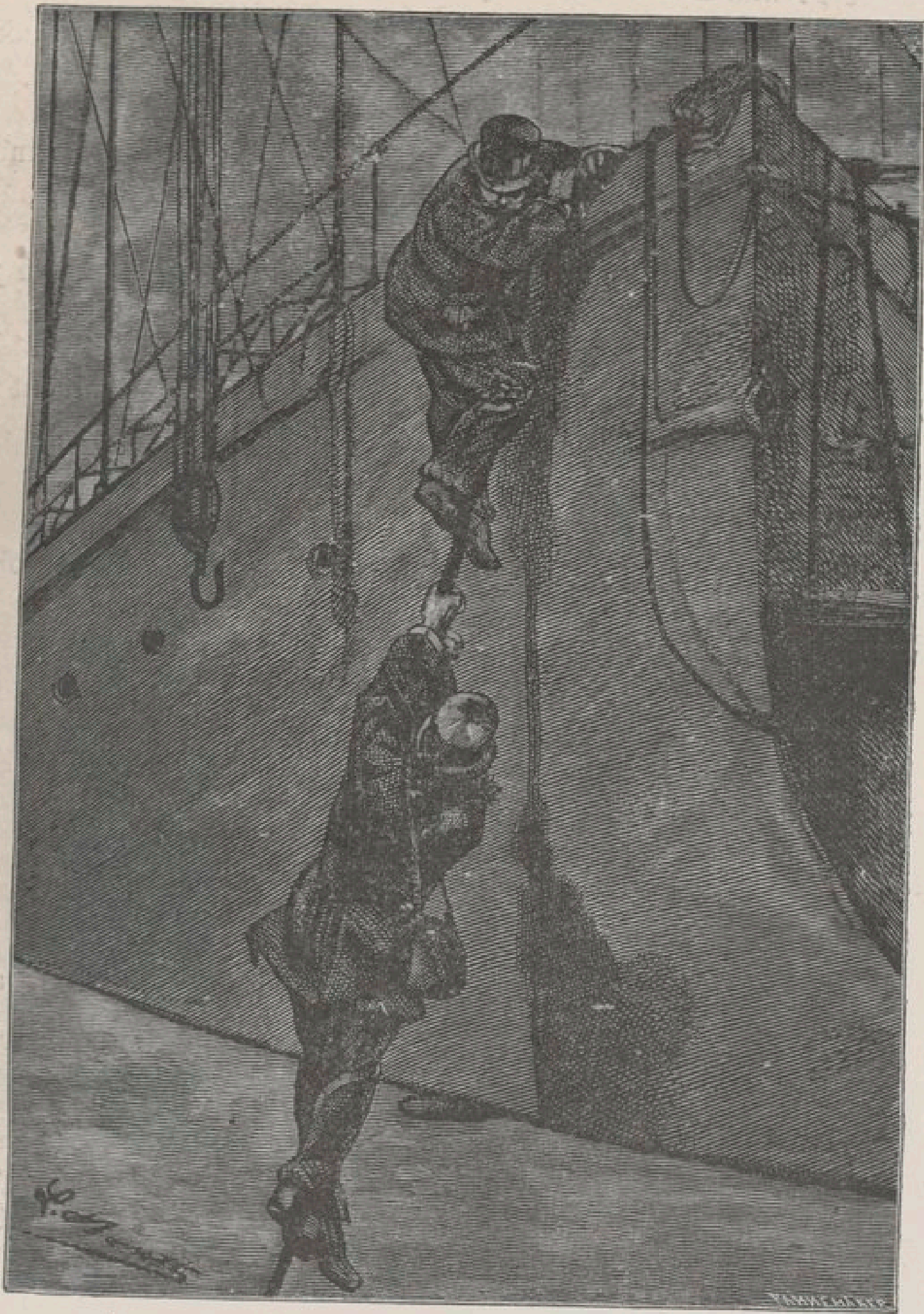
Lorsque Robur avait doublé le cap Horn, quelques jours avant, son intention était bien de regagner l'île X, en traversant obliquement le Pacifique. Mais



Uncle Prudent alluma la mèche. (Page 182.)

le cyclone avait saisi l'*Albatros* dans son tourbillon. Après lui, l'ouragan l'avait emporté au-dessus des régions australes. En somme, il avait été à peu près remis dans sa direction première, et, sans les avaries des propulseurs, le retard n'aurait eu que peu d'importance.

On allait donc regagner l'île X. Mais, ainsi que l'avait dit le contremaître Tom Turner, la route était longue encore. Il y aurait probablement à lutter contre des vents défavorables. Ce ne serait pas trop de toute sa puissance



L'un après l'autre, les fugitifs saisirent le câble... (Page 183.)

mécanique pour que l'*Albatros* arrivât à destination dans les délais voulus. Avec un temps moyen, sous une allure ordinaire, cette traversée devait s'accomplir en trois ou quatre jours.

De là ce parti qu'avait pris Robur de se fixer sur l'île Chatam. Il s'y trouvait dans des conditions meilleures pour réparer au moins l'hélice de l'avant. Il ne craignait plus, au cas où la brise contraire se fût levée, d'être entraîné vers le sud, quand il voulait aller vers le nord. La nuit venue, cette réparation

serait achevée. Il manœuvrerait alors pour faire déraper son ancre. Si elle était trop solidement engagée dans les roches, il en serait quitte pour couper le câble et reprendrait son vol vers l'Équateur.

On le voit, cette manière de procéder était la plus simple, la meilleure aussi, et elle s'était exécutée à point.

Le personnel de l'*Albatros*, sachant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, se mit résolument à la besogne.

Tandis que l'on travaillait à l'avant de l'aéronef, Uncle Prudent et Phil Evans avaient entre eux une conversation dont les conséquences allaient être d'une gravité exceptionnelle.

« Phil Evans, dit Uncle Prudent, vous êtes bien décidé, comme moi, à faire le sacrifice de votre vie ?

— Oui, comme vous !

— Une dernière fois, il est bien évident que nous n'avons plus rien à attendre de ce Robur ?

— Rien.

— Eh bien, Phil Evans, mon parti est pris. Puisque l'*Albatros* doit repartir ce soir même, la nuit ne se passera pas sans que nous ayons accompli notre œuvre ! Nous casserons les ailes à l'oiseau de l'ingénieur Robur ! Cette nuit, il sautera au milieu des airs !

— Qu'il saute donc ! » répondit Phil Evans.

On le voit, les deux collègues étaient d'accord sur tous les points, même quand il s'agissait d'accepter avec cette indifférence l'effroyable mort qui les attendait.

« Avez-vous tout ce qu'il faut?... demanda Phil Evans.

— Oui!... La nuit dernière, pendant que Robur et ses gens ne s'occupaient que du salut de l'aéronef, j'ai pu me glisser dans la soute et prendre une cartouche de dynamite !

— Uncle Prudent, mettons-nous à la besogne...

— Non, ce soir seulement ! Quand la nuit sera venue, nous rentrerons dans notre rroufle, et vous veillerez à ce qu'on ne puisse me surprendre ! »

Vers six heures, les deux collègues dînèrent suivant leur habitude. Deux

heures après, ils s'étaient retirés dans leur cabine, comme des gens qui vont dormir pour se refaire d'une nuit sans sommeil.

Ni Robur ni aucun de ses compagnons ne pouvait soupçonner quelle catastrophe menaçait l'*Albatros*.

Voici comment Uncle Prudent comptait agir :

Ainsi qu'il l'avait dit, il avait pu pénétrer dans la soute aux munitions, ménagée en un des compartiments de la coque de l'aéronef. Là, il s'était emparé d'une certaine quantité de poudre et d'une cartouche semblable à celles dont l'ingénieur avait fait usage au Dahomey. Rentré dans sa cabine, il avait caché soigneusement cette cartouche, avec laquelle il était résolu à faire sauter l'*Albatros* pendant la nuit, lorsqu'il aurait repris son vol au milieu des airs.

En ce moment, Phil Evans examinait l'engin explosif, dérobé par son compagnon.

C'était une gaine dont l'armature métallique contenait environ un kilogramme de la substance explosible, ce qui devait suffire à disloquer l'aéronef et briser son jeu d'hélices. Si l'explosion ne le détruisait pas d'un coup, il s'achèverait dans sa chute. Or, cette cartouche, rien n'était plus aisé que de la déposer en un coin de la cabine, de manière qu'elle crevât la plate-forme et atteignît la coque jusque dans sa membrure.

Mais, pour provoquer l'explosion, il fallait faire éclater la capsule de fulminate dont la cartouche était munie. C'était la partie la plus délicate de l'opération, car l'inflammation de cette capsule ne devait se produire que dans un temps calculé avec une extrême précision.

En effet, Uncle Prudent avait réfléchi à ceci : dès que le propulseur de l'avant serait réparé, l'aéronef devait reprendre sa marche vers le nord ; mais, cela fait, il était probable que Robur et ses gens viendraient à l'arrière pour remettre en état l'hélice postérieure. Or, la présence de tout le personnel auprès de la cabine pourrait gêner Uncle Prudent dans son opération. C'est pourquoi il s'était décidé à se servir d'une mèche, de manière à ne provoquer l'explosion que dans un temps donné.

Voici donc ce qu'il dit à Phil Evans :

« En même temps que cette cartouche, j'ai pris de la poudre. Avec cette poudre je vais fabriquer une mèche dont la longueur sera en raison du temps qu'elle mettra à brûler, et qui plongera dans la capsule de fulminate. Mon intention est de l'allumer à minuit, de manière que l'explosion se produise entre trois et quatre heures du matin.

— Bien combiné ! » répondit Phil Evans.

Les deux collègues, on le voit, en étaient arrivés à examiner avec le plus grand sang-froid l'effroyable destruction dans laquelle ils devaient périr. Il y avait en eux une telle somme de haine contre Robur et les siens que le sacrifice de leur propre vie paraissait tout indiqué pour détruire, avec l'*Albatros*, ceux qu'il emportait dans les airs. Que l'acte fût insensé, odieux même, soit ! Mais voilà où ils en étaient arrivés, après cinq semaines de cette existence de colère qui n'avait pu éclater, de rage qui n'avait pu s'assouvir !

« Et Frycollin, dit Phil Evans, avons-nous donc le droit de disposer de sa vie ?

— Nous sacrifions bien la nôtre ! » répondit Uncle Prudent.

Il est douteux que Frycollin eût trouvé la raison suffisante.

Immédiatement, Uncle Prudent se mit à l'œuvre, pendant que Phil Evans surveillait les abords du roufle.

Le personnel était toujours occupé à l'avant. Il n'y avait pas à craindre d'être surpris.

Uncle Prudent commença par écraser une petite quantité de poudre de manière à la réduire à l'état de pulvérin. Après l'avoir mouillée légèrement, il la renferma dans une gaine de toile en forme de mèche. L'ayant allumée, il s'assura qu'elle brûlait à raison de cinq centimètres par dix minutes, soit un mètre en trois heures et demie. La mèche fut alors éteinte, puis fortement serrée dans une spirale de corde et ajustée à la capsule de la cartouche.

Ce travail était terminé vers dix heures du soir, sans avoir excité le moindre soupçon.

A ce moment, Phil Evans vint rejoindre son collègue dans la cabine.

Pendant cette journée, les réparations de l'hélice antérieure avaient été

très activement conduites; mais il avait fallu la rentrer en dedans pour pouvoir démonter ses branches, qui étaient faussées.

Quant aux piles, aux accumulateurs, rien de tout ce qui produisait la force mécanique de l'*Albatros* n'avait souffert des violences du cyclone. Il y avait encore de quoi les alimenter pendant quatre ou cinq jours.

La nuit était venue, lorsque Robur et ses hommes interrompirent leur besogne. Le propulseur de l'avant n'était pas encore remis en place. Il fallait encore trois heures de réparations pour qu'il fût prêt à fonctionner. Aussi, après en avoir causé avec Tom Turner, l'ingénieur décida-t-il de donner quelque repos à son personnel brisé de fatigue, et de remettre au lendemain ce qui restait à faire. Ce n'était pas trop, d'ailleurs, de la clarté du jour pour ce travail d'ajustage extrêmement délicat, et auquel les fanaux n'eussent donné qu'une insuffisante lumière.

Voilà ce qu'ignoraient Uncle Prudent et Phil Evans. S'en tenant à ce qu'ils avaient entendu dire à Robur, ils devaient penser que le propulseur de l'avant serait réparé avant la nuit et que l'*Albatros* aurait immédiatement repris sa marche vers le nord. Ils le croyaient donc détaché de l'île, quand il y était encore retenu par son ancre. Cette circonstance allait faire tourner les choses tout autrement qu'ils l'imaginaient.

Nuit sombre et sans lune. De gros nuages rendaient l'obscurité plus profonde. On sentait déjà qu'une légère brise tendait à s'établir. Quelques souffles venaient du sud-ouest; mais ils ne déplaçaient pas l'*Albatros*, qui demeurait immobile sur son ancre, dont le câble, tendu verticalement, le retenait au sol.

Uncle Prudent et son collègue, enfermés dans leur cabine, n'échangeaient que peu de mots, écoutant le frémissement des hélices suspensives qui couvrait tous les autres bruits du bord. Ils attendaient que le moment fût venu d'agir.

Un peu avant minuit :

« Il est temps ! » dit Uncle Prudent.

Sous les couchettes de la cabine, il y avait un coffre qui formait tiroir. Ce fut dans ce coffre que Uncle Prudent déposa la cartouche de dynamite,

munie de sa mèche. De cette façon, la mèche pourrait brûler sans se trahir par son odeur ou son crépitement. Uncle Prudent l'alluma à son extrémité. Puis, repoussant le coffre sous la couchette :

« Maintenant, à l'arrière, dit-il, et attendons ! »

Tous deux sortirent et furent d'abord étonnés de ne pas voir le timonier à son poste habituel.

Phil Evans se pencha alors en dehors de la plate-forme.

« *L'Albatros* est toujours à la même place ! dit-il à voix basse. Les travaux n'ont pas été terminés !... Il n'aura pu partir ! »

Uncle Prudent eut un geste de désappointement.

« Il faut éteindre la mèche, dit-il.

— Non !... Il faut nous sauver !... répondit Phil Evans.

— Nous sauver ?

— Oui !... Par le câble de l'ancre, puisqu'il fait nuit !... Cent cinquante pieds à descendre, ce n'est rien !

— Rien, en effet, Phil Evans, et nous serions fous de ne pas profiter de cette chance inattendue ! »

Mais, auparavant, ils rentrèrent dans leur cabine et prirent sur eux tout ce qu'ils pouvaient emporter en prévision d'un séjour plus ou moins prolongé sur l'île Chatam. Puis, la porte refermée, ils s'avancèrent sans bruit vers l'avant.

Leur intention était de réveiller Frycollin et de l'obliger à prendre la fuite avec eux.

L'obscurité était profonde. Les nuages commençaient à chasser du sud-ouest. Déjà l'aéronef tanguait quelque peu sur son ancre, en s'écartant légèrement de la verticale par rapport au câble de retenue. La descente devait donc offrir un peu plus de difficultés. Mais ce n'était pas pour arrêter des hommes qui, tout d'abord, n'avaient pas hésité à jouer leur vie.

Tous deux se glissèrent sur la plate-forme, s'arrêtant parfois à l'abri des roufles pour écouter si quelque bruit se produisait. Silence absolu partout. Aucune lumière à travers les hublots. Ce n'était pas seulement le silence, c'était le sommeil dans lequel était plongé l'aéronef.

Cependant Uncle Prudent et son compagnon s'approchaient de la cabine de Frycollin, lorsque Phil Evans s'arrêta :

« L'homme de garde ! » dit-il.

Un homme, en effet, était couché près du roufle. S'il dormait, c'était à peine. Toute fuite devenait impossible au cas où il eût donné l'alarme.

En cet endroit, il y avait quelques cordes, des morceaux de toile et d'étoupe, dont on s'était servi pour la réparation de l'hélice.

Un instant après, l'homme fut baillonné, encapuchonné, attaché à un des montants de la rambarde, dans l'impossibilité de pousser un cri ou de faire un mouvement.

Tout cela s'était passé presque sans bruit.

Uncle Prudent et Phil Evans écoutèrent... Le silence ne fut aucunement troublé à l'intérieur des roufles. Tous dormaient à bord.

Les deux fugitifs, — ne peut-on déjà leur donner ce nom ? — arrivèrent devant la cabine occupée par Frycollin. François Tapage faisait entendre un ronflement digne de son nom, ce qui était rassurant.

A sa grande surprise, Uncle Prudent n'eut point à pousser la porte de Frycollin. Elle était ouverte. Il s'introduisit à demi dans la cabine ; puis, se retirant :

« Personne ! dit-il.

— Personne !... Où peut-il être ? » murmura Phil Evans.

Tous deux rampèrent jusqu'à l'avant, pensant que Frycollin dormait peut-être dans quelque coin...

Personne encore.

« Est-ce que le coquin nous aurait devancés ?... dit Uncle Prudent.

— Qu'il l'ait fait ou non, répondit Phil Evans, nous ne pouvons attendre plus longtemps ! Partons ! »

Sans hésiter, l'un après l'autre, les fugitifs saisirent le câble des deux mains, s'y assujettirent des deux pieds ; puis, se laissant glisser, ils arrivèrent à terre sains et saufs.

Quelle jouissance ce fut pour eux de fouler ce sol qui leur manquait depuis si longtemps, de marcher sur un terrain solide, de ne plus être les jouets de l'atmosphère !



L'aéronef n'était plus qu'à cinquante pieds du sol... (Page 186.)

Ils se préparaient à gagner l'intérieur de l'île en remontant le rio, quand, soudain, une ombre se dressa devant eux.

C'était Frycollin.

Oui ! Le nègre avait eu cette idée, qui était venue à son maître, et cette audace de le devancer, sans le prévenir.

Mais l'heure n'était pas aux récriminations, et Uncle Prudent se disposait à chercher un refuge en quelque partie éloignée de l'île, lorsque Phil Evans l'arrêta.



Robur se laissant glisser jusqu'au rouffle. (Page 192.)

« Uncle Prudent, écoutez-moi, dit-il. Nous voilà hors des mains de ce Robur. Il est voué ainsi que ses compagnons à une mort épouvantable. Il la mérite, soit ! Mais, s'il jurait sur son honneur de ne pas chercher à nous reprendre...

— L'honneur d'un pareil homme... »

Uncle Prudent ne put achever. Un mouvement se produisait à bord de l'*Albatros*.

Évidemment, l'alarme était donnée, l'évasion allait être découverte.

« A moi!... A moi!... » criait-on.

C'était l'homme de garde qui avait pu repousser son baillon. Des pas précipités retentirent sur la plate-forme. Presque aussitôt les fanaux lancèrent leurs projections électriques sur un large secteur.

« Les voilà!... Les voilà! » cria Tom Turner.

Les fugitifs avaient été vus.

Au même instant, par suite d'un ordre que donna Robur à voix haute, les hélices suspensives furent ralenties et, par le câble halé à bord, l'*Albatros* commença à se rapprocher du sol.

En ce moment, la voix de Phil Evans se fit distinctement entendre :

« Ingénieur Robur, dit-il, vous engagez-vous sur l'honneur à nous laisser libres sur cette île?...

— Jamais! » s'écria Robur.

Et cette réponse fut suivie d'un coup de fusil, dont la balle effleura l'épaule de Phil Evans.

« Ah! les gueux! » s'écria Uncle Prudent.

Et, son couteau à la main, il se précipita vers les roches entre lesquelles était incrustée l'ancre. L'aéronef n'était plus qu'à cinquante pieds du sol...

En quelques secondes, le câble fut coupé, et la brise, qui avait sensiblement fraîchi, prenant de biais l'*Albatros*, l'entraîna dans le nord-est, au-dessus de la mer.

XVI

QUI LAISSERA LE LECTEUR DANS UNE INDÉCISION PEUT-ÊTRE
REGRETTABLE.

Il était alors minuit vingt. Cinq ou six coups de fusil avaient encore été tirés de l'aéronef. Uncle Prudent et Frycollin, soutenant Phil Evans, s'étaient jetés à l'abri des roches. Ils n'avaient pas été atteints. Pour l'instant, ils n'avaient plus rien à craindre.

Tout d'abord, l'*Albatros*, en même temps qu'il s'écartait de l'île Chatam, fut porté à une altitude de neuf cents mètres. Il avait fallu forcer de vitesse ascensionnelle afin de ne pas tomber en mer.

Au moment où l'homme de garde, délivré de son baillon, venait de jeter un premier cri, Robur et Tom Turner, se précipitant vers lui, l'avaient débarrassé du morceau de toile qui l'encapuchonnait et dégagé de ses liens. Puis, le contremaître s'était élancé vers la cabine d'Uncle Prudent et de Phil Evans ; elle était vide !

François Tapage, de son côté, avait fouillé la cabine de Frycollin ; il n'y avait personne !

En constatant que ses prisonniers lui avaient échappé, Robur s'abandonna à un violent mouvement de colère. L'évasion d'Uncle Prudent et de Phil Evans, c'était son secret, c'était sa personnalité, révélés à tous. S'il ne s'était pas inquiété autrement du document lancé pendant la traversée de l'Europe, c'est qu'il y avait bien des chances pour qu'il se fût perdu dans sa chute!... Mais maintenant!...

Puis, se calmant .

« Ils se sont enfuis, soit ! dit-il. Comme ils ne pourront s'échapper de

l'île Chatam avant quelques jours, j'y reviendrai!... Je les chercherai!... Je les reprendrai!... Et alors... »

En effet, le salut des trois fugitifs était loin d'être assuré. L'*Albatros*, redevenu maître de sa direction, ne tarderait pas à regagner l'île Chatam, dont les fugitifs ne pourraient s'enfuir de sitôt. Avant douze heures, ils seraient retombés au pouvoir de l'ingénieur.

Avant douze heures! Mais, avant deux heures l'*Albatros* serait anéanti! Cette cartouche de dynamite, n'était-ce pas comme une torpille attachée à son flanc, qui accomplirait l'œuvre de destruction au milieu des airs?

Cependant, la brise devenant plus fraîche, l'aéronef était emporté vers le nord-est. Bien que sa vitesse fût modérée, il devait avoir perdu de vue l'île Chatam au lever du soleil.

Pour revenir contre le vent, il aurait fallu que les propulseurs, ou tout au moins celui de l'avant, eussent été en état de fonctionner.

« Tom, dit l'ingénieur, pousse les fanaux à pleine lumière.

— Oui, master Robur.

— Et tous à l'ouvrage!

— Tous! » répondit le contremaître.

Il ne pouvait plus être question de remettre le travail au lendemain. Il ne s'agissait plus de fatigues, maintenant! Pas un des hommes de l'*Albatros* qui ne partageât les passions de son chef! Pas un qui ne fût prêt à tout faire pour reprendre les fugitifs! Dès que l'hélice de l'avant serait remise en place, on reviendrait sur Chatam, on s'y amarrerait de nouveau, on donnerait la chasse aux prisonniers. Alors, seulement, seraient commencées les réparations de l'hélice de l'arrière, et l'aéronef pourrait continuer en toute sécurité à travers le Pacifique son voyage de retour à l'île X.

Toutefois, il était important que l'*Albatros* ne fût pas emporté trop loin dans le nord-est. Or, circonstance fâcheuse, la brise s'accroissait, et il ne pouvait plus ni la remonter ni même rester stationnaire. Privé de ses propulseurs, il était devenu un ballon indirigeable. Les fugitifs, postés sur le littoral, avaient pu constater qu'il aurait disparu avant que l'explosion l'eût mis en pièces.

Cet état de choses ne pouvait qu'inquiéter beaucoup Robur relativement à ses projets ultérieurs. N'éprouverait-il pas quelques retards pour rallier l'île Chatam? Aussi, pendant que les réparations étaient activement poussées, prit-il la résolution de redescendre dans les basses couches avec l'espérance d'y rencontrer des courants plus faibles. Peut-être l'*Albatros* parviendrait-il à se maintenir dans ces parages jusqu'au moment où il serait redevenu assez puissant pour refouler la brise?

La manœuvre fut aussitôt faite. Si quelque navire eût assisté aux évolutions de cet appareil, alors baigné dans ses lueurs électriques, de quelle épouvante son équipage aurait été pris!

Lorsque l'*Albatros* ne fut plus qu'à quelques centaines de pieds de la surface de la mer, il s'arrêta.

Malheureusement, Robur dut le constater, la brise soufflait avec plus de force dans cette zone inférieure, et l'aéronef s'éloignait avec une vitesse plus grande. Il risquait donc d'être entraîné fort loin dans le nord-est, — ce qui retarderait son retour à l'île Chatam.

En somme, après tentatives faites, il fut prouvé qu'il y avait avantage à se maintenir dans les hautes couches où l'atmosphère était mieux équilibrée. Aussi l'*Albatros* remonta-t-il à une moyenne de trois mille mètres. Là, s'il ne resta pas stationnaire, du moins sa dérive fut-elle plus lente. L'ingénieur put donc espérer qu'au lever du jour, et de cette altitude, il aurait encore en vue les parages de l'île, dont il avait d'ailleurs relevé la position avec une exactitude absolue.

Quant à la question de savoir si les fugitifs auraient reçu bon accueil des indigènes, au cas où l'île serait habitée, Robur ne s'en préoccupait même pas. Que ces indigènes leur vinssent en aide, peu lui importait. Avec les moyens offensifs dont disposait l'*Albatros*, ils seraient promptement épouvantés, dispersés. La capture des prisonniers ne pouvait donc faire question, et, une fois repris...

« On ne s'enfuit pas de l'île X! » dit Robur.

Vers une heure après minuit, le propulseur de l'avant était réparé. Il ne s'agissait plus que de le remettre en place, ce qui exigeait encore une heure

de travail. Cela fait, l'*Albatros* repartirait, cap au sud-ouest, et l'on démonterait alors le propulseur de l'arrière.

Et cette mèche qui brûlait dans la cabine abandonnée ! Cette mèche, dont plus d'un tiers était consumé déjà ! Et cette étincelle qui s'approchait de la cartouche de dynamite !

Assurément, si les hommes de l'aéronef n'eussent pas été aussi occupés, peut-être l'un d'eux eût-il entendu le faible crépitement qui commençait à se produire dans le roufle ? Peut-être eût-il perçu une odeur de poudre brûlée ? Il se fût inquiété. Il aurait prévenu l'ingénieur ou Tom Turner. On eût cherché, on eût découvert ce coffre dans lequel était déposé l'engin explosif... Il eût été temps encore de sauver ce merveilleux *Albatros* et tous ceux qu'il emportait avec lui !

Mais les hommes travaillaient à l'avant, c'est-à-dire à vingt mètres du roufle des fugitifs. Rien ne les appelait encore dans cette partie de la plate-forme, comme rien ne pouvait les distraire d'une besogne qui exigeait toute leur attention.

Robur, lui aussi, était là, travaillant de ses mains, en habile mécanicien qu'il était. Il pressait l'ouvrage, mais sans rien négliger pour que tout fût fait avec le plus grand soin ! Ne fallait-il pas qu'il redevînt absolument maître de son appareil ? S'il ne parvenait pas à reprendre les fugitifs, ceux-ci finiraient par se rapatrier. On ferait des investigations. L'île X n'échapperait peut-être pas aux recherches. Et ce serait la fin de cette existence que les hommes de l'*Albatros* s'étaient créée, — existence surhumaine, sublime !

En ce moment, Tom Turner s'approcha de l'ingénieur. Il était une heure un quart.

« Master Robur, dit-il, il me semble que la brise a quelque tendance à mollir, en gagnant dans l'ouest, il est vrai.

— Et qu'indique le baromètre ? demanda Robur, après avoir observé l'aspect du ciel.

— Il est à peu près stationnaire, répondit le contremaître. Pourtant, il me semble que les nuages s'abaissent au-dessous de l'*Albatros*.

— En effet, Tom Turner, et, dans ce cas, il ne serait pas impossible qu'il

plût à la surface de la mer. Mais, pourvu que nous demeurions au-dessus de la zone des pluies, peu importe ! Nous ne serons pas gênés dans l'achèvement de notre travail.

— Si la pluie tombe, reprit Tom Turner, ce doit être une pluie fine — du moins la forme des nuages le fait supposer — et il est probable que, plus bas, la brise va calmir tout à fait.

— Sans doute, Tom, répondit Robur. Néanmoins, il me semble préférable de ne pas redescendre encore. Achéons de réparer nos avaries et alors nous pourrons manœuvrer à notre convenance. Tout est là. »

A deux heures et quelques minutes, la première partie du travail était finie. L'hélice antérieure réinstallée, les piles qui l'actionnaient furent mises en activité. Le mouvement s'accéléra peu à peu, et l'*Albatros*, évoluant cap au sud-ouest, revint avec une vitesse moyenne dans la direction de l'île Chatam.

« Tom, dit Robur, il y a deux heures et demie environ que nous avons porté au nord-est. La brise n'a pas changé, ainsi que j'ai pu m'en assurer en observant le compas. Donc, j'estime qu'en une heure, au plus, nous pouvons retrouver les parages de l'île.

— Je le crois aussi, master Robur, répondit le contremaître, car nous avançons à raison d'une douzaine de mètres par seconde. Entre trois et quatre heures du matin, l'*Albatros* aura regagné son point de départ.

— Et ce sera tant mieux, Tom ! répondit l'ingénieur. Nous avons intérêt à arriver de nuit et même à atterrir, sans avoir été vus. Les fugitifs, nous croyant loin dans le nord, ne se tiendront pas sur leurs gardes. Lorsque l'*Albatros* sera presque à ras de terre, nous essaierons de le cacher derrière quelques hautes roches de l'île. Puis, dussions-nous passer quelques jours à Chatam...

— Nous les passerons, master Robur, et, quand nous devrions lutter contre une armée d'indigènes...

— Nous lutterons, Tom, nous lutterons pour notre *Albatros* ! »

L'ingénieur se retourna alors vers ses hommes qui attendaient de nouveaux ordres.

« Mes amis, leur dit-il, l'heure n'est pas venue de se reposer. Il faut travailler jusqu'au jour. »

Tous étaient prêts.

Il s'agissait maintenant de recommencer pour le propulseur de l'arrière les réparations qui avaient été faites pour celui de l'avant. C'étaient les mêmes avaries, produites par la même cause, c'est-à-dire par la violence de l'ouragan pendant la traversée du continent antarctique.

Mais, afin d'aider à rentrer cette hélice en dedans, il parut bon d'arrêter, pendant quelques minutes, la marche de l'aéronef et même de lui imprimer un mouvement rétrograde. Sur l'ordre de Robur, l'aide-mécanicien fit machine en arrière, en renversant la rotation de l'hélice antérieure. L'aéronef commença donc à « culer » doucement, pour employer une expression maritime.

Tous se disposaient alors à se rendre à l'arrière, lorsque Tom Turner fut surpris par une singulière odeur.

C'étaient les gaz de la mèche, accumulés maintenant dans le coffre, qui s'échappaient de la cabine des fugitifs.

« Hein ? fit le contremaître.

— Qu'y a-t-il ? demanda Robur.

— Ne sentez-vous pas ?... On dirait de la poudre qui brûle ?

— En effet, Tom !

— Et cette odeur vient du dernier roufle !

— Oui... de la cabine même...

— Est-ce que ces misérables auraient mis le feu ?...

— Eh ! si ce n'était que le feu ?... s'écria Robur. Enfonce la porte, Tom, enfonce la porte ! »

Mais le contremaître avait à peine fait un pas vers l'arrière, qu'une explosion formidable ébranla l'*Albatros*. Les roufles volèrent en éclats. Les fanaux s'éteignirent, car le courant électrique leur manqua subitement, et l'obscurité redevint complète. Cependant, si la plupart des hélices suspensives, tordues ou fracassées, étaient hors d'usage, quelques-unes, à la proue, n'avaient pas cessé de tourner.

Soudain, la coque de l'aéronef s'ouvrit un peu en arrière du premier roufle, dont les accumulateurs actionnaient toujours le propulseur de l'avant, et la partie postérieure de la plate-forme culbuta dans l'espace.

Presque aussitôt s'arrêtèrent les dernières hélices suspensives, et l'*Albatros* fut précipité vers l'abîme.

C'était une chute de trois mille mètres pour les huit hommes, accrochés, comme des naufragés, à cette épave!

En outre, cette chute allait être d'autant plus rapide que, le propulseur de l'avant, après s'être redressé verticalement, fonctionnait encore!

Ce fut alors que Robur, avec un à-propos qui dénotait un extraordinaire sang-froid, se laissant glisser jusqu'au roufle à demi-disloqué, saisit le levier de mise en train, et changea le sens de la rotation de l'hélice qui, de propulsive qu'elle était, devint suspensive.

Chute, assurément, bien qu'elle fût quelque peu retardée; mais, du moins, l'épave ne tomba pas avec cette vitesse croissante des corps abandonnés aux effets de la pesanteur. Et, si c'était toujours la mort pour les survivants de l'*Albatros*, puisqu'ils étaient précipités dans la mer, ce n'était plus la mort par asphyxie, au milieu d'un air que la rapidité de la descente eût rendu irrespirable.

Quatre-vingts secondes au plus après l'explosion, ce qui restait de l'*Albatros* s'était abîmé dans les flots.

XVII

DANS LEQUEL ON REVIENT A DEUX MOIS EN ARRIÈRE ET OU L'ON SAUTE
A NEUF MOIS EN AVANT.

Quelques semaines auparavant, le 13 juin, au lendemain de cette séance pendant laquelle le Weldon-Institute s'était abandonné à de si orageuses discussions, il y avait eu dans toutes les classes de la population philadelphienne, noire ou blanche, une émotion plus facile à constater qu'à décrire.

Déjà, aux premières heures de la matinée, les conversations portaient uniquement sur l'inattendu et scandaleux incident de la veille. Un intrus, qui se disait ingénieur, un ingénieur qui prétendait s'appeler de cet invraisemblable nom de Robur, — Robur-le-Conquérant ! — un personnage d'origine inconnue, de nationalité anonyme, s'était présenté inopinément dans la salle des séances, avait insulté les ballonistes, honni les dirigeants d'aérostats, vanté les merveilles des appareils plus lourds que l'air, soulevé des huées au milieu d'un tumulte épouvantable, provoqué des menaces qu'il avait retournées contre ses adversaires. Enfin, après avoir abandonné la tribune dans le tapage des revolvers, il avait disparu, et, malgré toutes les recherches, on n'avait plus entendu parler de lui.

Assurément, cela était bien fait pour exercer toutes les langues, enflammer toutes les imaginations. On ne s'en fit pas faute à Philadelphie, ni dans les trente-six autres États de l'Union, et, pour dire le vrai, aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Monde.

Mais, de combien cet émoi fut dépassé, lorsque, le soir du 13 juin, il fut constant que ni le président ni le secrétaire du Weldon-Institute n'avaient reparu à leur domicile. Gens rangés pourtant, honorables et sages. La veille,

ils avaient quitté la salle des séances en citoyens qui ne songent qu'à rentrer tranquillement chez eux, en célibataires dont aucun visage refrogné n'accueillera le retour au logis. Ne se seraient-ils point absentés, par hasard? Non, ou du moins ils n'avaient rien dit qui pût le faire croire. Et même il avait été convenu que, le lendemain, ils reprendraient leur place au bureau du club, l'un comme président, l'autre comme secrétaire, en prévision d'une séance où seraient discutés les événements de la soirée précédente.

Et non seulement, disparition complète de ces deux personnages considérables de l'État de Pensylvanie, mais aucune nouvelle du valet Frycollin. Introuvable comme son maître. Non! jamais nègre, depuis Toussaint Louverture, Soulouque et Dessaline, n'avait fait autant parler de lui. Il allait prendre une place importante, aussi bien parmi ses collègues de la domesticité philadelphienne que parmi tous ces originaux qu'une excentricité quelconque suffit à mettre en lumière dans ce beau pays d'Amérique.

Le lendemain, rien de nouveau. Les deux collègues ni Frycollin n'ont point reparu. Sérieuse inquiétude. Commencement d'agitation. Foule nombreuse aux abords des Post-and-Telegraph-offices, pour savoir s'il arriverait quelques nouvelles.

Rien encore.

Et, cependant, on les avait bien vus, tous les deux, sortir du Weldon-Institute, causer à voix haute, prendre Frycollin qui les attendait, puis descendre Walnut-Street et gagner du côté de Fairmont-Park.

Jem Cip, le légumiste, avait même serré la main droite du président en lui disant :

« A demain! »

Et William T. Forbes, le fabricant de sucre de chiffons, avait reçu une cordiale poignée de Phil Evans, qui lui avait dit par deux fois :

« Au revoir!... Au revoir!... »

Miss Doll et miss Mat Forbes, si attachées à Uncle Prudent par les liens de la plus pure amitié, ne pouvaient revenir de cette disparition, et, afin d'obtenir des nouvelles de l'absent, parlaient encore plus que d'habitude.

Enfin, trois, quatre, cinq, six jours se passèrent, puis une semaine, deux

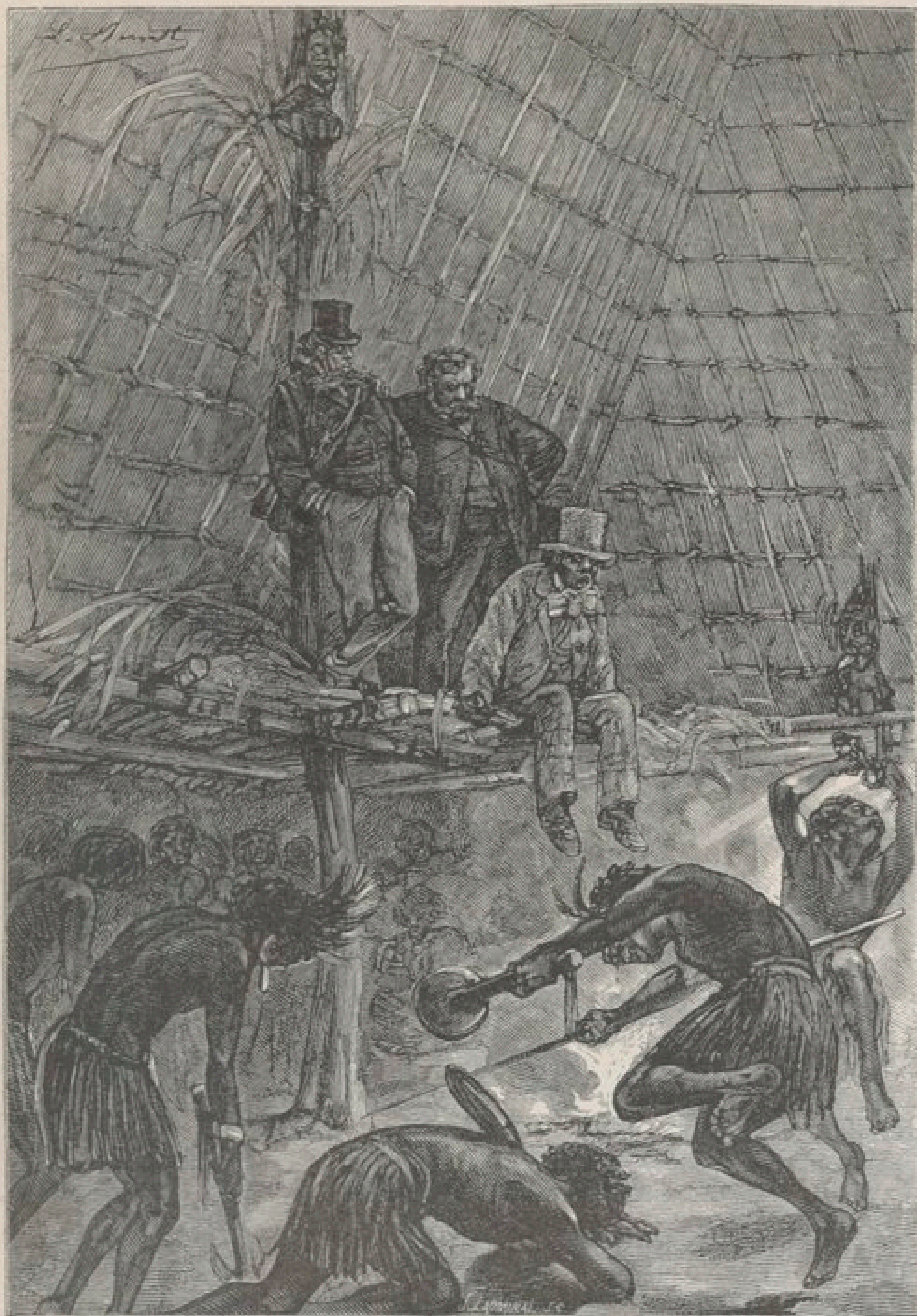


Des traces d'une lutte furent relevées. (Page 137.)

semaines... Personne, et nul indice qui pût mettre sur la trace des trois disparus.

On avait pourtant fait de minutieuses recherches dans tout le quartier... Rien! — Dans les rues qui aboutissent au port... Rien! — Dans le parc même, sous les grands bouquets d'arbres, au plus épais des taillis... Rien! Toujours rien!

Toutefois, on reconnut que, sur la grande clairière, l'herbe avait été



On les logea dans la plus confortable des cases. (Page 204.)

récemment foulée, et d'une façon qui sembla suspecte, puisqu'elle était inexplicable. A la lisière du bois qui l'entoure, des traces d'une lutte furent également relevées. Une bande de malfaiteurs avait-elle donc rencontré, puis attaqué les deux collègues, à cette heure avancée de la nuit, au milieu de ce parc désert ?

C'était possible. Aussi, la police procéda-t-elle à une enquête dans les formes et avec toute la lenteur légale. On fouilla la Schuylkill-river, on en

râcla le fond, on ébarba les rives de leur amas d'herbes. Et, si ce fut inutile, ce ne fut pas en pure perte, car la Schuylkill avait besoin d'un bon travail de faucardement. On le fit à cette occasion. Gens pratiques, les édiles de Philadelphie.

Alors on en appela à la publicité des journaux. Des annonces, des réclamations, sinon des réclames, furent envoyées à toutes les feuilles démocratiques ou républicaines de l'Union, sans distinction de couleur. Le *Daily Negro*, journal spécial de la race noire, publia un portrait de Frycollin, d'après sa dernière photographie. Récompenses furent offertes, primes promises, à quiconque donnerait quelque nouvelle des trois absents, et même à tous ceux qui retrouveraient un indice quelconque de nature à mettre sur leurs traces.

« Cinq mille dollars! Cinq mille dollars!... A tout citoyen qui... »

Rien n'y fit. Les cinq mille dollars restèrent dans la caisse du Weldon-Institute.

« Introuvables! Introuvables!! Introuvables!!! Uncle Prudent et Phil Evans de Philadelphie! »

Il va sans dire que le club fut mis dans un singulier désarroi par cette inexplicable disparition de son président et de son secrétaire. Et, tout d'abord, l'assemblée prit d'urgence une mesure qui suspendait les travaux relatifs à la construction du ballon le *Go a head*, si avancés pourtant. Mais comment, en l'absence des principaux promoteurs de l'affaire, de ceux qui avaient voué à cette entreprise une partie de leur fortune en temps et monnaie, comment aurait-on pu vouloir achever l'œuvre, quand ils n'étaient plus là pour la finir? Il convenait donc d'attendre.

Or, précisément à cette époque, il fut de nouveau question de l'étrange phénomène, qui avait tant surexcité les esprits quelques semaines auparavant.

En effet, l'objet mystérieux avait été revu ou plutôt entrevu à diverses reprises dans les hautes couches de l'atmosphère. Certes, personne ne songeait à établir une connexité entre cette réapparition si singulière et la disparition non moins inexplicable des deux membres du Weldon-Institute. En effet, il eût

fallu une extraordinaire dose d'imagination pour rapprocher ces deux faits l'un de l'autre.

Quoi qu'il en soit, l'astéroïde, le bolide, le monstre aérien, comme on voudra l'appeler, avait été réaperçu dans des conditions qui permettaient de mieux apprécier ses dimensions et sa forme. Au Canada, d'abord, au-dessus de ces territoires qui s'étendent d'Ottawa à Québec, et cela le lendemain même de la disparition des deux collègues; puis, plus tard, au-dessus des plaines du Far-West, alors qu'il luttait de vitesse avec un train du grand chemin de fer du Pacifique.

A partir de ce jour, les incertitudes du monde savant furent fixées. Ce corps n'était point un produit de la nature; c'était un appareil volant, avec application pratique de la théorie du « Plus lourd que l'air ». Et, si le créateur, le maître de cet aéronef voulait encore garder l'incognito pour sa personne, évidemment il n'y tenait plus pour sa machine, puisqu'il venait de la montrer de si près sur les territoires du Far-West. Quant à la force mécanique dont il disposait, quant à la nature des engins qui lui communiquaient le mouvement, c'était l'inconnu. En tout cas, ce qui ne laissait aucun doute, c'est que cet aéronef devait être doué d'une extraordinaire faculté de locomotion. En effet, quelques jours après, il avait été signalé dans le Céleste-Empire, puis sur la partie septentrionale de l'Indoustan, puis au-dessus des immenses steppes de la Russie.

Quel était donc ce hardi mécanicien qui possédait une telle puissance de locomotion, pour lequel les États n'avaient plus de frontières ni les océans de limites, qui disposait de l'atmosphère terrestre comme d'un domaine? Devait-on penser que ce fût ce Robur, dont les théories avaient été si brutalement lancées à la face du Weldon-Institute, le jour où il vint battre en brèche cette utopie des ballons dirigeables?

Peut-être quelques esprits perspicaces en eurent-ils la pensée. Mais — chose singulière assurément — personne ne songea à cette hypothèse que ledit Robur pût se rattacher en quoi que ce fût à la disparition du président et du secrétaire de Weldon-Institute.

En somme, cela fût resté à l'état de mystère, sans une dépêche qui arriva

de France en Amérique par le fil de New-York, à onze heures trente-sept, dans la journée du 6 juillet.

Et qu'apportait cette dépêche? C'était le texte du document trouvé à Paris dans une tabatière — document qui révélait ce qu'étaient devenus les deux personnages dont l'Union allait prendre le deuil.

Ainsi donc, l'auteur de l'enlèvement c'était Robur, l'ingénieur venu tout exprès à Philadelphie pour écraser la théorie des ballonistes dans son œuf! C'était lui qui montait l'aéronef *Albatros*! C'était lui qui, par représailles, avait enlevé Uncle Prudent, Phil Evans, et Frycollin par-dessus le marché! Et ces personnages, on devait les considérer comme à jamais perdus, à moins que, par un moyen quelconque, en construisant un engin capable de lutter avec le puissant appareil, leurs amis terrestres ne parvinssent à les ramener sur la terre!

Quelle émotion! Quelle stupeur! Le télégramme parisien avait été adressé au bureau du Weldon-Institute. Les membres du club en eurent aussitôt connaissance. Dix minutes après, tout Philadelphie recevait la nouvelle par ses téléphones, puis, en moins d'une heure, toute l'Amérique, car elle s'était électriquement propagée sur les innombrables fils du nouveau continent. On n'y voulait pas croire, et rien n'était plus certain. Ce devait être une mystification de mauvais plaisant, disaient les uns, une « fumisterie » du plus mauvais goût, disaient les autres! Comment ce rapt eût-il pu s'accomplir à Philadelphie, et si secrètement? Comment cet *Albatros* avait-il atterri dans Fairmont-Park, sans que son apparition eût été signalée sur les horizons de l'État de Pensylvanie?

Très bien. C'étaient des arguments. Les incrédules avaient encore le droit de douter. Mais, ce droit, ils ne l'eurent plus, sept jours après l'arrivée du télégramme. Le 13 juillet, le paquebot français *Normandie* avait mouillé dans les eaux de l'Hudson, et il apportait la fameuse tabatière. Le railway de New-York l'expédia en toute hâte à Philadelphie.

C'était bien la tabatière du président du Weldon-Institute. Jem Cip n'aurait pas mal fait, ce jour-là, de prendre une nourriture plus substantielle, car il faillit tomber en pâmoison, quand il la reconnut. Que de fois il y avait puisé la prise de l'amitié! Et miss Doll et miss Mat la reconnurent aussi,

cette tabatière, qu'elles avaient si souvent regardée avec l'espoir d'y plonger, un jour, leurs maigres doigts de vieilles filles ! Puis ce furent leur père, William T. Forbes, Truk Milnor, Bat T. Fyn et bien d'autres du Weldon-Institute ! Cent fois ils l'avaient vue s'ouvrir et se refermer entre les mains de leur vénéré président. Enfin elle eut pour elle le témoignage de tous les amis que comptait Uncle Prudent dans cette bonne cité de Philadelphie, dont le nom indique, — on ne saurait trop le répéter, — que ses habitants s'aiment comme des frères.

Ainsi il n'était pas permis de conserver l'ombre d'un doute à cet égard. Non seulement la tabatière du président, mais l'écriture, tracée sur le document, ne permettaient plus aux incrédules de hocher la tête. Alors les lamentations commencèrent, les mains désespérées se levèrent vers le ciel. Uncle Prudent et son collègue, emportés dans un appareil volant, sans qu'on pût même entrevoir un moyen de les délivrer !

La Compagnie du Niagara-Falls, dont Uncle Prudent était le plus gros actionnaire, faillit suspendre ses affaires et arrêter ses chutes. La *Walton-Watch Company*, songea à liquider son usine à montres, maintenant qu'elle avait perdu son directeur, Phil Evans.

Oui ! ce fut un deuil général, et le mot deuil n'est pas exagéré, car, à part quelques cerveaux brûlés comme il s'en rencontre même aux États-Unis, on n'espérait plus jamais revoir ces deux honorables citoyens.

Cependant, après son passage au-dessus de Paris, on n'entendit plus parler de l'*Albatros*. Quelques heures plus tard, il avait été aperçu au-dessus de Rome, et c'était tout. Il ne faut pas s'en étonner, étant donnée la vitesse avec laquelle l'aéronef avait traversé l'Europe du nord au sud, et la Méditerranée de l'ouest à l'est. Grâce à cette vitesse, aucune lunette n'avait pu le saisir sur un point quelconque de sa trajectoire. Tous les observatoires eurent beau mettre leur personnel à l'affût nuit et jour, la machine volante de Robur-le-Conquérant s'en était allée ou si loin ou si haut, — en Icarie, comme il le disait, — qu'on désespéra d'en jamais retrouver la trace.

Il convient d'ajouter que, si sa rapidité fut plus modérée au-dessus du littoral de l'Afrique, comme le document n'était pas encore connu, on ne s'avisa

pas de chercher l'aéronef dans les hauteurs du ciel algérien. Assurément, il fut aperçu au-dessus de Tombouctou ; mais l'observatoire de cette ville célèbre, — s'il y en a un, — n'avait pas encore eu le temps d'envoyer en Europe le résultat de ses observations. Quant au roi du Dahomey, il aurait plutôt fait couper la tête à vingt mille de ses sujets, y compris ses ministres, que d'avouer qu'il avait eu le dessous dans sa lutte avec un appareil aérien. Question d'amour-propre.

Au delà, ce fut l'Atlantique que traversa l'ingénieur Robur. Ce fut la Terre de Feu qu'il atteignit, puis le cap Horn. Ce furent les terres australes et l'immense domaine du pôle, qu'il dépassa, un peu malgré lui. Or, de ces régions antarctiques, il n'y avait aucune nouvelle à attendre.

Juillet s'écoula, et nul œil humain ne pouvait se vanter d'avoir même entrevu l'aéronef.

Août s'acheva, et l'incertitude au sujet des prisonniers de Robur demeura complète. C'était à se demander si l'ingénieur, à l'exemple d'Icare, le plus vieux mécanicien dont l'histoire fasse mention, n'avait pas péri victime de sa témérité.

Enfin les vingt-sept premiers jours de septembre s'écoulèrent sans résultat.

Certainement, on se fait à tout en ce monde. Il est dans la nature humaine de se blaser sur les douleurs qui s'éloignent. On oublie, parce qu'il est nécessaire d'oublier. Mais, cette fois, il faut le dire à son honneur, le public terrestre se retint sur cette pente. Non ! il ne devint point indifférent au sort de deux blancs et d'un noir, enlevés comme le prophète Élie, mais dont la Bible n'avait pas promis le retour sur la terre.

Et ceci fut plus sensible à Philadelphie qu'en tout autre lieu. Il s'y joignait, d'ailleurs, de certaines craintes personnelles. Par représailles, Robur avait arraché Uncle Prudent et Phil Evans à leur sol natal. Certes, il s'était bien vengé, quoique en dehors de tout droit. Mais cela suffirait-il à sa vengeance ? Ne voudrait-il pas l'exercer encore sur quelques-uns des collègues du président et du secrétaire du Weldon-Institute ? Et qui pouvait se dire à l'abri des atteintes de ce tout-puissant maître des régions aériennes ?

Or, voilà que, le 28 septembre, une nouvelle courut la ville. Uncle Prudent et Phil Evans auraient reparu, dans l'après-midi, au domicile particulier du président du Weldon-Institute.

Et le plus extraordinaire, c'est que la nouvelle était vraie, quoique les esprits sensés ne voulussent point y croire.

Cependant il fallut se rendre à l'évidence. C'étaient bien les deux disparus, en personne, non leur ombre... Frycollin lui-même était de retour.

Les membres du club, puis leurs amis, puis la foule, se portèrent devant la maison de Uncle Prudent. On acclama les deux collègues, on les fit passer de main en main au milieu des hurrahs et des hips!

Jem Cip était là, ayant abandonné son déjeuner — un rôti de laitues cuites — puis, William T. Forbes et ses deux filles, miss Doll et miss Mat. Et, en ce jour, Uncle Prudent aurait pu les épouser toutes deux, s'il eût été Mormon; mais il ne l'était pas et n'avait aucune propension à le devenir. Il y avait aussi Truk Milnor, Bat T. Fyn, enfin tous les membres du club. On se demande encore aujourd'hui comment Uncle Prudent et Phil Evans purent sortir vivants des milliers de bras par lesquels ils durent passer en traversant toute la ville.

Le soir même, le Weldon-Institute devait tenir sa séance hebdomadaire. On comptait que les deux collègues prendraient place au bureau. Or, comme ils n'avaient encore rien dit de leurs aventures, — peut-être ne leur avait-on pas laissé le temps de parler? — on espérait aussi qu'ils raconteraient par le menu leurs impressions de voyage.

En effet, pour une raison ou pour une autre, tous deux étaient restés muets. Muet aussi le valet Frycollin, que ses congénères avaient failli écarteler dans leur délire.

Mais ce que les deux collègues n'avaient pas dit ou n'avaient pas voulu dire, le voici :

Il n'y a point à revenir sur ce que l'on sait de la nuit du 27 au 28 juillet, l'audacieuse évasion du président et du secrétaire du Weldon-Institute, leur impression si vive quand ils foulèrent les roches de l'île Chatam, le coup de feu tiré sur Phil Evans, le câble tranché, et l'*Albatros*, alors privé de ses

propulseurs, entraîné au large par la brise du sud-ouest, tandis qu'il s'élevait à une grande hauteur. Ses fanaux allumés avaient permis de le suivre pendant quelque temps. Puis, il n'avait pas tardé à disparaître.

Les fugitifs n'avaient plus rien à craindre. Comment Robur aurait-il pu revenir sur l'île, puisque ses hélices devaient encore être hors d'état de fonctionner pendant trois ou quatre heures ?

D'ici là, l'*Albatros*, détruit par l'explosion, ne serait plus qu'une épave flottant sur la mer, et ceux qu'il portait, des cadavres déchirés que l'Océan ne pourrait pas même rendre.

L'acte de vengeance aurait été accompli dans toute son horreur.

Uncle prudent et Phil Evans, se considérant comme en état de légitime défense, n'avaient pas eu un remords.

Phil Evans n'était que légèrement blessé par la balle lancée de l'*Albatros*. Aussi tous trois s'occupèrent de remonter le littoral avec l'espoir de rencontrer quelques indigènes.

Cet espoir ne fut pas trompé. Une cinquantaine de naturels, vivant de la pêche, habitaient la côte occidentale de Chatam. Ils avaient vu l'aéronef descendre sur l'île. Ils firent aux fugitifs l'accueil que méritaient des êtres surnaturels. On les adora, ou peu s'en faut. On les logea dans la plus confortable des cases. Jamais Frycollin ne retrouverait une pareille occasion de passer pour le Dieu des noirs.

Ainsi qu'ils l'avaient prévu, Uncle Prudent et Phil Evans ne virent pas revenir l'aéronef. Ils devaient en conclure que la catastrophe avait dû se produire dans quelque haute zone de l'atmosphère. On n'entendrait plus jamais parler de l'ingénieur Robur ni de la prodigieuse machine que ses compagnons montaient avec lui.

Maintenant il fallait attendre une occasion de regagner l'Amérique. Or, l'île Chatam est peu fréquentée des navigateurs. Tout le mois d'août se passa ainsi, et les fugitifs pouvaient se demander s'ils n'avaient pas changé une prison pour une autre, dont Frycollin, toutefois, s'arrangeait mieux que de sa prison aérienne.

Enfin, le 3 septembre, un navire vint faire de l'eau à l'aiguade de l'île

Chatam. On ne l'a pas oublié, au moment de l'enlèvement à Philadelphie, Uncle Prudent avait sur lui quelques milliers de dollars papiers — plus qu'il ne fallait pour regagner l'Amérique. Après avoir remercié leurs adorateurs qui ne leur épargnèrent pas les plus respectueuses démonstrations, Uncle Prudent, Phil Evans et Frycollin s'embarquèrent pour Aukland. Ils ne racontèrent rien de leur histoire, et, en deux jours, ils arrivèrent dans la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Là, un paquebot du Pacifique les prit comme passagers, et, le 20 septembre, après une traversée des plus heureuses, les survivants de l'*Albatros* débarquaient à San Francisco. Ils n'avaient point dit qui ils étaient ni d'où ils venaient; mais, comme ils avaient payé d'un bon prix leur transport, ce n'est pas un capitaine américain qui leur en eût demandé davantage.

A San Francisco, Uncle Prudent, son collègue et le valet Frycollin prirent le premier train du grand chemin de fer du Pacifique. Le 27, ils arrivaient à Philadelphie.

Voilà le récit compendieux de ce qui s'était passé depuis l'évasion des fugitifs et leur départ de l'île Chatam. Voilà comment, le soir même, le président et le secrétaire purent prendre place au bureau du Weldon-Institute, au milieu d'une affluence extraordinaire.

Cependant, jamais ni l'un ni l'autre n'avaient été aussi calmes. Il ne semblait pas, à les voir, que rien d'anormal fût arrivé depuis la mémorable séance du 12 juin. Trois mois et demi qui ne paraissaient pas compter dans leur existence!

Après les premières salves de hurrahs que tous deux reçurent sans que leur visage reflétât la moindre émotion, Uncle Prudent se couvrit et prit la parole :

« Honorables citoyens, dit-il, la séance est ouverte. »

Applaudissements frénétiques et bien légitimes! Car, s'il n'était pas extraordinaire que cette séance fût ouverte, il l'était du moins qu'elle le fût par Uncle Prudent, assisté de Phil Evans.

Le président laissa l'enthousiasme s'épuiser en clameurs et en battements de mains. Puis il reprit :



« A notre dernière séance, messieurs, la discussion avait été fort vive (*Écoutez, écoutez*) entre les partisans de l'hélice avant et de l'hélice arrière pour notre ballon le *Go a head!* (*Marques de surprise*). Or, nous avons trouvé moyen de ramener l'accord entre les avantistes et les arriéristes, et ce moyen, le voici : c'est de mettre deux hélices, une à chaque bout de la nacelle! » (*Silence de complète stupéfaction.*)

Et ce fut tout.

Oui, tout ! De l'enlèvement du président et du secrétaire du Weldon-Institute, pas un mot ! Pas un mot de l'*Albatros* ni de l'ingénieur Robur ! Pas un mot du voyage ! Pas un mot de la façon dont les prisonniers avaient pu s'échapper ! Pas un mot enfin de ce qu'était devenu l'aéronef, s'il courait encore à travers l'espace, si l'on pouvait craindre de nouvelles représailles contre les membres du club !

Certes, l'envie ne manquait pas à tous ces ballonistes d'interroger Uncle Prudent et Phil Evans ; mais on les vit si sérieux, si boutonnés, qu'il parut convenable de respecter leur attitude. Quand ils jugeraient à propos de parler, ils parleraient, et l'on serait trop honoré de les entendre.

Après tout, il y avait peut-être dans ce mystère quelque secret qui ne pouvait encore être divulgué.

Et alors Uncle Prudent, reprenant la parole au milieu d'un silence jusqu'alors inconnu dans les séances du Weldon-Institute :

« Messieurs, dit-il, il ne reste plus maintenant qu'à terminer l'aérostat le *Go a head* auquel il appartient de faire la conquête de l'air. — La séance est levée. »

XVIII

QUI TERMINE CETTE VÉRIDIQUE HISTOIRE DE L'ALBATROS, SANS LA
TERMINER.

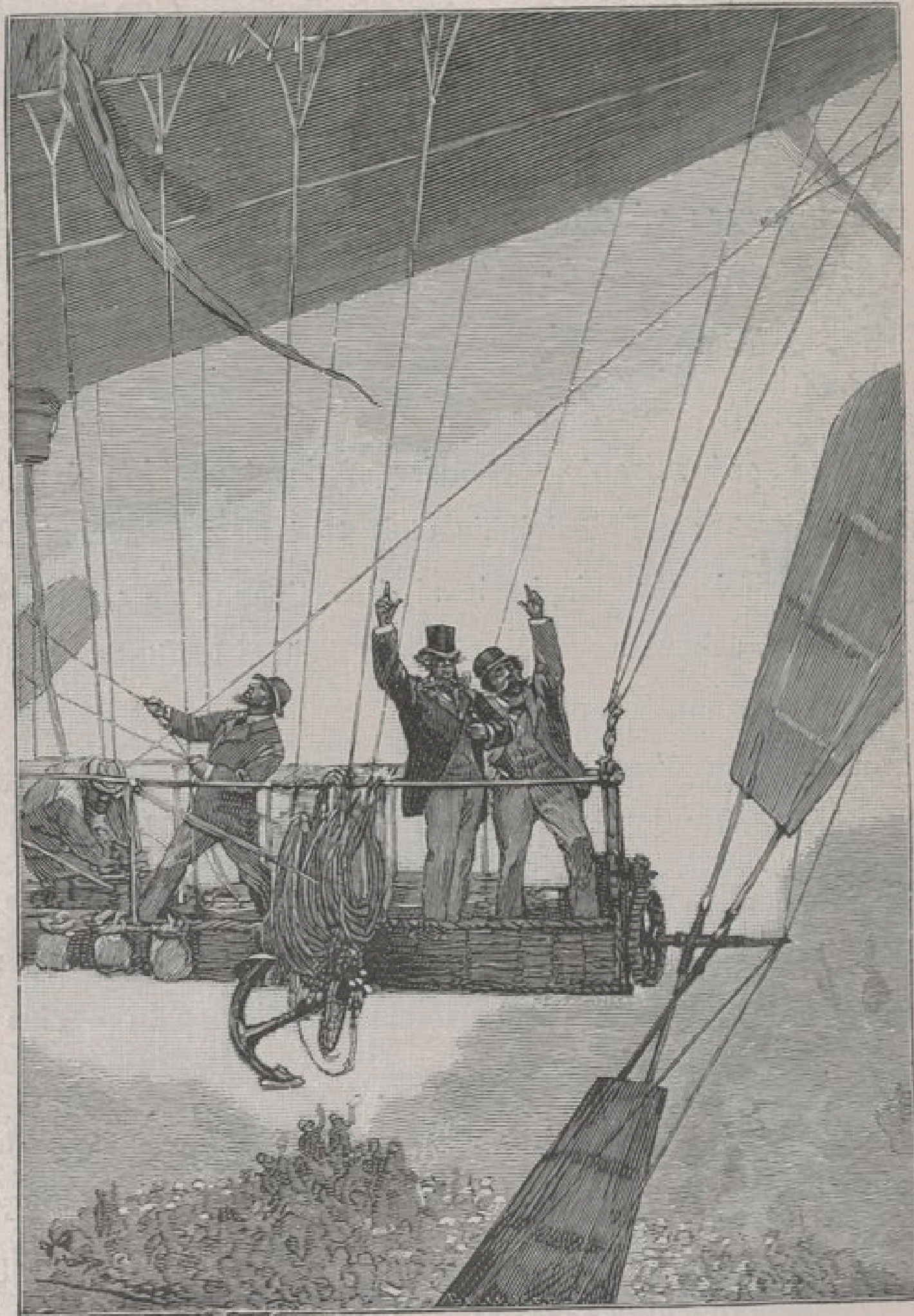
Le 29 avril de l'année suivante, sept mois après le retour si imprévu de Uncle Prudent et de Phil Evans, Philadelphie était tout en mouvement. Rien de politique pour cette fois. Il ne s'agissait ni d'élections ni de meetings. L'aérostat le *Go a head*, achevé par les soins du Weldon-Institute, allait enfin prendre possession de son élément naturel.

Pour aéronaute, le célèbre Harry W. Tinder, dont le nom a été prononcé au commencement de ce récit, — plus un aide-aérostier.

Pour passagers, le président et le secrétaire du Weldon-Institute. Ne méritaient-ils pas un tel honneur? Ne leur appartenait-il pas de venir en personne protester contre tout appareil qui reposerait sur le principe du « Plus lourd que l'air? »

Cependant, après sept mois, ils en étaient encore à parler de leurs aventures. Frycollin lui-même, quelque envie qu'il en eût, n'avait rien dit de l'ingénieur Robur ni de sa prodigieuse machine. Sans doute, en ballonistes intransigeants qu'ils étaient, Uncle Prudent et Phil Evans ne voulaient pas qu'il fût question d'aéronef ou de tout autre appareil volant. Tant que le ballon le *Go a head* ne tiendrait pas la première place parmi les engins de locomotion aérienne, ils ne voulaient rien admettre des inventions dues aux aviateurs. Ils croyaient encore, ils voulaient croire toujours que le véritable véhicule atmosphérique, c'était l'aérostat et qu'à lui seul appartenait l'avenir.

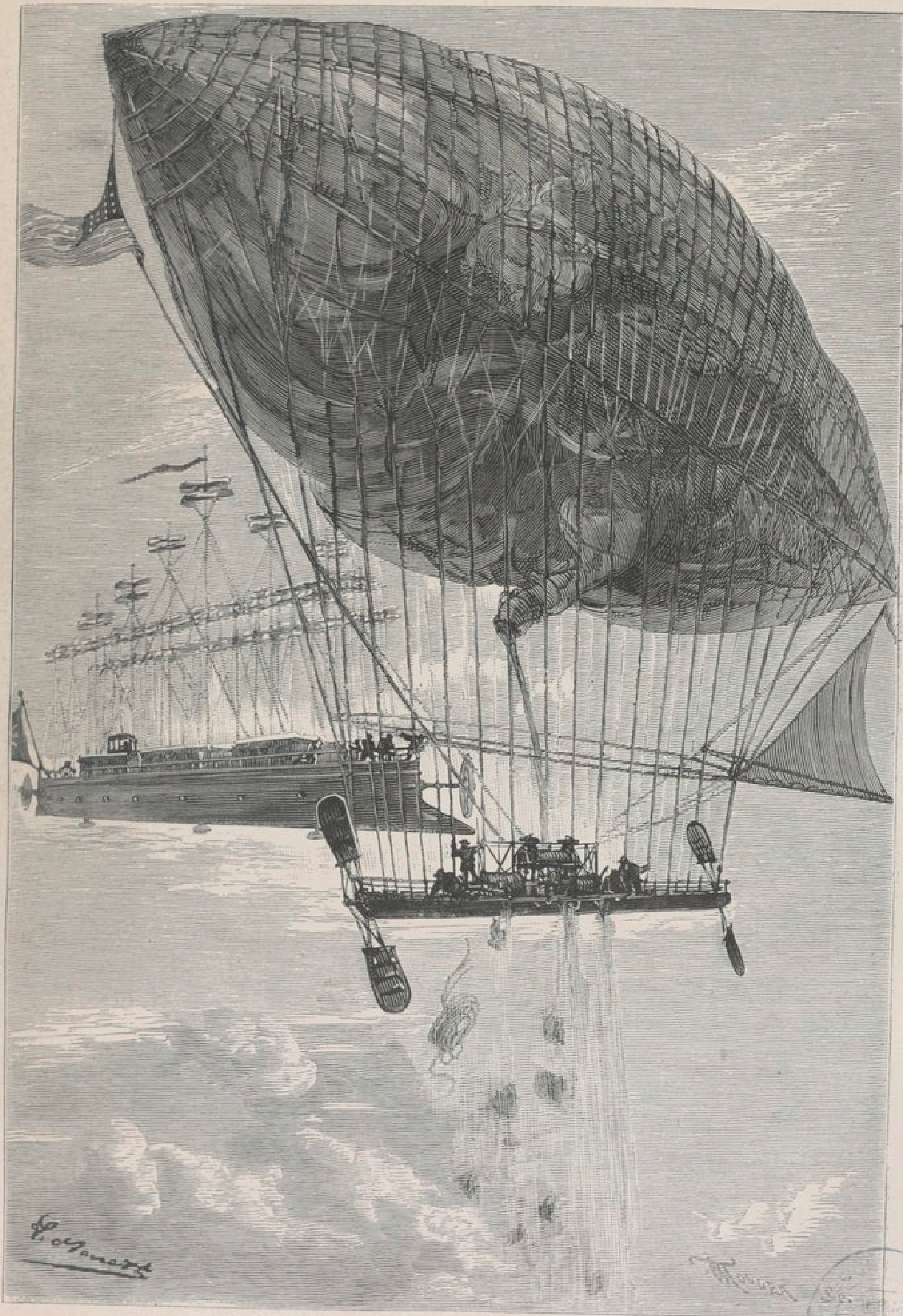
D'ailleurs, celui dont ils avaient tiré une vengeance si terrible, — si juste à leur sens, — celui-là n'existait plus. Aucun de ceux qui l'accompagnaient n'avait pu lui survivre. Le secret de l'*Albatros* était maintenant enseveli dans les profondeurs du Pacifique.



Le *Go a head* s'éleva « majestueusement ». (Page 213.)

Quant à admettre que l'ingénieur Robur eût une retraite, une île de relâche, au milieu de ce vaste océan, ce n'était qu'une hypothèse. En tout cas, les deux collègues se réservaient de décider plus tard s'il ne conviendrait pas de faire quelques recherches à ce sujet.

On allait donc enfin procéder à cette grande expérience que le Weldon-Institute préparait de si longue date et avec tant de soins. Le *Go a head* était le type le plus parfait de ce qui avait été inventé jusqu'à cette époque dans l'art



L'Albatros rejoignit le Go a head. (Page 218.)

aérostatique, — ce que sont un *Inflexible* ou un *Formidable* dans l'art naval.

Le *Go a head* possédait toutes les qualités que doit avoir un aérostat. Son volume lui permettait de s'élever aux dernières hauteurs qu'un ballon puisse atteindre, — son imperméabilité, de pouvoir se maintenir indéfiniment dans l'atmosphère; — sa solidité, de braver toute dilatation de gaz aussi bien que les violences de la pluie et du vent; — sa capacité, de disposer d'une force ascensionnelle assez considérable pour enlever, avec tous ses accessoires, une machinerie électrique qui devait communiquer à ses propulseurs une puissance de locomotion supérieure à tout ce qui avait été obtenu jusqu'alors. Le *Go a head* avait une forme allongée qui faciliterait son déplacement suivant l'horizontale. Sa nacelle, plate-forme à peu près semblable à celle du ballon des capitaines Krebs et Renard, emportait tout l'outillage nécessaire aux aéroliers, instruments de physique, câbles, ancres, guides-ropes, etc., de plus, les appareils, piles et accumulateurs qui constituaient sa puissance mécanique. Cette nacelle était munie, à l'avant, d'une hélice, et, à l'arrière, d'une hélice et d'un gouvernail. Mais, probablement, le rendement des machines du *Go a head* devait être très inférieur au rendement des appareils de l'*Albatros*.

Le *Go a head* avait été transporté, après son gonflement, dans la clairière de Fairmont-Park, à la place même où s'était reposé l'aéronef pendant quelques heures.

Inutile de dire que sa puissance ascensionnelle lui était fournie par le plus léger de tous les corps gazeux. Le gaz d'éclairage ne possède qu'une force de sept cents grammes environ par mètre cube, — ce qui ne donne qu'une insuffisante rupture d'équilibre avec l'air ambiant. Mais l'hydrogène possède une force d'ascension qui peut être estimée à onze cents grammes. Cet hydrogène pur, préparé d'après les procédés et dans les appareils spéciaux du célèbre Henry Giffard, emplissait l'énorme ballon. Donc, puisque la capacité du *Go a head* mesurait quarante mille mètres cubes, la puissance ascensionnelle de son gaz était quarante mille multipliés par onze cents, soit de quarante-quatre mille kilogrammes.

Dans cette matinée du 29 avril, tout était prêt. Dès onze heures, l'énorme

aérostat se balançait à quelques pieds du sol, prêt à s'élever au milieu des airs.

Temps admirable et fait exprès pour cette importante expérience. En somme, peut-être aurait-il mieux valu que la brise eût été plus forte, ce qui aurait rendu l'épreuve plus concluante. En effet, on n'a jamais mis en doute qu'un ballon pût être dirigé dans un air calme; mais, au milieu d'une atmosphère en mouvement, c'est autre chose, et c'est dans ces conditions que les expériences doivent être tentées.

Enfin, il n'y avait pas de vent ni apparence qu'il dût se lever. Ce jour-là, par extraordinaire, l'Amérique du Nord ne se disposait point à envoyer à l'Europe occidentale une des bonnes tempêtes de son inépuisable réserve, et jamais jour n'eût été mieux choisi pour le succès d'une expérience aéronautique.

Faut-il parler de la foule immense réunie dans Fairmont-Park, des nombreux trains qui avaient versé sur la capitale de la Pensylvanie les curieux de tous les états environnants, de la suspension de la vie industrielle et commerciale qui permettait à tous de venir assister à ce spectacle, patrons, employés, ouvriers, hommes, femmes, vieillards, enfants, membres du Congrès, représentants de l'armée, magistrats, reporters, indigènes blancs et noirs, entassés dans la vaste clairière? Faut-il décrire les émotions bruyantes de ce populaire, ces mouvements inexplicables, ces poussées soudaines qui rendaient la masse palpitante et houleuse? Faut-il chiffrer les hips! hips! hips! qui éclatèrent de toutes parts comme des détonations de boîtes d'artifice, lorsque Uncle Prudent et Phil Evans parurent sur la plate-forme, au-dessous de l'aérostat pavoisé aux couleurs américaines? Faut-il avouer enfin que le plus grand nombre des curieux n'était peut-être pas venu pour voir le *Go a head*, mais pour contempler ces deux hommes extraordinaires que l'Ancien Monde enviait au Nouveau?

Pourquoi deux et non trois? Pourquoi pas Frycollin? C'est que Frycollin trouvait que la campagne de l'*Albatros* suffisait à sa célébrité. Il avait décliné l'honneur d'accompagner son maître. Il n'eut donc point sa part des acclamations frénétiques qui accueillirent le président et le secrétaire du Weldon-Institute.

Il va sans dire que, de tous les membres de l'illustre assemblée, pas un ne manquait aux places réservées en dedans des cordes et piquets qui formaient enceinte au milieu de la clairière. Là étaient Truk Milnor, Bat T. Fyn, William T. Forbes, ayant au bras ses deux filles, miss Doll et miss Mat. Tous étaient venus affirmer par leur présence que rien ne pourrait jamais séparer les partisans du « Plus léger que l'air ! »

Vers onze heures vingt, un coup de canon annonça la fin des derniers préparatifs.

Le *Go a head* n'attendait plus qu'un signal pour partir.

Un second coup de canon retentit à onze heures vingt-cinq.

Le *Go a head*, maintenu par ses cordes de filet, s'éleva d'une quinzaine de mètres au-dessus de la clairière. De cette façon la plate-forme dominait cette foule si profondément émue. Uncle Prudent et Phil Evans, debout à l'avant, mirent alors la main gauche sur leur poitrine, — ce qui signifiait qu'ils étaient de cœur avec toute l'assistance. Puis, ils tendirent la main droite vers le zénith, — ce qui signifiait que le plus grand des ballons connus jusqu'à ce jour allait enfin prendre possession du domaine supra-terrestre.

Cent mille mains se portèrent alors sur cent mille poitrines, et cent mille autres se dressèrent vers le ciel.

Un troisième coup de canon éclata à onze heures trente.

« Lâchez tout ! » cria Uncle Prudent, qui lança la formule sacramentelle.

Et le *Go a head* s'éleva « majestueusement », — adverbe consacré par l'usage dans les descriptions aérostatiques.

En vérité, c'était un spectacle superbe ! On eût dit d'un vaisseau qui vient de quitter son chantier de construction. Et n'était-ce pas un vaisseau, lancé sur la mer aérienne ?

Le *Go a head* monta suivant une rigoureuse verticale, — preuve du calme absolu de l'atmosphère, — et il s'arrêta à une altitude de deux cent cinquante mètres.

Là, commencèrent les manœuvres en déplacement horizontal. Le *Go a head*, poussé par ses deux hélices, alla au-devant du soleil avec une vitesse d'une dizaine de mètres à la seconde. C'est la vitesse de la baleine franche au milieu

des couches liquides. Et il ne messied pas de le comparer à cette géante des mers boréales, puisqu'il avait aussi la forme de cet énorme cétacé.

Une nouvelle salve de hurrahs monta vers les habiles aéronautes.

Puis, sous l'action de son gouvernail, le *Go a head* se livra alors à toutes les évolutions circulaires, obliques, rectilignes, que lui imprimait la main du timonier. Il tourna dans un cercle restreint, il marcha en avant, en arrière, de façon à convaincre les plus réfractaires à la direction des ballons, — s'il y en avait eu!... S'il y en avait eu, on les aurait écharpés.

Mais pourquoi le vent manquait-il à cette magnifique expérience? Ce fut regrettable. On aurait vu, sans doute, le *Go a head* exécuter, sans une hésitation, tous les mouvements, soit en déviant par l'oblique comme un navire à voiles qui marche au plus près, soit en remontant les courants de l'air comme un navire à vapeur.

En ce moment, l'aérostat se releva dans l'espace de quelques centaines de mètres.

On comprit la manœuvre. Uncle Prudent et ses compagnons allaient tenter de trouver un courant quelconque dans de plus hautes zones, afin de compléter l'épreuve. Du reste, un système de ballonnetaux intérieurs analogues à la vessie natatoire des poissons et dans lesquels on pouvait introduire une certaine quantité d'air, au moyen de pompes, lui permettait de se déplacer verticalement. Sans jamais jeter de lest pour descendre ni perdre de gaz pour monter, il était en mesure de s'élever ou de s'abaisser dans l'atmosphère, au gré de l'aéronaute. Toutefois, il avait été muni d'une soupape à son hémisphère supérieur, pour le cas où il eût été obligé à quelque rapide descente. C'était, en somme, l'application de systèmes déjà connus, mais poussés à un extrême degré de perfection.

Le *Go a head* s'élevait donc en suivant une ligne verticale. Ses énormes dimensions diminuaient graduellement aux regards, comme par un effet d'optique. Ce n'est pas ce qu'il y a de moins curieux pour les spectateurs, dont les vertèbres du cou se brisent à regarder en l'air. L'énorme baleine devenait peu à peu un marsouin, en attendant qu'elle fût réduite à l'état de simple goujon.

Le mouvement ascensionnel ne cessant pas, le *Go a head* atteignit une altitude de quatre mille mètres. Mais, dans ce ciel si pur, sans une trainée de brume, il resta constamment visible.

Cependant, il se maintenait toujours au-dessus de la clairière, comme s'il eût été attaché par des fils divergents. Une immense cloche eût emprisonné l'atmosphère qu'elle n'aurait pas été plus immobilisée. Pas un souffle de vent ni à cette hauteur ni à aucune autre. L'aérostat évoluait sans rencontrer aucune résistance, très rapetissé par l'éloignement, comme si on l'eût regardé par le petit bout d'une lorgnette.

Tout à coup, un cri s'éleva de la foule, un cri suivi de cent mille autres. Tous les bras se tendirent vers un point de l'horizon. Ce point, c'était le nord-ouest.

Là, dans le profond azur, est apparu un corps mobile qui s'approche et grandit. Est-ce un oiseau battant des ailes les hautes couches de l'espace ? Est-ce un bolide dont la trajectoire coupe obliquement l'atmosphère ? En tout cas, il est doué d'une vitesse excessive, et il ne peut tarder à passer au-dessus de la foule.

Un soupçon, qui se communique électriquement à tous les cerveaux, court sur toute la clairière.

Mais il semble que le *Go a head* a vu cette étrange objet. Assurément, il a senti qu'un danger le menace, car sa vitesse est augmentée, et il a pris chasse vers l'est.

Oui ! la foule a compris ! Un nom, jeté par un des membres du Weldon-Institute, a été répété par cent mille bouches :

« L'*Albatros* !... L'*Albatros* !... »

C'est l'*Albatros*, en effet ! C'est Robur qui reparait dans les hauteurs du ciel ! C'est lui qui, semblable à un gigantesque oiseau de proie, va fondre sur le *Go a head* !

Et pourtant, neuf mois avant, l'aéronef, brisé par l'explosion, ses hélices rompues, sa plate-forme coupée en deux, a été anéanti. Sans le sang-froid prodigieux de l'ingénieur, qui modifia le sens giratoire du propulseur de l'avant et le changea en une hélice suspensive, tout le personnel de l'*Albatros*

eût été asphyxié par la rapidité même de la chute. Mais, s'ils avaient pu échapper à l'asphyxie, comment lui et les siens ne s'étaient-ils pas noyés dans les eaux du Pacifique ?

C'est que les débris de sa plate-forme, les ailes des propulseurs, les cloisons des roufles, tout ce qui restait de l'*Albatros*, constituait une épave. Si l'oiseau blessé était tombé dans les flots ; ses ailes le soutinrent encore sur les lames. Pendant quelques heures, Robur et ses hommes restèrent d'abord sur cette épave, puis, dans le canot de caoutchouc qu'ils avaient retrouvé à la surface de l'Océan.

La Providence, pour ceux qui croient à l'intervention divine dans les choses humaines, — le hasard, pour ceux qui ont la faiblesse de ne pas croire à la Providence, — vint au secours des naufragés.

Un navire les aperçut, quelques heures après le lever du soleil. Ce navire mit une embarcation à la mer. Il recueillit non seulement Robur et ses compagnons, mais aussi les débris flottants de l'aéronef. L'ingénieur se contenta de dire que son bâtiment avait péri dans une collision, et son incognito fut respecté.

Ce navire était un trois-mâts anglais, le *Two Friends*, de Liverpool. Il se dirigeait vers Melbourne, où il arriva quelques jours après.

On était en Australie, mais encore loin de l'île X, à laquelle il fallait revenir au plus tôt.

Dans les débris du roufle de l'arrière, l'ingénieur avait pu retrouver une somme assez considérable, qui lui permit de subvenir à tous les besoins de ses compagnons, sans rien demander à personne. Peu de temps après son arrivée à Melbourne, il fit l'acquisition d'une petite goëlette d'une centaine de tonneaux, et ce fut ainsi que Robur, qui se connaissait en marine, regagna l'île X.

Et alors il n'eut plus qu'une idée fixe, une obsession : se venger. Mais, pour se venger, il fallait refaire un second *Albatros*. Besogne facile, après tout, pour celui qui avait construit le premier. On utilisa ce qui pouvait servir de l'ancien aéronef, ses propulseurs, entre autres engins, qui avaient été embarqués avec tous les débris sur la goëlette. On refit le mécanisme avec de nouvelles piles

et de nouveaux accumulateurs. Bref, en moins de huit mois, tout le travail était terminé, et un nouvel *Albatros*, identique à celui que l'explosion avait détruit, aussi puissant, aussi rapide, fut prêt à prendre l'air.

Dire qu'il avait le même équipage, que cet équipage était enragé contre Uncle Prudent et Phil Evans en particulier, et contre tout le Weldon Institute en général, cela se comprend, sans qu'il convienne d'y insister.

L'*Albatros* quitta l'île X dès les premiers jours d'avril. Pendant cette traversée aérienne, il ne voulut pas que son passage pût être signalé en aucun point de la terre. Aussi voyagea-t-il presque toujours entre les nuages. Arrivé au-dessus de l'Amérique du Nord, en une portion déserte du Far-West, il atterrit. Là, l'ingénieur, gardant le plus profond incognito, apprit ce qui devait lui faire le plus de plaisir d'apprendre : c'est que le Weldon-Institute était prêt à commencer ses expériences, c'est que le *Go a head*, monté par Uncle Prudent et Phil Evans, allait partir de Philadelphie à la date du 29 avril.

Quelle occasion pour satisfaire cette vengeance qui tenait au cœur de Robur et de tous les siens ! Vengeance terrible, à laquelle ne pourrait échapper le *Go a head* ! Vengeance publique, qui prouverait en même temps la supériorité de l'aéronef sur tous les aérostats et autres appareils de ce genre !

Et voilà pourquoi, ce jour-là, comme un vautour qui se précipite du haut des airs, l'aéronef apparaissait au-dessus de Fairmont-Park.

Oui ! c'était l'*Albatros*, facile à reconnaître, même de tous ceux qui ne l'avaient jamais vu !

Le *Go a head* fuyait toujours. Mais il comprit bientôt qu'il ne pourrait jamais échapper par une fuite horizontale. Aussi, son salut, le chercha-t-il par une fuite verticale, non en se rapprochant du sol, car l'aéronef aurait pu lui barrer la route, mais en s'élevant dans l'air, en allant dans une zone où il ne pourrait peut-être pas être atteint. C'était très audacieux, en même temps très logique.

Cependant l'*Albatros* commençait à s'élever avec lui. Bien plus petit que le *Go a head*, c'était l'espadaon à la poursuite de la baleine qu'il perce de son dard, c'était le torpilleur courant sur le cuirassé qu'il va faire sauter d'un seul coup.

On le vit bien, et avec quelle angoisse ! En quelques instants l'aérostat eut atteint cinq mille mètres de hauteur. L'*Albatros* l'avait suivi dans son mouvement ascensionnel. Il évoluait sur ses flancs. Il l'enserrait dans un cercle dont le rayon diminuait à chaque tour. Il pouvait l'anéantir d'un bond, en crevant sa fragile enveloppe. Alors Uncle Prudent et ses compagnons eussent été broyés dans une effroyable chute !

Le public, muet d'horreur, haletant, était saisi de cette sorte d'épouvante qui oppresse la poitrine, qui prend aux jambes, quand on voit tomber quelqu'un d'une grande hauteur. Un combat aérien se préparait, combat où ne s'offraient même pas les chances de salut d'un combat naval, — le premier de ce genre, mais qui ne sera pas le dernier, sans doute, puisque le progrès est une des lois de ce monde. Et si le *Go a head* portait à son cercle équatorial les couleurs américaines, l'*Albatros* avait arboré son pavillon, l'étamine étoilée avec le soleil d'or de Robur-le-Conquérant.

Le *Go a head* voulut alors essayer de distancer son ennemi en s'élevant plus haut encore. Il se débarrassa du lest qu'il avait en réserve. Il fit un nouveau bond de mille mètres. Ce n'était plus alors qu'un point dans l'espace. L'*Albatros*, qui le suivait toujours en imprimant à ses hélices leur maximum de rotation, était devenu invisible.

Soudain, un cri de terreur s'éleva du sol.

Le *Go a head* grossissait à vue d'œil, tandis que l'aéronef reparaisait en s'abaissant avec lui. Cette fois, c'était une chute. Le gaz, trop dilaté dans les hautes zones, avait crevé l'enveloppe, et, à demi dégonflé, le ballon tombait assez rapidement.

Mais l'aéronef, modérant ses hélices suspensives, s'abaissait d'une vitesse égale. Il rejoignit le *Go a head*, lorsqu'il n'était plus qu'à douze cents mètres du sol, et s'en approcha bord à bord.

Robur voulait-il donc l'achever?... Non!... Il voulait secourir, il voulait sauver son équipage !

Et telle fut l'habileté de sa manœuvre que l'aéronaute et son aide purent s'élancer sur la plate-forme de l'aéronef.

Uncle Prudent et Phil Evans allaient-ils donc refuser les secours de Robur,

refuser d'être sauvés par lui ? Ils en étaient bien capables ! Mais les gens de l'ingénieur se jetèrent sur eux, et, par force, les firent passer du *Go a head* sur l'*Albatros*.

Puis, l'aéronef se dégagea et demeura stationnaire, pendant que le ballon, entièrement vide de gaz, tombait sur les arbres de la clairière, où il resta suspendu comme une gigantesque loque.

Un effroyable silence régnait à terre. Il semblait que la vie eût été suspendue dans toutes les poitrines. Bien des yeux s'étaient fermés pour ne rien voir de la suprême catastrophe.

Uncle Prudent et Phil Evans étaient donc redevenus les prisonniers de l'ingénieur Robur. Puisqu'il les avait repris, allait-il les entraîner de nouveau dans l'espace, là où il était impossible de le suivre ?

On pouvait le croire.

Cependant, au lieu de remonter dans les airs, l'*Albatros* continuait de s'abaisser vers le sol. Voulait-il atterrir ? On le pensa, et la foule s'écarta pour lui faire place au milieu de la clairière.

L'émotion était portée à son maximum d'intensité.

L'*Albatros* s'arrêta à deux mètres de terre. Alors, au milieu du profond silence, la voix de l'ingénieur se fit entendre.

« Citoyens des États-Unis, dit-il, le président et le secrétaire du Weldon-Institute sont de nouveau en mon pouvoir. En les gardant, je ne ferais qu'user de mon droit de représaille. Mais, à la passion allumée dans leur âme par les succès de l'*Albatros*, j'ai compris que l'état des esprits n'était pas prêt pour l'importante révolution que la conquête de l'air doit amener un jour. Uncle Prudent et Phil Evans, vous êtes libres ! »

Le président, le secrétaire du Weldon-Institute, l'aéronaute et son aide, n'eurent qu'à sauter pour prendre terre.

L'*Albatros* remonta aussitôt à une dizaine de mètres au-dessus de la foule.

Puis, Robur, continuant :

« Citoyens des États-Unis, dit-il, mon expérience est faite ; mais mon avis est dès à présent qu'il ne faut rien prématurer, pas même le progrès. La science ne doit pas devancer les mœurs. Ce sont des évolutions, non des

révolutions qu'il convient de faire. En un mot, il faut n'arriver qu'à son heure. J'arriverais trop tôt aujourd'hui pour avoir raison des intérêts contradictoires et divisés. Les nations ne sont pas encore mûres pour l'union.

« Je pars donc, et j'emporte mon secret avec moi. Mais il ne sera pas perdu pour l'humanité. Il lui appartiendra le jour où elle sera assez instruite pour en tirer profit et assez sage pour n'en jamais abuser. Salut, citoyens des États-Unis, salut ! »

Et l'*Albatros*, battant l'air de ses soixante-quatorze hélices, emporté par ses deux propulseurs poussés à outrance, disparut vers l'est au milieu d'une tempête de hurrahs, qui, cette fois, étaient admiratifs.

Les deux collègues, profondément humiliés, ainsi que tout le Weldon-Institute en leur personne, firent la seule chose qu'il y eût à faire : ils s'en retournèrent chez eux, tandis que la foule, par un revirement subit, était prête à les saluer de ses plus vifs sarcasmes, justes à cette heure !

.....

Et maintenant, toujours cette question : « Qu'est-ce que ce Robur ? Le saura-t-on jamais ? »

On le sait aujourd'hui. Robur, c'est la science future, celle de demain peut-être. C'est la réserve certaine de l'avenir.

Quant à l'*Albatros*, voyage-t-il encore à travers cette atmosphère terrestre, au milieu de ce domaine que nul ne peut lui ravir ? Il n'est pas permis d'en douter. Robur-le-Conquérant reparaitra-t-il un jour, ainsi qu'il l'a annoncé ? Oui ! Il viendra livrer le secret d'une invention qui peut modifier les conditions sociales et politiques du monde.

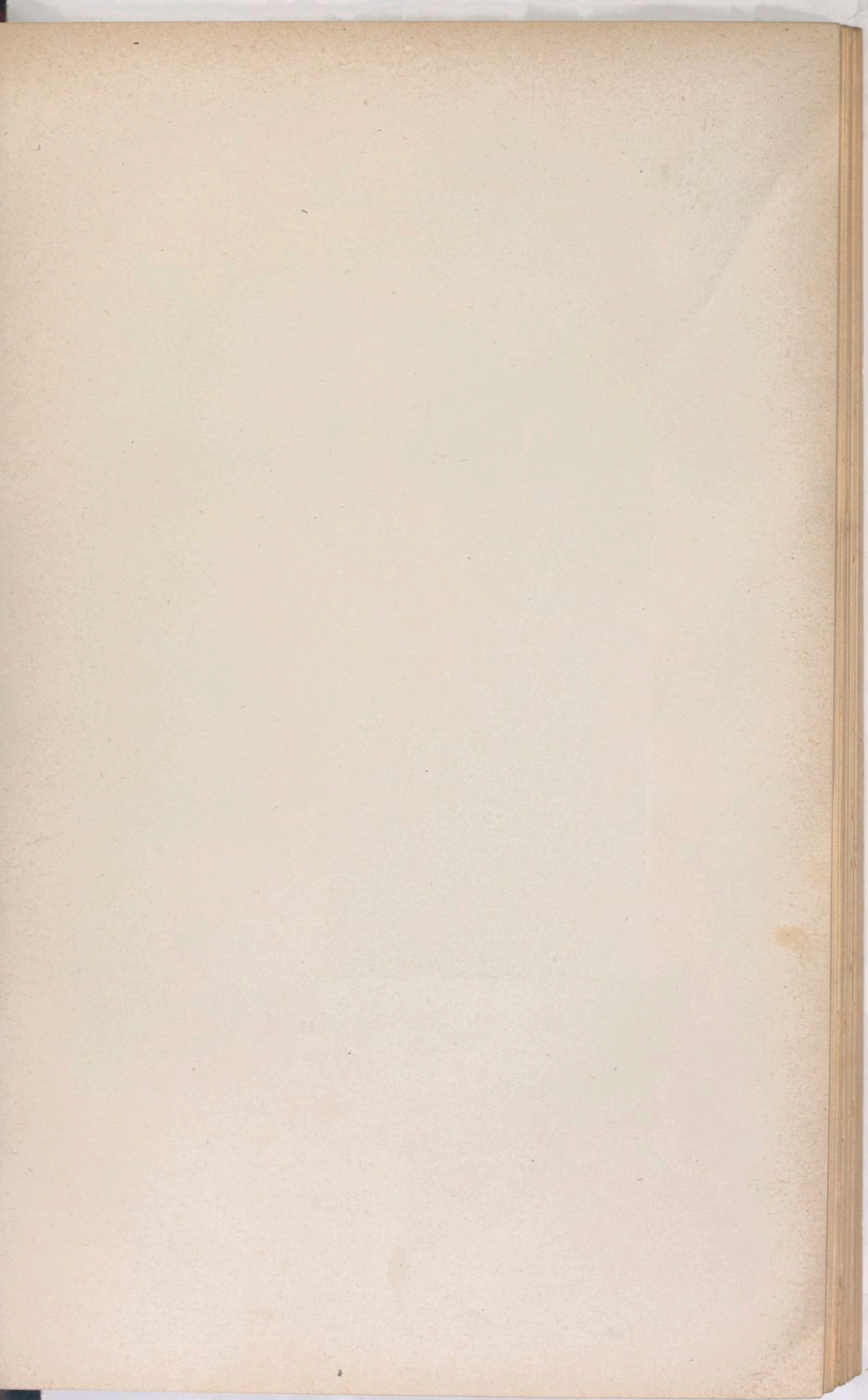
Quant à l'avenir de la locomotion aérienne, il appartient à l'aéronef, non à l'aérostat.

C'est aux *Albatros* qu'est définitivement réservée la conquête de l'air !

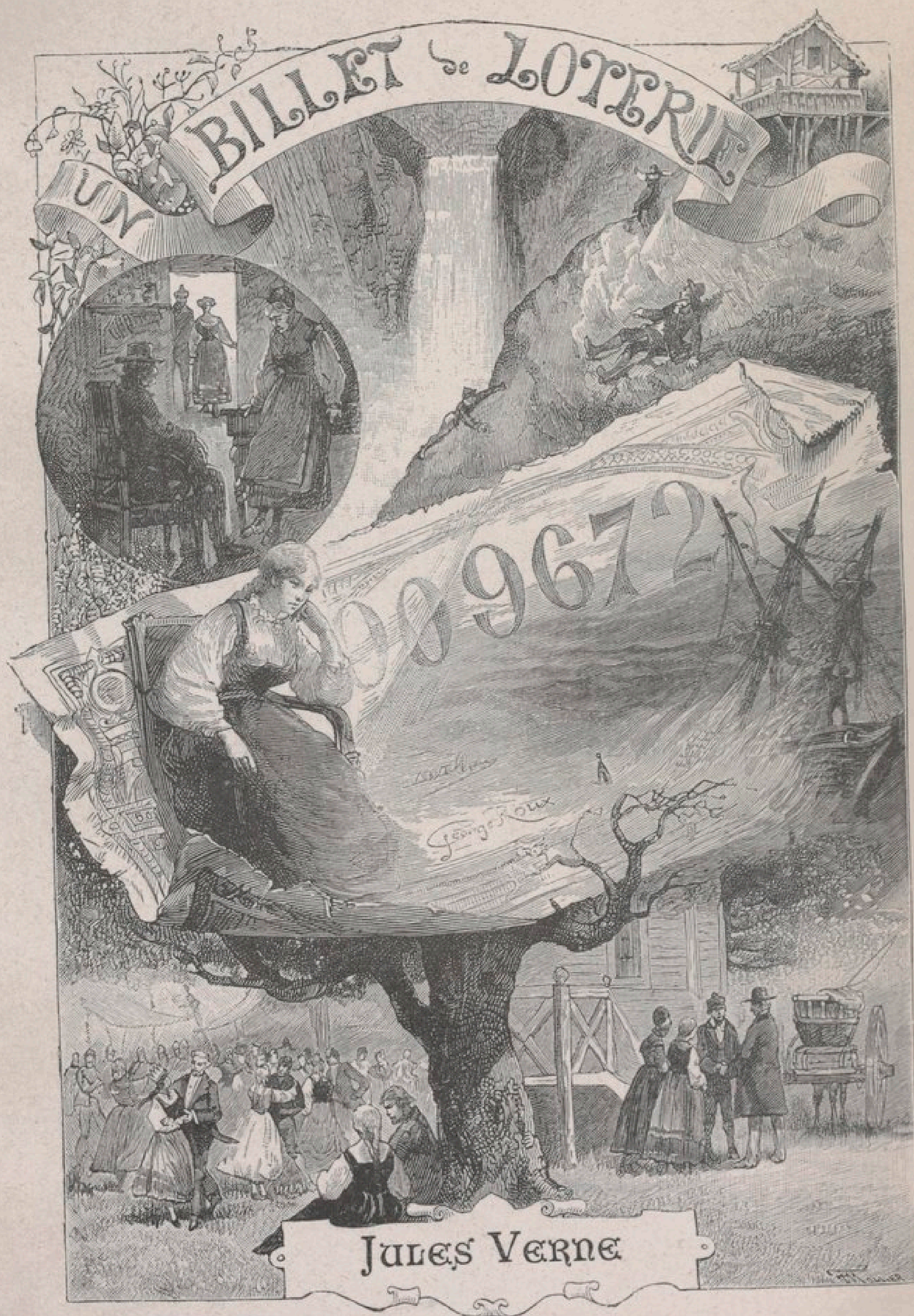
FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — Où le monde savant et le monde ignorant sont aussi embarrassés l'un que l'autre.	1
II. — Dans lequel les membres du Weldon-Institute se disputent sans parvenir à se mettre d'accord	12
III. — Dans lequel un nouveau personnage n'a pas besoin d'être présenté, car il se présente lui-même	26
IV. — Dans lequel, à propos du valet Frycollin, l'auteur essaye de réhabiliter la Lune.	34
V. — Dans lequel une suspension d'hostilités est consentie entre le président et le secrétaire du Weldon-Institute	43
VI. — Que les ingénieurs, les mécaniciens et autres savants feraient peut-être bien de passer.	54
VII. — Dans lequel Uncle Prudent et Phil Evans refusent encore de se laisser convaincre.	65
VIII. — Où l'on verra que Robur se décide à répondre à l'importante question qui lui est posée.	75
IX. — Dans lequel l' <i>Albatros</i> franchit près de dix mille kilomètres, qui se terminent par un bond prodigieux.	88
X. — Dans lequel on verra comment et pourquoi le valet Frycollin fut mis à la remorque	107
XI. — Dans lequel la colère de Uncle Prudent croît comme le carré de la vitesse.	121
XII. — Dans lequel l'ingénieur Robur agit comme s'il voulait concourir pour un des prix Monthyon	131
XIII. — Dans lequel Uncle Prudent et Phil Evans traversent tout un océan, sans avoir le mal de mer.	146
XIV. — Dans lequel l' <i>Albatros</i> fait ce qu'on ne pourra peut-être jamais faire.	158
XV. — Dans lequel il se passe des choses qui méritent vraiment la peine d'être racontées	173
XVI. — Qui laissera le lecteur dans une indécision peut-être regrettable.	187
XVII. — Dans lequel on revient à deux mois en arrière et où l'on saute à neuf mois en avant	194
XVIII. — Qui termine cette véridique histoire de l' <i>Albatros</i> , sans la terminer.	207



— LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES —



COLLECTION HETZEL

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES

COURONNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UN

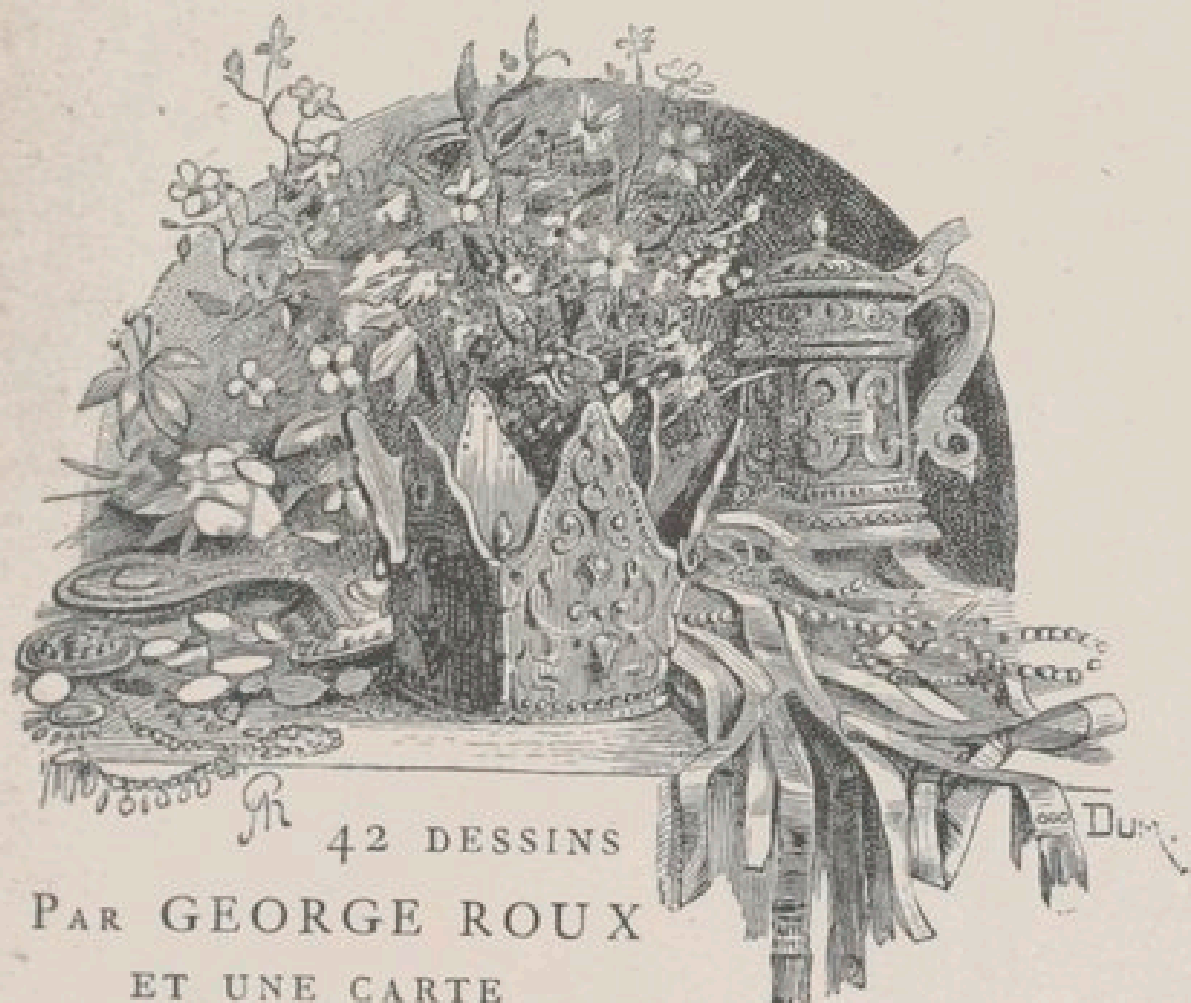
BILLET DE LOTERIE

LE NUMÉRO 9672

PAR

JULES VERNE

SUIVI DE FRITT-FLACC



42 DESSINS

PAR GEORGE ROUX

ET UNE CARTE

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB

PARIS

1886

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

UN BILLET DE LOTERIE

— LE NUMÉRO 9672. —



I

« Quelle heure est-il ? demanda dame Hansen, après avoir secoué les cendres de sa pipe, dont les dernières bouffées se perdirent entre les poutres colorées du plafond.

— Huit heures, ma mère, répondit Hulda.

— Il n'est pas probable qu'il nous arrive des voyageurs pendant la nuit ; le temps est trop mauvais.

— Je ne pense pas qu'il vienne personne. En tout cas, les chambres sont prêtes, et j'entendrai bien si l'on appelle du dehors.

— Ton frère n'est pas revenu ?

— Pas encore.

— N'a-t-il pas dit qu'il rentrerait aujourd'hui ?

— Non, ma mère. Joël est allé conduire un voyageur au lac Tinn, et, comme il est parti très tard, je ne crois pas qu'il puisse, avant demain, revenir à Dal.

— Il couchera donc à Mœl ?

— Oui, sans doute, à moins qu'il n'aille à Bamble faire visite au fermier Helmboë...

— Et à sa fille ?

— Oui, Siegfrid, ma meilleure amie et, que j'aime comme une sœur ! répondit en souriant la jeune fille.

— Eh bien, ferme la porte, Hulda, et allons dormir.

— Vous n'êtes pas souffrante, ma mère ?

— Non, mais demain je compte me lever de bonne heure. Il faut que j'aille à Mœl...

— A quel propos ?

— Eh ! ne faut-il pas s'occuper de renouveler nos provisions pour la saison qui va venir ?

— Le messenger de Christiania est donc arrivé à Mœl avec sa voiture de vins et de comestibles ?

— Oui, Hulda, cet après-midi, répondit dame Hansen. Lengling, le contremaître de la scierie, l'a rencontré et m'a prévenue en passant. De nos conserves en jambon et en saumon fumé, il ne reste plus grand'chose, et je ne veux pas risquer d'être prise au dépourvu. D'un jour à l'autre, surtout si le temps redevient meilleur, les touristes peuvent commencer leurs excursions dans le Telemark. Il faut que notre auberge soit en état de les recevoir et qu'ils

y trouvent tout ce dont ils peuvent avoir besoin pendant leur séjour. Sais-tu bien, Hulda, que nous voici déjà au 15 avril ?

— Au 15 avril ! murmura la jeune fille.

— Donc, demain, reprit dame Hansen, je m'occuperai de tout cela. En deux heures, j'aurai fait nos achats que le messenger apportera ici, et je reviendrai avec Joël dans sa kariol.

— Ma mère, au cas où vous rencontreriez le courrier, n'oubliez pas de demander s'il y a quelque lettre pour nous...

— Et surtout pour toi ! C'est bien possible, puisque la dernière lettre de Ole a déjà un mois de date.

— Oui ! un mois !... un grand mois !

— Ne te fais pas de peine, Hulda ! Ce retard n'a rien qui puisse nous étonner. D'ailleurs, si le courrier de Mœl n'a rien apporté, ce qui n'est pas venu par Christiania ne peut-il venir par Bergen ?

— Sans doute, ma mère, répondit Hulda ; mais que voulez-vous ? Si j'ai le cœur gros, c'est qu'il y a loin d'ici aux pêcheries du New-Found-Land ! Toute une mer à traverser, et lorsque la saison est mauvaise encore ! Voilà près d'un an que mon pauvre Ole est parti, et qui pourrait dire quand il viendra nous revoir à Dal ?...

— Et si nous y serons à son retour ! » murmura dame Hansen, mais si bas, que sa fille ne put l'entendre.

Hulda alla fermer la porte de l'auberge, qui s'ouvrait sur le chemin du Vesfjorddal. Elle ne prit même pas le soin de donner un tour de clef à la serrure. En cet hospitalier pays de Norvège, ces précautions ne sont pas nécessaires. Il convient, aussi, que tout voyageur puisse entrer, de jour comme de nuit, dans la maison des gaards et des sœters, sans qu'il soit besoin de lui ouvrir.

Aucune visite de rôdeurs ou de malfaiteurs n'est à craindre, ni dans les bailliages ni dans les hameaux les plus reculés de la province. Aucune tentative criminelle contre les biens ou les personnes n'a jamais troublé la sécurité de ses habitants.

La mère et la fille occupaient deux chambres du premier étage sur le devant

de l'auberge — deux chambres fraîches et propres, d'ameublement modeste, il est vrai, mais dont la tenue indiquait les soins d'une bonne ménagère. Audessus, sous la couverture, débordant comme un toit de chalet, se trouvait la chambre de Joël, éclairée par une fenêtre, encadrée d'un découpage en sapin amenuisé avec goût. De là, le regard, après avoir parcouru un grandiose horizon de montagnes, pouvait descendre jusqu'au fond de l'étroite vallée, où mugissait le Maan, moitié torrent, moitié rivière. Un escalier de bois, à consoles trapues, à marches miroitantes, montait de la grande salle du rez-de-chaussée aux étages supérieurs. Rien de plus attrayant que l'aspect de cette maison, où le voyageur trouvait un confort bien rare dans les auberges de Norvège.

Hulda et sa mère habitaient donc le premier étage. C'est là que de bonne heure elles se retiraient toutes deux, quand elles étaient seules. Déjà dame Hansen, s'éclairant d'un chandelier de verre multicolore, avait gravi les premières marches de l'escalier, lorsqu'elle s'arrêta.

On frappait à la porte. Une voix se faisait entendre :

« Eh ! dame Hansen ! dame Hansen ! »

Dame Hansen redescendit.

« Qui peut venir si tard ? dit-elle.

— Est-ce qu'il serait arrivé quelque accident à Joël ? » répondit vivement Hulda.

Aussitôt, elle revint vers la porte.

Il y avait là un jeune gars, — un de ces gamins qui font le métier de skydskarl, lequel consiste à s'accrocher à l'arrière des kariols et à ramener le cheval au relais, quand l'étape est finie. Celui-ci était venu à pied et se tenait debout sur le seuil.

« Eh ! que veux-tu à cette heure ? dit Hulda.

— D'abord vous souhaiter le bonsoir, répondit le jeune gars.

— C'est tout ?

— Non ! ce n'est pas tout, mais ne faut-il pas toujours commencer par être poli ?

— Tu as raison ! Enfin, qui t'envoie ?

— Je viens de la part de votre frère Joël.

— Joël?... Et pourquoi? » répliqua dame Hansen.

Elle s'avança vers la porte, de ce pas lent et mesuré qui caractérise la marche des habitants de la Norvège. Qu'il y ait du vif argent dans les veines de leur sol, soit! mais dans les veines de leur corps, peu ou point.

Cependant cette réponse avait évidemment causé quelque émotion à la mère, car elle se hâta de dire :

« Il n'est rien arrivé à mon fils?

— Si!... Il est arrivé une lettre que le courrier de Christiania avait apportée de Drammen...

— Une lettre qui vient de Drammen? dit vivement dame Hansen en baissant la voix.

— Je ne sais pas, répondit le jeune gars. Tout ce que je sais, c'est que Joël ne peut revenir avant demain et qu'il m'a envoyé ici pour vous apporter cette lettre.

— C'est donc pressé?

— Il paraît.

— Donne, dit dame Hansen, d'un ton qui dénotait une assez vive inquiétude.

— La voici, bien propre et pas chiffonnée. Seulement cette lettre n'est pas pour vous. »

Dame Hansen sembla respirer plus à l'aise.

« Et pour qui? demanda-t-elle.

— Pour votre fille.

— Pour moi! dit Hulda. C'est une lettre de Ole, j'en suis sûre, une lettre qui sera venue par Christiania! Mon frère n'aura pas voulu me la faire attendre! »

Hulda avait pris la lettre, et, après s'être éclairée du chandelier, qui avait été déposé sur la table, elle regardait l'adresse.

« Oui!... C'est de lui!... C'est bien de lui!... Puisse-t-il m'annoncer que le Viken va revenir! »

Pendant ce temps, dame Hansen disait au jeune gars :



« Tu n'entres pas ? »

— Une minute alors ! Il faut que je retourne ce soir à la maison, parce que je suis retenu demain matin pour une kariol.

— Eh bien, je te charge de dire à Joël que je compte aller le rejoindre. Qu'il m'attende donc.

— Demain soir ?

— Non, dans la matinée. Qu'il ne quitte pas Moel sans m'avoir vue. Nous reviendrons ensemble à Dal.

— C'est convenu, dame Hansen.

— Allons, une goutte de brandevin ?

— Avec plaisir ! »

Le jeune gars s'était approché de la table, et dame Hansen lui avait présenté un peu de cette réconfortante eau-de-vie, toute puissante contre les brumes du soir. Il n'en laissa pas une goutte au fond de la petite tasse. Puis :

« *God aften* ! dit-il.

— *God aften*, mon garçon ! »

C'est le bonsoir norvégien. Il fut simplement échangé. Pas même une inclination de tête. Et le jeune gars partit, sans s'inquiéter de la longue trotte qu'il avait à faire. Ses pas se furent bientôt perdus sous les arbres du sentier qui côtoie la torrentueuse rivière.

Cependant Hulda regardait toujours la lettre de Ole et ne se hâtait pas de l'ouvrir. Qu'on y songe ! Cette frêle enveloppe de papier avait dû traverser tout l'Océan pour arriver jusqu'à elle, toute cette grande mer où se perdent les rivières de la Norvège occidentale. Elle en examinait les différents timbres. Mise à la poste le 15 mars, cette lettre n'arrivait à Dal que le 15 avril. Comment, il y avait un mois déjà que Ole l'avait écrite ! Que d'événements avaient pu se produire pendant ce mois, sur ces parages du New-Found-Land — nom que les Anglais donnent à l'île de Terre-Neuve ! N'était-ce pas encore la période de l'hiver, l'époque dangereuse des équinoxes ? Ces lieux de pêche ne sont-ils pas les plus mauvais du monde, avec les formidables coups de vent

que le pôle leur envoie à travers les plaines du Nord-Amérique ? Métier pénible et périlleux, ce métier de pêcheur, qui était celui de Ole ! Et s'il le faisait, n'était-ce point pour lui en rapporter les bénéfices, à elle, sa fiancée, qu'il devait épouser au retour ! Pauvre Ole ! Que disait-il dans cette lettre ? Sans doute, qu'il aimait toujours Hulda, comme Hulda l'aimerait toujours, que leurs pensées se confondaient, malgré la distance, et qu'il voudrait être au jour de son arrivée à Dal !

Oui ! il devait dire tout cela, Hulda en était sûre. Mais, peut-être ajoutait-il que son retour était proche, que cette campagne de pêche, qui entraîne les marins de Bergen si loin de leur terre natale, allait prendre fin ! Peut-être Ole lui apprenait-il que le *Viken* achevait d'arrimer sa cargaison, qu'il se préparait à appareiller, que les derniers jours d'avril ne s'écouleraient pas sans que tous deux fussent réunis en cette heureuse maison du Vesfjorddal ? Peut-être l'assurait-il, enfin, que l'on pouvait déjà fixer le jour où le pasteur viendrait de Mœl pour les unir dans la modeste chapelle de bois dont le clocher émergeait d'un épais massif d'arbres, à quelques centaines de pas de l'auberge de dame Hansen ?

Pour le savoir, il suffisait simplement de briser le cachet de l'enveloppe, d'en tirer la lettre de Ole, de la lire, même à travers les larmes de douleur ou de joie que son contenu pourrait amener dans les yeux de Hulda. Et, sans doute, plus d'une impatiente fille du Midi, une fille de la Dalécarlie, du Danemark ou de la Hollande, eût déjà su ce que la jeune Norvégienne ne savait pas encore ! Mais Hulda rêvait, et les rêves ne se terminent que lorsqu'il plaît à Dieu de les finir. Et que de fois on les regrette, tant la réalité est décevante !

« Ma fille, dit alors dame Hansen, cette lettre que ton frère t'a envoyée, c'est bien une lettre de Ole ? »

— Oui ! j'ai reconnu son écriture !

— Eh bien, veux-tu donc remettre à demain pour la lire ? »

Hulda regarda une dernière fois l'enveloppe. Puis, après l'avoir décachetée sans trop de hâte, elle en retira une lettre soigneusement calligraphiée et lut ce qui suit :



Le jeune gars n'en laissa pas une goutte. (Page 6.)

« Saint-Pierre-Miquelon, 17 mars 1882.

« Chère Hulda,

« Tu apprendras avec plaisir que nos opérations de pêche ont prospéré et
 « qu'elles seront achevées dans quelques jours. Oui ! Nous touchons à la fin de
 « la campagne ! Après un an d'absence, combien je serai heureux de revenir
 « à Dal, et d'y retrouver la seule famille qui me reste et qui est la tienne.



Une scierie à Dal. (Page 11.)

« Mes parts de bénéfice sont belles. Ce sera pour notre entrée en ménage.
« Messieurs Help frères, Fils de l'Aîné, nos armateurs de Bergen, sont avisés
« que le *Viken* sera probablement de retour du 15 au 20 mai. Tu peux donc
« t'attendre à me voir à cette époque, c'est-à-dire, au plus dans quelques
« semaines.

« Chère Hulda, je compte te trouver encore plus jolie qu'à mon départ, et,
« comme ta mère, en bonne santé. En bonne santé aussi, ce hardi et brave

« camarade, mon cousin Joël, ton frère, qui ne demande pas mieux que de
« devenir le mien.

« Au reçu de la présente, fais bien toutes mes amitiés à dame Hansen, que
« je vois d'ici, au fond de son fauteuil de bois, près du vieux poêle, dans la
« grande salle. Répète-lui que je l'aime deux fois, d'abord parce qu'elle est
« ta mère, et ensuite parce qu'elle est ma tante.

« Surtout ne vous dérangez pas pour venir au-devant de moi à Bergen. Il
« serait possible que le *Viken* fût signalé plus tôt que je le marque.
« Quoi qu'il en soit, vingt-quatre heures après mon débarquement, chère
« Hulda, tu peux compter que je serai à Dal. Mais ne va pas être trop surprise
« si j'arrive en avance.

« Nous avons été rudement secoués par les gros temps pendant cet
« hiver, le plus mauvais que nos marins aient jamais passé. Par bonheur, la
« morue du grand banc a donné avec abondance. Le *Viken* en rapporte près
« de cinq mille quintaux, livrables à Bergen, déjà vendus par les soins de
« Messieurs Help frères, Fils de l'Ainé. Enfin, ce qui doit intéresser la
« famille, c'est que nous avons réussi, et les profits seront bons pour
« moi qui, maintenant, suis à part entière.

« D'ailleurs, si ce n'est pas la fortune que je rapporte au logis, j'ai comme
« une idée, ou plutôt j'ai comme un pressentiment qu'elle doit m'attendre au
« retour! Oui! la fortune... sans compter le bonheur! Comment?... Cela, c'est
« mon secret, chère Hulda, et tu me pardonneras d'avoir un secret pour toi.
« C'est le seul! D'ailleurs, je te le dirai... Quand?... Eh bien, dès que le mo-
« ment sera venu, — avant notre mariage, s'il était reculé par quelque retard
« imprévu, — après, si je reviens à l'époque dite, et si, dans la semaine qui sui-
« vra mon retour à Dal, tu es devenue ma femme, comme je le désire tant!

« Je t'embrasse, chère Hulda. Je te charge d'embrasser pour moi dame
« Hansen et mon cousin Joël. J'embrasse encore ton front, auquel la couronne
« rayonnante des mariées du Telemark mettra comme un nimbe de sainte.
« Une dernière fois, adieu, chère Hulda, adieu!

« Ton fiancé,

« OLE KAMP. »

II

Dal — quelques maisons seulement, les unes le long d'une route qui n'est à vrai dire qu'un sentier, les autres éparses sur les croupes voisines. Elles tournent la face à l'étroite vallée du Vestfjorddal, le dos au cadre des collines du nord, au pied desquelles coule le Maan. L'ensemble de ces constructions formerait un des gaards très communs dans le pays, s'il était sous la direction d'un seul propriétaire de cultures ou d'un fermier à gages. Mais il a droit, si ce n'est au nom de bourg, du moins à celui de hameau. Une petite chapelle, édifiée en 1855, dont le chevet est percé de deux étroites fenêtres à vitraux, dresse non loin, à travers le fouillis des arbres, son clocher à quatre pans, — le tout en bois. Ça et là, au-dessus des rios qui courent à la rivière, sont jetés quelques ponceaux, charpentés en losange, dont l'entrecroisement est rempli de pierres moussues. Plus loin, se font entendre les grincements d'une ou deux scieries rudimentaires, actionnées par les torrents, avec une roue pour manœuvrer la scie, et une roue pour mouvoir la poutre ou le madrier. A courte distance, chapelle, scieries, maisons, cabanes, tout semble baigné dans une molle vapeur de verdure, sombre avec les sapins, glauque avec les bouleaux, que dessinent les arbres, isolés ou groupés, depuis les berges sinueuses du Maan jusqu'à la crête des hautes montagnes du Telemark.

Tel est ce hameau de Dal, frais et riant, avec ses habitations pittoresques, extérieurement peintes, celles-ci de couleurs tendres — vert naissant ou rose clair — celles-là enluminées de couleurs violentes, jaune éclatant ou sang de bœuf. Leurs toits d'écorces de bouleau, emplâtrés d'un gazon verdoyant que l'on fauche à l'automne, sont coiffés de fleurs naturelles. Tout cela est délicieux et appartient au plus charmant pays du monde. Pour tout dire, Dal est dans le Telemark, le Telemark est en Norvège, et la Norvège, c'est la Suisse

avec plusieurs milliers de fiords qui permettent à la mer de gronder au pied de ses montagnes.

Le Telemark est compris dans cette portion renflée de l'énorme cornue que figure la Norvège entre Bergen et Christiania. Ce bailliage — une dépendance de la préfecture de Batsberg — a des montagnes et des glaciers comme la Suisse, mais ce n'est pas la Suisse. Il a des chutes grandioses comme le Nord-Amérique, mais ce n'est pas l'Amérique. Il a des paysages avec des maisons peintes et des processions d'habitants, vêtus de costumes d'un autre âge, comme certains bourgs de la Hollande, mais ce n'est pas la Hollande. Le Telemark, c'est mieux que tout cela, c'est le Telemark, contrée peut-être unique au monde par les beautés naturelles qu'elle renferme. L'auteur a eu le plaisir de le visiter. Il l'a parcouru en kariol avec des chevaux pris aux relais de poste — quand il s'en trouvait. Il en a rapporté une impression de charme et de poésie, si vivace encore dans son souvenir, qu'il voudrait pouvoir en imprégner ce simple récit.

A l'époque où se passe cette histoire — en 1862 — la Norvège n'était pas encore sillonnée par le chemin de fer qui permet actuellement d'aller de Stockholm à Drontheim par Christiania. Maintenant, un immense lien de rails est tendu à travers ces deux pays scandinaves, peu enclins à vivre d'une vie commune. Mais, enfermé dans les wagons de ce chemin de fer, si le voyageur va plus vite qu'en kariol, il ne voit plus rien de l'originalité des routes d'autrefois. Il perd la traversée de la Suède méridionale par le curieux canal de Gotha, dont les steam-boats, s'élevant d'écluses en écluses, grimpent à trois cents pieds de hauteur. Enfin, il ne s'arrête ni aux chutes de Trolletann, ni à Drammen, ni à Kongsberg, ni devant toutes les merveilles du Telemark.

A cette époque, le railway n'était qu'en projet. Quelque vingt ans devaient s'écouler encore avant qu'on pût traverser le royaume scandinave d'un littoral à l'autre — en quarante heures, — et aller jusqu'au Cap Nord, avec billets d'aller et retour pour le Spitzberg.

Or, précisément, Dal était alors — et qu'il le soit longtemps! — ce point central qui attirait les touristes étrangers ou indigènes, ces derniers, pour la plupart, étudiants de Christiania. De là, ils peuvent se disperser sur toute la

région du Telemark et du Hardanger, remonter la vallée du Vestfjorddal entre le lac Mjös et le lac Tinn, se rendre aux merveilleuses cataractes du Rjukan. Sans doute, il n'y a qu'une seule auberge dans ce hameau ; mais c'est bien la plus attrayante, la plus confortable que l'on puisse désirer, la plus importante aussi, puisqu'elle met quatre chambres à la disposition des voyageurs. En un mot, c'est l'auberge de dame Hansen.

Quelques bancs entourent la base de ses parois roses, isolées du sol par une solide fondation de granit. Les poutres et les planches de sapin de ses murs ont acquis avec le temps une dureté telle que l'acier d'une hache s'y émousserait. Entre ces poutres, à peine équarries, disposées horizontalement les unes sur les autres, un rejointoiement de mousses, mélangées de terre glaise, forme des bourrelets étanches qui empêchent même les plus violentes pluies d'hiver d'y pénétrer. Au-dessus des chambres, le plafond chevronné est peint de tons rouges et noirs, contrastant avec les couleurs plus douces et plus réjouissantes des lambris. En un coin de la grande salle, le poêle circulaire envoie son tuyau se perdre dans la cheminée du fourneau de la cuisine. Ici la boîte à horloge promène sur un large cadran d'émail ses aiguilles ouvragées et pique, de seconde en seconde, un tic tac sonore. Là, s'arrondit le vieux secrétaire à moulures brunes, près d'un trépied massif, peint en fer. Sur une planchette se dresse le chandelier en terre cuite, qui devient candélabre à trois branches quand on le retourne. Les plus beaux meubles de la maison ornent cette salle : — la table en racine de bouleau, à pieds renflés, le coffre-bahut, à fermoirs historiés, où sont rangées les belles toilettes des fêtes et dimanches, le grand fauteuil dur comme une stalle d'église, les chaises de bois peinturluré, le rouet rustique, agrémenté de tons verts qui tranchent vivement sur la jupe rouge des fileuses. Puis, de ça, de là, le pot pour conserver le beurre, le rouleau qui sert à le comprimer, la boîte à tabac et la râpe en os sculpté. Enfin, au-dessus de la porte, ouverte sur la cuisine, un large dressoir étale ses rangées d'ustensiles de cuivre et d'étain, des plats et des assiettes, à émail vif, en faïence et en bois, la petite meule à aiguiser, à demi-plongée dans son colimaçon verni, le coquetier antique et solennel qui pourrait servir de calice ; et quelles parois amusantes, tendues en

tapisseries de linge, représentant des sujets de la Bible, enluminées de toutes les couleurs de l'imagerie d'Épinal ! Quant aux chambres des voyageurs, pour être plus simples, elles n'en sont pas moins confortables avec leurs quelques meubles d'une propreté engageante, leurs rideaux de fraîche verdure qui pendent de la crête du toit gazonné, leur large lit à draps blancs, en frais tissu d'« akloede », et leurs lambris qui portent des versets de l'Ancien Testament, écrits en jaune sur fond rouge.

Il ne faut point oublier que les planchers de la grande salle, comme ceux des chambres du rez-de-chaussée et du premier étage, sont semés de petites branches de bouleau, de sapin, de genévrier, dont les feuilles emplissent la maison de leur vivifiante odeur.

Pourrait-on imaginer une plus charmante posada en Italie, une plus alléchante fonda en Espagne ? Non ! Et le flot de touristes anglais n'en avait pas encore fait élever les prix, comme en Suisse — du moins à cette époque. A Dal, ce n'est pas la livre sterling, le pound d'or, dont la bourse du voyageur est bientôt veuve, c'est le species d'argent qui vaut un peu plus de cinq francs, ce sont ses subdivisions, le mark d'une valeur d'un franc, et le skilling de cuivre, qu'il faut bien se garder de confondre avec le shilling britannique, car il n'équivaut qu'à un sou de France. Ce n'est pas non plus la prétentieuse bank-note dont le touriste vient faire usage et abus au Telemark. C'est le billet d'un species qui est blanc, celui de cinq qui est bleu, celui de dix qui est jaune, celui de cinquante qui est vert, celui de cent qui est rouge. Deux de plus, et l'on ferait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel !

Puis, — ce qui n'est point à dédaigner dans cette hospitalière maison, — la nourriture y est bonne chose, rare dans la plupart des auberges de la région. En effet, le Telemark ne justifie que trop son surnom de « Pays du lait caillé ». Au fond de ces trous de Tiness, de Listhüs, de Tinoset, de bien d'autres, jamais de pain, ou si mauvais qu'il vaut mieux s'en passer. Rien qu'une galette d'avoine, le « flatbröd », sec, noirâtre, dur comme du carton, ou tout simplement un gâteau grossier, fait avec la substance intermédiaire de l'écorce de bouleau, mélangée de lichens ou de hachures de paille. Rarement des œufs, à moins que les poules n'aient pondu huit jours avant. Mais, à profusion, de

la bière inférieure, du lait caillé, doux ou sûr, et quelquefois un peu de café, si épais qu'il ressemble plutôt à de la suie distillée qu'aux produits de Moka, de Bourbon ou de Rio-Nunez.

Chez dame Hansen, au contraire, la cave et l'office sont convenablement garnies. Que faut-il de plus aux touristes même exigeants? Saumon cuit, salé ou fumé, « hores », saumons des lacs qui n'ont jamais connu les eaux amères, poissons des cours d'eau du Telemark, volailles ni trop dures ni trop maigres, œufs à toutes sauces, fines galettes de seigle et d'orge, fruits, et plus particulièrement des fraises, pain bis, mais d'excellente qualité, bière et vieilles bouteilles de ce vin de Saint-Julien qui propage jusqu'en ces contrées lointaines la renommée des crus de France.

Aussi, réputation faite, dans tous les pays du nord de l'Europe, pour l'auberge de Dal.

On peut le voir, d'ailleurs, en feuilletant le livre aux feuilles jaunâtres sur lesquelles les voyageurs signent volontiers de leur nom quelque compliment à l'adresse de dame Hansen. Pour la plupart, ce sont des Suédois, des Norvégiens, venus de tous les points de la Scandinavie.

Cependant, les Anglais y sont en grand nombre, et l'un d'eux, pour avoir attendu une heure que le sommet du Gousta se dégageât de ses vapeurs matinales, a britanniquement écrit sur une des pages :

Patientia omnia vincit.

Il y a également quelques Français, dont l'un, qu'il vaut mieux ne pas nommer, s'est permis d'écrire :

« Nous n'avons qu'à nous louer de la réception qu'on nous a « fait » dans cette auberge! »

Peu importe la faute grammaticale, après tout! Si la phrase est plus reconnaissante que française, elle n'en rend pas moins hommage à dame Hansen et à sa fille, la charmante Hulda du Vestfjorddal.



Dame Hansen comptait alors cinquante ans. (Page 19.)

III

Sans être trop versé dans la science ethnographique, on peut croire, avec plusieurs savants, qu'il existe une certaine parenté entre les hautes familles de l'aristocratie anglaise et les anciennes familles du royaume scandinave. On en trouve de nombreuses preuves dans ces noms d'ancêtres qui sont identiques entre les deux pays. Et pourtant, il n'y a pas d'aristocratie en Norvège. Mais,



Joël ne dut la vie qu'à sa force prodigieuse. (Page 20.)

si la démocratie domine, cela ne l'empêche pas d'être aristocratique au plus haut point. Tous sont égaux en haut, au lieu de l'être en bas. Jusque dans les plus humbles cabanes se dresse encore l'arbre généalogique, qui n'a point dégénéré pour avoir repris racine en terre plébéienne. Là s'écartèlent les blasons des familles nobles des époques féodales, dont ces simples paysans descendent.

Il en était ainsi des Hansen, de Dal, parents, à un degré très éloigné, sans

doute, de ces pairs d'Angleterre, créés à la suite de l'invasion du Rollon de Normandie. Et s'ils n'en possédaient plus la situation ni la richesse, du moins en avaient-ils conservé la fierté originelle, ou, plutôt la dignité, qui est à sa place dans toutes les conditions sociales.

Peu importait, d'ailleurs ! Quoiqu'il eût des ancêtres de haute naissance, Harald Hansen n'en était pas moins aubergiste à Dal. La maison lui venait de son père et de son grand-père, dont il rappelait volontiers la situation dans le pays. Après lui, sa femme avait continué d'y exercer cette profession de manière à mériter l'estime publique.

Harald avait-il fait fortune à ce métier ? On ne sait. Mais il avait pu élever son fils Joël et sa fille Hulda, sans que le début de la vie eût été trop dur à ses deux enfants. Et même, un fils d'une sœur de sa femme, Ole Kamp, que la mort de son père et de sa mère devait bientôt laisser à sa charge, avait été élevé par lui comme ses propres rejetons. Sans son oncle Harald, cet orphelin eût sans doute été un de ces pauvres petits êtres qui ne viennent au monde que pour le quitter aussitôt. Du reste, Ole Kamp montra pour ses parents adoptifs une reconnaissance toute filiale. Rien ne devait jamais rompre ce lien qui l'unissait à la famille Hansen. Son mariage avec Hulda allait le resserrer encore et le nouer pour la vie.

Harald était mort, il y avait dix-huit mois environ. Sans compter l'auberge de Dal, il laissait à sa veuve un petit « *søeter* », situé dans la montagne. Le *søeter* n'est qu'une sorte de ferme isolée, d'un rapport généralement médiocre, quand il n'est pas nul. Or, les dernières saisons n'avaient point été bonnes. Toute culture avait souffert, même les pâturages. Il y avait eu de ces « nuits de fer, » comme les appelle le paysan norvégien, nuits de bise et de glace, qui dessèchent tout germe jusqu'au plus profond de l'humus. De là, ruine pour les paysans du Telemark et du Hardanger.

Cependant, si dame Hansen devait savoir à quoi s'en tenir sur sa situation, elle n'en avait jamais rien dit à personne, pas même à ses enfants. D'un caractère froid et taciturne, elle était peu communicative — ce dont Hulda et Joël souffraient visiblement. Mais, avec ce respect pour le chef de famille, inné dans les pays du nord, ils s'étaient tenus sur une réserve qui ne laissait pas

de leur être très pénible. D'ailleurs, dame Hansen ne demandait pas volontiers aide ou conseil, étant absolument convaincue de la sûreté de son jugement, — très norvégienne sous ce rapport.

Dame Hansen comptait alors cinquante ans. L'âge s'il avait blanchi ses cheveux, n'avait point courbé sa haute taille, ni amoindri la vivacité de son regard d'un bleu intense, dont l'azur se retrouvait inaltéré dans les yeux de sa fille. Seul son teint avait pris la nuance jaunâtre d'un vieux papier de procédure, et quelques rides commençaient à sillonner son front.

La « madame », comme on dit en pays scandinave, était invariablement vêtue d'une jupe noire à gros plis, en signe du deuil qu'elle ne quittait plus depuis la mort de Harald. Des entournures de son corsage brunâtre sortaient les manches d'une chemise en coton écru. Un fichu de couleur sombre se croisait sur sa poitrine que recouvrait le montant du tablier rattaché en arrière par de larges agrafes. Elle était toujours coiffée d'un épais bonnet de soie, sorte de béguin qui tend à disparaître des modes du jour. Assise, droite, dans le fauteuil de bois, la grave hôtesse de Dal n'abandonnait son rouet que pour fumer une petite pipe en écorce de bouleau, dont les vapeurs l'entouraient d'un léger nuage.

En vérité, peut-être la maison eût-elle semblé bien triste sans la présence des deux enfants !

Un brave garçon, Joël Hansen ! Vingt-cinq ans, bien découplé, de haute taille, comme les montagnards norvégiens, l'air fier, sans forfanterie, l'allure hardie, sans témérité. C'était un blond presque châtain, avec des yeux bleus presque noirs. Son costume faisait valoir ses puissantes épaules qui ne pliaient pas aisément, sa large poitrine dans laquelle fonctionnaient à l'aise les poumons du guide des montagnes, ses bras vigoureux, ses jambes faites aux plus pénibles ascensions des hauts fields du Telemark. En tenue habituelle, on eût dit un cavalier. Sa jaquette bleuâtre, avec épaulettes, serrée à la taille, se croisait sur la poitrine par deux longues pattes verticales et s'agrémentait dans le dos de dessins en couleurs, semblable à certaines vestes celtiques de la Bretagne. Son col de chemise s'évasait en entonnoir. Sa culotte jaune se rattachait au-dessous du genou par une jarretière à boucle. Sur sa

tête s'inclinait un chapeau brun à larges bords avec ganse noire et lisières rouges. A ses jambes s'adaptaient des guêtres de bure ou des bottes à fortes semelles, plates de talons, dont le cou-de-pied se dessinait imparfaitement sous le chiffonnement du cuir, comme aux bottes de mer.

De son vrai métier, Joël était guide dans le bailliage du Telemark et jusqu'au fond des montagnes du Hardanger. Toujours prêt à partir, toujours infatigable, il méritait d'être comparé à ce héros norvégien, Rollon-le-Marcheur, célèbre dans les légendes du pays. Entre temps, il accompagnait les chasseurs anglais, qui viennent volontiers tirer, le « riper », ce ptarmigan plus gros que celui des Hébrides, et le « jerper », cette perdrix plus délicate que la grouse d'Écosse. L'hiver arrivé, c'était la chasse aux loups qui le réclamait, lorsque ces carnassiers, poussés par la faim, s'aventurent pendant la mauvaise saison à la surface des lacs glacés. Puis, l'été, c'était la chasse à l'ours, quand cet animal, suivi de ses petits, vient chercher sa nourriture d'herbe fraîche et qu'il faut le poursuivre à travers les plateaux d'une altitude de mille à douze cents pieds. Plus d'une fois, Joël ne dut la vie qu'à sa force prodigieuse qui le rendait capable de résister aux étreintes de ces formidables bêtes, et à son imperturbable sang-froid qui lui permettait de s'en dégager.

Enfin, lorsqu'il n'y avait ni touriste à guider dans la vallée du Vestfjorddal, ni chasseur à conduire sur les fields, Joël s'occupait du petit søter, situé à quelques milles dans la montagne. Là, un jeune berger, aux gages de dame Hansen, était employé à la garde d'une demi-douzaine de vaches et d'une trentaine de moutons, — le søter ne comprenant que des pâturages sans aucune sorte de culture.

De sa nature, Joël était obligeant et serviable. Connue dans tous les gaards du Telemark, c'est dire qu'il était aimé dans tous. Quant aux trois êtres pour lesquels il éprouvait une affection sans bornes, c'étaient, avec sa mère, son cousin Ole et sa sœur Hulda.

Lorsque Ole Kamp avait quitté Dal pour s'embarquer une dernière fois, combien Joël regretta de ne pouvoir doter Hulda pour lui garder son fiancé ! En vérité, s'il eût été habitué à la mer, il n'aurait pas hésité à partir

à la place de son cousin. Mais il fallait quelque argent pour les débuts du nouveau ménage. Or, dame Hansen n'ayant pris aucun engagement, Joël avait compris qu'elle ne pouvait rien distraire du bien de famille. Ole avait donc dû s'en aller au loin, de l'autre côté de l'Atlantique. Joël l'avait conduit jusqu'aux dernières limites de leur vallée, sur la route de Bergen. Là, après l'avoir longtemps serré dans ses bras, il lui avait souhaité bon voyage et heureux retour. Puis, il était revenu consoler sa sœur qu'il aimait d'un amour à la fois fraternel et paternel.

Hulda, à cette époque, avait dix-huit ans. Ce n'était pas la « piga », ainsi qu'on appelle la servante dans les auberges norvégiennes, mais plutôt la « fröken », la miss des Anglais, « la mademoiselle, » comme sa mère était « la madame » de la maison. Quel charmant visage, encadré de cheveux blonds, un peu dorés, sous un léger bonnet de linge, dégagé en arrière pour laisser tomber de longues nattes ! Quelle jolie taille sous ce corsage d'étoffe rouge à liserés verts, bien ajusté au buste, entr'ouvert sur le plastron, orné de broderies en couleurs, surmonté de la chemisette blanche dont les manches venaient se serrer aux poignets par un bracelet de rubans ! Quelle gracieuse tournure sous le ceinturon rouge à fermoirs d'argent filigrané, qui retenait la jupe verdâtre, doublée du tablier à losanges multicolores, et sous lequel apparaissait le bas blanc, engagé dans cette fine chaussure du Telemark, effilée à sa pointe.

Oui ! la fiancée de Ole était charmante avec cette physionomie un peu mélancolique des filles du nord, mais souriante aussi. En la voyant, on songeait volontiers à cette Hulda-la-Blonde, dont elle portait le nom, et que la mythologie scandinave laisse errer, comme la fée heureuse, autour du foyer domestique.

Sa réserve de fille modeste et sage ne lui ôtait rien de la grâce avec laquelle elle accueillait les hôtes d'un jour qui s'arrêtaient à l'auberge de Dal. On le savait dans le monde des touristes. N'était-ce pas déjà une attraction de pouvoir échanger avec Hulda le « shake-hand », cette cordiale poignée de main qui se donne à tous et à toutes ?

Et, après lui avoir dit :

« Merci pour ce repas, *Tack for mad!* »

Quoi de plus agréable que de lui entendre répondre de sa voix fraîche et sonore :

« Puisse-t-il vous faire du bien, *Wed bekomme!* »

IV

Ole Kamp était parti depuis un an. Il l'avait dit dans sa lettre, — une rude campagne, cette campagne d'hiver sur les parages de New-Found-Land! On y gagne bien son argent, quand on en gagne. Il y a là-bas des coups de vent d'équinoxe qui surprennent les bâtiments, au large des îles, et détruisent en quelques heures toute une flottille de pêche. Mais le poisson pullule sur ce haut fond de Terre-Neuve, et les équipages, lorsqu'ils sont favorisés, trouvent une large compensation aux fatigues comme aux dangers de ce trou à tempêtes.

Du reste, les Norvégiens sont de bons marins. Ils ne boudent point à la besogne. Au milieu des fiords du littoral, depuis Christiansand jusqu'au Cap Nord, entre les récifs du Finmark, à travers les passes des Loffoden, les occasions ne leur manquent pas de se familiariser avec les fureurs de l'Océan. Lorsqu'ils traversent l'Atlantique-Nord pour aller de conserve aux lointaines pêcheries de Terre-Neuve, ils ont déjà fait preuve de courage. Pendant leur enfance, ce qu'ils ont reçu de coups de queue d'ouragan, sur la côte européenne, les a mis à même d'affronter les coups de tête des mêmes tempêtes sur le New-Found-Land. Ils attrapent la bourrasque à son début, voilà toute la différence.

Les Norvégiens ont de qui tenir, d'ailleurs. Leurs ancêtres étaient d'intrépides gens de mer, à l'époque où les Hansens avaient accaparé le commerce de l'Europe septentrionale. Peut-être furent-ils un peu pirates dans les anciens temps ; mais la piraterie, c'était alors la façon de procéder. Sans doute, le commerce s'est bien moralisé depuis, bien qu'il soit permis de penser qu'il reste encore quelque chose à faire.

Quoi qu'il en soit, les Norvégiens étaient d'audacieux navigateurs, ils le sont aujourd'hui, ils le seront toujours. Ole Kamp n'était pas homme à démentir les promesses de son origine. Son apprentissage, son initiation à ces durs travaux, c'est à un vieux maître au cabotage de Bergen, qu'il les devait. Toute son enfance s'était passée dans ce port, l'un des plus fréquentés du royaume scandinave. Avant de prendre la grande mer, il avait été un audacieux gamin des fiords, un dénicheur d'oiseaux aquatiques, un pêcheur de ces innombrables poissons qui servent à fabriquer le stock-fish. Puis, devenu mousse, il a commencé à naviguer sur la Baltique, au large de la mer du Nord, et même jusqu'aux parages de l'Océan polaire. Il fit ainsi plusieurs voyages à bord des grands navires de pêche, et obtint le grade de maître, quand il eut plus de vingt et un ans. Il en avait maintenant vingt-trois.

Entre ses campagnes, il ne manquait jamais de venir revoir la famille qu'il aimait, la seule qui lui restât au monde.

Et alors, quand il se trouvait à Dal, quel compagnon digne de Joël ! Il le suivait dans ses courses, à travers les montagnes, jusque sur les plus hauts plateaux du Telemark. Les fiords après les fiords, ça lui allait à ce jeune marin, et il ne restait jamais en arrière, à moins que ce ne fût pour tenir compagnie à sa cousine Hulda.

Une étroite amitié s'établit peu à peu entre Ole et Joël. Ce fut par une conséquence tout indiquée que ce sentiment prit une autre forme à l'égard de la jeune fille. Et comment Joël ne l'eût-il pas encouragé ? Où sa sœur aurait-elle trouvé dans toute la province un meilleur garçon, une nature plus sympathique, un caractère plus dévoué, un cœur plus chaud ? Ole pour mari, le bonheur de Hulda était assuré. Ce fut donc avec l'agrément de sa mère et de son frère que la jeune fille se laissa aller sur la pente naturelle



Hulda avait dix-huit ans. (Page 21.)

de ses sentiments. De ce que ces gens du Nord sont peu démonstratifs, il ne faudrait pas les taxer d'insensibilité. Non ! C'est leur manière, à eux, et peut-être en vaut-elle bien une autre !

Enfin, un jour, tous quatre étant dans la grande salle, Ole dit, sans autre entrée en matière :

« Il me vient une idée, Hulda !

— Laquelle ? répondit la jeune fille.



Siegfrid Helmboö



— Il me semble que nous devrions nous marier !

— Je le crois aussi.

— Cela serait convenable, ajouta dame Hansen, comme si c'eût été une affaire discutée depuis longtemps déjà.

— En effet, et de cette façon, Ole, répliqua Joël, je deviendrais tout naturellement ton beau-frère.

— Oui, dit Ole, mais il est probable, mon Joël, que je ne t'en aimerai que davantage...

— Si c'est possible !

— Tu le verras bien !

— Ma foi, je ne demande pas mieux ! répondit Joël, qui vint serrer la main de Ole.

— Ainsi, c'est entendu, Hulda ? demanda dame Hansen.

— Oui, ma mère, répondit la jeune fille.

— Tu le penses bien, Hulda, reprit Ole. Il y a beau temps que je t'aime sans le dire !

— Moi aussi, Ole !

— Comment cela m'est venu, je ne le sais guère.

— Ni moi.

— Sans doute, Hulda, c'est en te voyant chaque jour plus belle, et bonne de plus en plus...

— Tu vas un peu loin, mon cher Ole !

— Mais non, et je peux bien te dire cela, sans te faire rougir, puisque c'est vrai ! — Est-ce que vous ne vous étiez pas aperçue, dame Hansen, que j'aimais Hulda ?

— Un peu.

— Et toi, Joël ?

— Moi ?.. beaucoup !

— Franchement, répondit Ole, en souriant, vous auriez bien dû me prévenir !

— Mais tes voyages, Ole, demanda dame Hansen, est-ce qu'ils ne te paraîtront pas trop pénibles, une fois que tu seras marié ?

— Si pénibles, répondit Ole, que je ne voyagerai plus, quand le mariage sera fait!

— Tu ne voyageras plus?...

— Non, Hulda. Est-ce qu'il me serait possible de te quitter pendant de longs mois?

— Ainsi, tu vas pour la dernière fois aller en mer?

— Oui, mais, avec un peu de chance, ce voyage me permettra de rapporter quelques économies, puisque MM. Help frères m'ont formellement promis de me donner part entière...

— Ce sont de braves gens! dit Joël.

— Tout ce qu'il y a de meilleur, répondit Ole, et bien connus, bien appréciés de tous les marins de Bergen!

— Mon cher Ole, dit alors Hulda, quand tu ne navigueras plus, qu'est-ce que tu feras?

— Eh bien, je deviendrai le compagnon de Joël. J'ai de bonnes jambes, et si elles ne suffisent pas, je m'en fabriquerai en m'entraînant peu à peu. D'ailleurs, j'ai pensé à une affaire qui ne serait peut-être pas mauvaise. Pourquoi n'établirions-nous pas un service de messageries entre Drammen, Konsberg et les gaards du Telemark? Les communications ne sont ni faciles ni régulières, et il y aurait peut-être quelque argent à gagner. Enfin, j'ai des idées, sans compter...

— Quoi donc?

— Rien! Nous verrons cela à mon retour. Mais je vous préviens que je suis bien décidé à tout faire pour que Hulda soit la femme la plus enviée du pays. Oui! j'y suis bien décidé.

— Si tu savais, Ole, comme ce sera facile! répondit Hulda en lui tendant la main. N'est-ce pas à moitié fait déjà, et existe-t-il une aussi heureuse maison que notre maison de Dal? »

Dame Hansen avait un instant détourné la tête.

« Ainsi, reprit Ole en insistant d'un ton joyeux, l'affaire est convenue?

— Oui, répondit Joël.

— Et il n'y aura plus à en reparler?

— Jamais.

— Tu n'auras pas de regret, Hulda?

— Aucun, mon cher Ole.

— Quant à fixer la date du mariage, je pense qu'il vaut mieux attendre ton retour, ajouta Joël.

— Soit, mais j'aurai bien du malheur, si avant un an je ne suis pas revenu pour conduire Hulda à l'église de Mœl, où notre ami, le pasteur Andresen ne refusera pas de dire pour nous ses plus belles prières! »

Et voilà comment avait été décidé le mariage de Hulda Hansen et de Ole Kamp.

Huit jours après, le jeune marin devait rejoindre son bord à Bergen. Mais, avant de se quitter, les deux futurs avaient été fiancés, suivant la touchante coutume des pays scandinaves.

Dans cette simple et honnête Norvège, l'habitude, le plus généralement, est de se fiancer avant de s'épouser. Quelquefois même, le mariage n'est célébré que deux ou trois ans après. Cela ne rappelle-t-il pas ce qui se passait entre chrétiens aux premiers jours de l'église? Mais il ne faudrait pas croire que les fiançailles ne soient qu'un simple échange de paroles, dont la valeur ne repose que sur la bonne foi des contractants. Non! L'engagement est plus sérieux, et, si cet acte n'est pas reconnu par la loi, du moins l'est-il par l'usage, cette loi naturelle.

Il s'agissait donc, dans le cas de Hulda et de Ole Kamp, d'organiser une cérémonie à laquelle présiderait le pasteur Andresen. Il n'y a pas de ministre du culte à Dal, ni dans la plupart des gaards environnants. En Norvège, d'ailleurs, on trouve certaines localités qui s'appellent « villes de dimanche », où s'élève le presbytère, le « proestegjelb ». C'est là que se rassemblent, pour l'office, les principales familles de la paroisse. Elles y ont même un pied-à-terre dans lequel elles viennent s'établir pendant vingt-quatre heures, le temps d'accomplir leurs devoirs religieux. De là, on s'en retourne comme d'un pèlerinage. Dal, il est vrai, possède une chapelle. Toutefois le pasteur ne s'y rend que sur demande et pour des cérémonies qui ne sont point d'ordre public, mais privé.

Après tout, Mœl n'est pas loin. Rien qu'un demi-mille, — soit à peu près

dix kilomètres de France, depuis Dal jusqu'à l'extrémité du lac Tinn. Quant au pasteur Andresen, c'est un homme obligeant et un bon marcheur.

Le pasteur Andresen fut donc prié de venir aux fiançailles, en cette double qualité de ministre et d'ami de la famille Hansen. Elle le connaissait et il la connaissait de longue date. Il avait vu grandir Hulda et Joël. Il les aimait comme il aimait ce « jeune loup marin » de Ole Kamp. Rien ne pouvait lui faire plus de plaisir qu'un tel mariage. Il y avait là de quoi mettre en fête toute la vallée du Vestfjorddal.

Il s'ensuit que le pasteur Andresen prit son petit collet, son rabat de crêpe, son livre d'office, et partit un beau matin, par un temps assez pluvieux d'ailleurs. Il arriva en compagnie de Joël, qui était allé à sa rencontre à mi-route. On laisse à penser s'il fut bien reçu dans l'auberge de dame Hansen, et s'il eut la belle chambre du rez-de-chaussée, avec des branches de genévrier toutes fraîches, qui la parfumaient comme une chapelle.

Le lendemain, à la première heure, s'ouvrit la petite église de Dal. Là, devant le pasteur et sur son livre d'office, en présence de quelques amis et des voisins de l'auberge, Ole jura d'épouser Hulda, et Hulda jura d'épouser Ole, au retour du dernier voyage que le jeune marin allait entreprendre. Un an d'attente, c'est long, mais cela passe tout de même, quand on est sûr l'un de l'autre.

Maintenant, Ole ne pourrait plus, sans un motif grave, répudier celle dont il avait fait sa fiancée. Hulda ne pourrait pas trahir la foi qu'elle avait jurée à Ole. Et si Ole Kamp ne fût pas parti quelques jours après les fiançailles, il aurait pu profiter des droits qu'elles lui donnaient sans conteste : rendre visite à la jeune fille quand il lui conviendrait, lui écrire lorsqu'il lui plairait de le faire, l'accompagner à la promenade, bras dessus bras dessous, même en l'absence de la famille, obtenir la préférence sur tous autres pour danser avec elle dans les fêtes et cérémonies quelconques.

Mais Ole Kamp avait dû regagner Bergen. Huit jours après, le *Viken* était parti pour les pêcheries de Terre-Neuve. Maintenant, Hulda n'avait plus qu'à attendre les lettres que son fiancé avait promis de lui adresser par tous les courriers d'Europe.

Elles ne manquèrent pas, ces lettres, toujours si impatiemment attendues. Elles apportèrent un peu de bonheur à la maison attristée depuis le départ. Le voyage s'accomplissait dans des conditions favorables. La pêche était fructueuse, les profits seraient grands. Et puis, à la fin de chaque lettre, Ole parlait toujours d'un certain secret et de la fortune qu'il devait lui assurer. Voilà un secret que Hulda aurait bien voulu connaître, et aussi dame Hansen pour des raisons qu'il eût été difficile de soupçonner.

C'est que dame Hansen était de plus en plus sombre, inquiète, renfermée. Et une circonstance, dont elle ne parla point à ses enfants, vint encore accroître ses soucis.

Trois jours après l'arrivée de la dernière lettre de Ole, le 19 avril, dame Hansen revenait seule de la scierie où elle était allée commander un sac de copeaux au contremaître Lengling, et se dirigeait vers sa maison. Un peu avant d'arriver devant la porte, elle fut accostée par un homme qui n'était pas du pays.

« Vous êtes bien dame Hansen ? demanda cet homme.

— Oui, répondit-elle, mais je ne vous connais pas.

— Oh ! peu importe ! reprit l'homme. Je suis arrivé ce matin de Drammen et j'y retourne.

— De Drammen ? dit vivement dame Hansen.

— Est-ce que vous ne connaissez pas un certain monsieur Sandgoïst, qui y demeure ?...

— Monsieur Sandgoïst ! répéta dame Hansen, dont la figure pâlit à ce nom. Oui... je le connais !

— Eh bien, quand monsieur Sandgoïst a su que je venais à Dal, il m'a prié de vous donner le bonjour de sa part.

— Et... rien de plus ?...

— Rien, si ce n'est de vous dire qu'il viendrait probablement vous voir le mois prochain ! — Bonne santé et bonsoir, dame Hansen ! »

V

Hulda, en effet, était très frappée de cette persistance de Ole à toujours lui parler dans ses lettres de cette fortune qu'il comptait trouver à son retour. Sur quoi le brave garçon fondait-il cette espérance? Hulda ne pouvait le deviner, et il lui tardait de le savoir. Qu'on excuse cette impatience si naturelle! Était-ce donc une vaine curiosité de sa part? Point. Ce secret la regardait bien un peu. Non qu'elle fût ambitieuse, l'honnête et simple fille, ni que ses visées d'avenir se fussent jamais haussées à ce qu'on appelle la richesse. L'affection de Ole lui suffisait, elle devait lui suffire toujours. Si la fortune venait, on l'accueillerait sans grande joie. Si elle ne venait pas, on s'en passerait sans grand déplaisir.

C'est précisément ce que se disaient Hulda et Joël, le lendemain du jour où la dernière lettre de Ole était arrivée à Dal. Là-dessus ils pensaient de la même façon — comme sur tout le reste, d'ailleurs.

Et alors Joël d'ajouter :

« Non! Cela n'est pas possible, petite sœur! Il faut que tu me caches quelque chose!

— Moi!... te cacher?...

— Oui! Que Ole soit parti sans te dire au moins un peu de son secret... ce n'est pas croyable!

— T'en a-t-il dit un mot, Joël? répondit Hulda.

— Non, sœur. Mais moi, je ne suis pas toi.

— Si, tu es moi, frère.

— Je ne suis pas le fiancé de Ole.

— Presque, dit la jeune fille, et, si quelque malheur l'atteignait, s'il ne revenait pas de ce voyage, tu serais frappé comme moi, et tes larmes couleraient comme les miennes!

— Ah! petite sœur, répondit Joël, je te défends bien d'avoir de ces idées! Ole ne pas revenir de ce dernier voyage qu'il fait aux grandes pêches! Est-ce que tu parles sérieusement, Hulda?

— Non, sans doute, Joël. Et pourtant, je ne sais... Je ne peux me défendre de certains pressentiments... de vilains rêves!...

— Des rêves, chère Hulda, ne sont que des rêves!

— Sans doute, mais d'où viennent-ils?

— De nous-mêmes et non d'en haut. Tu crains, et ce sont tes craintes qui hantent ton sommeil. D'ailleurs, il en est presque toujours ainsi, quand on a vivement désiré une chose et que le moment approche où les désirs vont se réaliser.

— Je le sais, Joël.

— Vraiment je te croyais plus ferme, petite sœur! Oui! plus énergique! Comment, tu viens de recevoir une lettre dans laquelle Ole t'a dit que le *Viken* sera de retour avant un mois, et tu te mets de pareils soucis dans la tête!...

— Non... dans le cœur, mon Joël!

— Et, au fait, reprit Joël, nous sommes déjà au 19 avril. Ole doit revenir du 15 au 20 mai. Il n'est donc pas trop tôt de commencer les préparatifs du mariage.

— Y penses-tu, Joël?

— Si j'y pense, Hulda! Je pense même que nous avons peut-être déjà trop tardé! Songes-y donc! Un mariage qui va mettre en joie non seulement Dal, mais les gaards voisins. J'entends que cela soit très beau, et je vais m'occuper d'arranger les choses! »

C'est que ce n'est pas une petite affaire, une cérémonie de ce genre dans les campagnes de la Norvège en général et du Telemark en particulier. Non! cela ne va pas sans quelque bruit.

Il s'ensuit donc que, le jour même, Joël eut à ce sujet un entretien avec sa mère. C'était peu d'instant après que dame Hansen avait été si vivement impressionnée par la rencontre de cet homme qui venait de lui annoncer la prochaine visite de M. Sandgoist, de Drammen. Elle était allée s'asseoir dans

le fauteuil de la grande salle, et, là, toute absorbée, faisait machinalement tourner son rouet.

Joël le vit bien, sa mère était encore plus tourmentée que d'habitude ; mais comme elle répondait invariablement « qu'elle n'avait rien », lorsqu'on l'interrogeait à cet égard, son fils ne voulut lui parler que du mariage de Hulda.

« Ma mère, dit-il, vous le savez, nous avons appris par la dernière lettre de Ole qu'il sera vraisemblablement de retour au Telemark dans quelques semaines.

— C'est à souhaiter, répondit dame Hansen, et puisse-t-il n'éprouver aucun retard !

— Voyez-vous quelque inconvénient à ce que nous fixions au 25 mai la date du mariage ?

— Aucun, si Hulda y consent.

— Son consentement est tout donné déjà. Et maintenant, je vous demanderai, ma mère, si votre intention n'est pas de faire bien les choses à cette occasion.

— Qu'entends-tu par « faire bien les choses ? » répondit dame Hansen, sans lever les yeux de son rouet.

— J'entends, avec votre agrément, cela va de soi, ma mère, que la cérémonie se rapporte avec notre situation dans le bailliage. Nous devons y convier nos connaissances, et, si la maison ne peut suffire à nos hôtes, il n'est pas un voisin qui ne s'empressera de les héberger.

— Quels seraient ces hôtes, Joël ?

— Mais je pense qu'il faudra inviter tous nos amis de Mœl, de Tiness, de Bamble, et je m'en charge. J'imagine aussi que la présence de MM. Help frères, les armateurs de Bergen, ne pourra que faire honneur à la famille, et, avec votre agrément, je le répète, je leur offrirai de venir passer une journée à Dal. Ce sont de braves gens qui aiment beaucoup Ole, et je suis sûr qu'ils accepteront.

— Est-il donc si nécessaire, répondit dame Hansen, de traiter ce mariage avec tant d'importance ?

— Je le pense, ma mère, et cela me paraît bon, ne fût-ce que dans l'intérêt de l'auberge de Dal, qui ne s'est pas dépréciée, que je sache, depuis la mort de notre père?

— Non... Joël... non!

— N'est-ce pas notre devoir de la maintenir au moins dans l'état où il l'a laissée? Donc, il me paraît utile de donner quelque retentissement au mariage de ma sœur.

— Soit, Joël.

— D'autre part, n'est-il pas temps que Hulda commence ses préparatifs, afin qu'aucun retard ne puisse venir d'elle? Que répondez-vous, ma mère, à ma proposition?

— Que Hulda et toi, vous fassiez ce qu'il faut!... » répondit dame Hansen.

Peut-être trouvera-t-on que Joël se pressait un peu, qu'il eût été plus raisonnable d'attendre le retour de Ole, pour fixer la date du mariage et surtout en commencer les préparatifs. Mais, comme il le disait, ce qui serait fait ne serait plus à faire. Et puis, cela distrairait Hulda de s'occuper des mille détails que comporte une cérémonie de ce genre. Il importait de ne pas laisser à ses pressentiments, que rien ne justifiait d'ailleurs, le temps de prendre le dessus.

Et d'abord il fallait songer à la fille d'honneur. Mais qu'on ne s'inquiète pas! Le choix était déjà fait. C'était une aimable demoiselle de Bamble, l'intime amie de Hulda. Son père, le fermier Helmboë, dirigeait un des gaards les plus importants de la province. Ce brave homme n'était pas sans une certaine fortune. Depuis longtemps déjà, il avait apprécié le caractère généreux de Joël, et, il faut le dire, sa fille Siegfrid ne l'appréciait pas moins à sa manière. Il était donc probable que, dans un temps prochain, après que Siegfrid aurait servi de fille d'honneur à Hulda, Hulda lui en servirait à son tour. Cela se fait en Norvège. Le plus souvent, même, ces agréables fonctions sont réservées aux femmes mariées. C'était donc un peu par dérogation, au profit de Joël, que Siegfrid Helmboë devait assister en cette qualité Hulda Hansen.

Grosse question, pour la fiancée comme pour la fille d'honneur, cette toilette qu'elles mettront le jour de la cérémonie.



Ole jura d'épouser Hulda. (Page 30.)

Siegfrid, jolie blonde de dix-huit ans, avait la ferme intention d'y paraître tout à son avantage. Prévenue par un petit mot de son amie Hulda, — Joël avait tenu à le lui remettre en mains propres, — elle s'occupa, sans perdre un instant, de ce travail qui n'est pas sans donner quelque souci.

Il s'agissait, en effet, d'un certain corsage dont la broderie, à dessins réguliers, devait être combinée de manière à renfermer la taille de Siegfrid comme dans un émail cloisonné. Puis, on parlait aussi d'une jupe recouvrant une série



« C'est ici l'auberge de dame Hansen? » (Page 41.)

de jupons, dont le nombre serait en rapport avec la fortune de Siegfrid, mais sans rien lui faire perdre des grâces de sa personne. Quant aux bijoux, quelle affaire que de choisir la plaque centrale du collier à filigrane d'argent mêlé de perles, les broches du corsage en argent doré ou en cuivre, les pendeloques en forme de cœur avec disques mobiles, les doubles boutons qui servent àagrafer le col de la chemise, la ceinture de laine ou de soie rouge, d'où partent quatre rangées de chaînettes, les bagues avec petits glands qui s'en-

trechoquent harmonieusement, les boucles d'oreille et les bracelets en argent ajouré, enfin toute cette joaillerie campagnarde, dans laquelle, à vrai dire, l'or n'est qu'en mince feuille, l'argent en étamage, l'orfèvrerie en estampage, dont les perles sont du verre soufflé et les diamants du cristal ! Mais encore convenait-il que l'œil fût satisfait de l'ensemble. Et, s'il le fallait, Siegfried n'hésiterait pas à aller visiter les riches magasins de M. Benett, de Christiania, pour y faire ses emplettes. Son père ne s'y opposerait point. Loin de là ! L'excellent homme laissait volontiers faire sa fille. Siegfried, d'ailleurs, était assez raisonnable pour ne pas mettre à sec la bourse paternelle. Enfin, ce qui importait par-dessus tout, c'était que, ce jour là, Joël la trouvât tout à son avantage.

Quant à Hulda, c'était non moins grave. Mais les modes sont impitoyables et donnent bien du mal aux fiancées dans le choix de leur toilette de mariage.

Hulda allait enfin abandonner les longues nattes enrubannées qui s'échappaient de son bonnet de jeune fille, et la haute ceinture à fermoir, retenant son tablier sur sa jupe écarlate. Elle ne porterait plus les fichus de fiançailles que Ole lui avait donnés en partant, ni le cordon auquel pendent ces petits sacs en cuir brodé où sont renfermés la cuiller d'argent à manche court, le couteau, la fourchette, l'étui à aiguilles, — autant d'objets dont une femme doit faire un constant emploi dans le ménage.

Non ! Au jour prochain des noces, la chevelure de Hulda flotterait librement sur ses épaules, et elle était si abondante qu'il ne serait pas nécessaire d'y mêler ces postiches de lin dont abusent les jeunes Norvégiennes moins favorisées de la nature. En somme, pour son vêtement comme pour ses bijoux Hulda n'aurait qu'à puiser dans le coffre de sa mère. En effet, ces éléments de toilette se transmettent de mariage en mariage à toutes les générations de la même famille. Ainsi voit-on réapparaître le pourpoint brodé d'or, la ceinture de velours, la jupe de soie unie ou bariolée, les bas de wadmél, la chaîne d'or du cou et la couronne, — cette fameuse couronne scandinave, conservée dans le mieux fermé des bahuts, magnifique cartonnage doré qui se relève en bosse, tout constellé d'étoiles ou tout enguirlandé de feuillage,

enfin, l'équivalent de la couronne de fleurs d'oranger en d'autres pays de l'Europe. Ce qui est certain, c'est que ce nimbe rayonnant avec ses filigranes délicats, ses pendeloques sonores, ses verroteries de couleur, devait encadrer d'une façon charmante le joli visage de Hulda. La « fiancée couronnée », comme on dit, ferait honneur à son époux. Lui, serait digne d'elle dans son flambant costume de mariage, — jaquette courte à boutons d'argent très rapprochés, chemise empesée à corolle droite, gilet à liseré soutaché de soie, culotte étroite, rattachée au genou avec des bouquets de floches laineuses, feutre mou, bottes jaunâtres, et, à la ceinture, dans sa gaine de cuir, le couteau scandinave, le « dolknif », dont est toujours muni le vrai Norvégien.

Ainsi donc, de part et d'autre, il y aurait de quoi s'occuper sérieusement. Ce ne serait pas trop de quelques semaines, si l'on voulait que tout fût fini avant l'arrivée de Ole Kamp. Après tout, si Ole était de retour un peu plus tôt qu'il ne l'avait dit, et si Hulda n'était pas prête, Hulda ne s'en plaindrait pas, Ole non plus.

C'est à ces diverses occupations que se passèrent les dernières semaines d'avril et les premières de mai. De son côté, Joël était allé faire lui-même ses invitations, profitant de ce que son métier de guide lui laissait alors quelques loisirs. On remarqua même qu'il devait avoir nombre d'amis à Bamble, car il y alla souvent. S'il ne s'était pas rendu à Bergen, afin d'inviter MM. Help frères, du moins leur avait-il écrit. Et, comme il le pensait, ces honnêtes armateurs avaient accepté, non sans empressement, l'invitation d'assister au mariage de Ole Kamp, le jeune maître du *Viken*.

Cependant, le 15 mai était arrivé. D'un jour à l'autre on pouvait donc s'attendre à voir Ole descendre de sa kariol, ouvrir la porte, s'écrier de sa voix joyeuse :

« C'est moi !... Me voilà ! »

Il ne fallait plus qu'un peu de patience. D'ailleurs, tout était prêt. Siegfrid, de son côté, n'avait besoin que d'un signe pour apparaître dans tous ses atours.

Le 16, le 17, rien encore, et pas de nouvelle lettre que les courriers eussent apportée de Terre-Neuve.

« Il ne faut pas s'en étonner, petite sœur, répétait souvent Joël. Un navire

à voiles peut avoir des retards. La traversée est longue de Saint-Pierre Miquelon à Bergen. Ah! que n'est-ce un bateau à vapeur, ce *Viken*, et que n'en suis-je la machine! Comme je le pousserais contre vent et marée, quand je devrais éclater en arrivant au port! »

Il disait tout cela parce qu'il voyait bien l'inquiétude de Hulda grandir de jour en jour.

Précisément, il y avait alors grand mauvais temps au Telemark. De rudes vents balayaient les hauts fields, et ces vents, qui soufflaient de l'ouest, venaient d'Amérique.

« Ils devraient pourtant favoriser la marche du *Viken*! répétait souvent la jeune fille.

— Sans doute, répondait Joël, mais s'ils sont trop forts, ils peuvent le gêner aussi et l'obliger à tenir tête à l'ouragan. On ne fait pas ce qu'on veut sur mer!

— Ainsi, tu n'es pas inquiet, Joël?

— Non, Hulda, non! Cela est très fâcheux, mais rien de plus naturel que ces retards! Non! Je ne suis pas inquiet, et il n'y a vraiment pas lieu de l'être! »

Le 19, il arriva à l'auberge un voyageur qui eut besoin d'un guide. Il s'agissait de le conduire jusque sur la limite du Hardanger en passant par les montagnes. Bien que très contrarié de laisser Hulda à elle-même, son frère ne pouvait refuser ses services. Ce serait une absence de quarante-huit heures au plus, et Joël comptait bien trouver Ole à son retour. La vérité est que le brave garçon commençait à être très tourmenté. Il partit donc dans la matinée, le cœur gros, il faut bien le dire.

Le lendemain, précisément, vers une heure après midi, on frappait à la porte de l'auberge.

« Serait-ce Ole! » s'écria Hulda.

Elle alla ouvrir.

Sur le seuil, se tenait un homme en manteau de voyage, juché sur le siège de sa kariol, et dont le visage lui était inconnu.

VI

« C'est ici l'auberge de dame Hansen ?

— Oui, monsieur, répondit Hulda.

— Dame Hansen est-elle là ?

— Non, mais elle va rentrer.

— Bientôt ?

— A l'instant, et si vous avez à lui parler...

— Du tout. Je n'ai rien à lui dire.

— Voulez-vous une chambre ?

— Oui, la plus belle de la maison !

— Faut-il vous préparer à dîner ?

— Le plus vite possible, et veillez à ce qu'on me serve tout ce qu'il y a de meilleur ! »

Tels furent les propos qui s'échangèrent entre Hulda et le voyageur, avant même que celui-ci fût descendu de la kariol dont il s'était servi pour venir jusqu'au cœur du Telemark, à travers les forêts, les lacs et les vallées de la Norvège centrale.

On connaît la kariol, cet engin de locomotion qu'affectionnent particulièrement les Scandinaves. Deux longs brancards entre lesquels se meut un cheval carré d'encolure, à robe jaunâtre et raie mulassière, dirigé par un simple mors de corde, passé non à sa bouche, mais à son nez, — deux grandes roues maigres, dont l'essieu, sans ressorts, supporte une petite caisse coloriée, à peine assez large pour une personne, — pas de capote, pas de garde-crotte, pas de marchepied, — derrière la caisse, une planchette sur laquelle se juche le skydskarl. Le tout ressemble à quelque énorme araignée, dont la

double toile serait formée par les deux roues de l'appareil. Et c'est avec cette machine rudimentaire que l'on peut faire des relais de quinze à vingt kilomètres sans trop de fatigue.

Sur un signe du voyageur, le jeune garçon vint tenir le cheval. Alors ce personnage se releva, se secoua, mit pied à terre, non sans quelques efforts qui se traduisirent par des maugréements d'assez mauvaise humeur.

« On peut remiser ma kariol? demanda-t-il d'un ton rude, en s'arrêtant sur le seuil de la porte.

— Oui, monsieur, répondit Hulda.

— Et donner à manger à mon cheval?

— Je vais le faire mettre à l'écurie.

— Qu'on en ait soin!

— Cela sera fait. — Puis-je vous demander si vous comptez rester quelques jours à Dal?

— Je n'en sais rien. »

La kariol et le cheval furent conduits à un petit hangar, bâti dans l'enclos même, sous l'abri des premiers arbres, au pied de la montagne. C'était la seule écurie-remise qu'il y eût à l'auberge, mais elle suffisait au service de ses hôtes.

Un instant après, le voyageur était installé dans la meilleure chambre, comme il l'avait demandé. Là, après s'être débarrassé de sa houppelande, il se chauffait devant un bon feu de bois sec qu'il avait fait allumer. Pendant ce temps, afin de satisfaire son humeur peu accommodante, Hulda recommandait à la piga de préparer le meilleur dîner possible, — une forte fille des environs, cette piga, qui, pendant la saison d'été, aidait à la cuisine et aux gros ouvrages de l'auberge.

Un homme encore solide, ce nouvel arrivé, bien qu'il eût déjà dépassé la soixantaine. Maigre, un peu courbé, de moyenne taille, une tête osseuse, une face glabre, un nez pointu, des yeux petits avec un regard perçant derrière de grosses lunettes, un front le plus souvent plissé, des lèvres trop minces pour qu'il pût jamais s'en échapper de bonnes paroles, de longues mains crochues; — c'était un type de prêteur sur gages ou d'usurier.

Hulda eut le pressentiment que ce voyageur ne devait rien apporter d'heureux dans la maison de dame Hansen.

Qu'il fût Norvégien, rien de plus sûr ; mais du type scandinave il avait surtout pris les côtés vulgaires. Son costume de voyage comprenait un chapeau de forme basse à larges bords, un vêtement en drap blanchâtre, veste croisée sur la poitrine, culotte rattachée au genou par l'ardillon d'une courroie de cuir, et, sur le tout, une sorte de pelisse brune, doublée intérieurement de peau de mouton, — ce que motivaient les soirées et les nuits très froides encore à la surface des plateaux et dans les vallées du Telemark.

Quant au nom de ce personnage, Hulda ne l'avait pas demandé. Mais elle ne pouvait tarder à l'apprendre, puisqu'il fallait qu'il l'inscrivît sur le livre de l'auberge.

En ce moment, dame Hansen rentra. Sa fille lui annonça l'arrivée d'un voyageur qui avait demandé le meilleur dîner et la meilleure chambre. Quant à savoir s'il prolongerait son séjour à Dal, elle l'ignorait ; il ne s'était point prononcé à cet égard.

« Et il n'a pas dit son nom ? demanda dame Hansen.

— Non, ma mère.

— Ni d'où il venait ?

— Non.

— C'est quelque touriste, sans doute. Il est fâcheux que Joël ne soit pas de retour pour se mettre à sa disposition. Comment ferons-nous s'il demande un guide ?

— Je ne crois pas que ce soit un touriste, répondit Hulda. C'est un homme déjà âgé...

— Si ce n'est point un touriste, que vient-il faire à Dal ? » dit dame Hansen, peut-être plus à elle-même qu'à sa fille, et d'un ton qui dénotait une certaine inquiétude.

A cette question, Hulda ne pouvait répondre, puisque le voyageur n'avait rien fait connaître de ses projets.

Une heure après son arrivée, cet homme entra dans la grande salle qui

était contiguë à sa chambre. A la vue de dame Hansen, il s'arrêta un instant sur le seuil.

Évidemment, il était aussi inconnu à son hôtesse que son hôtesse l'était à lui-même. Aussi, s'avança-t-il vers elle, et, après l'avoir regardée par dessus ses lunettes :

« Dame Hansen, je pense? dit-il, sans que le chapeau qu'il avait sur la tête eût même été touché de la main.

— Oui, monsieur, » répondit dame Hansen.

Et, en présence de cet homme, elle éprouva, comme sa fille, un trouble dont celui-ci dut s'apercevoir.

« Ainsi, c'est bien vous dame Hansen, de Dal?

— Sans doute, monsieur. Avez-vous donc quelque chose de particulier à me dire?

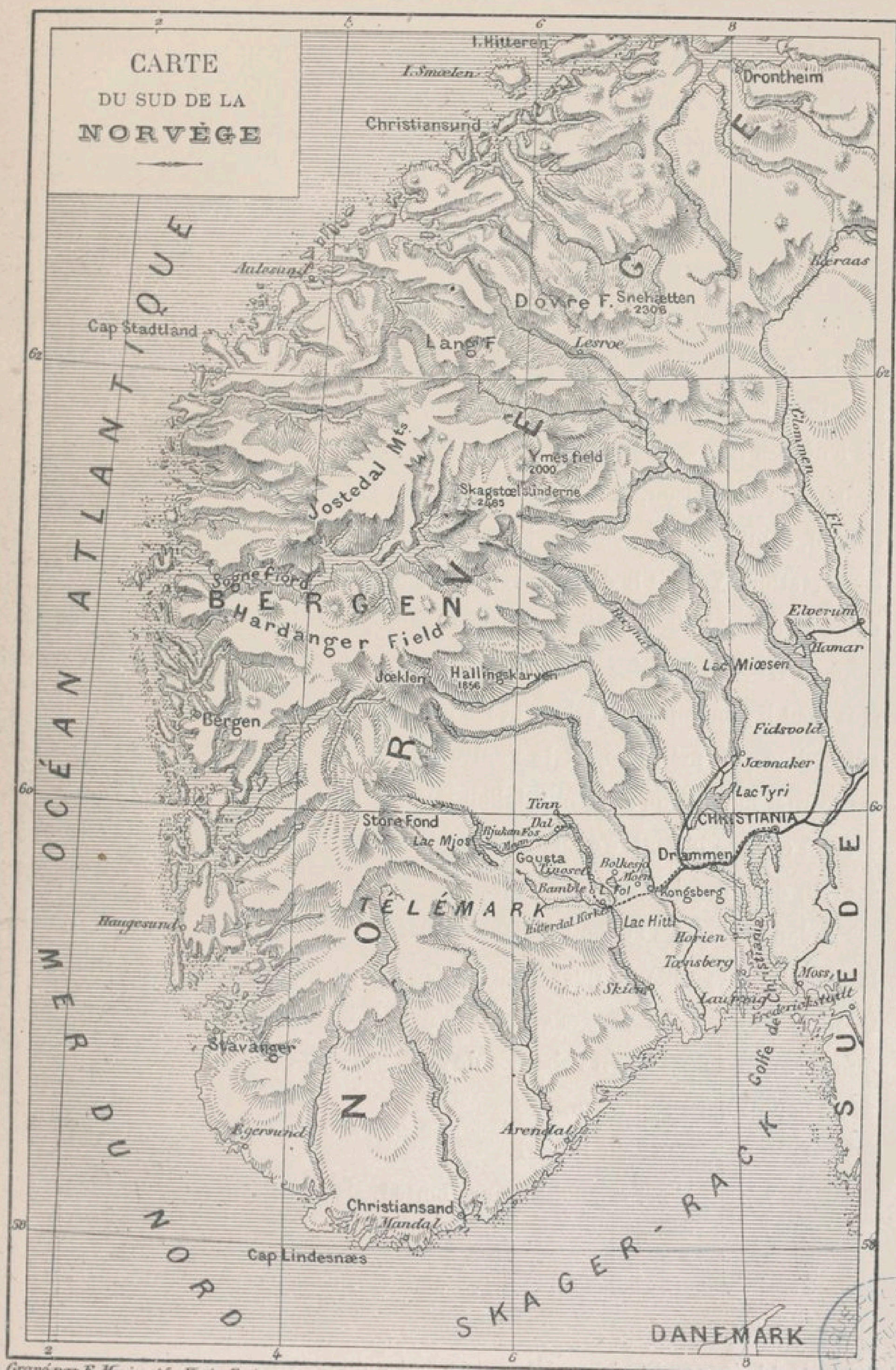
— Aucunement. Je voulais seulement faire votre connaissance. Ne suis-je pas votre hôte? Et maintenant, veuillez à ce qu'on me serve à dîner le plus tôt possible.

— Votre dîner est prêt, répondit Hulda. Si vous voulez passer dans la salle à manger...

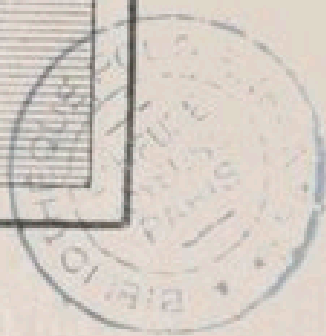
— Je le veux! »

Cela dit, le voyageur se dirigea vers la porte que lui montrait la jeune fille. Un instant après, il était assis près de la fenêtre devant une petite table proprement servie.

Le dîner était assurément bon. Aucun touriste — même des plus difficiles — n'y eût trouvé à reprendre. Cependant, ce personnage peu endurant n'épargna pas les signes et les paroles de mécontentement, — les signes surtout, car il ne paraissait pas être trop loquace. On pouvait se demander, vraiment, si c'était à son mauvais estomac, ou à son mauvais caractère qu'il devait d'être si exigeant. Le potage aux cerises et aux groseilles ne lui convint qu'à demi, bien qu'il fût excellent. Il ne toucha que des lèvres au saumon et au hareng mariné. Le jambon cru, un demi-poulet fort appétissant, quelques légumes bien accommodés, ne parurent point lui plaire. Il n'y eut pas jusqu'à sa bouteille de Saint-Julien et à sa demi-bouteille de Champagne



Gravé par E. Morieu, 45 r. Vivien Paris.



dont il ne se montrât mécontent, bien qu'elles vinssent authentiquement des bonnes caves de France.

Il s'ensuit donc que, son repas terminé, le voyageur n'eut pas un seul *tack for mad* pour son hôtesse.

Après le dîner, ce mal embouché alluma sa pipe, sortit de la salle et vint se promener sur les bords du Maan.

Une fois arrivé sur la rive, il se retourna. Ses regards ne quittaient plus l'auberge. Il semblait qu'il l'étudiât sous toutes ses faces, plan, coupe, élévation, comme s'il eût voulu en estimer la valeur. Il en compta les portes et les fenêtres. Alors, s'étant approché des poutres horizontalement disposées à la base de la maison, il y fit deux ou trois entailles avec la pointe de son dolknif, comme s'il eût cherché à reconnaître la qualité du bois et son état de conservation. Voulait-il donc se rendre compte de ce que valait l'auberge de dame Hansen? Prétendait-il s'en rendre acquéreur, bien qu'elle ne fût point à vendre? C'était au moins fort étrange. Puis, après la maison, ce fut le petit clos dont il dénombra les arbres et les arbustes. Enfin, il en mesura deux des côtés d'un pas métrique, et le mouvement de son crayon sur une page de son carnet indiqua qu'il les multipliait l'un par l'autre.

Et, à chaque instant, c'étaient des hochements de tête, des froncements de sourcil, des hums! peu approbateurs.

Pendant ces allées et venues, dame Hansen et sa fille l'observaient à travers la fenêtre de la salle. A quel bizarre personnage avaient-elles donc affaire? Quel était le but du voyage de ce maniaque? En vérité, il était regrettable que tout cela se passât en l'absence de Joël, puisque ce voyageur allait rester toute la nuit dans l'auberge.

« Si c'était un fou? dit Hulda.

— Un fou?... Non! répondit dame Hansen. Mais c'est au moins un homme singulier.

— Il est toujours fâcheux de ne pas savoir qui on reçoit dans sa maison! dit la jeune fille.

— Hulda, répondit dame Hansen, avant que ce voyageur soit rentré, aie soin de porter dans sa chambre le livre de l'auberge.

— Oui, ma mère.

— Peut-être se décidera-t-il à y mettre son nom! »

Vers huit heures, la nuit étant déjà sombre, une petite pluie fine commença à tomber, remplissant la vallée d'un nuage de brumaille qui mouillait jusqu'à mi-montagne. Le temps était peu propice à la promenade. Aussi, le nouvel hôte de dame Hansen, après avoir remonté le sentier jusqu'à la scierie, revint-il à l'auberge où il demanda un petit verre de brandevin. Sans dire un mot de plus, sans souhaiter le bonsoir à personne, après avoir pris le chandelier de bois dont la bougie était allumée, il rentra dans sa chambre, il en verrouilla la porte, et on ne l'entendit plus de toute la nuit.

Le skydskarl, lui, s'était tout simplement réfugié dans le hangar. Là, entre les brancards de la kariol, il dormait déjà, en compagnie du cheval jaune, sans s'inquiéter de la bourrasque.

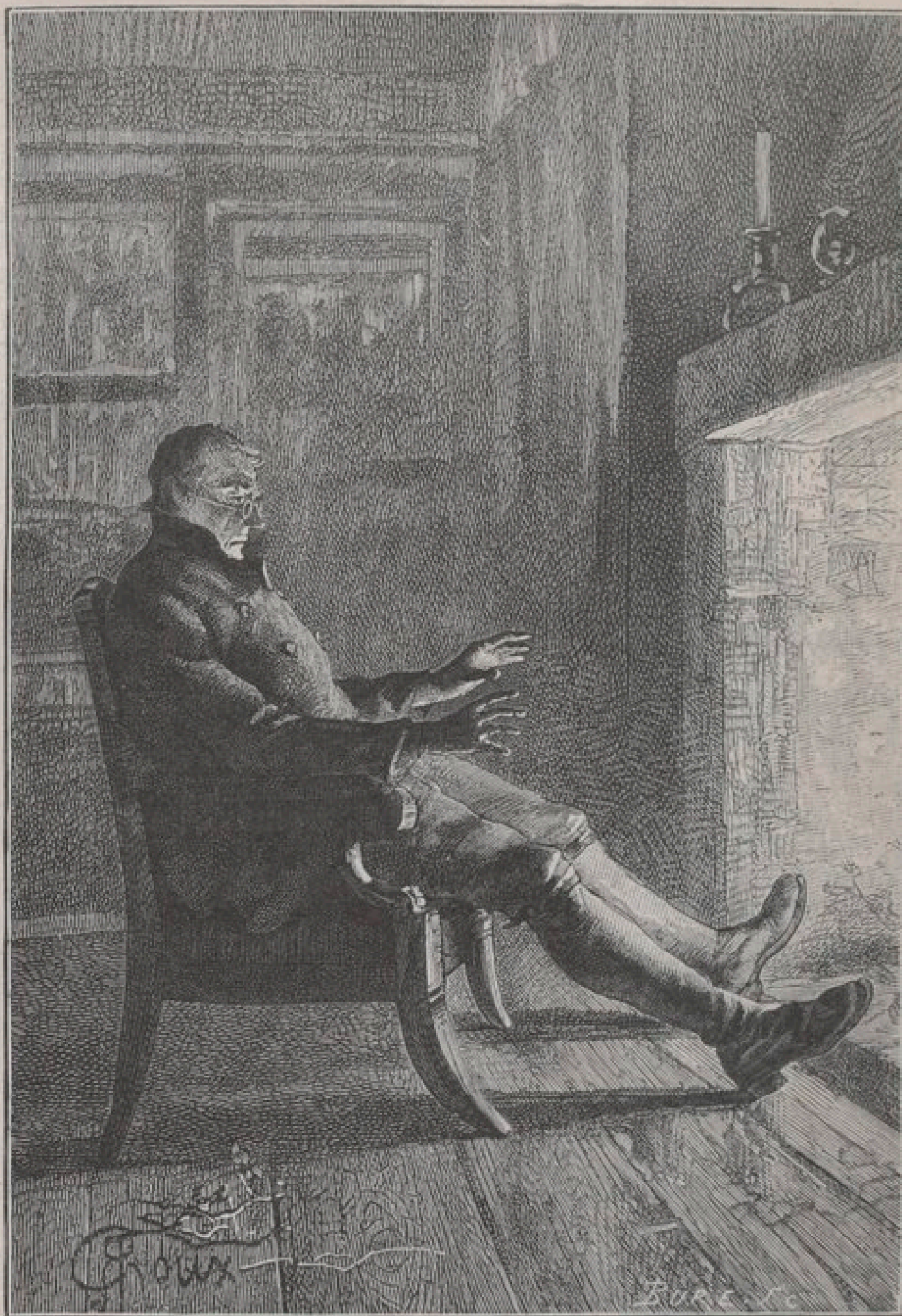
Le lendemain, dame Hansen et sa fille se levèrent dès l'aube. Aucun bruit ne venait de la chambre du voyageur, qui reposait encore. Un peu après neuf heures, il entra dans la grande salle, l'air plus bourru que la veille, se plaignant du lit qui était dur, du tapage de la maison qui l'avait éveillé, — ne saluant personne, d'ailleurs. Puis, il ouvrit la porte et vint regarder le ciel.

Médiocre apparence de temps. Un vent vif balayait les cimes du Gousta perdues dans les vapeurs, et s'engouffrait à travers la vallée en soufflant de violentes rafales.

Le voyageur ne se hasarda donc point à sortir. Mais il ne perdit pas son temps. Tout en fumant sa pipe, il se promena dans l'auberge, il chercha à en reconnaître la disposition intérieure, il en visita les diverses chambres, il examina le mobilier, il ouvrit les placards et les armoires, sans plus de gêne que s'il eût été chez lui. On eût dit d'un commissaire-priseur procédant à quelque recolement judiciaire.

Décidément, si l'homme était singulier, ses procédés étaient de plus en plus suspects.

Cela fait, il vint prendre place dans le grand fauteuil de la salle, et d'une



Le voyageur se chauffait devant un bon feu. (Page 42.)

voix brève et rude, il adressa plusieurs questions à dame Hansen. Depuis combien de temps l'auberge était-elle bâtie? Était-ce son mari Harald qui l'avait fait construire ou la tenait-il d'héritage? Avait-elle déjà nécessité quelques réparations? Quelle était la contenance de l'enclos et du søter qui en dépendaient? Était-elle bien achalandée et d'un bon rapport? Combien y venait-il, en moyenne, de touristes pendant la belle saison? Y passaient-ils un ou plusieurs jours, etc.?



Il fallait attendre qu'il se fit quelque accalmie. (Page 55.)

Évidemment le voyageur n'avait pas pris connaissance du livre qui avait été déposé dans sa chambre, car cela l'eût renseigné, au moins sur cette dernière question.

En effet, le livre était encore à la place où Hulda l'avait mis la veille, et le nom du voyageur ne s'y trouvait pas.

« Monsieur, dit alors dame Hansen, je ne comprends pas trop comment et pourquoi ces choses peuvent vous intéresser. Mais, si vous désirez savoir ce qui en est de nos affaires, rien de plus facile. Vous n'avez qu'à consulter le livre de l'auberge. Je vous prierai même d'y inscrire votre nom, selon l'habitude...

— Mon nom?... Certes, j'y mettrai mon nom, dame Hansen!... Je le mettrai au moment où je prendrai congé de vous!

— Faut-il vous garder votre chambre?

— C'est inutile, répondit le voyageur en se levant. Je vais partir après déjeuner, afin d'être de retour à Drammen demain soir.

— A Drammen?... dit vivement dame Hansen.

— Oui! Ainsi, faites-moi servir à l'instant.

— Vous demeurez à Drammen?

— Oui! Qu'y a-t-il d'étonnant, s'il vous plaît, à ce que je demeure à Drammen? »

Ainsi donc, après avoir passé à peine une journée à Dal ou plutôt dans l'auberge, ce voyageur s'en retournait sans avoir rien vu du pays! Il ne poussait pas plus loin dans le bailliage! Du Gousta, du Rjukanfos, des merveilles de la vallée du Vestfjorddal, il ne se souciait en aucune façon! Ce n'était pas pour son plaisir, c'était pour ses affaires qu'il avait quitté Drammen, où il demeurerait, et il semblait qu'il n'avait eu d'autre motif que de visiter en détail la maison de dame Hansen.

Hulda vit bien que sa mère était profondément troublée. Dame Hansen était allée se placer dans le grand fauteuil, et, repoussant son rouet, elle resta immobile, sans prononcer une parole.

Cependant le voyageur venait de passer dans la salle à manger et s'était mis à table.

Du déjeuner, aussi soigné que l'avait été le dîner de la veille, il ne parut pas plus satisfait. Et pourtant, il mangea bien et but de même, sans se presser. Son attention semblait se porter plus spécialement sur la valeur de l'argenterie, — luxe auquel tiennent les campagnards de la Norvège — quelques cuillers et fourchettes qui se transmettent de père en fils et que l'on garde précieusement avec les bijoux de famille.

Pendant ce temps, le skydskarl faisait ses préparatifs de départ dans la remise. A onze heures, le cheval et la kariol attendaient devant la porte de l'auberge.

Le temps était toujours peu engageant, le ciel gris et venteux. Parfois la pluie cinglait le vitrail des fenêtres comme une mitraille. Mais le voyageur, sous sa grosse capote doublée de peau, n'était pas homme à s'inquiéter des rafales.

Le déjeuner terminé, il avala un dernier verre de brandevin, il alluma sa pipe, passa sa houppelande, rentra dans la grande salle, et demanda sa note.

« Je vais la préparer, répondit Hulda, qui alla s'asseoir devant un petit bureau.

— Faites vite ! dit le voyageur. — En attendant, ajouta-t-il, donnez-moi le livre pour que j'inscrive mon nom. »

Dame Hansen se leva, alla chercher le livre et vint le poser sur la grande table.

Le voyageur prit une plume, regarda une dernière fois dame Hansen par-dessus ses lunettes. Et alors, d'une grosse écriture, il écrivit son nom sur le livre, qu'il referma.

En ce moment, Hulda lui apporta la note.

Il la prit, il en examina les articles, en grommelant ; il en refit l'addition sans doute.

« Hum ! fit-il. Voilà qui est cher ! Sept marks et demi pour une nuit et deux repas ?

— Il y a le skydskarl et le cheval, fit observer Hulda.

— N'importe ! Je trouve cela cher ! En vérité, je ne m'étonne pas si on fait de bonnes affaires dans la maison !

— Vous ne devez rien, monsieur! » dit alors dame Hansen d'une voix si troublée qu'on l'entendit à peine.

Elle venait d'ouvrir le livre, elle y avait lu le nom inscrit, et elle répéta, en reprenant la note, qu'elle déchira :

« Vous ne devez rien!

— C'est mon avis! » répondit le voyageur.

Et, sans donner plus de bonsoir en sortant qu'il n'avait donné de bonjour en arrivant, il monta dans sa kariol, pendant que le gamin sautait derrière lui sur la planchette. Quelques instants après, il avait disparu au tournant de la route.

Lorsque Hulda eut ouvert le livre, elle n'y trouva que ce nom :

« Sandgoïst, de Drammen. »

VII

C'était dans l'après-midi, le lendemain, que Joël devait rentrer à Dal, après avoir laissé sur la route qui conduit au Hardanger, le touriste auquel il servait de guide.

Hulda, sachant que son frère allait revenir en suivant les plateaux du Gousta, par la rive gauche du Maan, était venue l'attendre au passage de l'impétueuse rivière. Elle s'assit près du petit appontement qui sert d'embarcadère au bac. Là, elle se perdit dans ses réflexions. Aux vives inquiétudes que lui causait le retard du *Viken*, se joignait maintenant une anxiété très grande. Cette anxiété avait pour cause la visite de ce Sandgoïst et l'attitude de dame Hansen devant lui. Pourquoi, dès qu'elle avait appris son nom, avait-elle déchiré la note, refusé de recevoir ce qui lui était dû? Il y avait là quelque secret — grave sans doute.

Hulda fut enfin tirée de ses réflexions par l'arrivée de Joël. Elle l'aperçut qui dévalait les premières assises de la montagne. Tantôt il apparaissait au milieu des étroites clairières, entre les arbres abattus ou brûlés par places.

Tantôt il disparaissait sous l'épaisse ramure des pins, des bouleaux et des hêtres, dont ces croupes sont hérissées. Enfin, il atteignit la rive opposée et se jeta dans le petit bac. En quelques coups d'aviron, il eut franchi les violents remous du cours d'eau. Puis, sautant sur la berge, il fut près de sa sœur.

« Ole est-il de retour? » demanda-t-il.

C'est à Ole qu'il pensa tout d'abord. Mais sa demande fut laissée sans réponse.

« Pas de lettre de lui?

— Pas une! »

Et Hulda s'abandonna à ses larmes.

« Non, s'écria Joël, ne pleure pas, chère sœur, ne pleure pas!... Tu me fais trop de mal!... Je ne peux pas te voir pleurer!... Voyons! Tu dis : pas de lettre!... Évidemment, cela commence à devenir inquiétant! Mais il n'y a pas encore lieu de se désespérer! Tiens, si tu veux, je vais aller à Bergen. Je m'informerais... Je verrai messieurs Help frères. Peut-être ont-ils des nouvelles de Terre-Neuve. Pourquoi le *Viken* n'aurait-il pas relâché en quelque port pour cause d'avaries ou par la nécessité de fuir devant le mauvais temps? Il est certain que le vent souffle en bourrasque depuis plus d'une semaine. Quelquefois on a vu des navires du New-Found-Land se réfugier en Islande ou aux Feroë. C'est même arrivé à Ole, il y a deux ans, quand il était à bord du *Strenna*. Et on n'a pas tous les jours des courriers pour écrire! Je te dis cela comme je le pense, petite sœur. Calme-toi!... Si tu me fais pleurer, qu'est-ce que nous deviendrons?

— C'est plus fort que moi, frère!

— Hulda!... Hulda!... Ne perds pas courage!... Je t'assure que, moi, je ne suis pas désespéré!

— Dois-je te croire, Joël?

— Oui, tu le dois! Mais, pour te rassurer, veux-tu que je parte pour Bergen, demain matin... ce soir?...

— Je ne veux pas que tu me quittes!... Non!... Je ne le veux pas! » répondit Hulda, en s'attachant à son frère comme si elle n'avait plus que lui au monde.

Tous deux reprirent alors le chemin de l'auberge. Mais il s'était mis à pleuvoir, et même la raffale devint si violente qu'ils durent se réfugier dans la hutte du passeur, à quelques centaines de pas en arrière des rives du Maan.

Là, il fallait attendre qu'il se fit quelque accalmie. Et alors Joël éprouva le besoin de parler, de parler quand même. Le silence lui semblait plus désespérant que ce qu'il pourrait dire, quand même ce ne seraient pas des paroles d'espoir.

« Et notre mère? dit-il.

— Toujours de plus en plus triste! répondit Hulda.

— Il n'est venu personne en mon absence?

— Si, un voyageur, qui est reparti.

— Ainsi, il n'y a en ce moment aucun touriste à l'auberge, et on n'a pas fait demander de guide?

— Non, Joël.

— Tant mieux, car je préfère ne pas te quitter. D'ailleurs, si le mauvais temps continue, je crains bien que, cette année, les touristes renoncent à courir le Telemark!

— Nous ne sommes encore qu'en avril, frère!

— Sans doute, mais j'ai le pressentiment que la saison ne sera pas bonne pour nous! Enfin, nous verrons! Mais dis-moi, c'est hier que ce voyageur a quitté Dal?

— Oui, dans la matinée.

— Et qui était-ce?

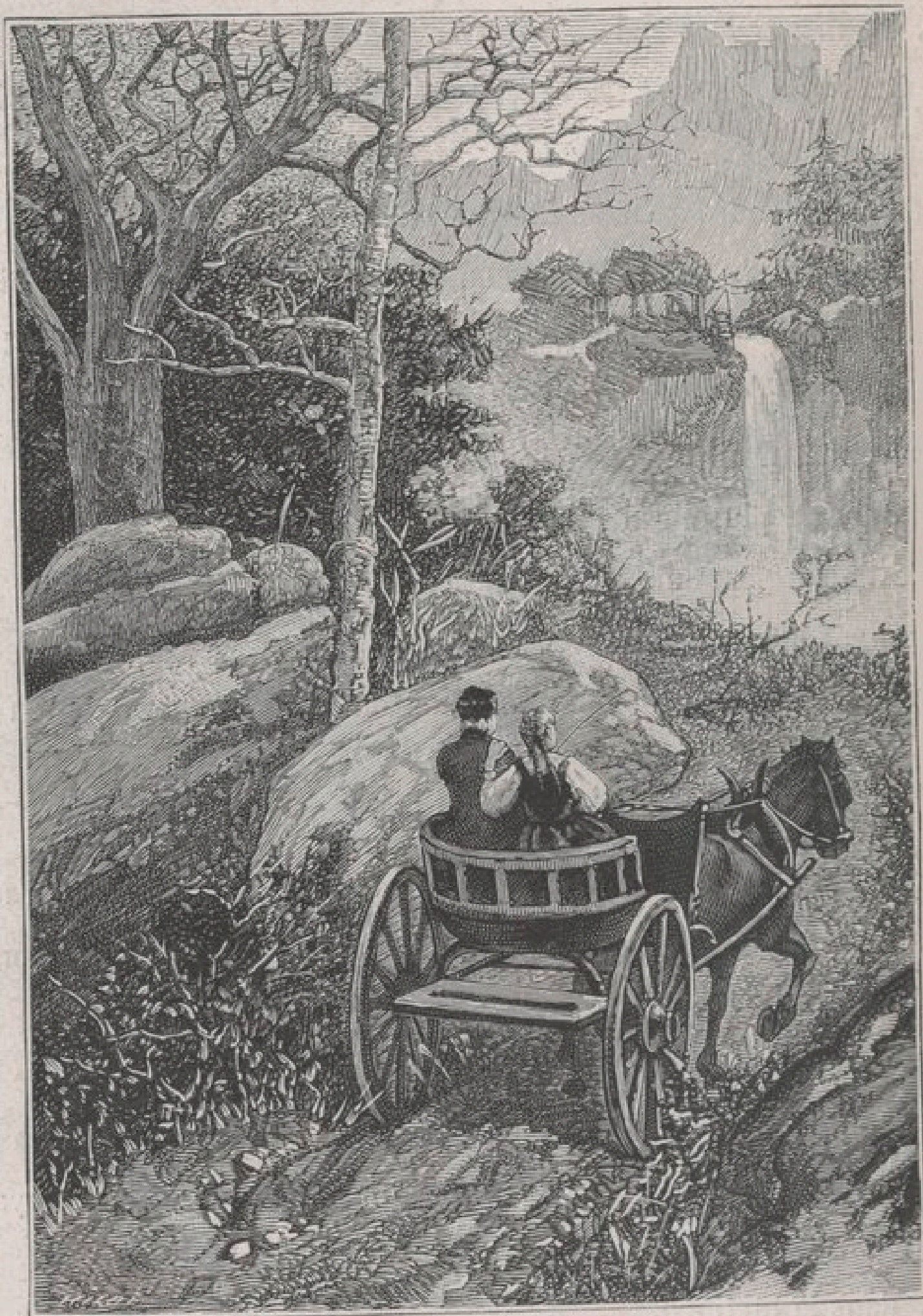
— Un homme venu de Drammen, où il demeure, paraît-il, et qui se nomme Sandgoïst.

— Sandgoïst?

— Le connaîtrais-tu?

— Non, » répondit Joël.

Hulda s'était déjà demandé si elle raconterait à son frère tout ce qui s'était passé à l'auberge en son absence. Lorsque Joël apprendrait avec quel sans gêne cet homme s'était conduit, comment il semblait avoir calculé la



Une scierie se montra. (Page 61.)

valeur de la maison et du mobilier, quelle attitude dame Hansen avait cru devoir prendre vis-à-vis de lui, qu'imaginerait-il? Ne penserait-il pas que leur mère devait avoir de bien graves raisons pour agir comme elle l'avait fait? Or, quelles étaient ces raisons? Que pouvait-il y avoir de commun entre elle et ce Sandgoïst? Il y avait certainement là un secret menaçant pour la famille! Joël voudrait le connaître, il interrogerait sa mère, il la presserait de questions... Dame Hansen, si peu communicative, si réfractaire



Sur une roche, en face de la chute. (Page 62.)

à toute effusion, voudrait garder le silence comme elle l'avait fait jusqu'alors. La situation entre elle et ses enfants, si affligeante déjà, deviendrait plus pénible encore.

Mais la jeune fille aurait-elle pu rien taire à Joël ? Un secret pour lui ! N'eût-ce pas été comme une paille dans l'amitié de fer qui les unissait l'un à l'autre ? Non ! il ne fallait pas que cette amitié pût jamais être brisée ! Hulda résolut donc de tout dire.

« Tu n'as jamais entendu parler de ce Sandgoïst, quand tu allais à Drammen ? reprit-elle.

— Jamais.

— Eh bien, sache donc, Joël, que notre mère le connaissait déjà, au moins de nom !

— Elle connaissait Sandgoïst ?

— Oui, frère.

— Mais, ce nom, je ne le lui ai jamais entendu prononcer !

— Elle le connaissait, cependant, bien qu'elle n'eût jamais vu cet homme avant sa visite d'avant-hier ! »

Et Hulda raconta tous les incidents qui avaient marqué le séjour du voyageur dans l'auberge, sans omettre l'acte singulier de dame Hansen au moment du départ de Sandgoïst. Elle se hâta d'ajouter :

« Je pense, mon Joël, qu'il vaut mieux ne rien demander à notre mère. Tu la connais ! Ce serait la rendre plus malheureuse encore. L'avenir nous apprendra, sans doute, ce qui se cache dans son passé. Fasse le ciel que Ole nous soit rendu, et, s'il y a quelque affliction qui menace la famille, nous serons trois, du moins, à la partager ! »

Joël avait écouté sa sœur avec une profonde attention. Oui ! Entre dame Hansen et ce Sandgoïst, il y avait de graves raisons qui mettaient l'une à la merci de l'autre ! Pouvait-on douter que cet homme fût venu pour inventorier l'auberge de Dal ? Évidemment non ! Et cette note déchirée au moment où il allait partir — ce qui lui avait paru tout naturel, — qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

« Tu as raison, Hulda, dit Joël, je ne parlerai de rien à notre mère. Peut-être regrettera-t-elle de ne pas s'être confiée à nous. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard ! Elle doit bien souffrir, la pauvre femme ! Elle s'est butée ! Elle ne comprend pas que le cœur de ses enfants est fait pour qu'elle y verse ses peines !

— Elle le comprendra un jour, Joël.

— Oui ! Aussi attendons ! Mais d'ici là ! il ne me sera pas défendu de chercher à savoir ce qu'est cet individu. Peut-être monsieur Helmboë le connaît-il ? Je le lui demanderai la première fois que j'irai à Bamble, et,

s'il le faut, je pousserai jusqu'à Drammen. Là, il ne doit pas être difficile d'apprendre au moins ce que fait cet homme, à quel genre d'affaires il se livre, ce qu'on en pense...

— Rien de bon, j'en suis sûre, répondit Hulda. Sa figure est mauvaise, son regard méchant. Je serais bien surprise s'il y avait une âme généreuse sous cette grossière enveloppe !

— Allons, reprit Joël, ne jugeons point les gens sur l'apparence ! Je parie que tu lui trouverais une agréable mine, à ce Sandgoïst, si tu le regardais, étant au bras de Ole...

— Mon pauvre Ole ! murmura la jeune fille.

— Il reviendra, il revient, il est en route ! s'écria Joël. Aie confiance, Hulda ! Ole n'est plus loin maintenant, et nous le gronderons au retour pour s'être fait attendre ! »

La pluie avait cessé. Tous deux sortirent de la hutte et remontèrent le sentier afin de regagner l'auberge.

« A propos, dit alors Joël, je repars demain.

— Tu repars?...

— Oui, dès le matin.

— Déjà, frère?

— Il le faut, Hulda. En quittant le Hardanger, j'ai été prévenu par un de mes camarades qu'un voyageur venait du nord par les hauts plateaux du Rjukanfos où il doit arriver demain.

— Quel est ce voyageur?

— Ma foi, je ne sais pas même son nom. Mais il est nécessaire que je sois là pour le ramener à Dal.

— Pars donc, puisque tu ne peux t'en dispenser ! répondit Hulda avec un gros soupir.

— Demain, au lever du jour, je me mettrai en route. Cela te chagrine, Hulda?

— Oui, frère ! Je suis bien plus inquiète quand tu me laisses... même pour quelques heures !

— Eh bien, cette fois, sache que je ne pars pas seul !

-
- Et qui donc t'accompagne ?
— Toi, petite sœur, toi ! Il faut te distraire, et je t'emmène !
— Ah ! merci, mon Joël ! »
-

VIII

Le lendemain, tous deux quittèrent l'auberge dès l'aube. Une quinzaine de kilomètres de Dal aux célèbres chutes, autant pour en revenir, ce n'eût été qu'une promenade pour Joël, mais il fallait ménager les forces de Hulda. Joël s'était donc assuré de la kariol du contremaître Lengling, et, comme toutes les kariols, celle-ci n'avait qu'une place. Il est vrai, ce brave homme était si gros qu'il avait fallu fabriquer une caisse à sa convenance. Or, c'était suffisant pour que Hulda et Joël pussent y tenir l'un près de l'autre. Donc, si le voyageur annoncé se trouvait au Rjukanfos, il prendrait la place de Joël, et celui-ci reviendrait à pied ou monterait sur la planchette derrière la caisse.

Route charmante, de Dal aux chutes, quoique prodigue de cahots. Incontestablement, c'est plutôt un sentier qu'une route. Des poutres à peine équarries, jetées sur les rios tributaires du Maan, la traversent en formant des ponceaux à quelques centaines de pas les uns des autres. Mais le cheval norvégien est habitué à les franchir d'un pied sûr, et, si la kariol n'a point de ressorts, ses longs brancards, un peu élastiques, atténuent, dans une certaine mesure, les heurts du sol.

Le temps était beau. Joël et Hulda allaient d'un bon pas le long des verdoyantes prairies, baignées à leur lisière de gauche par les eaux claires du Maan. Quelques milliers de bouleaux ombrageaient ça et là le chemin gaîment ensoleillé. La buée de la nuit se fondait en gouttelettes à la pointe des longues herbes. Sur la droite du torrent, à deux mille mètres d'altitude, les plaques

neigeuses du Gousta jetaient dans l'espace un intense rayonnement de lumière.

Pendant une heure, la kariol marcha assez rapidement. La montée était insensible encore. Mais bientôt le val se rétrécit peu à peu. De part et d'autre les rios se changèrent en fougueux torrents. Bien que le chemin devînt sinueux, il ne pouvait éviter toutes les dénivellations du sol. De là, des passages vraiment durs, dont Joël se tirait avec adresse. Près de lui, d'ailleurs, Hulda ne craignait rien. Quand le cahot était trop accentué, elle s'accrochait à son bras. La fraîcheur du matin colorait sa jolie figure, bien pâle depuis quelque temps.

Cependant, il fallut encore atteindre une altitude plus élevée. La vallée ne donnait guère passage qu'au cours resserré du Maan, entre deux murailles coupées à pic. Sur les fields voisins apparaissaient une vingtaine de maisons isolées, des ruines de sœters ou de gaards, livrées à l'abandon, des cabanes de pâtres, perdues entre les bouleaux et les hêtres. Bientôt il ne fut plus possible de voir la rivière; mais on l'entendait mugir dans le sonore encaissement des roches. La contrée avait pris un aspect grandiose et sauvage à la fois, en élargissant son cadre jusqu'à la crête des montagnes.

Après deux heures de marche, une scierie se montra sur le bord d'une chute de quinze cents pieds, utilisée pour le mécanisme de sa double roue. Les cascades qui ont cette hauteur ne sont point rares dans le Vestfjorddal; mais le volume de leurs eaux est peu considérable. C'est en cela que l'emporte celle du Rjukanfos.

Joël et Hulda, arrivés à la scierie, mirent pied à terre.

« Une demi-heure de marche ne te fatiguera pas trop, petite sœur? dit Joël.

— Non, frère, je ne suis point lasse, et même cela me fera du bien de marcher un peu.

— Un peu... beaucoup, et toujours en montant!

— Je m'appuierai à ton bras, Joël! »

Là, en effet, il avait fallu abandonner la kariol. Elle n'aurait pu franchir les sentiers ardu, les passes étroites, les talus semés de roches branlantes, dont les capricieux contours, ombragés d'arbres ou dénudés, annoncent la grande chute.

Mais, déjà, s'élevait une sorte de vapeur épaisse au milieu d'un bleuâtre

lointain. C'étaient les eaux pulvérisées du Rjukan, et leurs volutes se déroulaient à une assez grande hauteur.

Hulda et Joël prirent une sente, bien connue des guides, qui s'abaisse vers l'étranglement de la vallée. Il fallut se glisser entre les arbres et les arbustes. Quelques instants après, tous deux étaient assis sur une roche tapissée de mousses jaunâtres, presque en face de la chute. On ne peut en approcher de ce côté.

Là, le frère et la sœur auraient eu quelque peine à s'entendre, s'ils eussent parlé. Mais alors leurs pensées étaient de celles qui peuvent se communiquer, sans que les lèvres les formulent, par le cœur.

Le volume de la chute du Rjukan est énorme, sa hauteur considérable, son mugissement grandiose. C'est de neuf cents pieds que le sol manque subitement au lit du Maan, à mi-chemin à peu près entre le lac Mjøs en amont et le lac Tinn en aval. Neuf cents pieds, c'est-à-dire, six fois la hauteur du Niagara, dont la largeur, il est vrai, mesure trois milles de la rive américaine à la rive canadienne.

Ici, le Rjukanfos a des aspects étranges, difficiles à reproduire par la description. La peinture même ne les rendrait que d'une façon insuffisante. Il est certaines merveilles naturelles qu'il faut voir pour en comprendre toute la beauté, entre autres cette chute, la plus célèbre de tout le continent européen.

Et c'est précisément à quoi s'occupait alors un touriste, assis sur la paroi de gauche du Maan. A cette place, il pouvait observer le Rjukanfos de plus près et de plus haut.

Ni Joël, ni sa sœur ne l'avaient encore aperçu, bien qu'il fût visible. Ce n'était pas la distance, mais un effet d'optique, spécial aux sites de montagnes, qui le faisait paraître très petit, et, par conséquent, plus éloigné qu'il ne l'était réellement.

A ce moment, ce voyageur venait de se relever et s'aventurait très imprudemment sur la croupe rocheuse qui s'arrondissait comme un dôme vers le lit du Maan. Évidemment, ce que ce curieux voulait voir, c'étaient les deux cavités du Rjukanfos, l'une à gauche, pleine du bouillonnement des eaux, l'autre à droite, toujours emplie d'épaisses vapeurs. Peut-être

même cherchait-il à reconnaître s'il n'existe pas une troisième cavité inférieure à mi-hauteur de la chute. Sans doute, cela expliquerait comment le Rjukan, après s'y être engouffré, rebondit en rejetant à de certains intervalles, son trop-plein tumultueux. On dirait que les eaux sont lancées par quelque coup de mine, qui couvre de leurs embruns les fields environnants.

Cependant le touriste s'avancait toujours sur ce dos d'âne, pierreux et glissant, sans une racine, sans une touffe, sans une herbe, qui porte le nom de Passe-de-Marie ou Maristien.

Il ignorait donc, l'imprudent, la légende qui a rendu cette passe célèbre. Un jour, Eystein voulut rejoindre, par ce dangereux chemin, la belle Marie du Vestfjorddal. De l'autre côté de la passe, sa fiancée lui tendait les bras. Tout à coup, son pied manque, il tombe, il glisse, il ne peut se retenir sur ces roches unies comme une glace, il disparaît dans le gouffre, et les rapides du Maan ne rendirent jamais son cadavre.

Ce qui était arrivé à l'infortuné Eystein allait-il donc arriver à ce téméraire engagé sur les pentes du Rjukanfos?

C'était à craindre. Et, en effet, il s'aperçut du péril, mais trop tard. Soudain, le point d'appui fit défaut à son pied, il poussa un cri, il roula d'une vingtaine de pas, et n'eut que le temps de se raccrocher à la saillie d'une roche, presque à la lisière de l'abîme.

Joël et Hulda ne l'avaient point encore aperçu, mais ils venaient de l'entendre.

« Qu'est-ce donc? dit Joël en se levant.

— Un cri! répondit Hulda.

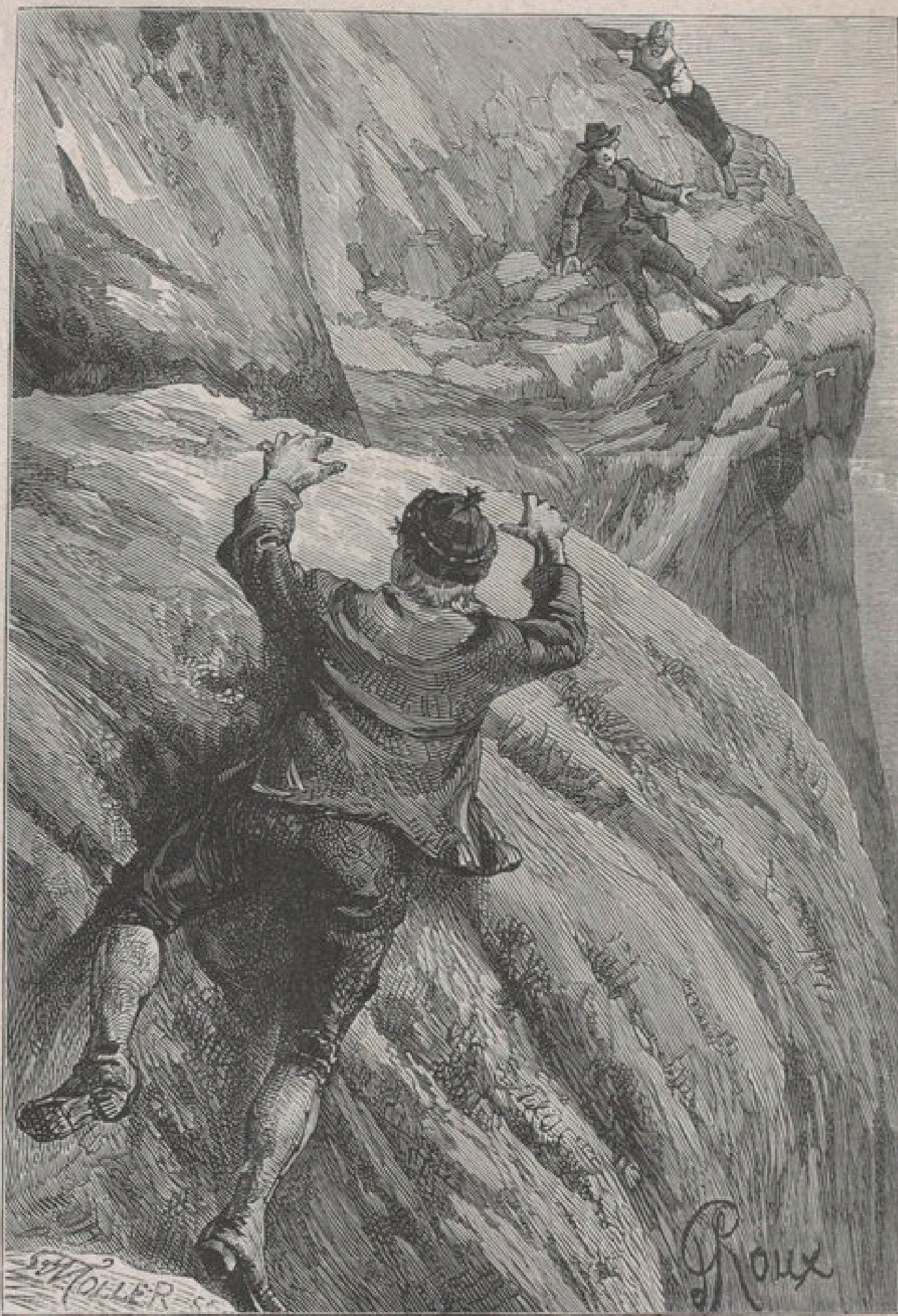
— Oui!... Un cri de détresse!

— De quel côté?...

— Écoutons! »

Tous deux regardaient à droite, à gauche de la chute; ils ne purent rien voir. Ils avaient bien entendu, cependant, ces mots: « A moi!... A moi! », jetés au milieu d'une de ces accalmies régulières, qui durent près d'une minute entre chaque bond du Rjukan.

L'appel se renouvela.



Joël se mit à ramper... (Page 66.)

« Joël, dit Hulda, il y a quelque voyageur en péril, qui demande secours ! Il faut aller à lui... »

— Oui, sœur, et il ne peut être loin ! Mais de quel côté?... Où est-il?... Je ne vois rien ! »

Hulda venait de remonter le talus, en arrière de la roche sur laquelle elle était assise, s'accrochant aux maigres touffes qui revêtent cette rive gauche du Maan.



Soutenu par Hulda et Joël... (Page 70.)

« Joël ! cria-t-elle enfin.

— Tu vois ?...

— Là... là ! »

Et Hulda montrait l'imprudent, suspendu presque au-dessus du gouffre. Si son pied, arc-bouté contre la mince saillie, lui manquait, s'il glissait un peu plus bas, s'il se laissait aller au vertige, il était perdu.

« Il faut le sauver ! dit Hulda.

— Oui, il le faut ! répondit Joël. Avec du sang-froid, nous arriverons jusqu'à lui ! »

Joël, poussa alors un long cri. Il fut entendu du voyageur, dont la tête se retourna de son côté. Puis, pendant quelques instants, Joël chercha à reconnaître ce qu'il y aurait de plus prompt et de plus sûr à faire pour le tirer de ce mauvais pas.

« Hulda, dit-il, tu n'as pas peur ?

— Non, frère !

— Tu connais bien la Maristien ?

— J'y suis déjà passée plusieurs fois !

— Eh bien, va par le haut de la croupe en te rapprochant du voyageur d'aussi près que possible ! Ensuite, laisse-toi glisser doucement jusqu'à lui, et prends-le par la main de manière à bien le tenir. Mais qu'il n'essaie pas encore de se relever ! Le vertige le saisirait, il t'entraînerait avec lui, et vous seriez perdus !

— Et toi, Joël ?

— Moi, pendant que tu iras par le haut, je ramperai par le bas le long de l'arête, du côté du Maan. Je serai là quand tu arriveras, et, si vous glissiez, peut-être pourrais-je vous retenir tous deux ! »

Puis, d'une voix retentissante, profitant d'une nouvelle accalmie du Rjukanfos, Joël cria :

« Ne bougez pas, monsieur !... Attendez !... Nous allons tâcher d'aller à vous ! »

Hulda avait déjà disparu derrière les hautes touffes du talus, afin de redescendre latéralement sur l'autre croupe de la Maristien.

Joël ne tarda pas à voir la brave fille qui apparaissait au tournant des derniers arbres.

De son côté, au péril de sa vie, il se mit à ramper lentement le long de la portion déclive de ce dos arrondi qui borde l'encaissement du Rjukanfos. Quel sang-froid surprenant, quelle sûreté du pied et de la main, ne fallait-il pas pour côtoyer ce gouffre, dont les parois s'humectaient des embruns de la cataracte !

Parallèlement à lui, mais à une centaine de pieds au-dessus, Hulda s'avan-

çait en obliquant, de manière à gagner plus aisément l'endroit où le voyageur se tenait immobile. Dans la position que celui-ci occupait, on ne pouvait voir sa figure qui était tournée du côté de la chute.

Joël, arrivé au-dessous de lui, s'arrêta. Après s'être arc-bouté solidement dans une cassure de roche :

« Eh!... monsieur! » cria-t-il.

Le voyageur tourna la tête.

« Eh, monsieur! reprit Joël. Ne faites pas un mouvement, pas un seul, et tenez bon!

— Soyez tranquille, je tiens bon, mon ami! lui fut-il répondu d'un ton qui rassura Joël. Si je ne tenais pas bon, il y a un quart d'heure que je serais par le fond du Rjukanfos!

— Ma sœur va descendre jusqu'à vous, reprit Joël. Elle vous prendra par la main. Mais, avant que je sois là, n'essayez pas de vous relever!... Ne bougez pas...

— Pas plus qu'un roc! » répliqua le voyageur.

Déjà Hulda commençait à descendre de son côté, cherchant les points moins glissants de la croupe, engageant son pied dans les crevasses où il trouvait un appui solide, la tête libre, ainsi qu'il en est de ces filles du Telemark, habituées à dévaler les rampes des fields.

Et, de même que l'avait crié Joël, elle cria aussi

« Tenez bon, monsieur!

— Oui, je tiens... et je tiendrai, je vous l'assure, tant que je pourrai tenir! »

On le voit, les recommandations ne lui manquaient pas. Elles venaient d'en bas et d'en haut.

« Surtout n'ayez pas peur! ajouta Hulda.

— Je n'ai pas peur!

— Nous vous sauverons! cria Joël.

— J'y compte bien, car, par saint Olaf! je ne pourrais me sauver tout seul! »

Évidemment, ce voyageur avait absolument conservé sa présence d'esprit. Mais, après sa chute, sans doute, bras et jambes lui avaient refusé service, et

tout ce qu'il pouvait faire, maintenant, c'était de se retenir à la mince saillie qui le séparait du gouffre.

Cependant, Hulda descendait toujours. Quelques instants plus tard, elle eut rejoint le voyageur. Alors, ayant appuyé son pied contre une aspérité du roc, elle lui prit la main.

Le voyageur essaya de se redresser un peu.

« Ne bougez pas, monsieur!... Ne bougez pas!... dit Hulda. Vous m'entraîneriez avec vous, et je ne serais pas assez forte pour vous retenir! Il faut attendre l'arrivée de mon frère! Quand il se sera placé entre nous et le Rjukanfos, vous essaierez de vous relever afin de...

— Me relever, ma brave fille! C'est plus facile à dire qu'à faire, et je crains bien que ce soit peu aisé!

— Seriez-vous blessé, monsieur?

— Hum! Rien de cassé, rien de luxé, je l'espère, mais du moins, une belle et bonne écorchure à la jambe! »

Joël se trouvait alors à une vingtaine de pieds de la place occupée par Hulda et le voyageur, — en contre-bas. La courbure de la croupe l'avait empêché de les rejoindre directement. Il lui fallait donc remonter maintenant cette surface arrondie. C'était le plus difficile et aussi le plus dangereux. Il y allait de la vie.

« Pas un mouvement, Hulda! cria-t-il une dernière fois. Si vous glissiez tous deux, comme je ne suis pas en bonne position pour vous retenir, nous serions perdus!

— Ne crains rien, Joël! répondit Hulda. Ne songe qu'à toi, et que Dieu te vienne en aide! »

Joël commença à se hisser sur le ventre, en se traînant par un véritable mouvement de reptation. Deux ou trois fois, il sentit que tout point d'appui allait lui manquer. Mais enfin, à force d'adresse, il parvint à remonter jusqu'au près du voyageur.

Celui-ci, un homme âgé déjà, mais de complexion vigoureuse, avait une belle figure, aimable et souriante. En vérité, Joël se fût plutôt attendu à trouver là quelque jeune audacieux qui s'était engagé à franchir la Maristien.

« C'est bien imprudent ce que vous avez fait, monsieur ! dit-il en se couchant à demi pour reprendre haleine.

— Comment, si c'est imprudent ? répliqua le voyageur. Dites donc que c'est tout bonnement absurde !

— Vous avez risqué votre vie...

— Et je vous ai fait risquer la vôtre !

— Oh ! moi !... c'est un peu mon métier ! » répondit Joël.

Et, se relevant :

« Maintenant, il s'agit de regagner le haut de la croupe, ajouta-t-il, mais le plus difficile est fait.

— Oh ! le plus difficile !...

— Oui, monsieur, c'était d'arriver jusqu'à vous. Nous n'avons plus qu'à remonter une pente bien moins raide.

— C'est que vous ferez bien de ne pas trop compter sur moi, mon garçon ! J'ai une jambe qui ne pourra guère me servir, ni en ce moment ni pendant quelques jours, peut-être !

— Essayez de vous relever !

— Volontiers... avec votre aide !

— Vous prendrez le bras de ma sœur. Moi, je vous soutiendrai et vous pousserai par les reins.

— Solidement ?...

— Solidement.

— Eh bien, mes amis, je m'en rapporte à vous. Puisque vous avez eu la pensée de me tirer d'affaire, cela vous regarde. »

On procéda, ainsi que l'avait dit Joël, — prudemment. Si de remonter la croupe ne fut pas sans quelque danger, tous trois s'en tirèrent mieux et plus vite qu'ils ne l'espéraient. D'ailleurs, ce n'était ni d'une foulure ni d'une entorse que souffrait le voyageur, mais simplement d'une très forte écorchure. Il put donc faire meilleur usage de ses deux jambes qu'il ne le croyait, non sans douleur, toutefois. Dix minutes après, il était en sûreté au delà de la Maristien.

Là, il aurait pu se reposer sous les premiers sapins qui bordent le field

supérieur du Rjukanfos. Mais Joël lui demanda un effort de plus. Il s'agissait de gagner une cabane perdue sous les arbres, un peu en arrière de la roche sur laquelle sa sœur et lui s'étaient arrêtés en arrivant à la chute. Le voyageur essaya de faire l'effort demandé, il y réussit, et, soutenu, d'un côté par Hulda, de l'autre par Joël, il arriva sans trop de mal devant la porte de la cabane.

« Entrons, monsieur, dit alors la jeune fille, et, là, vous vous reposerez un instant.

— L'instant pourra-t-il durer un bon quart d'heure?

— Oui, monsieur, et ensuite, il faudra bien que vous consentiez à venir avec nous jusqu'à Dal.

— A Dal?... Eh! c'est précisément à Dal que j'allais!

— Seriez-vous donc le touriste qui vient du nord, demanda Joël, et qui m'avait été signalé au Hardanger?

— Précisément.

— Ma foi, vous n'aviez pas pris le bon chemin...

— Je m'en doute un peu.

— Et, si j'avais pu prévoir ce qui est arrivé, je serais allé vous attendre de l'autre côté du Rjukanfos!

— Ça, c'eût été une bonne idée, mon brave jeune homme! Vous m'auriez épargné une imprudence impardonnable à mon âge...

— A tout âge, monsieur! » répondit Hulda.

Tous trois entrèrent alors dans la cabane, où se trouvait une famille de paysans, le père, la mère et leurs deux filles qui se levèrent et firent bon accueil aux arrivants.

Joël put alors constater que le voyageur n'avait qu'une assez grave écorchure à la jambe, un peu au-dessous du genou. Cela nécessiterait certainement une bonne semaine de repos; mais la jambe n'était ni luxée, ni cassée, l'os n'était pas même atteint. C'était l'essentiel.

Du laitage excellent, des fraises en abondance, un peu de pain bis, furent offerts et acceptés. Joël ne se cacha point de montrer un formidable appétit, et, si Hulda mangea à peine, le voyageur ne refusa pas de tenir tête à son frère.

« Vraiment, dit-il, cet exercice m'a creusé l'estomac ! Mais j'avouerai volontiers que de prendre par la Maristien, c'était plus qu'imprudent ! Vouloir jouer le rôle de l'infortuné Eystein, quand on pourrait être son père... et même son grand-père !... »

— Ah ! vous connaissez la légende ? dit Hulda.

— Si je la connais !... Ma nourrice m'endormait en me la chantant, à l'heureux âge où j'avais encore une nourrice ! Oui, je la connais, ma courageuse fille, et je n'en suis que plus coupable ! — Maintenant, mes amis, Dal est un peu loin pour l'invalidé que je suis ! Comment allez-vous me transporter jusque-là ?

— Ne vous inquiétez de rien, monsieur, répondit Joël. Notre kariol nous attend au bas du sentier. Seulement, il y aura trois cents pas à faire...

— Hum !... Trois cents pas !

— En descendant, ajouta la jeune fille.

— Oh ! si c'est en descendant, cela ira tout seul, mes amis, et un bras me suffira...

— Et pourquoi pas deux, répondit Joël, puisque nous en avons quatre à votre service !

— Va pour deux, va pour quatre ! Ça ne me coûtera pas plus cher, n'est-ce pas ?

— Ça ne coûte rien.

— Si ! au moins un remerciement par bras, et je m'aperçois que je ne vous ai point encore remerciés...

— De quoi, monsieur ? répondit Joël.

— Mais tout simplement de ce que vous m'avez sauvé la vie, en risquant la vôtre !...

— Quand vous voudrez ?... dit Hulda, qui se leva pour éviter les compliments.

— Comment donc !... Mais je veux !... D'abord, moi, je veux tout ce qu'on veut que je veuille ! »

Là-dessus, le voyageur régla la petite dépense avec les paysans de la cabane. Puis, soutenu un peu par Hulda, beaucoup par Joël, il commença à

descendre le sentier sinueux, qui conduit vers la rive du Maan où il rejoint la route de Dal.

Cela ne se fit pas sans quelques « aïe ! aïe ! » qui se terminaient invariablement par un bon éclat de rire. Enfin, on atteignit la scierie, et Joël s'occupa d'atteler la kariol.

Cinq minutes après, le voyageur était installé dans la caisse avec la jeune fille près de lui.

« Et vous ? demanda-t-il à Joël. Il me semble bien que j'ai dû prendre votre place... »

— Une place que je vous cède de bon cœur.

— Mais peut-être en se serrant...

— Non... Non !... J'ai mes jambes, monsieur, des jambes de guide ! Ça vaut des roues...

— Et de fameuses, mon garçon, de fameuses ! »

On partit en suivant la route qui se rapproche peu à peu du Maan. Joël s'était mis à la tête du cheval, et il le guidait par le bridon, de manière à éviter de trop forts cahots à la kariol.

Le retour se fit gaiement, — du moins de la part du voyageur. Il causait déjà comme un vieil ami de la famille Hansen. Avant d'arriver, le frère et la sœur lui disaient « monsieur Sylvius, » et monsieur Sylvius ne les appelait plus que Hulda et Joël, comme s'ils se fussent connus tous trois de longue date.

Vers quatre heures, le petit clocher de Dal montra sa fine pointe entre les arbres du hameau. Un instant après, le cheval s'arrêtait devant l'auberge. Le voyageur descendit de la kariol, non sans quelque peine. Dame Hansen était venue le recevoir à la porte, et, bien qu'il n'eût pas demandé la meilleure chambre de la maison, ce fut celle-là qu'on lui donna tout de même.

IX

Sylvius Hog, — tel fut le nom qui, ce soir là, fut inscrit sur le livre des voyageurs, et précisément à la suite du nom de Sandgoïst. Vif contraste, on en conviendra, entre les deux noms comme entre les deux hommes qui les portaient. Entre eux, il n'y avait aucun rapport ni au physique ni au moral. Générosité d'un côté, avidité de l'autre. L'un, c'était la bonté du cœur, l'autre, c'était la sécheresse de l'âme.

Sylvius Hog avait à peine soixante ans. Encore ne les paraissait-il pas. Grand, droit, bien constitué, sain d'esprit et sain de corps, il plaisait dès le premier abord avec sa belle et aimable figure, sans barbe, bien encadrée sous des cheveux grisonnants et un peu longs, avec ses yeux souriants comme ses lèvres, son front large où les plus nobles pensées pouvaient circuler sans peine, sa vaste poitrine dans laquelle le cœur pouvait battre à l'aise. A tous ces avantages, il joignait un inépuisable fonds de bonne humeur, une physionomie fine et déliée, une nature capable de toutes les générosités comme de tous les dévouements.

Sylvius Hog, de Christiania, — cela disait tout. Et non seulement il était connu, apprécié, aimé, honoré dans la capitale norvégienne, mais aussi dans tout le pays, — le pays norvégien, bien entendu. En effet, les sentiments que l'on professait à son égard n'étaient plus les mêmes dans l'autre moitié du royaume scandinave, c'est-à-dire, en Suède.

Cela veut être expliqué.

Sylvius Hog était professeur de législation à Christiania. En d'autres États, être avocat, ingénieur, médecin, négociant, c'est occuper les premiers rangs de l'échelle sociale. En Norvège il n'en va pas ainsi. Être professeur, c'est être au sommet.

Si, en Suède, il y a quatre classes, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, le paysan, il n'y en a que trois en Norvège ; la noblesse manque. On n'y compte aucun représentant de l'aristocratie, pas même celle des fonctionnaires. En ce pays privilégié où il n'existe pas de privilèges, les fonctionnaires sont les très humbles serviteurs du public. En somme, égalité sociale parfaite, nulle distinction politique.

Donc, Sylvius Hog étant un des hommes les plus considérables de son pays, on ne s'étonnera pas qu'il fût membre du Storthing. Dans cette grande assemblée, autant par sa valeur que par la probité de sa vie privée et publique, il exerçait une influence que subissaient même ces paysans-députés, élus en grand nombre par les campagnes.

Depuis la Constitution de 1814, c'est avec raison qu'on a pu dire : la Norvège est une république avec le roi de Suède pour président.

Il va de soi que cette Norvège, très jalouse de ses prérogatives, a su conserver son autonomie. Le Storthing n'a rien de commun avec le parlement suédois. Aussi comprendra-t-on que l'un de ses représentants les plus influents et les plus patriotes ne fût pas bien vu au delà de cette frontière idéale qui sépare la Suède de la Norvège.

Ainsi était Sylvius Hog. D'un caractère très indépendant, ne voulant rien être, il avait maintes fois refusé d'entrer au ministère. Défenseur de tous les droits de la Norvège, il s'était constamment et inébranlablement opposé aux empiètements de la Suède.

Et telle est la séparation morale et politique des deux pays, que le roi de Suède — alors Oscar XV — après s'être fait couronner à Stockholm, a dû se faire couronner à Drontheim, l'ancienne capitale de la Norvège. Telle est aussi la réserve quelque peu défiante des Norvégiens, en affaires, que la Banque de Christiania ne reçoit pas volontiers les billets de la Banque de Stockholm ! Telle est enfin la démarcation entre les deux peuples, que le pavillon suédois ne flotte ni sur les édifices, ni sur les navires norvégiens. A l'un, l'éta mine bleue traversée d'une croix jaune, à l'autre, la croix bleue sur le fond d'éta mine rouge.

Or, Sylvius Hog était de cœur et d'âme pour la Norvège. Il en défendait les

intérêts en toute occasion. Aussi, vers 1854, lorsque le Storting agita la question de ne plus avoir ni vice-roi à la tête du pays ni même de gouverneur, il fut l'un de ceux qui se jetèrent le plus vivement dans la discussion et firent triompher ce principe.

On conçoit donc que, s'il n'était pas très aimé dans l'est du royaume, il le fût dans l'ouest, et même au fond des gaards les plus reculés du pays. Son nom courait la montagneuse Norvège, depuis les parages de Christiansand jusqu'aux extrêmes roches du cap Nord. Digne de cette popularité de bon aloi, aucune calomnie n'avait jamais pu atteindre ni le député ni le professeur de Christiania. C'était, d'ailleurs, un vrai Norvégien, mais un Norvégien à sang vif, n'ayant rien du flegme traditionnel de ses compatriotes, plus résolu de pensées et d'actes que ne le comporte le tempérament scandinave. Cela se sentait à ses mouvements prompts, à l'ardeur de sa parole, à la vivacité de ses gestes. Né en France, on n'eût pas hésité à le dire « un homme du Midi », si l'on veut bien accepter cette comparaison, qui peut lui être appliquée avec quelque exactitude.

La situation de fortune de Sylvius Hog ne l'élevait pas au-dessus d'une assez belle aisance, bien qu'il n'eût point fait monnaie des affaires publiques. Ame désintéressée, il ne songeait jamais à lui, mais sans cesse aux autres. Aussi faisait-t-il fi des grandeurs. Être député lui suffisait. Il ne voulait rien de plus.

En ce moment, Sylvius Hog profitait d'un congé de trois mois pour se remettre de ses fatigues, après une laborieuse année de travaux législatifs. Il avait quitté Christiania depuis six semaines, avec l'intention de parcourir toute la contrée qui s'étend jusqu'à Drontheim, le Hardanger, le Telemark, les districts de Konsberg et de Drammen. Il voulait visiter ces provinces qu'il ne connaissait pas encore. Un voyage d'étude et d'agrément.

Sylvius Hog avait déjà traversé une partie de cette région, et c'était en revenant des bailliages du nord qu'il avait voulu voir la célèbre chute, une des merveilles du Telemark. Après avoir examiné, sur les lieux mêmes, le projet, alors à l'étude, du chemin de fer de Drontheim à Christiania, il avait fait demander un guide pour le conduire à Dal, et il comptait le trouver sur



Joël s'était mis à la tête du cheval. (Page 72.)

la rive gauche du Maan. Mais, sans l'attendre, attiré par ces admirables sites de la Maristien, il s'était aventuré sur la dangereuse passe. Rare imprudence ! Elle avait failli lui coûter la vie. Et, il faut bien le dire, sans l'intervention de Joël et de Hulda Hansen, le voyage eût fini avec le voyageur dans les gouffres du Rjukanfos.



Il recevait les soins de Hulda et de Joël. (Page 79.)

X

On est fort instruit en ces pays scandinaves, non seulement chez les habitants des villes, mais aussi en pleine campagne. Cette instruction va même au delà de savoir lire, écrire, compter. Le paysan apprend avec plaisir. Son intelligence est ouverte. Il s'intéresse à la chose publique. Il prend une large

part aux affaires politiques et communales. Dans le Storting, les gens de cette condition sont toujours en majorité. Quelquefois, ils y siègent avec le costume de leur province. On les cite, et c'est justice, pour leur haute raison, leur bon sens pratique, leur compréhension juste, — si elle est un peu lente, — et surtout leur incorruptibilité.

Il ne faut donc pas s'étonner que le nom de Sylvius Hog fût connu dans toute la Norvège et prononcé avec respect jusque dans cette portion un peu sauvage du Telemark.

Aussi, dame Hansen, en recevant un hôte si universellement estimé, crut-elle convenable de lui dire combien elle était honorée de l'avoir pour quelques jours sous son toit.

« Je ne sais pas si cela vous fait honneur, dame Hansen, répondit Sylvius Hog, mais ce que je sais bien, c'est que cela me fait plaisir. Oh! il y a longtemps que j'avais entendu mes élèves parler de cette hospitalière auberge de Dal! C'est pourquoi, je comptais venir m'y reposer pendant une semaine. Pourtant, que saint Olaf m'abandonne, si je croyais jamais y arriver sur une patte! »

Et l'excellent homme serra cordialement la main à son hôtesse.

« Monsieur Sylvius, dit Hulda, voulez-vous que mon frère aille chercher un médecin à Bamble?

— Un médecin, ma petite Hulda! Mais vous voulez donc que je perde l'usage de mes deux jambes!

— Oh! monsieur Sylvius!

— Un médecin! Pourquoi pas mon ami le docteur Boek, de Christiania? Et tout cela pour une égratignure!...

— Mais une égratignure, si elle est mal soignée, répondit Joël, cela peut devenir grave!

— Ah! ça, Joël, me direz-vous pourquoi vous voulez que cela devienne grave?

— Je ne le veux pas, monsieur Sylvius, Dieu me garde!

— Eh bien! il vous gardera, et moi aussi, et toute la maison de dame Hansen, surtout si cette gentille Hulda veut bien consentir à me donner ses soins..

— Certainement, monsieur Sylvius!

— Parfait, mes amis! Encore quatre ou cinq jours, il n'y paraîtra plus! D'ailleurs, comment ne guérirait-on pas dans une si jolie chambre? Où pourrait-on mieux se faire traiter que dans l'excellente auberge de Dal? Et ce bon lit avec ses devises qui valent bien les horribles formules de la Faculté! Et cette joyeuse fenêtre qui s'ouvre sur la vallée du Maan! Et le murmure des eaux qui se glisse jusqu'au fond de mon alcôve! Et la senteur des vieux arbres dont toute la maison est embaumée! Et le bon air, l'air de la montagne! Eh! ne voilà-t-il pas le meilleur des médecins! Quand on a besoin de lui, on n'a qu'à ouvrir la fenêtre, il arrive, il vous ragaillardit, et il ne vous met pas à la diète! »

Il disait si gaiement toutes ces choses, Sylvius Hog, qu'avec lui, semblait-il, un peu de bonheur venait d'entrer dans la maison. Du moins, ce fut l'impression du frère et de la sœur, qui se tenaient la main en l'écoutant, s'abandonnant tous deux à la même émotion.

C'était dans la chambre du rez-de-chaussée qu'avait été tout d'abord conduit le professeur. Maintenant, à demi-couché dans un grand fauteuil, sa jambe étendue sur un escabeau, il recevait les soins de Hulda et de Joël. Un pansement à l'eau fraîche, il ne voulut que ce remède. Et, en réalité, en fallait-il un autre?

« Bien, mes amis, bien! disait-il. Il ne faut pas abuser des drogues! Et maintenant, savez-vous bien que sans votre obligeance, j'aurais vu d'un peu trop près les merveilles du Rjukanfos! Je roulais dans l'abîme comme un simple roc! J'ajoutais une nouvelle légende à la légende de Maristien, et, moi, je n'avais pas d'excuse! Ma fiancée ne m'attendait pas sur l'autre bord, comme le malheureux Eystein!

— Et quel chagrin c'eût été pour madame Hog! dit Hulda. Elle ne se serait jamais consolée...

— Madame Hog?... répliqua le professeur. Eh bien, madame Hog n'aurait pas versé une larme!

— Oh! monsieur Sylvius!...

— Non, vous dis-je, par cette raison qu'il n'y a pas de madame Hog! Et je

ne puis pas même me figurer ce qu'eût été une madame Hog : grasse ou maigre, petite ou grande...

— Elle eût été aimable, intelligente et bonne, étant votre femme, répondit Hulda.

— Ah ! vraiment, mademoiselle ! Bon ! Bon ! Je vous crois ! Je vous crois !

— Mais, en apprenant un pareil malheur, vos parents, vos amis, monsieur Sylvius?... dit Joël.

— Des parents, je n'en ai guère, mon garçon ! Des amis, il paraît que j'en ai un certain nombre, sans compter ceux que je viens de me faire dans la maison de dame Hansen, et vous leur avez évité la peine de me pleurer ! — A propos, dites-moi, mes enfants, vous pourrez bien me garder quelques jours ici ?

— Tant qu'il vous plaira, monsieur Sylvius, répondit Hulda. Cette chambre vous appartient.

— D'ailleurs, j'avais l'intention de m'arrêter à Dal, comme font les touristes, de manière à pouvoir rayonner de là sur le Telemark... Je ne rayonnerai pas, ou je rayonnerai plus tard, voilà tout !

— Avant la fin de la semaine, monsieur Sylvius, répondit Joël, j'espère que vous serez sur pied.

— Et moi aussi, je l'espère

— Et alors je m'offre à vous conduire partout où il vous plaira d'aller dans le bailliage.

— Nous verrons cela, Joël ! Nous en reparlerons, quand je ne serai plus à l'état d'écorché ! J'ai encore un mois de congé devant moi, et quand je devrais le passer tout entier dans l'auberge de dame Hansen, je ne serais pas trop à plaindre ! Ne faudra-t-il pas que je visite la vallée du Vestfjorddal entre les deux lacs, que je fasse l'ascension du Gousta, que je retourne au Rjukanfos, car enfin, si j'ai failli y faire un plongeon, je ne l'ai guère vu... et je tiens à le voir !

— Vous y retournerez, monsieur Sylvius, répondit Hulda.

— Et nous y retournerons ensemble avec cette bonne madame Hansen, si

elle veut bien nous accompagner. — Eh ! j'y pense, mes amis, il faudra que je prévienne, par un petit mot, Kate, ma vieille bonne, et Fink, mon vieux domestique de Christiania ! Ils seraient très inquiets si je ne leur donnais pas de mes nouvelles, et je serais grondé !... Et maintenant, j'en vais vous faire un aveu ! Les fraises, le laitage, c'est très agréable, très rafraîchissant ; mais cela ne suffit pas, puisque je ne veux pas entendre parler d'être mis à la diète !... Est-ce bientôt l'heure de votre dîner ?...

— Oh ! peu importe, monsieur Sylvius !...

— Il importe beaucoup, au contraire ! Croyez-vous donc que, pendant mon séjour à Dal, je vais m'ennuyer tout seul à ma table et dans ma chambre ? Non ! je veux manger avec vous et votre mère, si dame Hansen n'y voit pas d'inconvénient ! »

Naturellement, dame Hansen, quand on lui fit connaître le désir du professeur, et bien qu'elle eût peut-être préféré se tenir à part, suivant son habitude, ne put que s'incliner. Ce serait un honneur pour elle et les siens d'avoir à sa table un député du Storthing.

« Ainsi, c'est convenu, reprit Sylvius Hog, nous mangerons ensemble dans la grande salle... »

— Oui, monsieur Sylvius, répondit Joël. Je n'aurai qu'à vous y pousser sur votre fauteuil, quand le dîner sera prêt...

— Bon ! Bon ! monsieur Joël ! Pourquoi pas en kariol ? Non ! Avec l'aide d'un bras, j'arriverai. Je ne suis pas amputé, que je sache !

— Comme vous voudrez, monsieur Sylvius ! répondit Hulda. Mais ne faites pas inutilement d'imprudences, je vous prie... ou Joël aura vite fait d'aller chercher le médecin !

— Des menaces ! Eh bien, oui, je serai prudent et docile ! Et du moment qu'on ne me met pas à la diète, je vais être le plus obéissant des malades ! — Ah ça ! est-ce que vous n'avez pas faim, mes amis ?

— Nous ne demandons qu'un quart d'heure, répondit Hulda, pour vous servir une soupe aux groseilles, une truite du Maan, une grouse que Joël a rapportée hier du Hardanger, et une bonne bouteille de vin de France.

— Merci, ma brave fille, merci ! »

Hulda sortit afin de surveiller le dîner et de préparer la table dans la grande salle, pendant que Joël allait reconduire la kariol chez le contre maître Lengling.

Sylvius Hog resta seul. A quoi eût-il pu songer, si ce n'est à cette honnête famille, dont maintenant il était à la fois l'hôte et l'obligé. Que pourrait-il faire pour reconnaître les services, les soins de Hulda et de Joël ? Mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à de longues réflexions, car, dix minutes après, il était assis à la place d'honneur de la grande table. Le dîner était excellent. Il justifiait le renom de l'auberge, et le professeur mangea de grand appétit.

Ensuite la soirée se passa en causeries auxquelles Sylvius Hog prit la plus grande part. A défaut de dame Hansen qui ne s'y mêla guère, il fit parler le frère et la sœur. La vive sympathie qu'il éprouvait déjà pour eux ne put que s'accroître. Une si touchante amitié les unissait l'un à l'autre que le professeur en fut plusieurs fois ému.

La nuit venue, il regagna sa chambre avec l'aide de Joël et de Hulda, reçut et donna un aimable bonsoir à ses amis, et, à peine couché dans le grand lit à devises, il dormit tout d'un somme.

Le lendemain, Sylvius Hog, réveillé dès l'aube, se reprit à réfléchir avant qu'on eût frappé à sa porte.

« Non, se disait-il, je ne sais vraiment pas comment je m'en tirerai ! On ne peut pourtant pas se faire sauver, soigner, guérir, et en être quitte pour un simple remerciement ! Je suis l'obligé de Hulda et de Joël, ce n'est pas contestable ! Mais voilà ! Ce ne sont pas de ces services qu'on puisse payer en argent ! Fi donc !... D'autre part, cette famille de braves gens me paraît heureuse, et je ne pourrais rien ajouter à son bonheur ! Enfin nous causerons, et, tout en causant, peut-être... »

Aussi, pendant les trois ou quatre jours que le professeur dut encore garder sa jambe étendue sur l'escabeau, ils causèrent tous trois. Par malheur, ce fut avec une certaine réserve de la part du frère et de la sœur. Ni l'un ni l'autre ne voulurent rien dire de leur mère, dont Sylvius Hog avait bien observé l'attitude froide et soucieuse. Puis, par un autre sentiment de discrétion, ils hésitaient à faire connaître les inquiétudes que leur causait le retard de Ole Kamp. Ne

risquaient-ils pas d'altérer la bonne humeur de leur hôte en lui contant leurs peines ?

« Cependant, disait Joël à sa sœur, peut-être avons-nous tort de ne pas nous confier à monsieur Sylvius ? C'est un homme de bon conseil, et, par ses relations, il pourrait peut-être savoir si l'on se préoccupe à la Marine de ce qu'es devenu le *Viken*.

— Tu as raison, Joël, répondait Hulda. Je pense que nous ferons bien de tout lui dire. Mais attendons qu'il soit bien guéri !

— Oui, et cela ne peut tarder ! » reprenait Joël.

La semaine finie, Sylvius Hog n'avait plus besoin d'aide pour quitter sa chambre, bien qu'il boitât encore un peu. Il venait alors s'asseoir sur un des bancs, devant la maison, à l'ombre des arbres. De là, il pouvait apercevoir la cime du Gousta, qui resplendissait sous les rayons du soleil, pendant que le Maan, charriant des troncs en dérive, grondait à ses pieds.

On voyait aussi passer du monde sur la route de Dal au Rjukanfos. Le plus souvent, c'étaient des touristes, dont quelques-uns s'arrêtaient une heure ou deux à l'auberge de dame Hansen pour déjeuner ou dîner. Il venait aussi des étudiants de Christiania, le sac au dos, la petite cocarde norvégienne à la casquette.

Ceux-là reconnaissaient le professeur. De là, des bonjours interminables, des saluts cordiaux, qui prouvaient combien Sylvius Hog était aimé de toute cette jeunesse.

« Vous ici, monsieur Sylvius ?

— Moi, mes amis !

— Vous que l'on croit au fond du Hardanger !

— On a tort ! C'est au fond du Rjukanfos que je devrais être !

— Eh ! bien, nous dirons partout que vous êtes à Dal !

— Oui, à Dal, avec une jambe... en écharpe !

— Heureusement, vous avez trouvé bon gîte et bons soins dans l'auberge de dame Hansen !

— Imaginez-en une meilleure !

— Il n'y en a guère !

— Et de plus braves gens ?

— Il n'y en a pas ! » répétaient gaiement les touristes.

Et, tous buvaient à la santé de Hulda et de Joël si connus dans tout le Telemark

Et alors le professeur narrait son aventure. Il confessait son imprudence. Il racontait comment il avait été sauvé. Il disait quelle reconnaissance était due à ses sauveurs.

« Et si je reste ici jusqu'à ce que j'aie payé ma dette, ajoutait-il, mon cours de législation est fermé pour longtemps, mes amis, et vous pouvez prendre un congé sans limite !

— Bon, monsieur Sylvius ! reprenait toute cette joyeuse bande. C'est la jolie Hulda qui vous retient à Dal !

— Une aimable fille, mes amis, charmante aussi, et je n'ai que soixante ans, par saint Olaf !

— A la santé de monsieur Sylvius !

— Et à la vôtre, jeunes gens ! Courez le pays, instruisez-vous, amusez-vous ! Il fait toujours beau quand on a votre âge ! Mais défiez-vous des passes de la Maristien ! Joël et Hulda ne seraient peut-être plus là pour sauver les imprudents qui s'y hasarderaient. »

Puis, tous partaient en faisant bruyamment retentir la vallée de leur joyeux *God aften*.

Cependant, une ou deux fois, Joël dut s'absenter pour servir de guide à quelques touristes qui voulaient faire l'ascension du Gousta. Sylvius Hog eût bien voulu les accompagner. Il prétendait être guéri. En effet, l'écorchure de sa jambe commençait à se cicatriser. Mais Hulda lui défendit positivement de s'exposer à une fatigue encore trop forte pour lui, et, lorsque Hulda ordonnait, il fallait obéir.

Une curieuse montagne, cependant, ce Gousta, dont le cône central, vallonné de ravins pleins de neige, émerge d'une forêt de sapins comme d'une collerette verdoyante qui s'épanouit à sa base. Et quel rayon de vue à son sommet ! Dans l'est, le bailliage du Numedal ; dans l'ouest, tout le Hardanger et ses glaciers grandioses ; puis, au pied de la montagne, la sinueuse vallée

du Vestjorddal entre les lacs Mjös et Tinn, Dal et ses maisons en miniature, véritable boîte de jeux d'enfants, et le cours du Maan, lacet lumineux qui miroite à travers la verdure des plaines.

Pour faire cette ascension, Joël partait dès cinq heures du matin, et il était rentré à six heures du soir. Sylvius Hog et Hulda allaient au-devant de lui. Ils l'attendaient près de la hutte du passeur. Dès que le bac avait débarqué les touristes et leur guide, on échangeait de cordiales poignées de mains, et c'était une bonne soirée de plus que tous trois passaient ensemble. Le professeur traînait bien encore un peu la jambe, mais il ne se plaignait pas. Vraiment, on eût dit qu'il n'était pas pressé de guérir, autant dire, de quitter l'hospitalière maison de dame Hansen.

D'ailleurs, le temps s'écoulait assez vite. Sylvius Hog avait écrit à Christiania qu'il resterait quelque temps à Dal. Le bruit de son aventure au Rjukanfos s'était répandu dans tout le pays. Les feuilles l'avaient racontée, — quelques-unes en la dramatisant à leur manière. De là, quantité de lettres qui arrivaient à l'auberge, sans compter les brochures et les journaux. Il fallait lire tout cela. Il fallait répondre. Sylvius Hog lisait, il répondait, et les noms de Joël et d'Hulda, mêlés à cette correspondance, couraient déjà à travers la Norvège.

Cependant, ce séjour chez dame Hansen ne pouvait se prolonger indéfiniment, et Sylvius Hog n'était pas plus fixé qu'à son arrivée sur la façon dont il lui serait possible d'acquitter sa dette. Toutefois, il commençait à pressentir que cette famille n'était pas aussi heureuse qu'il l'avait pu croire. L'impatience avec laquelle le frère et la sœur attendaient chaque jour le courrier de Christiania ou de Bergen, leur désappointement, leur chagrin même, en voyant qu'il n'y avait jamais de lettres, tout cela n'était que trop significatif.

C'est qu'on était déjà au 9 juin. Et aucune nouvelle du *Viken* ! Un retard de plus de deux semaines sur la date fixée pour son retour ! Pas une seule lettre de Ole ! Rien qui pût adoucir les tourments de Hulda ! La pauvre fille se désespérait, et, Sylvius Hog lui trouvait les yeux bien rouges, lorsqu'elle venait à lui le matin.

« Qu'y a-t-il ? se disait-il alors. Un malheur qu'on craint et qu'on me cache ! Est-ce un secret de famille dans lequel un étranger ne peut intervenir ? Mais suis-je donc encore un étranger pour eux ? Non ! Ils devraient bien le penser ! Enfin, quand j'annoncerai mon départ, peut-être comprendra-t-on que c'est un véritable ami qui va partir ! »

Et, ce jour-là, il dit :

« Mes amis, le moment approche où, à mon grand regret, je vais être obligé de vous quitter !

— Déjà, monsieur Sylvius, déjà ! s'écria Joël avec une vivacité dont il ne fut pas maître.

— Eh ! le temps passe vite auprès de vous ! Voilà dix-sept jours que je suis à Dal !

— Quoi !... dix-sept jours ! dit Hulda.

— Oui, chère enfant, et la fin de mon congé approche. Je n'ai pas une semaine à perdre si je veux achever ce voyage par Drammen et Konsberg. Et cependant, si c'est bien à vous que le Storthing doit de ne point avoir à me remplacer sur mon siège de député, le Storthing, pas plus que moi, ne saurait comment reconnaître...

— Oh ! monsieur Sylvius !... répondit Hulda, qui, de sa petite main, semblait vouloir lui fermer la bouche.

— C'est convenu, Hulda ! Il m'est défendu de parler de cela, — ici du moins...

— Ni ici, ni ailleurs ! dit la jeune fille.

— Soit ! Je ne suis pas mon maître et je dois obéir ! Mais Joël et vous, ne viendrez-vous pas me voir à Christiania ?

— Vous voir, monsieur Sylvius ?...

— Oui ! me voir... passer quelques jours dans ma maison... avec dame Hansen, s'entend !

— Et si nous quittons l'auberge, qui la gardera pendant notre absence ? répondit Joël.

— Mais l'auberge n'a pas besoin de vous, j'imagine, lorsque la saison des excursions est terminée. Aussi, je compte bien venir vous chercher à la fin de l'automne...

— Monsieur Sylvius, dit Hulda, ce sera bien difficile...

— Ce sera très facile, au contraire, mes amis. Ne me répondez pas : non ! Je n'accepterais pas cette réponse ! Et alors, quand je vous tiendrai là-bas, dans la plus belle chambre de ma maison, entre ma vieille Kate et mon vieux Fink, vous y serez comme mes enfants, et il faudra bien que vous me disiez ce que je puis faire pour vous !

— Ce que vous pouvez faire, monsieur Sylvius ? répondit Joël en regardant sa sœur.

— Frère !... dit Hulda, qui avait compris la pensée de Joël.

— Parlez, mon garçon, parlez !

— Eh bien, monsieur Sylvius, vous pourriez nous faire un très grand honneur !

— Lequel ?

— Ce serait, si cela ne vous dérangeait pas trop, d'assister au mariage de ma sœur Hulda...

— Son mariage ! s'écria Sylvius Hog ! Comment ! ma petite Hulda se marie ?... Et on ne m'en avait rien dit encore !...

— Oh ! monsieur Sylvius !... répondit la jeune fille, dont les yeux se remplirent de larmes.

— Et quand doit se faire ce mariage ?...

— Quand il aura plu à Dieu de nous ramener Ole, son fiancé ! » répondit Joël.



Ils l'attendaient près de la hutte du passeur. (Page 85.)

XI

Alors Joël raconta toute l'histoire de Ole Kamp. Sylvius Hog, très ému par ce récit, l'écoutait avec une profonde attention. Il savait tout maintenant. Il venait de lire la dernière lettre qui annonçait le retour de Ole, et Ole ne revenait pas ! Quelles inquiétudes, quelles angoisses pour toute la famille Hansen !

« Et moi qui me croyais chez des gens heureux ! » pensait-il.



Le professeur écrivait... (Page 94.)

Cependant, en y réfléchissant bien, il lui parut que le frère et la sœur se désespéraient, alors que l'on pouvait encore conserver quelque espoir. A force de compter ces jours de mai et de juin, leur imagination en exagérait le chiffre, comme si elle les eût comptés deux fois.

Le professeur voulut donc leur donner ses raisons, — non des raisons de commande, — mais très sérieuses, très plausibles, et discuter la valeur de ce retard du *Viken*.

Pourtant, sa physionomie était devenue grave. Le chagrin de Joël et de Hulda l'avait profondément impressionné.

« Écoutez-moi, mes enfants, leur dit-il. Asseyez-vous à mes côtés et causons.

— Eh ! que pourrez-vous nous dire, monsieur Sylvius ? répondit Hulda, dont la douleur débordait.

— Je vous dirai ce qui me paraît juste, reprit le professeur, et le voici : je viens de réfléchir à tout ce que m'a raconté Joël. Eh bien, il me semble que votre inquiétude dépasse la mesure. Je ne voudrais pas vous donner des assurances illusoires, mais il importe que les choses soient remises à leur véritable point.

— Hélas ! monsieur Sylvius, répondit Hulda, mon pauvre Ole s'est perdu avec le *Viken* !... Je ne le reverrai plus !

— Ma sœur !... Ma sœur !... s'écria Joël. Je t'en prie, calme-toi, laisse parler monsieur Sylvius...

— Et gardons notre sang-froid, mes enfants ! Voyons ! C'était du 15 au 20 mai que Ole devait revenir à Bergen ?

— Oui, dit Joël, du 15 au 20 mai, comme le marque sa lettre, et nous sommes au 9 juin.

— Cela fait donc un retard de vingt jours sur la date extrême indiquée pour le retour du *Viken*. C'est quelque chose, j'en conviens ! Cependant, il ne faut pas demander à un navire à voiles ce que l'on pourrait attendre d'un navire à vapeur.

— C'est ce que j'ai toujours répété à Hulda, c'est ce que je lui répète encore, dit Joël.

— Et vous faites bien, mon garçon, reprit Sylvius Hog. En outre, il est possible que le *Viken* soit un vieux bâtiment, marchant mal comme la plupart des navires de Terre-Neuve, surtout quand ils sont lourdement chargés. D'autre part, il y a eu de grands mauvais temps depuis quelques semaines. Peut-être Ole n'a-t-il pu prendre la mer à l'époque que sa lettre indique. Dans ce cas, il suffit qu'il ait tardé de huit jours pour que le *Viken* ne soit pas encore arrivé et que vous n'ayez pu recevoir une nouvelle lettre de lui. Tout ce que

je vous dis là, croyez-le, est le résultat de sérieuses réflexions. De plus, savez-vous si les instructions données au *Viken* ne lui laissaient pas une certaine latitude pour porter sa cargaison en quelque autre port, suivant les demandes du marché?

— Ole l'aurait écrit! répondit Hulda, qui ne pouvait se rattacher même à cet espoir.

— Qui prouve qu'il n'a pas écrit? reprit le professeur. Et, s'il l'a fait, ce ne serait plus le *Viken* qui aurait du retard, ce serait le courrier d'Amérique. Supposez que le navire de Ole ait dû aller en quelque port des États-Unis, cela expliquerait comment aucune de ses lettres n'est encore arrivée en Europe!

— Aux États-Unis... monsieur Sylvius?

— Cela se voit quelquefois, et il suffit de manquer un courrier pour laisser ses amis longtemps sans nouvelles... En tout cas, il y a une chose très simple à faire, c'est de demander des renseignements aux armateurs de Bergen. — Les connaissez-vous?

— Oui, répondit Joël, messieurs Help frères.

— Help frères, Fils de l'Aîné? s'écria Sylvius Hog.

— Oui!

— Mais moi aussi je les connais! Le plus jeune, Help junior, comme on dit, bien qu'il ait mon âge, est un de mes bons amis. Nous avons souvent diné ensemble à Christiania! Help frères, mes enfants! Ah! je saurai par eux tout ce qui concerne le *Viken*. Je vais leur écrire aujourd'hui même, et, s'il le faut, j'irai les voir.

— Que vous êtes bon, monsieur Sylvius! répondirent à la fois Hulda et Joël.

— Ah! pas de remerciements, s'il vous plaît! Je vous le défends bien! Est-ce que je vous ai remerciés, moi, pour ce que vous avez fait là-bas?... Comment, je trouve l'occasion de vous rendre un petit service, et vous voilà tout en l'air!

— Mais vous parliez de partir pour retourner à Christiana, fit observer Joël.

— Eh bien, je partirai pour Bergen, s'il est indispensable que j'aille à Bergen!

— Mais vous alliez nous quitter, monsieur Sylvius, dit Hulda.

— Eh bien, je ne vous quitterai pas, ma chère fille ! Je suis libre de mes actions, je suppose, et, tant que je n'aurai pas tiré cette situation au clair, à moins qu'on ne me mette à la porte...

— Que dites-vous là ?

— Et tenez, j'ai bonne envie de rester à Dal jusqu'au retour de Ole ! Je voudrais le connaître, ce fiancé de ma petite Hulda ! Ce doit être un brave garçon, — dans le genre de Joël !

— Oui ! tout comme lui !... répondit Hulda.

— J'en étais sûr ! s'écria le professeur, dont la belle humeur avait repris le dessus, à dessein, sans doute.

— Ole ressemble à Ole, monsieur Sylvius, dit Joël, et cela suffit pour qu'il soit un excellent cœur.

— C'est possible, mon brave Joël, et cela me donne encore plus le désir de le voir. Oh ! cela ne tardera pas ! Quelque chose me dit que le *Viken* va bientôt arriver !

— Dieu vous entende !

— Et pourquoi ne m'entendrait-il pas ? Il a l'oreille fine ! Oui ! je veux assister à la noce de Hulda, puisque j'y suis invité. Le Storthing en sera quitte pour prolonger mon congé de quelques semaines. Il l'aurait prolongé bien davantage, si vous m'aviez laissé tomber dans le Rjukanfos, comme je le méritais !

— Monsieur Sylvius, dit Joël, que c'est bon de vous entendre parler ainsi, et quel bien vous nous faites !

— Pas aussi grand que je le voudrais, mes amis, puisque je vous dois tout, et que je ne sais...

— Non !... n'insistez plus sur cette aventure !

— Au contraire, j'insisterai ! Ah ça ! est-ce que c'est moi qui me suis tiré des griffes de la Maristien ? Est-ce moi qui ai risqué ma vie pour me sauver ? Est-ce moi qui me suis rapporté jusqu'à l'auberge de Dal ? Est-ce moi qui me suis soigné et guéri sans le secours de la Faculté ? Ah ! mais je suis entêté comme un cheval de kariol, je vous en préviens ! Or, je me suis mis dans

la tête d'assister au mariage de Hulda et de Ole Kamp, et, par saint Olaf! j'y assisterai! »

La confiance est communicative. Comment résister à celle que montrait Sylvius Hog? Il le vit bien, quand un demi-sourire éclaira le visage de la pauvre Hulda. Elle ne demandait qu'à le croire... Elle ne demandait qu'à espérer.

Sylvius Hog continua de plus belle :

« Donc, il faut songer que le temps va vite. Allons, commençons les préparatifs du mariage!

— Ils sont commencés, monsieur Sylvius, répondit Hulda, et, déjà, depuis trois semaines!

— Parfait! Gardons-nous de les interrompre!

— Les interrompre? répondit Joël. Mais tout est prêt!

— Quoi! la jupe de mariée, le corset aux agrafes de filigrane, la ceinture et ses pendeloques?

— Même ses pendeloques!

— Et la couronne rayonnante qui vous coiffera comme une sainte, petite Hulda?

— Oui, monsieur Sylvius.

— Et les invitations sont faites?

— Toutes faites, répondit Joël, même celle à laquelle nous tenons le plus, la vôtre!

— Et la demoiselle d'honneur a été choisie parmi les plus sages filles du Telemark?

— Et les plus belles, monsieur Sylvius, répondit Joël, puisque c'est mademoiselle Siegfrid Helmboë, de Bamble!

— De quel ton il dit cela, le brave garçon! fit observer le professeur, et comme il rougit en le disant! Eh! Eh! Est-ce que par hasard mademoiselle Siegfrid Helmboë, de Bamble, serait destinée à devenir madame Joël Hansen, de Dal?

— Oui, monsieur Sylvius, répondit Hulda, Siegfrid, qui est ma meilleure amie!

— Bon! Encore une noce! s'écria Sylvius Hog. Et je suis sûr qu'on m'y invitera, et je ne pourrai faire moins que d'y assister! Décidément, il faudra que je donne ma démission de député au Storting, car je n'aurai plus le temps d'y siéger! Allons, je serai votre témoin, mon brave Joël, après avoir d'abord été celui de votre sœur, si vous le permettez. Décidément, vous faites de moi tout ce que vous voulez, ou plutôt tout ce que je veux! Embrassez-moi, petite Hulda! Une poignée de main, mon garçon! Et maintenant, allons écrire à mon ami Help junior, de Bergen! »

Le frère et la sœur quittèrent la chambre du rez-de-chaussée, que le professeur parlait déjà de prendre à bail, et ils revinrent à leurs occupations avec un peu plus d'espoir.

Sylvius Hog était resté seul.

« La pauvre fille! la pauvre fille! murmurait-il. Oui! j'ai un instant trompé sa douleur!... Je lui ai rendu quelque calme!... Mais c'est un bien long retard et dans des mers très mauvaises à cette époque!... Si le *Viken* avait péri!... Si Ole ne devait plus revenir! »

Un instant après, le professeur écrivait aux armateurs de Bergen. Ce que demandait sa lettre, c'étaient les détails les plus précis sur tout ce qui concernait le *Viken* et sa campagne de pêche. Il voulait savoir si quelque circonstance, prévue ou non, n'avait pu l'obliger à changer son port de destination. Il lui importait de savoir au plus tôt comment les négociants et les marins de Bergen expliquaient ce retard. Enfin il priait son ami Help junior de prendre les informations les plus précises et de l'aviser par le retour du courrier.

Cette lettre si pressante disait aussi pourquoi Sylvius Hog s'intéressait au jeune maître du *Viken*, de quel service il était redevable à sa fiancée, et quelle joie ce serait pour lui de pouvoir donner quelque espérance aux enfants de dame Hansen.

Dès que cette lettre fut écrite, Joël la porta à la poste de Mœl. Elle devait partir le lendemain. Le 11 juin, elle serait à Bergen. Donc, le 12, dans la soirée, ou le 13 dans la matinée au plus tard, M. Help junior pouvait avoir répondu.

Près de trois jours à attendre cette réponse ! Comme ils parurent longs ! Cependant, à force de paroles rassurantes, d'encourageantes raisons, le professeur parvint à rendre moins pénible cette attente. Maintenant qu'il connaissait le secret de Hulda, n'avait-il pas un sujet de conversation tout indiqué, et quelle consolation c'était pour Joël et sa sœur de pouvoir sans cesse parler de l'absent !

« A présent, ne suis-je pas de votre famille ? répétait Sylvius Hog. Oui !.. quelque chose comme un oncle qui vous serait arrivé d'Amérique, — ou d'ailleurs ? »

Et, puisqu'il était de la famille, on ne devait plus avoir de secrets pour lui.

Or, il n'était pas sans avoir remarqué l'attitude des deux enfants vis-à-vis de leur mère. La réserve dans laquelle dame Hansen affectait de se tenir devait avoir, selon lui, un autre motif que l'inquiétude où l'on était sur le compte de Ole Kamp. Il crut donc pouvoir en parler à Joël. Celui-ci ne sut que lui répondre. Il voulut alors pressentir dame Hansen à ce sujet ; mais elle se montra si fermée qu'il dut renoncer à connaître ses secrets. L'avenir les lui apprendrait sans doute.

Ainsi que l'avait prévu Sylvius Hog, la réponse de Help junior arriva à Dal dans la matinée du 13. Joël était allé, dès l'aube, au-devant du courrier. Ce fut lui qui apporta la lettre dans la grande salle où le professeur se trouvait avec dame Hansen et sa fille.

Il y eut d'abord un moment de silence. Hulda, toute pâle, n'aurait pu parler, tant l'émotion lui faisait battre le cœur. Elle avait pris la main de son frère, aussi ému qu'elle.

Sylvius Hog ouvrit la lettre et la lut à haute voix.

A son grand regret, cette réponse de Help junior ne contenait que de vagues indications, et le professeur ne put cacher son désappointement aux jeunes gens qui l'écoutaient, les larmes aux yeux.

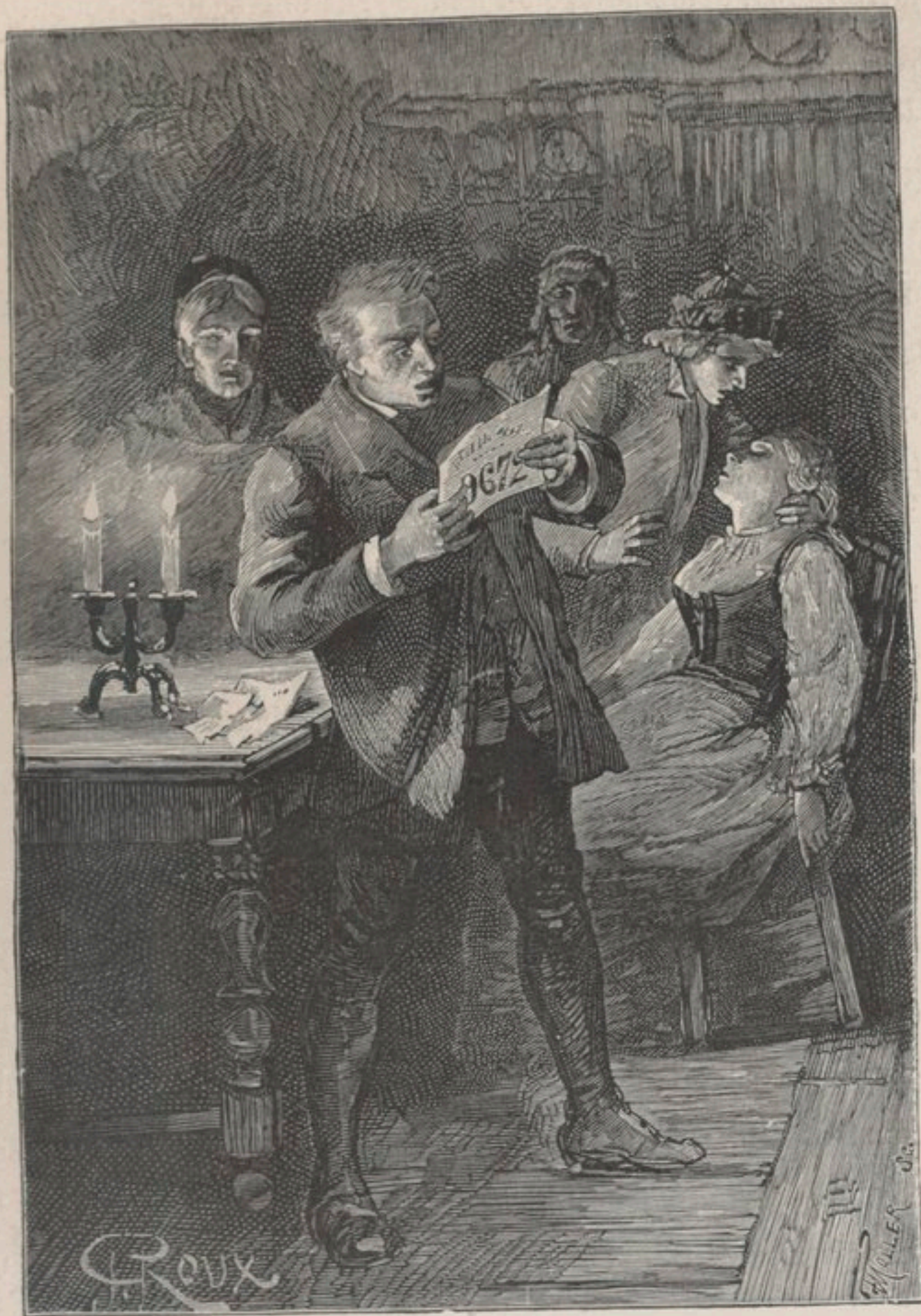
Le *Viken* avait effectivement quitté Saint-Pierre-Miquelon à la date indiquée dans la dernière lettre de Ole Kamp. On l'avait appris de la façon la plus formelle par d'autres bâtiments qui étaient arrivés à Bergen depuis son départ de Terre-Neuve. Ces navires ne l'avaient point rencontré sur leur route. Mais eux aussi avaient éprouvé de gros mauvais temps dans les parages de l'Islande.



Quel accueil... (Page 99.)

Cependant, ils avaient pu s'en tirer. Dès lors, pourquoi le *Viken* n'en aurait-il pas fait autant ? Peut-être était-il en relâche quelque part. C'était d'ailleurs un excellent bateau, très solide, bien commandé par le capitaine Frikel, de Hammersfest, et monté par un vigoureux équipage qui avait fait ses preuves. Toutefois, ce retard ne laissait pas d'être inquiétant, et, s'il se prolongeait, il serait à craindre que le *Viken* se fût perdu corps et biens.

Help junior regrettait de ne pas avoir de meilleures nouvelles à donner



« Reçois-le avec ma dernière pensée... » (Page 102.)

du jeune parent des Hansen. En ce qui concernait Ole Kamp, il en parlait comme d'un excellent sujet, digne de toutes les sympathies qu'il inspirait à son ami Sylvius.

Help junior finissait en assurant le professeur de son affection, en y joignant les amitiés de sa famille. Enfin, il promettait de lui faire parvenir, sans délai, toute nouvelle qui pourrait arriver du *Viken* en n'importe quel port de Norvège, et se disait son tout dévoué, Help frères.

La pauvre Hulda, défaillante, était tombée sur une chaise, pendant que Sylvius Hog lisait cette lettre ; elle sanglotait, quand il en eût achevé la lecture.

Joël, les bras croisés, avait écouté sans mot dire, sans même oser regarder sa sœur.

Dame Hansen, après que Sylvius Hog eut cessé de lire, s'était retirée dans sa chambre. Il semblait qu'elle se fût attendue à ce malheur comme elle s'attendait à bien d'autres !

Le professeur fit alors signe à Hulda et à son frère de se rapprocher de lui. Il voulait encore leur parler de Ole Kamp, leur dire tout ce que son imagination lui suggérerait de plus ou moins plausible, et il s'exprima avec une assurance au moins singulière après la lettre de Help junior. Non ! — il en avait le pressentiment ! — non, rien n'était désespéré. N'y avait-il pas maint exemple de plus longs retards éprouvés au cours d'une navigation dans ces mers qui s'étendent de la Norvège à Terre-Neuve ? Oui, sans aucun doute ! Le *Viken* n'était-il pas un solide navire, bien commandé, avec un bon équipage, et, par conséquent, dans des conditions meilleures que les autres bâtiments qui étaient revenus au port ? Incontestablement.

« Espérons donc, mes chers enfants, ajouta-t-il, et attendons ! Si le *Viken* eût fait naufrage entre l'Islande et Terre-Neuve, les nombreux navires qui suivent constamment cette route pour revenir en Europe n'en auraient-ils pas retrouvé quelque épave ? Eh bien, non ! Pas un seul débris n'a été rencontré dans ces parages si fréquentés au retour de la grande pêche ! Néanmoins, il faut agir, il faut obtenir des renseignements plus certains. Si, pendant cette semaine, nous sommes encore sans nouvelles du *Viken* ou sans lettre de Ole, je retournerai à Christiania, je m'adresserai à la Marine, qui fera des recherches et, j'en ai la conviction, elles aboutiront pour notre satisfaction à tous ! »

Quelque confiance que montrât le professeur, Joël et Hulda sentaient bien qu'il ne parlait plus maintenant comme il le faisait avant d'avoir reçu la lettre de Bergen — lettre dont les termes ne devaient leur laisser que bien peu d'espoir. Sylvius Hog n'osait plus à présent faire allusion au mariage prochain de Hulda et de Ole Kamp. Et, pourtant, il répéta avec une force qui imposait :

« Non ! Ce n'est pas possible ! Ole ne plus reparaitre dans la maison de dame Hansen ! Ole ne pas épouser Hulda ! Jamais je ne croirai possible un tel malheur ! »

Cette conviction lui était personnelle. Il la puisait dans l'énergie de son caractère, dans sa nature que rien ne pouvait abattre. Mais comment la faire partager à d'autres, et surtout à ceux que le sort du *Viken* touchait si directement ?

Cependant quelques jours se passèrent encore. Sylvius Hog, complètement guéri, faisait de grandes promenades aux environs. Il obligeait Hulda et son frère à l'accompagner, afin de ne pas les laisser seuls à eux-mêmes. Un jour, tous trois remontaient la vallée du Vestfjorddal jusqu'à mi-chemin des chutes du Rjukan. Le lendemain, ils la descendaient en se dirigeant vers Mæl et le lac Tinn. Une fois même, ils furent absents vingt-quatre heures. C'est qu'ils avaient prolongé leur excursion jusqu'à Bamble, où le professeur fit la connaissance du fermier Helmboë et de sa fille Siegfrid. Quel accueil celle-ci fit à sa pauvre Hulda, et quels accents de tendresse elle trouva pour la consoler !

Là, encore, Sylvius Hog rendit un peu d'espoir à ces braves gens. Il avait écrit à la Marine de Christiania. Le gouvernement s'occupait du *Viken*. On le retrouverait. Ole reviendrait. Il pouvait même revenir d'un jour à l'autre. Non ! le mariage n'aurait pas six semaines de retard ! L'excellent homme paraissait si convaincu que l'on se rendait peut-être plus à sa conviction qu'à ses arguments.

Cette visite à la famille Helmboë fit du bien aux enfants de dame Hansen. Et, quand ils rentrèrent à la maison, ils étaient plus calmes que lorsqu'ils l'avaient quittée.

On était alors au 15 juin. Le *Viken* avait donc maintenant un mois de retard. Or, comme il s'agissait de cette traversée, relativement courte, de Terre-Neuve à la côte de Norvège, c'était véritablement hors de mesure — même pour un navire à voiles.

Hulda ne vivait plus. Son frère ne parvenait pas à trouver un seul mot qui pût la consoler. Devant ces deux pauvres êtres, le professeur succombait à

la tâche qu'il s'était donnée de conserver un peu d'espoir. Hulda et Joël ne quittaient le seuil de la maison que pour aller regarder du côté de Mœl, ou pour s'avancer sur la route du Rjukanfos. Ole Kamp devait venir par Bergen ; mais il pouvait se faire qu'il arrivât aussi par Christiania, si la destination du *Viken* avait été modifiée. Un bruit de kariol qui se faisait entendre sous les arbres, un cri jeté dans les airs, l'ombre d'un homme se dessinant au tournant du chemin, cela leur faisait battre le cœur, mais inutilement ! Les gens de Dal veillaient de leur côté. Ils allaient au-devant du courrier, en amont et en aval du Maan. Tous s'intéressaient à cette famille si aimée dans le pays, à ce pauvre Ole qui était presque un enfant du Telemark. Et pas une lettre ne venait de Bergen ou de Christiania apporter quelque nouvelle de l'absent !

Le 16, rien de nouveau. Sylvius Hog ne pouvait plus tenir en place. Il comprit qu'il fallait donner de sa personne. Aussi, annonça-t-il que, le lendemain, s'il n'avait rien reçu, il partirait pour Christiania et s'assurerait par lui-même que les recherches étaient activement faites. Certes ! il lui en coûterait de laisser Hulda et Joël ; mais il le fallait, et il reviendrait, dès qu'il aurait achevé ses démarches.

Le 17, une grande partie du jour s'était déjà écoulée — le plus triste de tous, peut-être ! La pluie n'avait cessé de tomber depuis l'aube. Le vent se déchainait à travers les arbres. De grands coups de rafale crépitaient sur les vitraux des fenêtres du côté du Maan.

Il était sept heures. On venait d'achever le dîner, en silence, comme dans une maison en deuil. Sylvius Hog n'avait même pu soutenir la conversation. Les paroles lui manquaient avec les idées. Qu'aurait-il dit qui ne l'eût été cent fois déjà ! Ne sentait-il pas que cette prolongation d'absence rendait inacceptables ses arguments d'autrefois ?

« Je partirai demain matin pour Christiania, dit-il. Joël, occupez-vous de me procurer une kariol. Vous me conduirez à Mœl, et vous reviendrez aussitôt à Dal !

— Oui, monsieur Sylvius, répondit Joël. Vous ne voulez pas que je vous accompagne plus loin ? »

Le professeur fit un signe négatif en montrant Hulda qu'il ne voulait pas priver de son frère.

En ce moment, un bruit, peu sensible encore, se fit entendre sur la route, du côté de Mœl. Tous écoutèrent. Bientôt, il n'y eut plus de doute, c'était le bruit d'une kariol. Elle se dirigeait rapidement vers Dal. Était-ce donc quelque voyageur qui venait passer la nuit à l'auberge? C'était peu probable, et rarement les touristes arrivaient à une heure aussi avancée.

Hulda venait de se lever toute tremblante. Joël alla vers la porte, l'ouvrit, regarda.

Le bruit s'accroissait. C'était bien le pas d'un cheval et le grincement de roues d'une kariol. Mais telle fut alors la violence de la bourrasque qu'il fallut refermer la porte.

Sylvius Hog allait et venait dans la salle. Joël et sa sœur se tenaient l'un près de l'autre.

La kariol ne devait plus être qu'à une vingtaine de pas de la maison. Allait-elle s'arrêter ou passer outre?

Le cœur leur battait à tous — horriblement.

La kariol s'arrêta. On entendit une voix qui appelait... Ce n'était pas la voix de Ole Kamp!

Presque aussitôt on frappa à la porte.

Joël l'ouvrit.

Un homme était sur le seuil.

« Monsieur Sylvius Hog? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit le professeur, en s'avancant. Qui êtes-vous, mon ami?

— Un exprès qui vous est envoyé de Christiania par le directeur de la Marine.

— Vous avez une lettre pour moi?

— La voici! »

Et l'exprès tendit une grande enveloppe qui était cachetée du cachet officiel.

Hulda n'avait plus la force de se tenir debout. Son frère venait de la faire asseoir sur un escabeau. Ni l'un ni l'autre n'osaient presser Sylvius Hog d'ouvrir la lettre.

Enfin, il lut ce qui suit :

« Monsieur le professeur,

« En réponse à votre dernière lettre, je vous adresse sous ce pli un docu-
« ment qui a été recueilli en mer par un navire danois, à la date du 5 juin
« dernier. Malheureusement, ce document ne laisse plus aucun doute sur
« le sort du *Viken*... »

Sylvius Hog, sans prendre le temps d'achever la lettre, avait tiré le docu-
ment de l'enveloppe... Il le regardait... Il le retournait...

C'était un billet de loterie, portant le numéro 9672.

Au revers du billet, on lisait ces quelques lignes :

« 3 mai. — Chère Hulda, le *Viken* va sombrer!... Je n'ai plus que ce billet
« pour toute fortune!... Je le confie à Dieu pour qu'il te le fasse parvenir, et,
« puisque je n'y serai pas, je te prie d'être là quand il sera tiré!... Reçois-le
« avec ma dernière pensée pour toi!... Hulda, ne m'oublie pas dans tes
« prières!... Adieu, chère fiancée, adieu!...

« OLE KAMP. »

XII

Voilà donc quel était le secret du jeune marin ! C'était là cette chance sur laquelle il comptait pour apporter une fortune à sa fiancée ! Un billet de loterie, acheté avant son départ !... Et au moment où allait sombrer le *Viken*, il l'avait enfermé dans une bouteille, il l'avait jeté à la mer, avec un dernier adieu pour Hulda !

Cette fois, Sylvius Hog fut anéanti. Il regardait la lettre, puis le document !... Il ne parlait plus. Qu'eût-il pu dire d'ailleurs ? Quel doute pouvait exister maintenant sur la catastrophe du *Viken*, sur la perte de tous ceux qu'il ramenait en Norvège ?

Hulda, pendant que Sylvius Hog lisait cette lettre, avait pu résister et se raidir contre l'angoisse. Mais, après les derniers mots du billet de Ole, elle tomba dans les bras de Joël. Il fallut la transporter dans sa chambre, où sa mère lui donna les premiers soins. Elle voulut rester seule alors, et, maintenant, agenouillée près de son lit, elle priait pour l'âme de Ole Kamp.

Dame Hansen était rentrée dans la salle. Tout d'abord, elle fit un pas vers le professeur, comme si elle eût voulu parler, et, se dirigeant vers l'escalier, elle disparut.

Joël, lui, après avoir reconduit sa sœur, était aussitôt sorti. Il étouffait dans cette maison ouverte à tous les vents de malheur. Il lui fallait l'air du dehors, l'air de la bourrasque, et, pendant une partie de la nuit, il resta à errer sur les bords du Maan.

Sylvius Hog était seul maintenant. Au premier moment, abattu par ce coup de foudre, il ne tarda pas à retrouver son énergie habituelle. Après avoir fait deux ou trois tours dans la salle, il écouta si quelque appel de la jeune fille n'arriverait pas jusqu'à lui. N'entendant rien, il s'assit près de la table, et ses réflexions reprirent leur cours.



Hulda refusa ces offres. (Page 110.)

« Hulda, se disait-il, Hulda, ne plus revoir son fiancé! Un pareil malheur serait possible!... Non!... A cette pensée tout se révolte en moi! Le *Viken* a sombré, soit! Mais y a-t-il donc une certitude absolue de la mort de Ole? Je ne puis le croire! Dans tous les cas de naufrage, n'est-ce pas le temps seul qui peut affirmer que personne n'a pu survivre à la catastrophe? Oui! je doute, je veux douter encore, dussent ni Hulda, ni Joël, ni personne ne plus partager ce doute avec moi! Puisque le *Viken* s'est englouti, cela explique t-il qu'il n'en soit



Le marché aux poissons à Bergen. (Page 114.)

resté aucun débris sur la mer?... non!... rien, si ce n'est cette bouteille dans laquelle le pauvre Ole a voulu mettre sa dernière pensée, et, avec elle, tout ce qui lui restait au monde! »

Sylvius Hog tenait à la main le document, il le regardait, il le palpa, il le retournait, ce chiffon de papier sur lequel le pauvre garçon avait édifié toute une espérance de fortune!

Cependant, le professeur, voulant l'examiner avec plus de soin, se leva,



écouta encore si la pauvre fille n'appelait pas sa mère ou son frère, et il rentra dans sa chambre.

Ce billet était un billet de la loterie des Écoles de Christiania, loterie très populaire alors en Norvège. Gros lot : cent mille marks ¹. Valeur totalisée des autres lots : quatre-vingt dix mille marks. Nombre des billets émis : un million — tous placés actuellement.

Le billet de Ole Kamp portait le numéro 9672. Mais, maintenant, que ce numéro fût bon ou mauvais, que le jeune marin eût ou non quelque secrète raison d'y avoir confiance, il ne serait plus là au moment du tirage de cette loterie, qui devait s'effectuer le 15 juillet prochain, c'est-à-dire dans vingt-huit jours. Hulda, suivant sa dernière recommandation, devrait se présenter à sa place et répondre pour lui !

Sylvius Hog, à la clarté de son chandelier de terre, relisait attentivement les lignes écrites au dos du billet, comme s'il eût voulu y découvrir quelque sens caché.

Ces lignes avaient été tracées à l'encre. Il était manifeste que la main de Ole n'avait pas tremblé pendant qu'il les écrivait. Cela prouvait que le maître du *Viken* avait tout son sang-froid au moment du naufrage. Il se trouvait ainsi dans des conditions à pouvoir profiter d'un moyen de salut quelconque, un espar flottant, une planche en dérive, si tout n'avait pas été englouti dans le gouffre où sombrait le navire.

Le plus souvent, ces documents, recueillis en mer, font à peu près connaître l'endroit où s'est accomplie la catastrophe. Sur celui-ci, il n'y avait pas une latitude, pas une longitude, rien qui indiquât quelles étaient les terres les plus rapprochées, continent ou îles. Il fallait en conclure que le capitaine ni personne de l'équipage ne savait où se trouvait alors le *Viken*. Entraîné, sans doute, par une de ces tempêtes auxquelles on ne peut résister, il avait dû être rejeté hors de sa route, et, l'état du ciel ne permettant pas d'obtenir une observation solaire, la position n'avait pu être relevée depuis quelques jours. Dès lors, il était probable qu'on ne saurait jamais en quels

1. Environ cent mille francs.

parages du nord de l'Atlantique, au large de Terre-Neuve ou de l'Islande, l'abîme s'était refermé sur les naufragés.

C'était là une circonstance qui devait enlever tout espoir, même à qui ne voulait pas désespérer.

En effet, avec une indication, si vague qu'elle fût, on aurait pu entreprendre des recherches, envoyer un navire sur le lieu de la catastrophe, peut-être y retrouver quelques débris reconnaissables. Qui sait si un ou plusieurs survivants de l'équipage n'avaient pas atteint un point quelconque de ces rivages du continent arctique, où ils étaient sans secours, dans l'impossibilité de se rapatrier?

Tel était le doute qui peu à peu prenait corps dans l'esprit de Sylvius Hog, — doute inacceptable pour Hulda et Joël, doute que le professeur eût hésité maintenant à faire naître en eux, tant la désillusion, si probable, eût été douloureuse.

« Et cependant, se disait-il, si le document ne donne aucune indication qu'on puisse utiliser, on sait, du moins, dans quels parages la bouteille a été recueillie ! Cette lettre ne le dit pas, mais la Marine, à Christiania, ne peut l'ignorer ! N'est-ce pas un indice dont on pourrait profiter peut-être ? En étudiant la direction des courants, celle des vents généraux, en se rapportant à la date présumée du naufrage, ne serait-il pas possible ?... Enfin, je vais écrire de nouveau. Il faut que l'on hâte les recherches, si peu de chance qu'elles aient d'aboutir ! Non ! jamais je n'abandonnerai cette pauvre Hulda ! Jamais, tant que je n'en aurai pas une preuve absolue, je ne croirai à la mort de son fiancé ! »

Ainsi raisonnait Sylvius Hog. Mais, en même temps, il prenait le parti de ne plus parler des démarches qu'il allait entreprendre, des efforts qu'il allait provoquer de toute son influence. Hulda ni son frère ne surent donc rien de ce qu'il écrivit à Christiania. De plus, ce départ qui devait s'effectuer le lendemain, il se résolut à le remettre indéfiniment, — ou plutôt il partirait dans quelques jours, mais ce serait pour se rendre à Bergen. Là, il saurait de MM. Help tout ce qui concernait le *Viken*, il prendrait lui-même l'avis des gens de mer les plus compétents, il déterminerait la manière dont les premières recherches devraient être faites.

Cependant, sur les renseignements fournis par la Marine, les journaux de Christiania, puis ceux de la Norvège et de la Suède, puis ceux de l'Europe, s'étaient peu à peu emparés de ce fait d'un billet de loterie transformé en document. Il y avait quelque chose de touchant dans cet envoi d'un fiancé à sa fiancée, et l'opinion publique s'en émut, non sans raison.

Le doyen des journaux de Norvège, le *Morgen-Blad*, fut le premier à rapporter l'histoire du *Viken* et de Ole Kamp. Des trente-sept autres journaux qui paraissaient dans le pays à cette époque, pas un n'omit de le raconter en termes attendris. L'*Illustreret Nyhedsblad* publia un dessin idéal de la scène du naufrage. On voyait le *Viken* désarmé, ses voiles en lambeaux, sa mâture en partie détruite, prêt à disparaître sous les flots. Ole, debout à l'avant, lançait la bouteille à la mer, au moment où il recommandait, avec sa dernière pensée pour Hulda, son âme à Dieu. Dans un lointain allégorique, au milieu d'une vapeur légère, une lame apportait la bouteille aux pieds de la jeune fiancée. Le tout tenait dans le cadre de ce billet dont le numéro se détachait en exergue. Image naïve, sans doute, mais qui devait avoir un grand succès dans ces contrées, encore attachées aux légendes des Ondines et des Valkyries.

Le fait fut ensuite reproduit, commenté, en France, en Angleterre, jusque dans les États-Unis d'Amérique. Avec les noms de Hulda et de Ole, leur histoire se popularisa par le crayon et la plume. Cette jeune Norvégienne de Dal, sans le savoir, eut alors le privilège de passionner l'opinion publique. La pauvre fille ne pouvait se douter du bruit qui se faisait autour d'elle. D'ailleurs, rien n'aurait pu la distraire de la douleur dans laquelle elle s'absorbait tout entière.

Et maintenant, on ne s'étonnera pas de l'effet qui se produisit dans les deux continents — effet très explicable, étant donné que la nature humaine glisse volontiers sur la pente des choses superstitieuses. Un billet de loterie, recueilli dans ces circonstances, avec ce numéro 9672, si providentiellement arraché aux flots, ne pouvait être qu'un billet prédestiné. Entre tous, n'était-il pas miraculeusement indiqué pour gagner le gros lot de cent mille marks ? Ne valait-il pas une fortune, cette fortune sur laquelle comptait Ole Kamp ?

Aussi, qu'on n'en soit pas surpris, arriva-t-il à Dal, un peu de partout, de très sérieuses propositions d'acheter ce billet, si Hulda Hansen consentait à le vendre. Tout d'abord, les prix offerts étaient médiocres ; mais ils s'élevèrent de jour en jour. On pouvait donc prévoir qu'avec le temps et à mesure que se rapprocherait le jour du tirage de la loterie, il se présenterait de sérieuses surenchères.

Ces offres se manifestèrent, non seulement en ces pays scandinaves, si portés à reconnaître l'intervention des puissances surnaturelles dans les choses de ce monde, mais aussi à l'étranger et même en France. Les Anglais, très flegmatiquement, s'en mêlèrent, et, après eux, les Américains, dont les dollars ne se dépensent pas volontiers à des fantaisies si peu pratiques. Une certaine quantité de lettres furent adressées à Dal. Les journaux ne négligèrent pas de faire connaître l'importance des propositions faites à la famille Hansen. On peut dire qu'il s'établit une sorte de petite bourse, dont la cote variait, mais toujours en hausse.

Aussi, en vint-on à offrir plusieurs centaines de marks de ce billet, qui, en somme, n'avait qu'un millionième de chance pour gagner le gros lot. C'était absurde, sans doute, mais on ne raisonne pas avec les idées superstitieuses. Aussi les imaginations se montaient-elles, et, avec la force acquise, elles pouvaient, elles devaient aller plus haut.

C'est ce qui se produisit, en effet. Huit jours après cet événement, les journaux annonçaient que le cours du billet dépassait mille, quinze cents, et même deux mille marks. Un Anglais, de Manchester, était allé jusqu'à cent livres sterling, soit deux mille cinq cents marks. Un Américain, de Boston, renchérit encore, et proposa d'acquérir le numéro 9672 de la loterie des Écoles de Christiania pour la somme de mille dollars — environ cinq mille francs.

Il va sans dire que Hulda ne se préoccupait aucunement de ce qui passionnait à ce point un certain public. De ces lettres arrivées à Dal, au sujet du billet, elle n'avait même pas voulu prendre connaissance. Cependant, le professeur fut d'avis qu'on ne pouvait lui laisser ignorer quelles propositions étaient faites, puisque Ole Kamp lui avait légué la propriété de ce numéro 9672.

Hulda refusa toutes les offres. Ce billet, c'était la dernière lettre de son fiancé.

Et qu'on ne croie pas qu'elle y tint, la pauvre fille, avec l'arrière-pensée qu'il pourrait lui valoir un des lots de la loterie ! Non ! Elle ne voyait là que le suprême adieu du naufragé, une dernière relique qu'elle voulait conserver précieusement. Elle ne songeait guère aux chances d'une fortune que Ole ne pourrait plus partager avec elle ! Quoi de plus touchant, de plus délicat, que ce culte pour un souvenir !

Au surplus, en lui faisant connaître les diverses propositions qui lui étaient adressées, Sylvius Hog ni Joël n'entendaient influencer Hulda. Elle ne devait prendre avis que de son cœur. On sait maintenant ce que son cœur lui avait répondu.

Joël, d'ailleurs, approuva absolument sa sœur. Le billet de Ole Kamp ne devait être cédé à personne — à aucun prix.

Sylvius Hog fit plus qu'approuver Hulda : il la félicita de ne point prêter l'oreille à tout ce commerce. Voit-on ce billet vendu à l'un, revendu à l'autre, passant de main en main, transformé en une sorte de papier-monnaie jusqu'au moment où le tirage de la loterie en aurait fait très probablement un chiffon sans valeur ?

Et Sylvius Hog allait même plus loin. Est-ce que par hasard il était superstitieux ? Non, sans doute ! Mais Ole Kamp eût été là, qu'il lui aurait probablement dit :

« Gardez votre billet, mon garçon, gardez-le ! On l'a d'abord sauvé du naufrage, vous ensuite ! Eh bien, il faut voir ! .. On ne sait pas ! ... Non ! ... On ne sait pas ! »

Et quand Sylvius Hog, professeur de législation, député au Storting, pensait ainsi, pouvait-on s'étonner de l'engouement du public ? Non, et rien de plus naturel que le 9672 eût fait prime ?

Dans la maison de dame Hansen, il n'y eut donc personne qui protestât contre le sentiment si respectable qui faisait agir la jeune fille, — personne, si ce n'est sa mère.

Le plus souvent, en effet, on entendait récriminer dame Hansen, surtout

en l'absence de Hulda. Cela ne laissait pas de causer un très gros chagrin à Joël. Sa mère — il le pensait, du moins — ne s'en tiendrait peut-être pas toujours à des récriminations. Elle voudrait entreprendre secrètement Hulda au sujet des offres qui lui étaient faites.

« Cinq mille marks, ce billet ! répétait-elle. On en propose cinq mille marks ! »

Dame Hansen ne voulait évidemment rien voir de ce qu'il y avait d'attendrissant dans le refus de sa fille. Elle ne pensait qu'à cette importante somme de cinq mille marks. Un seul mot de Hulda les eût fait entrer dans la maison. Elle ne croyait pas, d'ailleurs, à la valeur surnaturelle du billet, si norvégienne qu'elle fût. Et, de sacrifier cinq mille marks pour ce millionième de chance d'en gagner cent mille, cela ne pouvait entrer dans son esprit froid et positif.

Il est bien évident que, toute superstition mise à part, rejeter le certain pour l'incertain, dans des conditions si aléatoires, ce n'eût point été acte de sagesse. Mais, on le répète, ce billet n'était pas un billet de loterie pour Hulda ; c'était la dernière lettre de Ole Kamp, et son cœur se fût brisé à la pensée de s'en dessaisir.

Cependant dame Hansen désapprouvait très manifestement la conduite de sa fille. On sentait une sourde irritation s'amasser en elle. Un jour ou l'autre, il était à craindre qu'elle ne mit Hulda en demeure de revenir sur sa résolution. Déjà, elle avait parlé dans ce sens à Joël, qui n'avait pas hésité à prendre parti pour sa sœur.

Naturellement, Sylvius Hog était tenu au courant de ce qui se passait. C'était un chagrin de plus ajouté à tout ce que souffrait Hulda, et il le regrettait.

Joël lui en parlait quelquefois.

« Est-ce que ma sœur n'a pas raison de refuser ? disait-il. Est-ce que je ne fais pas bien d'approuver son refus ? »

— Sans doute ! lui répondait Sylvius Hog. Et, pourtant, au point de vue mathématique, votre mère a un million de fois raison ! Mais, tout n'est pas mathématique en ce monde ! Le calcul n'a rien à voir dans les choses du cœur ! »

Pendant ces deux semaines, on avait dû surveiller Hulda. Accablée par tant de douleurs, elle donna de sérieuses craintes pour sa santé. Heureusement, les soins ne lui manquèrent pas. Sur la demande de Sylvius Hog, le célèbre docteur Boek, son ami, vint à Dal voir la jeune malade. Il n'eut que le repos du corps à lui prescrire, et le calme de l'âme, s'il était possible. Mais le vrai moyen de la guérir, c'était le retour de Ole, et ce moyen, Dieu seul en pouvait disposer. En tout cas, Sylvius Hog n'épargna point ses consolations à la jeune fille, et il ne cessa pas de lui faire entendre des paroles d'espérance. Et, quoique cela puisse paraître invraisemblable, Sylvius Hog ne désespérait pas!

Treize jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée du billet envoyé par la Marine à Dal. On était au 30 juin. Quinze jours encore, et le tirage de la loterie des Écoles allait s'effectuer en grande pompe dans un des vastes établissements de Christiania.

Précisément, ce 30 juin, dans la matinée, Sylvius Hog reçut une nouvelle lettre de la Marine en réponse à ses instances réitérées. Cette lettre l'engageait à s'entendre avec les autorités maritimes de Bergen. De plus, elle l'autorisait à organiser immédiatement les recherches relatives au *Viken* avec le concours de l'État.

Le professeur ne voulut rien dire à Joël ni à Hulda de ce qu'il allait entreprendre. Il se contenta de leur annoncer son départ, en prétextant un voyage d'affaires qui ne le retiendrait que quelques jours.

« Monsieur Sylvius, je vous en supplie, ne nous abandonnez pas! lui dit la pauvre fille.

— Vous abandonner... vous qui êtes devenus mes enfants! » répondit Sylvius Hog.

Joël offrait de l'accompagner. Cependant, ne voulant pas laisser soupçonner qu'il allait à Bergen, il ne lui permit de venir que jusqu'à Mœl. D'ailleurs, il ne fallait pas que Hulda restât seule avec sa mère. Après avoir été alitée pendant quelques jours, elle commençait à se lever, maintenant; mais elle était faible encore, elle gardait la chambre, et son frère sentait bien qu'il ne pouvait la quitter.

A onze heures, la kariol se trouvait devant la porte de l'auberge. Le professeur y prit place avec Joël, après avoir dit un dernier adieu à la jeune fille. Puis, tous deux disparurent au tournant du sentier, sous les grands bouleaux de la rive.

Le soir même, Joël était de retour à Dal.

XIII

Sylvius Hog était donc parti pour Bergen. Sa nature tenace, son caractère énergique, un instant ébranlés, avaient repris le dessus. Il ne voulait pas croire à la mort de Ole Kamp, ni admettre que Hulda fût condamnée à ne jamais le revoir. Non ! tant que la matérialité du fait ne serait pas reconnue, il le tenait pour faux. Et, comme on dit vulgairement, « c'était plus fort que lui. »

Mais avait-il donc un indice sur lequel il lui serait possible d'appuyer l'œuvre qu'il allait entreprendre à Bergen ? Oui, mais un indice bien vague, il faut en convenir !

Il savait, en effet, à quelle date le billet avait été jeté à la mer par Ole Kamp, à quelle date et dans quels parages la bouteille, qui renfermait ce billet, avait été recueillie. C'est ce que venait de lui apprendre la lettre de la Marine, lettre qui l'avait décidé à partir immédiatement pour Bergen, afin de s'entendre avec la maison Help et les marins les plus compétents du port. Peut-être cela suffirait-il pour imprimer une utile direction aux recherches dont le *Viken* allait être l'objet.

Le voyage s'accomplit aussi rapidement que possible. Arrivé à Møel, Sylvius Hog renvoya son compagnon avec la kariol. Il prit passage sur une de ces embarcations d'écorce de bouleau, qui font le service du lac Tinna. Une fois à Tinoset, au lieu de se porter vers le sud, c'est-à-dire, du côté de Bamble, il loua une seconde kariol et suivit les routes du Hardanger, afin de

gagner le golfe de ce nom par le plus court. Là, le *Run*, petit bateau à vapeur qui fait le service du golfe, lui permit de le redescendre jusqu'à son extrémité inférieure. Enfin, après avoir traversé un lacs de fiords, entre les îlots et les îles dont est semé le littoral norvégien, le 2 juillet, dès l'aube, il débarqua sur le quai de Bergen.

Cette ancienne ville que baignent les deux fiords de Sogne et de Hardanger, est située dans une contrée superbe à laquelle ressemblera la Suisse, le jour où un bras de mer artificiel aura amené les eaux de la Méditerranée au pied de ses montagnes. Une magnifique allée de frênes donne accès aux premières habitations de Bergen. Ses hautes maisons à pignons pointus resplendissent de blancheur, comme celles des villes arabes, et sont agglomérées dans ce triangle irrégulier qui renferme ses trente mille habitants. Ses églises datent du douzième siècle. Sa haute cathédrale la signale de loin aux navires qui viennent du large. C'est la capitale de la Norvège commerçante, bien qu'elle soit placée très en dehors des voies de communication, et fort éloignée des deux autres villes qui, politiquement, tiennent le premier et le deuxième rang dans le royaume, — Christiania et Drøntheim.

En toute autre circonstance, le professeur eût pris goût à étudier ce chef-lieu de préfecture, peut-être plus hollandais que norvégien par son aspect et ses mœurs. Cela faisait partie du programme de son voyage. Mais, depuis l'aventure de la Maristien, depuis son arrivée à Dal, ce programme avait subi d'importantes modifications. Sylvius Hog n'était plus maintenant le député touriste, qui voulait prendre un exact aperçu du pays, au point de vue politique comme au point de vue commercial. C'était l'hôte de la maison Hansen, l'obligé de Joël et de Hulda, dont les intérêts primaient tout. C'était le débiteur qui voulait, à n'importe quel prix, payer sa dette de reconnaissance. « Et, pensait-il, ce qu'il allait tenter de faire pour eux, ce serait bien peu de chose! »

En arrivant à Bergen par le *Run*, Sylvius Hog prit terre au fond du port, sur le quai du marché au poisson. Aussitôt il se rendit dans le quartier de Tyske-Bodrone, où demeurait Help junior, de la maison Help frères.

Naturellement il pleuvait, puisque la pluie tombe à Bergen trois cent

soixante jours par an. Mais, pour être clos et couvert, on eût difficilement trouvé une maison mieux aménagée que l'hospitalière maison de Help junior. Quant à l'accueil qu'y reçut Sylvius Hog, nulle part il n'aurait pu être plus chaud, plus cordial, plus démonstratif. Son ami s'empara de sa personne comme d'un colis précieux qu'il prenait en consignment, qu'il emmagasina avec soin, et qu'il ne délivrerait plus que contre un reçu en bonne et due forme.

Immédiatement, Sylvius Hog fit connaître le but de son voyage à Help junior. Il lui parla du *Viken*. Il lui demanda si aucune nouvelle n'en était arrivée depuis sa dernière lettre. Les marins de l'endroit le considéraient-ils comme perdu corps et biens? Ce naufrage, qui mettait en deuil plusieurs familles de Bergen, n'avait-il pas amené les autorités maritimes à commencer des recherches?

« Et comment le pourrait-on, répondit Help junior, puisqu'on ne sait quel est le lieu du naufrage? »

— Soit, mon cher Help, et c'est précisément parce qu'on l'ignore qu'il faut chercher à le connaître.

— A le connaître?

— Oui! Si on ne sait rien de l'endroit où a sombré le *Viken*, on sait, du moins, quel est l'endroit où le document a été recueilli par le navire danois. Il y a là donc un indice certain que nous serions coupables de négliger.

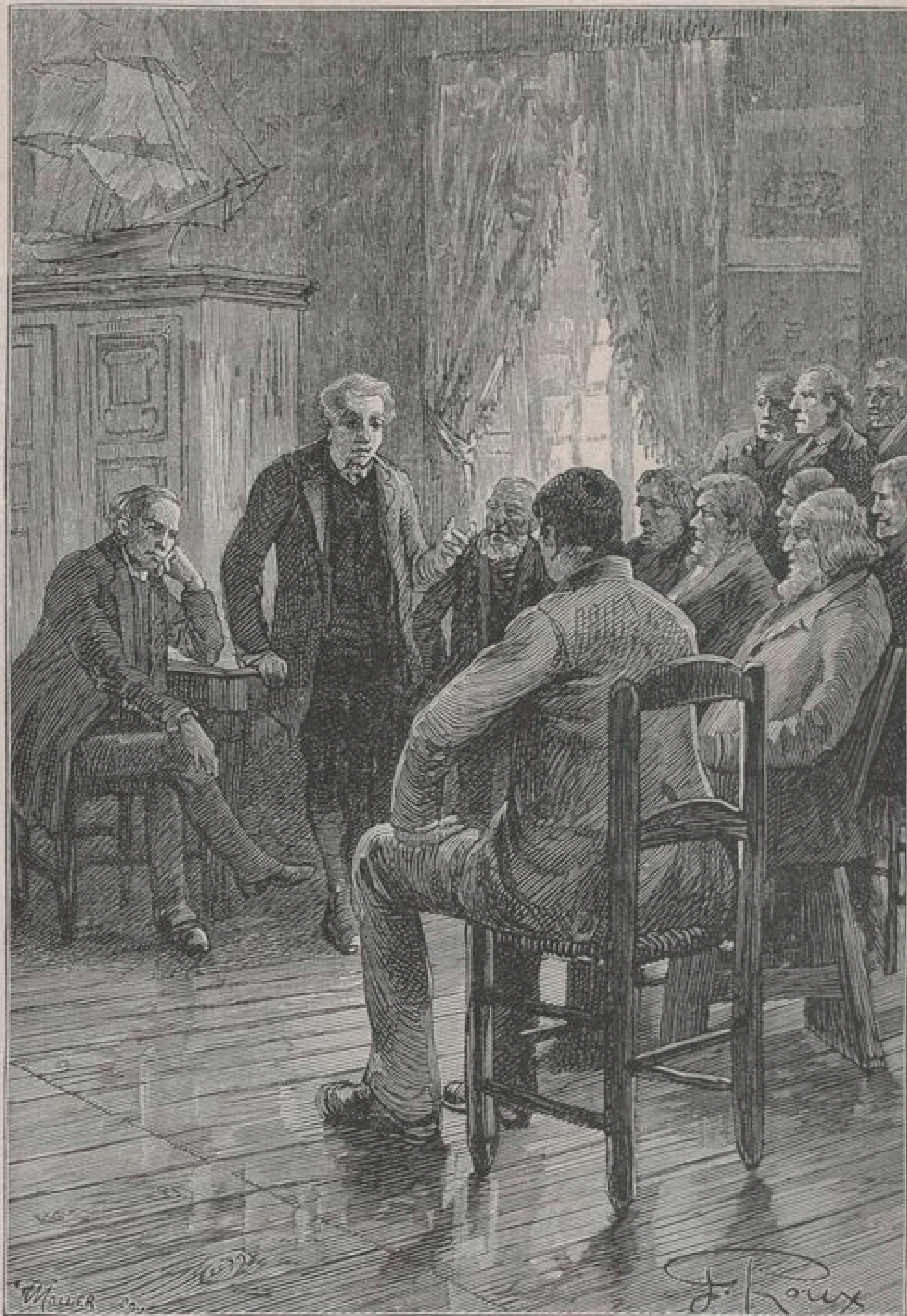
— Quel est cet endroit?

— Ecoutez-moi, mon cher Help! »

Sylvius Hog communiqua alors les nouveaux renseignements que lui avait fait parvenir en dernier lieu la Marine, et les pleins pouvoirs qu'elle lui donnait pour les utiliser.

La bouteille qui renfermait le billet de loterie de Ole Kamp avait été trouvée, le 3 juin, par le brick-goëlette *Christian*, capitaine Mosselman, d'El-seneur, à deux cents milles dans le sud-ouest de l'Islande, les vents soufflant du sud-est.

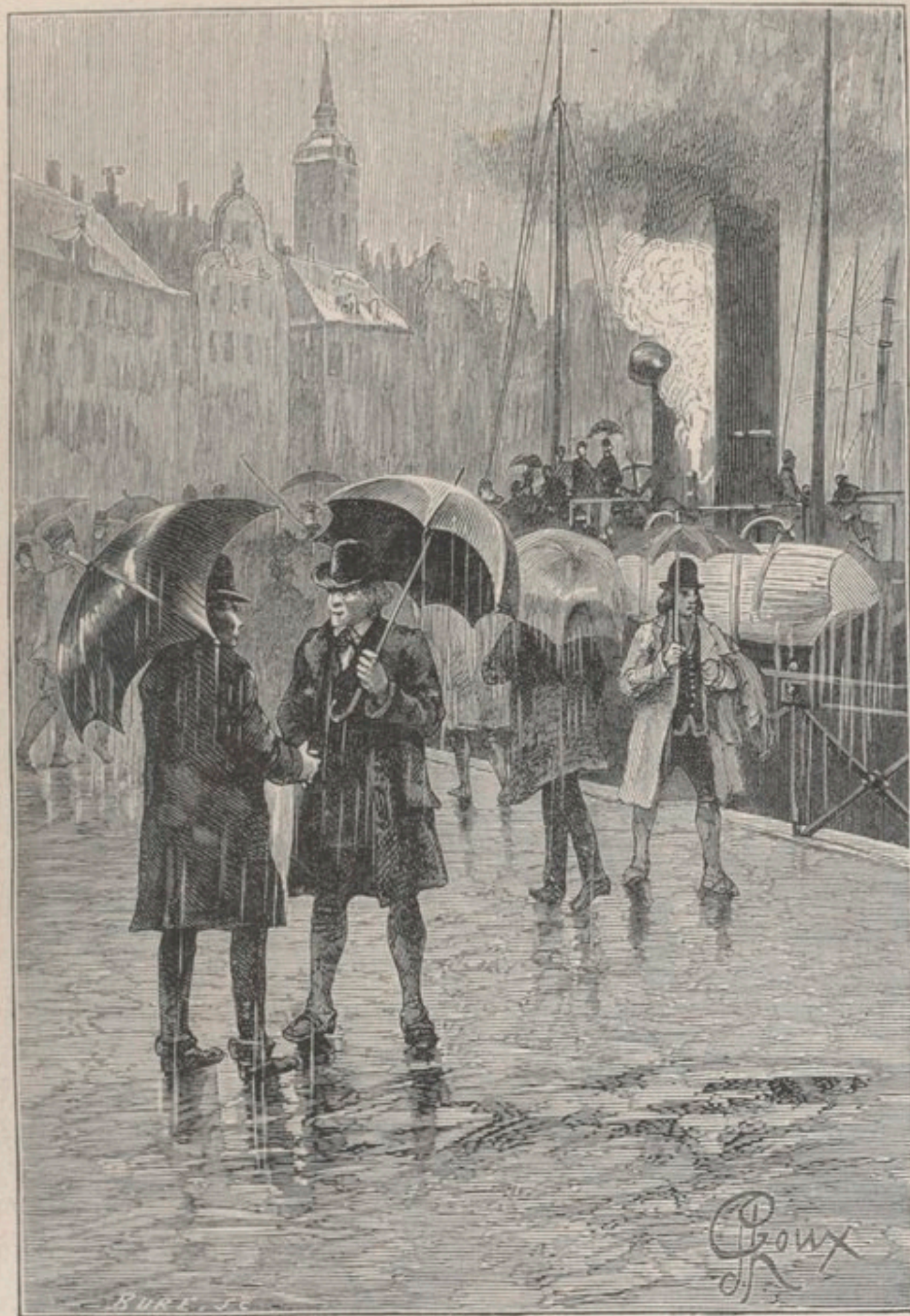
Ce capitaine avait aussitôt pris connaissance du document, comme il le



Sylvius les mit au courant. (Page 120.)

devait, pour le cas où un secours immédiat eût pu être porté aux survivants du *Viken*. Mais les lignes écrites au dos du billet de loterie n'indiquaient en aucune façon le lieu du naufrage, et le *Christian* ne put se porter sur les parages de la catastrophe

C'était un honnête homme, ce capitaine Mosselman. Peut-être un autre, peu scrupuleux, eût-il gardé le billet pour son compte. Lui n'eut plus qu'une pensée : c'était de faire parvenir le billet à son adresse, dès qu'il serait rentré



Après avoir pris congé de son ami. (Page 123.)

au port. « Hulda Hansen, de Dal, » cela suffisait. Il n'était pas nécessaire d'en savoir davantage.

Cependant, une fois arrivé à Copenhague, le capitaine Mosselman se dit qu'il ferait mieux de remettre le document aux autorités danoises au lieu de l'envoyer directement à la destinataire. C'était plus sûr et plus régulier. C'est donc ce qu'il fit, et la Marine de Copenhague avisa aussitôt la Marine de Christiania.

A cette époque, on avait déjà reçu les premières lettres de Sylvius Hog qui demandait des renseignements précis sur le *Viken*. L'intérêt tout spécial qu'il portait à la famille Hansen était connu. Sylvius Hog devait rester à Dal quelque temps encore, on le savait, et ce fut là que le document, recueilli par le capitaine danois, lui fut adressé, afin qu'il le remît entre les mains de Hulda Hansen.

Depuis lors, cette histoire n'avait cessé de passionner l'opinion publique, on ne l'a point oublié, grâce aux détails touchants que fournirent les journaux des deux mondes.

Voilà ce que Sylvius Hog apprit sommairement à son ami Help junior, qui l'écoutait avec le plus vif intérêt, sans l'interrompre, et il termina son récit en disant :

« Il y a donc un point qui ne peut être mis en doute : c'est que, le 3 juin dernier, le document a été trouvé à deux cents milles dans le sud-ouest de l'Islande, un mois environ après le départ du *Viken* de Saint-Pierre-Miquelon pour l'Europe.

— Et vous ne savez rien de plus ?

— Non, mon cher Help ; mais, en consultant les marins les plus expérimentés de Bergen, ceux qui sont ou ont été pratiques de ces parages, qui connaissent la direction générale des vents et surtout des courants, ne pourrait-on rétablir la route suivie par la bouteille ? Puis, en tenant compte approximativement de sa vitesse et du temps écoulé jusqu'au moment où elle a été recueillie, est-il impossible d'imaginer en quel endroit elle a dû être jetée par Ole Kamp, c'est-à-dire quel est le lieu du naufrage ? »

Help junior secouait la tête d'un air peu approbatif. Faire reposer toute une tentative de recherches sur de si vagues indications, auxquelles pouvaient se mêler tant de causes d'erreur, ne serait-ce pas courir à l'insuccès ? L'armateur, esprit froid et pratique, crut devoir le faire observer à Sylvius Hog.

« Soit, ami Help ! Mais, de ce qu'on ne pourra obtenir que des données très incertaines, ce n'est pas une raison pour abandonner la partie. Je tiens à ce que tout soit tenté en faveur de ces pauvres gens, auxquels je suis redevable de la vie. Oui, s'il le fallait, je n'hésiterais pas à sacrifier tout ce

que je possède pour retrouver Ole Kamp et le ramener à sa fiancée Hulda Hansen! »

Et Sylvius Hog raconta par le détail son aventure du Rjukanfos. Il dit de quelle façon cet intrépide Joël et sa sœur avaient risqué leur vie pour lui venir en aide, et comment, sans leur intervention, il n'aurait pas aujourd'hui le plaisir d'être l'hôte de son ami Help.

L'ami Help, on l'a dit, était un esprit peu enclin à se payer d'illusions; mais il n'était point opposé à ce que l'on tentât même l'inutile, même l'impossible, quand il s'agissait d'une question d'humanité. Il approuva donc finalement ce que voulait tenter Sylvius Hog.

« Sylvius, répondit-il, je vous seconderai de tout mon pouvoir. Oui! Vous avez raison! N'y eût-il qu'une faible chance de retrouver quelque survivant du *Viken*, et, entre autres, ce brave Ole dont la fiancée vous a sauvé la vie, il ne faut pas la négliger!

— Non, Help, non, répondit le professeur, cette chance ne fût-elle que d'une sur cent mille!

— Aujourd'hui même, Sylvius, je réunirai dans mon cabinet les meilleurs marins de Bergen. Je ferai appel à tous ceux qui ont navigué ou naviguent habituellement dans les parages de l'Islande et de Terre-Neuve. Nous verrons ce qu'ils conseilleront de faire...

— Et ce qu'ils conseilleront de faire, nous le ferons! répondit Sylvius Hog avec son ardeur si communicative. J'ai l'appui du gouvernement. Je suis autorisé à faire concourir un de ses avisos à la recherche du *Viken*, et je compte bien que personne n'hésitera, quand il s'agira de s'adjoindre à une pareille œuvre!

— Je vais au bureau de la Marine, dit Help junior.

— Voulez-vous, que je vous accompagne?

— C'est inutile! Vous devez être fatigué....

— Fatigué!... moi!... à mon âge!...

— N'importe. Reposez-vous, mon cher et toujours jeune Sylvius, en m'attendant ici! »

Le jour même, il y eut une réunion de capitaines marchands, de marins

de la grande pêche et de pilotes dans la maison de Help frères. Là se trouvaient nombre de gens de mer qui naviguaient encore, et quelques-uns, plus âgés, maintenant à la retraite.

Tout d'abord, Sylvius Hog les mit au courant de la situation. Il leur apprit à quelle date, — 3 mai — le document avait été jeté à la mer par Ole Kamp, à quelle date — 5 juin — le capitaine danois l'avait recueilli, et dans quels parages, soit deux cents milles au sud-ouest de l'Islande.

La discussion fut assez longue et très sérieuse. Il n'y avait pas un de ces braves gens qui ne connût quelle était, sur les parages de l'Islande et des mers de Terre-Neuve, la direction générale des courants dont il fallait tenir compte pour le problème à résoudre.

Or, il était constant qu'à l'époque du naufrage, pendant l'intervalle de temps compris entre le départ du *Viken* de Saint-Pierre-Miquelon et le repêchage de la bouteille par le navire danois, d'interminables coups de vent de sud-est avaient bouleversé cette portion de l'Atlantique. C'est à ces tempêtes, sans doute, qu'il fallait attribuer la catastrophe. Très probablement, le *Viken*, ne pouvant plus tenir la cape, avait dû fuir vent arrière. Or, c'est précisément pendant cette période de l'équinoxe, que les glaces polaires commencent à dériver sur l'Atlantique. Il était possible qu'une collision se fût produite, et que le *Viken* eût été brisé contre un de ces écueils mouvants qu'il est si difficile d'éviter.

Donc, en admettant cette explication, pourquoi l'équipage, en tout ou partie, ne se serait-il pas réfugié sur l'un de ces icefields, après y avoir déposé une certaine quantité de vivres ? Si cela était, le banc de glace ayant dû être repoussé dans le nord-ouest, il n'était pas impossible que les survivants eussent pu finalement atterrir en un point quelconque de la côte groënlandaise. C'était donc dans cette direction et dans ces parages que les recherches devraient être tentées.

Telle fut la réponse faite, à l'unanimité, dans cette réunion de marins, aux diverses questions posées par Sylvius Hog. Nul doute qu'il ne fallût procéder de la manière indiquée. Mais que retrouver si ce ne sont des débris, au cas où le *Viken* aurait abordé quelque énorme iceberg ? Devait-on

compter sur le rapatriement des survivants du naufrage? Chose plus que douteuse. Le professeur, à cette demande directe, vit bien que les plus compétents ne pouvaient ou ne voulaient rien répondre. Ce n'était pas une raison pour ne point agir, — là-dessus, ils étaient tous d'accord, — et cela dans le plus bref délai.

Bergen compte habituellement quelques-uns des navires appartenant à la flottille norvégienne de l'État. A ce port est attaché un des trois avisos qui font le service de la côte occidentale, en s'arrêtant aux escales de Drontheim, du Finmark, d'Hammerfest et du cap Nord. En ce moment, un de ces avisos était mouillé dans la baie.

Après avoir rédigé une note qui résumait l'opinion des marins réunis chez Help junior, Sylvius Hog se rendit aussitôt à bord de l'avisos *Telegraf*. Là, il fit connaître au commandant la mission spéciale dont le gouvernement l'avait chargé.

Le commandant reçut le professeur avec empressement et se déclara prêt à lui donner tout son concours. Il avait déjà fait la navigation de ces parages pendant les longues et périlleuses campagnes qui entraînent les pêcheurs de Bergen, des îles Loffoden et du Finmark, jusqu'aux pêcheries de l'Islande et de Terre-Neuve. Il pourrait donc apporter ses connaissances personnelles à l'œuvre d'humanité qui allait être entreprise, et il promettait de s'y donner tout entier.

Quant à la note que lui remit Sylvius Hog, — note indiquant le lieu présumé du naufrage, — il en approuva absolument les conclusions. C'était dans cette portion de mer comprise entre l'Islande et le Groënland, qu'il fallait rechercher les survivants, ou tout au moins quelque épave du *Viken*. Si le commandant ne réussissait pas, il irait explorer les parages voisins et peut-être la mer de Baffin sur sa côte orientale.

« Je suis prêt à partir, monsieur Hog, ajouta-t-il. Mon charbon et mes vivres sont faits, mon équipage est à bord, et je puis appareiller aujourd'hui même.

— Je vous remercie, commandant, répondit le professeur, et je suis très touché de l'accueil que vous m'avez fait. Mais encore une question : pouvez-

vous me dire combien de temps il vous faudra pour atteindre les parages du Groënland?

— Mon aviso peut faire onze nœuds à l'heure. Or, comme la distance de Bergen au Groënland n'est que de vingt degrés environ, je compte arriver en moins de huit jours.

— Faites donc toute la diligence possible, commandant, répondit Sylvius Hog. Si quelques naufragés ont pu échapper à la catastrophe, voilà déjà deux mois qu'ils sont dans le dénûment, sans doute, mourant de faim sur quelque côte déserte...

— Il n'y a pas une heure à perdre, monsieur Hog. Aujourd'hui même je prendrai la mer avec le jusant, je me tiendrai à mon maximum de vitesse, et, aussitôt que j'aurai trouvé un indice quelconque, j'en informerai la marine de Christiania par le fil de Terre-Neuve.

— Partez donc, commandant, répondit Sylvius Hog, et puissiez-vous réussir! »

Le jour même le *Telegraf* appareillait, salué par les sympathiques hurrahs de toute la population de Bergen. Et ce ne fut pas sans une vive émotion qu'on le vit contourner les passes, puis disparaître derrière les derniers flots du fiord.

Cependant Sylvius Hog ne borna pas ses efforts à cette expédition, dont il venait de charger l'avis *Telegraf*. Dans sa pensée, on pouvait faire plus encore en multipliant les moyens de retrouver quelque trace du *Viken*. N'était-il pas possible d'exciter l'émulation des navires de commerce et de pêche, joëgts ou autres, à donner leur concours aux recherches, pendant qu'ils naviguaient dans les mers des Feroë et de l'Islande? Oui, sans doute! Aussi une prime de deux mille marks fut-elle promise, au nom de l'État, à tout bâtiment qui fournirait un indice relatif au navire perdu, et de cinq mille à quiconque rapatrierait un des survivants du naufrage.

Voilà donc, pendant les deux jours qu'il passa à Bergen, comment Sylvius Hog fit tout ce qu'il était possible de faire pour assurer le succès de cette campagne. Il fut, en cela, parfaitement secondé par son ami Help junior et les autorités maritimes. M. Help eût désiré le garder près de lui pendant quelque

temps encore. Sylvius Hog le remercia et refusa de prolonger son séjour. Il lui tardait d'avoir rejoint Hulda et Joël, qu'il craignait de laisser trop longtemps livrés à eux-mêmes. Mais Help junior convint avec lui que, si quelque nouvelle arrivait, elle lui serait aussitôt transmise à Dal. A lui seul appartenait le soin d'en instruire la famille Hansen.

Le 4, dès le matin, Sylvius Hog, après avoir pris congé de son ami Help junior, se rembarqua sur le *Run* pour traverser le fiord du Hardanger, et, à moins de retards improbables, il comptait être de retour au Telemark dans la soirée du 5.

XIV

Le jour même où Sylvius Hog avait quitté Bergen, une scène grave s'était passée dans l'auberge de Dal.

Après le départ du professeur, on eût dit que le bon génie de Hulda et de Joël avait emporté, avec son dernier espoir, toute la vie de cette famille. C'était comme une maison morte que Sylvius Hog laissait derrière lui.

Pendant ces deux jours, d'ailleurs, aucun touriste ne vint à Dal. Joël n'eut donc point l'occasion de s'absenter, et il put rester près de Hulda qu'il eût été très anxieux de laisser seule.

En effet, dame Hansen était de plus en plus dominée par ses secrètes inquiétudes. Elle semblait s'être détachée de tout ce qui touchait ses enfants, même de la perte du *Viken*. Elle vivait à l'écart, retirée dans sa chambre, ne se montrant qu'aux heures des repas. Mais, quand elle adressait la parole à Hulda ou à Joël, c'était toujours pour leur faire des reproches directs ou indirects au sujet du billet de loterie, dont ils ne voulaient à aucun prix se défaire.

C'est que les offres n'avaient cessé de se produire. Il en arrivait de tous

les coins du monde. C'était comme une folie qui s'était emparée de certains cerveaux. Non ! Il n'était pas possible qu'un pareil billet ne fût pas prédestiné à gagner le lot de cent mille marks. Il semblait qu'il n'y eût qu'un seul numéro dans cette loterie, et ce numéro, c'était le 9672 ! En somme, l'Anglais de Manchester et l'Américain de Boston tenaient toujours la corde. L'Anglais en était arrivé à distancer son rival de quelques livres. Mais, à son tour il fut bientôt dépassé de plusieurs centaines de dollars. La dernière surenchère était de huit mille marks — ce qui ne pouvait s'expliquer que par une véritable monomanie, à moins qu'il ne s'agît là d'une question d'amour-propre entre l'Amérique et la Grande-Bretagne.

Quoi qu'il en soit, Hulda répondait négativement à toutes ces propositions, si avantageuses qu'elles fussent, — ce qui finit par provoquer les plus amères récriminations de dame Hansen.

« Et si je t'ordonnais de céder ce billet ! dit-elle un jour à sa fille. Oui ! si je te l'ordonnais !

— Ma mère, je serais désespérée, mais il me faudrait vous répondre par un refus !

— Et s'il le fallait, cependant !

— Pourquoi le faudrait-il ? » demanda Joël.

Dame Hansen ne répliqua rien. Elle était devenue toute pâle devant cette question nettement posée, et elle se retira en murmurant d'inintelligibles paroles.

« Il y a quelque chose de grave, et ce doit être une affaire entre notre mère et Sandgoïst ! dit Joël.

— Oui, mon frère. Il faut s'attendre à de fâcheuses complications pour l'avenir !

— Ma pauvre Hulda, ne sommes-nous donc pas assez éprouvés depuis quelques semaines, et quelle catastrophe nous menace encore ?

— Ah ! combien monsieur Sylvius tarde à revenir ! dit Hulda. Quand il est ici, je me sens moins désespérée...

— Et, pourtant, que pourrait-il pour nous ? » répondit Joël.

Mais qu'y avait-il donc dans le passé de dame Hansen qu'elle ne voulût pas

confier à ses enfants? Quel amour-propre mal entendu l'empêchait de leur dire le motif de ses inquiétudes? Avait-elle quelque reproche à se faire? Et, d'autre part, pourquoi cette pression qu'elle voulait exercer sur sa fille, à propos du billet de Ole Kamp et de la valeur qu'il avait atteinte? D'où venait qu'elle se montrait si avide d'en toucher le prix en argent? Hulda et Joël allaient enfin l'apprendre.

Le 4 juillet, dans la matinée, Joël avait conduit sa sœur à la petite chapelle où Hulda allait prier chaque jour pour le naufragé.

Il l'attendait alors et la ramenait à la maison.

Ce jour là, en revenant, tous deux aperçurent de loin, sous les arbres, dame Hansen qui marchait rapidement et se dirigeait vers l'auberge.

Elle n'était pas seule. Un homme l'accompagnait, un homme qui devait parler à voix haute, et dont les gestes semblaient être impérieux.

Hulda et son frère s'étaient soudain arrêtés.

« Quel est cet homme? » dit Joël.

Hulda fit quelques pas en avant.

« Je le reconnais, dit-elle.

— Tu le reconnais?

— Oui! C'est Sandgoïst!

— Sandgoïst, de Drammen, qui est déjà venu à la maison pendant mon absence?...

— Oui!

— Et qui agissait en maître, comme s'il avait eu des droits... sur notre mère... sur nous, peut-être?...

— Lui-même, frère, et, ces droits, il vient sans doute pour les exercer aujourd'hui....

— Quels droits?... Ah!... cette fois je saurai ce que cet homme a la prétention de faire ici! »

Joël se contint, non sans peine, et, suivi de sa sœur, il alla se mettre un peu à l'écart.

Quelques minutes après, dame Hansen et Sandgoïst arrivaient à la porte de l'auberge. Sandgoïst en franchissait le seuil — le premier. La porte se refer-

mait sur dame Hansen et sur lui, et tous deux s'installaient dans la grande salle.

Joël et Hulda se rapprochèrent de la maison, où la voix grondante de Sandgoïst se faisait entendre. Ils s'arrêtèrent, ils écoutèrent. Dame Hansen parlait alors, mais en suppliante.

« Entrons ! » dit Joël.

Et tous deux, Hulda, le cœur oppressé, Joël, frémissant d'impatience, de colère aussi, entrèrent dans la grande salle, dont la porte fut soigneusement refermée.

Sandgoïst était assis dans le grand fauteuil. Il ne se dérangea même pas en apercevant le frère et la sœur. Il se contenta de tourner la tête et de les regarder par-dessus ses lunettes.

« Ah ! voici la charmante Hulda, si je ne me trompe ! » dit-il d'un ton qui déplut à Joël.

Dame Hansen était debout devant cet homme, dans une humble et craintive attitude. Mais elle se redressa soudain et parut très contrariée à la vue de ses enfants.

« Et voilà son frère, sans doute ? ajouta Sandgoïst.

— Oui, son frère, » répondit Joël.

Puis, s'avancant et s'arrêtant à deux pas du fauteuil.

« Qu'y a-t-il pour votre service ? » demanda-t-il.

Sandgoïst lui jeta un mauvais regard, et, de sa voix dure et méchante, sans se lever :

« Nous allons vous l'apprendre, jeune homme ! dit-il. En vérité, vous arrivez à propos ! J'avais hâte de vous voir, et, si votre sœur est raisonnable, nous finirons par nous entendre ! — Mais asseyez-vous donc, vous aussi, jeune fille ! »

Sandgoïst les invitait à s'asseoir, comme s'il eût été chez lui. Joël le lui fit observer.

« Ah ! ah ! Cela vous blesse ! Diable, voilà un gars qui n'a pas l'air commode !

— Pas commode, comme vous dites, répliqua Joël, et qui n'accepte les politesses que de ceux qui ont le droit de les lui faire !

— Joël ! dit dame Hansen.

— Frère !... frère ! » ajouta Hulda, dont le regard suppliait Joël de se contenir.

Celui-ci fit un violent effort pour se maîtriser, et, afin de ne point céder à l'envie de jeter à la porte ce grossier personnage, il se retira dans un coin de la salle.

« Puis-je parler, maintenant ? » demanda Sandgoïst.

Un signe affirmatif de dame Hansen, ce fut tout ce qu'il obtint. Mais, paraît-il, cela suffisait.

« Voici ce dont il s'agit, dit-il, et je vous prie de bien écouter tous trois, car je n'aime pas à revenir sur mes paroles ! »

Il s'exprimait, cela ne se voyait que trop, en homme qui se croyait le droit d'imposer sa volonté.

« J'ai appris par les journaux, reprit-il, l'aventure d'un certain Ole Kamp, un jeune marin de Bergen, et d'un billet de loterie qu'il a envoyé à sa fiancée Hulda, au moment où son navire le *Viken* allait faire naufrage. J'ai appris également que, dans le public, on regardait ce billet comme un billet surnaturel, à raison des circonstances dans lesquelles il avait été retrouvé. J'ai appris, en outre, qu'on lui attribuait une valeur spéciale dans les chances du tirage. Enfin, j'ai appris que des offres de rachat avaient été faites à Hulda Hansen, et même à des prix considérables. »

Il se tut un instant. Puis :

« Est-ce vrai ? » dit-il.

La réponse à cette dernière question se fit attendre.

« Oui !... C'est vrai, dit Joël. — Après ? »

— Après ? reprit Sandgoïst. Voici : que toutes ces offres reposent sur une superstition absurde, c'est bien mon avis. Mais enfin, elles ne s'en sont pas moins produites et s'accroîtront encore, je le suppose, à mesure que le jour du tirage approchera. Or, je suis un commerçant, moi. J'estime qu'il y a là une affaire qu'il me conviendrait de prendre à mon compte. C'est pourquoi, hier, j'ai quitté Drammen pour venir à Dal, afin de traiter de la cession de ce billet et prier dame Hansen de me donner la préférence sur tous autres acquéreurs. »

Hulda, dans un premier mouvement, allait répondre à Sandgoïst comme



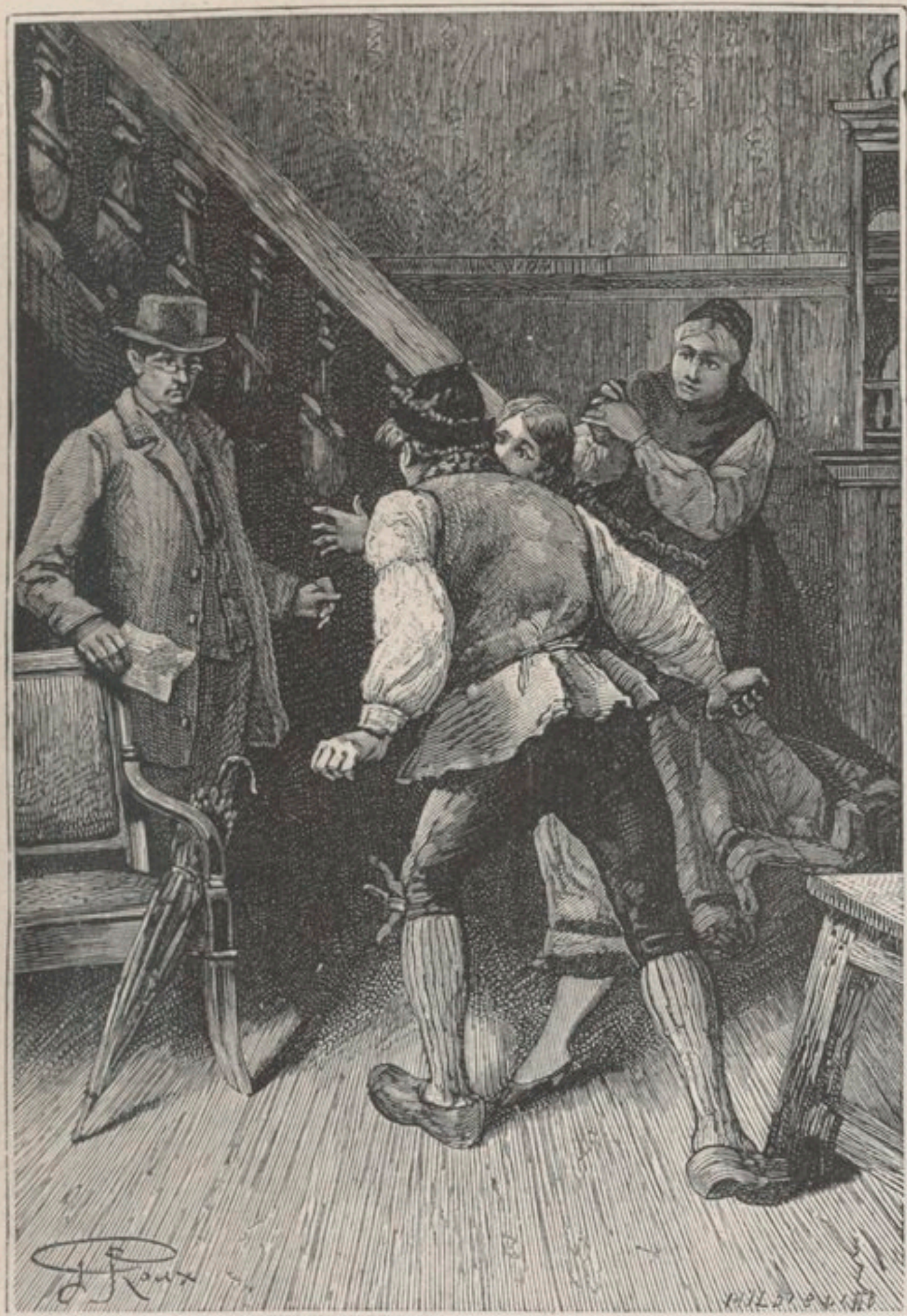
Sandgoïst était assis dans le grand fauteuil. (Page 126.)

elle l'avait fait à toutes demandes de ce genre, bien qu'il ne se fût point adressé directement à elle, lorsque Joël l'arrêta.

« Avant de répondre à monsieur Sandgoïst, dit-il, je lui demanderai s'il sait à qui appartient ce billet ?

— Mais à Hulda Hansen, j'imagine !

— Eh bien, c'est à Hulda Hansen qu'il faut demander si elle est disposée à s'en défaire !



Hulda retint son frère. (Page 131.)

- Mon fils!... dit dame Hansen.
- Laissez-moi achever, ma mère, reprit Joël. Ce billet n'appartenait-il pas légitimement à notre cousin Ole Kamp, et Ole Kamp n'avait-il pas le droit de le léguer à sa fiancée?
- Incontestablement, répondit Sandgoïst.
- C'est donc à Hulda Hansen qu'il faut s'adresser pour l'avoir.
- Soit, monsieur le formaliste, répondit Sandgoïst. Je demande donc à

Hulda de me céder ce billet, portant le numéro 9672, qui lui vient de Ole Kamp.

— Monsieur Sandgoïst, répondit la jeune fille d'une voix ferme, bien des propositions m'ont été faites au sujet de ce billet, mais inutilement. Aussi je vous répondrai comme j'ai répondu jusqu'ici. Si mon fiancé m'a adressé ce billet avec son dernier adieu, c'est parce qu'il a voulu que je le garde, non que je le vende. Je ne puis donc m'en dessaisir à aucun prix. »

Cela dit, Hulda se disposait à se retirer, considérant que l'entretien, en ce qui la regardait, devait être terminé par son refus. Sur un geste de sa mère, elle s'arrêta.

Un mouvement de dépit était échappé à dame Hansen, et Sandgoïst, par le plissement de son front, l'éclair de ses yeux, montrait que la colère commençait à s'emparer de lui.

« Oui ! Restez, Hulda, dit-il. Ce n'est pas votre dernier mot, et, si j'insiste, c'est que j'ai le droit d'insister. Je pense, d'ailleurs, que je me suis mal expliqué, ou plutôt, vous m'aurez mal compris. Il est certain que les chances de ce billet ne sont point accrues parce que la main d'un naufragé l'a enfermé dans une bouteille et qu'il a été fort à propos recueilli. Mais il n'y a pas à raisonner avec l'engouement du public. Nul doute que beaucoup de gens désirent en devenir possesseurs. Ils ont déjà offert de l'acheter, ils l'offriront encore. Je le répète, cela se présente comme une affaire, et c'est une affaire que je viens vous proposer.

— Vous aurez quelque peine à vous entendre avec ma sœur, monsieur, répondit ironiquement Joël. Quand vous lui parlez affaire, elle vous répond sentiment !

— Des mots tout cela, jeune homme ! répondit Sandgoïst, et, quand mon explication sera terminée, vous verrez que, si c'est une affaire avantageuse pour moi, elle l'est aussi pour elle. J'ajoute qu'elle le sera également pour sa mère, dame Hansen, qui s'y trouve directement intéressée. »

Joël et Hulda se regardaient. Allaient-ils apprendre ce que dame Hansen leur avait caché jusqu'alors ?

« Je reprends, dit Sandgoïst. Je n'ai pas prétendu que ce billet me fût cédé pour le prix qu'il a coûté à Ole Kamp. Non !... A tort ou à raison, il a acquis

une certaine valeur marchande. Aussi, j'entends faire un sacrifice pour en devenir possesseur.

— On vous dit, répliqua Joël, que Hulda a déjà repoussé des propositions supérieures à tout ce que vous pourriez offrir...

— Vraiment ! s'écria Sandgoïst. Des propositions supérieures ! Et qu'en savez-vous ?

— D'ailleurs, quelles qu'elles soient, ma sœur les refuse, et j'approuve son refus !

— Ah ça, ai-je affaire à Joël ou à Hulda Hansen ?

— Ma sœur et moi, nous ne faisons qu'un, répondit Joël. Apprenez-le, monsieur, puisque vous semblez ne pas le savoir ! »

Sandgoïst, sans se déconcerter, haussa les épaules. Puis, en homme sûr de ses arguments, il reprit :

« Quand j'ai parlé d'un prix en échange du billet, j'aurais dû dire que j'ai à vous offrir des avantages tels que, dans l'intérêt de sa famille, Hulda ne pourra les rejeter.

— Vraiment !

— Et maintenant, mon garçon, sachez, à votre tour, que je ne suis pas venu à Dal pour prier votre sœur de me céder ce billet ! Non ! Mille diables, non !

— Que demandez-vous alors ?

— Je ne demande pas, j'exige... je veux !...

— Et de quel droit, s'écria Joël, de quel droit, vous, un étranger, osez-vous parler ainsi dans la maison de ma mère ?

— Du droit qu'a tout homme, répondit Sandgoïst, de parler quand il lui plaît et comme il lui plaît, lorsqu'il est chez lui !

— Chez lui ! »

Joël, au comble de l'indignation, marcha vers Sandgoïst, qui, bien qu'il ne s'effrayât pas facilement, s'était vivement rejeté hors du fauteuil. Mais Hulda retint son frère, pendant que dame Hansen, la tête cachée dans ses mains, reculait à l'autre extrémité de la salle.

« Frère !... regarde-la !... » dit la jeune fille.

Joël s'arrêta soudain. La vue de sa mère avait paralysé sa fureur. Tout,

dans son attitude, disait à quel point dame Hansen était au pouvoir de ce Sandgoïst!

Celui-ci reprit le dessus en voyant l'hésitation de Joël et revint à la place qu'il occupait.

« Oui, chez lui! s'écria-t-il d'une voix plus menaçante encore. Depuis la mort de son mari, dame Hansen s'est jetée dans des spéculations qui n'ont point réussi. Elle a compromis le peu de fortune qu'avait laissé votre père en mourant. Il lui a fallu emprunter chez un banquier de Christiania. A bout de ressources, elle a offert cette maison en garantie d'une somme de quinze mille marks qui lui a été prêtée par obligation bien en règle obligation que, moi, Sandgoïst, j'ai rachetée de son prêteur. Cette maison sera donc la mienne, et très prochainement, si je ne suis pas payé à l'échéance.

— Quand cette échéance? demanda Joël.

— Le 20 juillet, dans dix-huit jours, répondit Sandgoïst. Et ce jour-là, que cela vous plaise ou non, je serai ici chez moi!

— Vous ne serez chez vous, à cette date, que si vous n'avez pas été remboursé d'ici là! riposta Joël. Je vous défends donc de parler comme vous le faites devant ma mère et devant ma sœur!

— Il me défend!... à moi!... s'écria Sandgoïst. Et sa mère me le défend-elle?

— Mais parlez donc, ma mère! dit Joël, en allant vers dame Hansen, dont il voulut écarter les mains.

— Joël!... Mon frère!... s'écria Hulda... Par pitié pour elle... je t'en supplie... calme-toi! »

Dame Hansen, la tête courbée, n'osait plus regarder son fils. Il n'était que trop vrai, quelques années après la mort de son mari, elle avait tenté d'accroître sa fortune en des affaires harsardeuses. Le peu d'argent dont elle disposait s'était promptement dissipé. Bientôt il lui avait fallu recourir aux emprunts ruineux. Et maintenant, une obligation, hypothéquée sur sa maison, était passée aux mains de ce Sandgoïst, de Drammen, un homme sans cœur, un usurier bien connu, détesté dans le pays. Dame Hansen ne l'avait vu pour la première fois que le jour où il était venu à Dal afin d'évaluer la valeur de l'auberge.

Ainsi donc, voilà quel était le secret qui pesait sur sa vie ! Voilà quelle était l'explication de son attitude, et pourquoi elle vivait à l'écart, comme si elle eût voulu se cacher de ses enfants ! Voilà enfin ce qu'elle n'avait jamais voulu dire à ceux dont elle avait compromis l'avenir.

Hulda osait à peine songer à ce qu'elle venait d'entendre. Oui ! Sandgoïst était bien le maître d'imposer ses volontés ! Ce billet qu'il voulait avoir aujourd'hui, il n'aurait plus de valeur dans quinze jours, et, si elle ne le livrait pas, c'était la ruine, c'était la maison vendue, c'était la famille Hansen sans domicile, sans ressources... C'était la misère.

Hulda n'osait pas lever les yeux sur Joël. Mais Joël, emporté par la colère, ne voulut rien entendre des menaces de l'avenir. Il ne voyait que Sandgoïst, et, si cet homme parlait encore comme il l'avait fait devant lui, il ne pourrait plus se maîtriser...

Sandgoïst, se sachant le maître de la situation, devint plus dur, plus impérieux encore.

« Ce billet, je le veux, et je l'aurai ! répéta-t-il. En échange, je n'offre pas un prix qu'il est impossible d'établir ; mais j'offre de reculer l'échéance de l'obligation souscrite par dame Hansen, de la reculer d'un an... de deux ans !... Fixez vous-même la date, Hulda ! »

Hulda, le cœur étreint par l'angoisse, n'aurait pu répondre. Son frère répondit pour elle et s'écria :

« Le billet de Ole Kamp ne peut être vendu par Hulda Hansen ! Ma sœur refuse donc, quelles que soient vos prétentions et vos menaces ! Et maintenant, sortez !

— Sortir ! dit Sandgoïst. Eh bien, non !... Je ne sortirai pas !... Et si l'offre que j'ai faite n'est pas suffisante... j'irai plus loin !... Oui !... contre la remise du billet, j'offre... j'offre... »

Il fallait que Sandgoïst eût vraiment un irrésistible désir de posséder ce billet, il fallait qu'il fût bien convaincu que l'affaire serait avantageuse pour lui, car il alla s'asseoir devant la table, où se trouvait du papier, une plume et de l'encre. Un instant après :

« Voilà ce que j'offre ! » dit-il

C'était une quittance de la somme due par dame Hansen, et pour laquelle elle avait donné en garantie la maison de Dal.

Dame Hansen, les mains suppliantes, à demi-courbée, regardait, implorait sa fille...

« Et maintenant, reprit Sandgoïst, ce billet... je le veux!... Je le veux aujourd'hui... à l'instant!... Je ne quitterai pas Dal sans l'emporter!... Je le veux, Hulda!... Je le veux! »

Sandgoïst s'était approché de la pauvre fille, comme s'il eût voulu la fouiller pour lui arracher le billet de Ole...

Ce fut là plus que ne put supporter Joël, surtout quand il entendit Hulda crier :

« Frère!... frère !

— Sortirez-vous ! » dit-il.

Et, comme Sandgoïst refusait de sortir, il allait s'élancer sur lui, lorsque Hulda intervint.

« Ma mère, voici le billet ! » dit-elle.

Dame Hansen avait vivement saisi le billet, et, pendant qu'elle l'échangeait contre la quittance de Sandgoïst, Hulda tombait sur le fauteuil, presque sans connaissance.

« Hulda!... Hulda!... s'écria Joël. Reviens à toi!... Ah! ma sœur, qu'as-tu fait?

— Ce qu'elle a fait? répondit dame Hansen. Ce qu'elle a fait?... Oui, je suis coupable! Oui! dans l'intérêt de mes enfants, j'ai voulu accroître le bien de leur père! Oui! J'ai compromis l'avenir! J'ai appelé la misère sur cette maison... Mais Hulda nous a sauvés tous!... Voilà ce qu'elle a fait!... Merci, Hulda... merci! »

Sandgoïst était toujours là. Joël l'aperçut.

« Vous... ici... encore! » s'écria-t-il.

Puis, allant vers Sandgoïst, il le prit par les épaules, il le souleva, et, malgré sa résistance, malgré ses cris, il le jeta dehors.

XV

Le lendemain, Sylvius Hog revint à Dal dans la soirée. Il ne dit rien de son voyage. Personne ne sut qu'il était allé à Bergen. Tant que les recherches commencées n'auraient pas donné un résultat quelconque, il voulait les taire à la famille Hansen. Toute lettre ou dépêche, qu'elle vînt de Bergen ou de Christiania, devait lui être adressée personnellement à l'auberge, où il se proposait d'attendre les événements. Espérait-il toujours? Oui! mais il fallait bien l'avouer, ce n'était plus que du pressentiment.

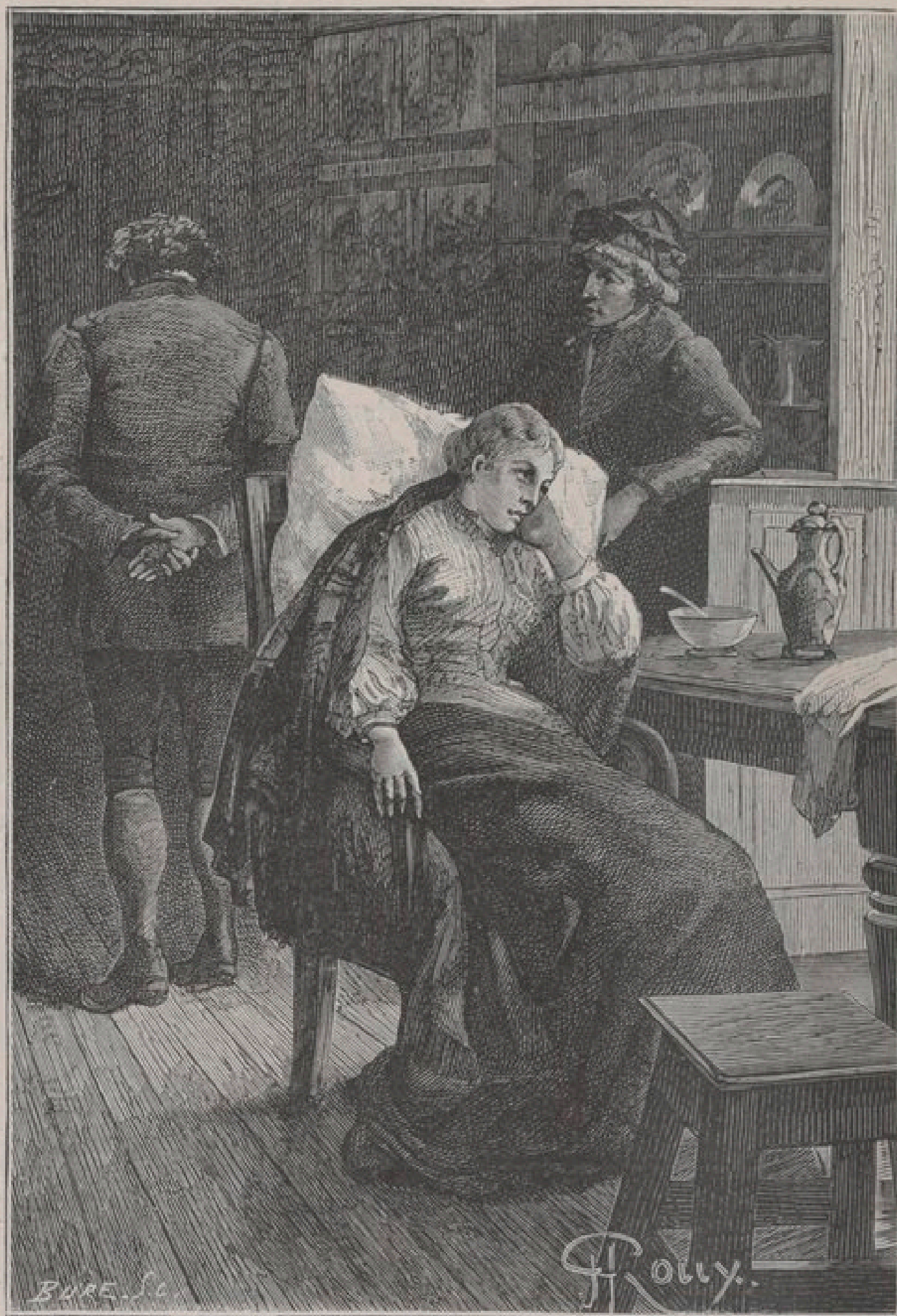
Dès qu'il fut de retour, le professeur n'eut pas de peine à reconnaître qu'un événement grave s'était passé pendant son absence. L'attitude de Joël et de Hulda indiquait clairement qu'une explication avait dû avoir lieu entre leur mère et eux. Un nouveau malheur venait-il donc de frapper la famille Hansen?

Cela ne put qu'affliger profondément Sylvius Hog. Il éprouvait pour le frère et la sœur une affection si paternelle qu'il n'eût pas été plus étroitement attaché à ses propres enfants. Combien lui avaient-ils manqué pendant cette courte absence, — et, peut-être, combien leur avait-il manqué lui-même!

« Ils parleront! se dit-il. Il faudra qu'ils parlent! Ne suis-je donc pas de la famille! »

Oui! Sylvius Hog se croyait le droit, maintenant, d'intervenir dans la vie privée de ses jeunes amis, de savoir pourquoi Joël et Hulda paraissaient plus malheureux qu'ils ne l'étaient au moment de son départ. Il ne tarda pas à l'apprendre.

En effet, tous deux ne demandaient qu'à se confier à l'excellent homme qu'ils aimaient d'une affection filiale. Ils attendaient, pour ainsi dire, qu'il lui convînt de les interroger. Depuis deux jours, ils s'étaient sentis tellement



Sylvius Hog avait écouté ce triste récit. (Page 139)

abandonnés! d'autant plus que Sylvius Hog n'avait point dit où il allait. Non! jamais heures ne leur avaient paru plus longues! Pour eux, cette absence ne pouvait se rapporter aux recherches du *Viken*, et il ne leur serait pas venu à la pensée que Sylvius Hog eût voulu cacher ce voyage pour leur épargner une suprême désillusion en cas d'insuccès.

Et maintenant, combien sa présence leur était plus que jamais nécessaire! Quel besoin ils éprouvaient de le voir, de prendre ses conseils, d'entendre



« Il fallait vous adresser à vos amis. » (Page 142.)

sa voix toujours si affectueuse, si rassurante ! Mais oseraient-ils lui dire ce qui s'était passé entre eux et l'usurier de Drammen, et comment dame Hansen avait compromis l'avenir de la maison ? Que penserait Sylvius Hog, quand il apprendrait que le billet n'était plus entre les mains de Hulda, lorsqu'il saurait que dame Hansen l'avait employé à se libérer vis-à-vis de son impitoyable créancier ?

Il allait l'apprendre, cependant. Qui commença à parler, de Sylvius Hog ou de Joël et de Hulda, on ne sait. Mais peu importe ! Ce qui est certain, c'est que le professeur fut bientôt au courant de l'affaire. Il sut quelle avait été la situation de dame Hansen et de ses enfants ! Dans quinze jours, l'usurier les aurait chassés de l'auberge de Dal, si la dette n'eût été éteinte par la cession du billet.

Sylvius Hog avait écouté ce triste récit que lui fit Joël en présence de sa sœur :

« Il ne fallait pas vous dessaisir du billet ! s'écria-t-il tout d'abord. Non !... il ne le fallait pas !

— Le pouvais je, monsieur Sylvius ? répondit la jeune fille, profondément troublée.

— Eh non ! sans doute !... Vous ne le pouviez pas !... Et pourtant !... Ah ! si j'avais été là ! »

Et qu'aurait-il fait, s'il eût été là, le professeur Sylvius Hog ? Il n'en dit rien et reprit :

« Oui, ma chère Hulda, oui, Joël ! En somme, vous avez fait ce que vous deviez faire ! Mais ce qui m'enrage, c'est que ce sera Sandgoïst qui profitera de l'engouement superstitieux du public ! Si l'on attribue au billet du pauvre Ole une valeur surnaturelle, c'est lui qui va l'exploiter ! Et cependant, de croire que ce numéro 9672 sera nécessairement favorisé par le sort, c'est ridicule, absurde ! Enfin, pour conclure, moi je n'aurais peut-être pas donné le billet. Après l'avoir refusé à Sandgoïst, Hulda aurait mieux fait de le refuser à sa mère ! »

A tout ce que venait de dire Sylvius Hog, le frère et la sœur ne purent rien répondre. En remettant le billet à dame Hansen, Hulda avait obéi à un senti-

ment filial dont on ne pouvait la blâmer. Le sacrifice auquel elle s'était résolue, ce n'était pas le sacrifice des chances plus ou moins aléatoires que représentait ce billet dans le tirage de la loterie de Christiania, c'était le sacrifice des dernières volontés de Ole Kamp, c'était l'abandon du dernier souvenir de son fiancé.

Enfin, il n'y avait plus à y revenir maintenant. Sandgoïst avait le billet. Il lui appartenait. Il le mettrait aux enchères. Un méchant usurier allait battre monnaie avec ce touchant adieu du naufragé ! Non ! Sylvius Hog ne pouvait se faire à cela !

Aussi, ce jour même, Sylvius Hog voulut-il avoir à ce sujet une conversation avec dame Hansen, conversation qui ne pouvait rien changer à l'état des choses, mais devenue pour ainsi dire nécessaire entre eux. Il se trouva, d'ailleurs, en face d'une femme très pratique, qui, à n'en pas douter, avait plus de bon sens que de cœur.

« Ainsi, vous me blâmez, monsieur Hog ? dit-elle, après avoir laissé le professeur parler tout à son aise.

— Certainement, dame Hansen.

— Si vous me reprochez de m'être imprudemment lancée dans de mauvaises affaires, d'avoir compromis la fortune de mes enfants, vous avez raison. Mais, si vous me reprochez d'avoir agi comme je l'ai fait pour me libérer, vous avez tort. — Qu'avez-vous à répondre ?

— Rien.

— Sérieusement, fallait-il refuser l'offre de Sandgoïst qui, en fin de compte, a payé quinze mille marks cette cession d'un billet dont la valeur ne repose sur rien. Je vous le redemande, fallait-il refuser ?

— Oui et non, dame Hansen.

— Ce n'est pas oui et non, monsieur Hog, c'est non. Dans la situation que vous connaissez, si l'avenir n'eût pas été aussi menaçant — par ma faute, j'en conviens — j'aurais compris le refus de Hulda !... Oui !... j'aurais compris qu'elle ne voulût céder à aucun prix le billet qu'elle avait reçu de Ole Kamp ! Mais, quand il s'agissait d'être expulsée dans quelques jours d'une maison où mon mari est mort, où mes enfants sont nés, je ne le comprends plus, et vous-même, monsieur Hog, à ma place, vous n'eussiez pas agi autrement !

— Si, dame Hansen, si!

— Et qu'auriez-vous fait?

— J'aurais tout tenté plutôt que de sacrifier le billet que ma fille avait reçu dans de pareilles circonstances!

— Ces circonstances le rendent-elles donc meilleur?

— Ni vous, ni moi, personne n'en sait rien.

— On le sait, au contraire, monsieur Hog! Ce billet n'est rien qu'un billet qui a neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf chances de perdre contre une de gagner. Lui attribuez-vous donc plus de valeur parce qu'il a été trouvé dans une bouteille recueillie en mer? »

A cette question si précise, Sylvius Hog ne pouvait qu'être très embarrassé de répondre. Aussi revint-il au côté « sentiment » de l'affaire, en disant :

« La situation est celle-ci, à présent. Ole Kamp, au moment du naufrage, a légué à Hulda le seul bien qui lui restât au monde! Il lui a même recommandé d'être là, le jour du tirage, avec ce billet, si quelque heureuse chance le lui avait fait parvenir... et maintenant, ce billet n'est plus entre les mains de Hulda.

— Ole Kamp eût été de retour, répondit dame Hansen, qu'il n'aurait pas hésité à céder son billet à Sandgoïst!

— C'est possible, reprit Sylvius Hog, mais lui seul avait le droit de le faire. Et que lui répondriez-vous, s'il n'était pas mort, s'il n'avait pas péri dans ce naufrage,... s'il revenait... demain... aujourd'hui...

— Ole ne reviendra pas, répondit dame Hansen d'une voix sourde. Ole est mort, monsieur Hog, et bien mort!

— Vous n'en savez rien, dame Hansen! s'écria le professeur avec un accent de conviction vraiment extraordinaire. Des recherches très sérieuses sont commencées pour retrouver quelque survivant du naufrage! Elles peuvent aboutir — oui! aboutir même avant que le tirage de cette loterie ait eu lieu! Vous n'avez donc pas le droit de dire que Ole Kamp est mort, tant qu'il n'y aura pas de preuves certaines qu'il ait péri dans la catastrophe du *Viken*! Si, maintenant, je ne parle plus avec cette assurance à vos enfants, c'est que je

ne veux pas leur donner un espoir qui peut amener de bien douloureuses déceptions! Mais à vous, dame Hansen, je vous dis ce que je pense! Et que Ole soit mort, non! je ne peux pas le croire! Non!... je ne veux pas le croire!... Non! je n'y crois pas! »

Dame Hansen, sur ce terrain, où la discussion avait été transportée, ne pouvait plus lutter avec le professeur. Aussi se taisait-elle, et cette Norvégienne, quelque peu superstitieuse au fond, baissait la tête, comme si Ole Kamp eût été prêt à apparaître devant elle.

« En tout cas, dame Hansen, reprit Sylvius Hog, avant de disposer du billet de Hulda, il y avait une chose très simple à faire, et vous ne l'avez pas faite.

— Laquelle, monsieur Hog?

— Il fallait vous adresser d'abord à vos amis, aux amis de votre famille. Ils n'auraient point refusé de vous venir en aide, soit en se substituant à Sandgoïst dans sa créance, soit en vous avançant la somme nécessaire pour le payer!

— Je n'ai point d'amis, monsieur Hog, auxquels j'eusse pu demander ce service!

— Si, vous en avez, dame Hansen, et j'en connais au moins un, qui l'eût fait sans hésiter et comme un acte de reconnaissance.

— Et quel est-il?

— Sylvius Hog, député au Storthing! »

Dame Hansen ne put rien répondre, et elle se contenta de s'incliner devant le professeur.

« Mais ce qui est fait est fait — malheureusement! ajouta Sylvius Hog. Je vous serai donc obligé, dame Hansen, de ne rien dire à vos enfants de cette conversation sur laquelle il n'y aura plus lieu de revenir! »

Et tous deux se séparèrent.

Le professeur avait repris sa vie habituelle et recommencé ses promenades quotidiennes. Pendant quelques heures, il visitait avec Joël et Hulda les environs de Dal, mais sans aller trop loin, afin de ne point fatiguer la jeune fille. Rentré dans sa chambre, il se remettait à sa correspondance qui ne laissait

pas d'être importante. Il écrivait lettres sur lettres à Bergen, à Christiania. Il stimulait le zèle de tous ceux qui concouraient maintenant à cette bonne œuvre de la recherche du *Viken*. Son existence se concentrait dans cette unique pensée : retrouver Ole, retrouver Ole !

Il crut même devoir s'absenter encore, pendant vingt-quatre heures, pour un motif, qui, sans doute, devait se rattacher à cette affaire qui intéressait la famille Hansen. Mais il garda, comme toujours, un secret absolu sur ce qu'il faisait ou faisait faire à ce sujet.

Cependant la santé de Hulda, si durement éprouvée ne se rétablissait que bien lentement. La pauvre fille ne vivait que du souvenir de Ole, et l'espoir qu'elle mêlait parfois à ce souvenir s'affaiblissait de jour en jour. Et, pourtant, elle avait alors près d'elle les deux êtres qu'elle aimait le plus au monde, et l'un d'eux ne cessait de l'encourager. Mais cela suffisait-il ? N'aurait-il pas fallu la distraire à tout prix ? Et comment l'arracher à ces pensées auxquelles se prenait toute son âme, ces pensées qui la rattachaient comme par une chaîne de fer au naufragé du *Viken* ?

Ainsi l'on arriva au 12 juillet.

C'était dans quatre jours que devait être tirée la loterie des Écoles de Christiania.

Il va sans dire que la spéculation, tentée par Sandgoïst, avait été portée à la connaissance du public. Par ses soins, les journaux avaient annoncé que le « célèbre et providentiel billet » portant le numéro 9672, était maintenant entre les mains de monsieur Sandgoïst, de Drammen, et que ce billet, mis en vente, appartiendrait au plus offrant. Et, si monsieur Sandgoïst était possesseur dudit billet, c'est qu'il l'avait acheté fort cher à Hulda Hansen.

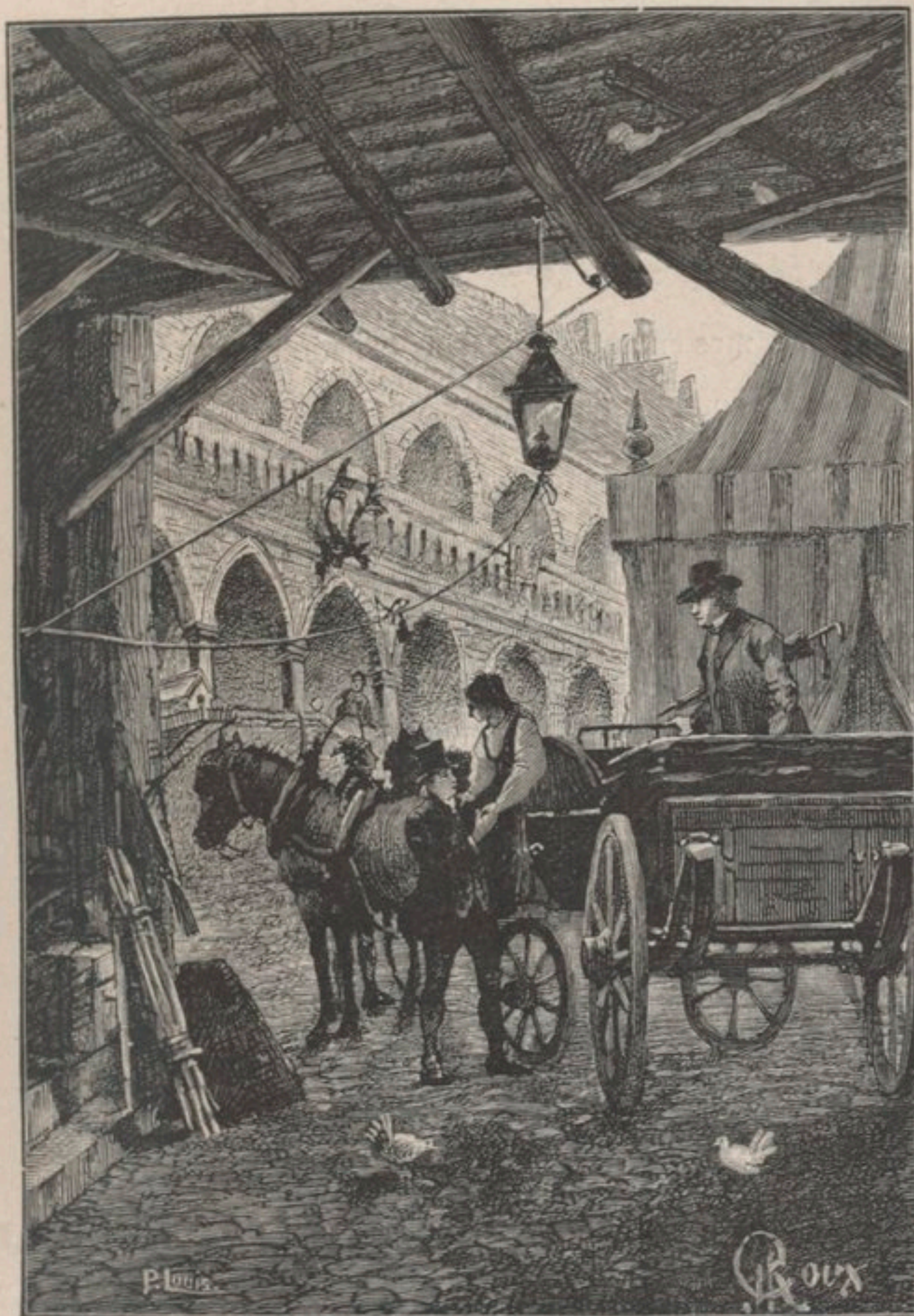
On le comprend, cette annonce ne pouvait que diminuer singulièrement la jeune fille dans l'estime publique. Quoi ! Hulda, séduite par un haut prix, s'était décidée à vendre le billet du naufragé, le billet de son fiancé Ole Kamp ! Elle avait fait argent de ce dernier souvenir !

Mais une note, parue très à propos dans le *Morgen Blad*, mit ses lecteurs au courant de ce qui s'était passé. On sut de quelle nature avait été l'intervention de Sandgoïst et comment le billet se trouvait maintenant entre ses



Le lac apparaissait dans toute sa beauté matinale. (Page 147.)

maines. Ce fut sur l'usurier de Drammen que retomba la réprobation publique, ce créancier sans cœur, qui n'avait pas craint d'utiliser à son profit les malheurs de la famille Hansen. Et alors il arriva ceci : c'est que, comme par une entente générale, les offres qui s'étaient produites lorsque Hulda possédait encore le billet ne se renouvelèrent plus vis-à-vis du nouveau possesseur. Il semblait que ledit billet n'avait plus la valeur surnaturelle qu'on lui attribuait depuis que ce Sandgoïst l'avait souillé de son attouchement. Donc,



La calèche arriva à l'Hôtel Victoria. (Page 154.)

Sandgoïst n'avait fait là qu'une très mauvaise affaire, et le fameux numéro 9672 menaçait de lui rester pour compte.

Il va sans dire que ni Hulda ni même Joël n'étaient au courant de ce qui se disait. Heureusement ! Il leur eût été bien pénible de se savoir mêlés à cette affaire, qui avait pris une tournure si mercantile entre les mains de l'usurier.

Le 12 juillet, vers le soir, une lettre arriva à l'adresse du professeur Sylvius Hog.

Cette lettre, envoyée par la Marine, en contenait une autre, qui était datée de Christiansand, petit port situé à l'entrée du golfe de Christiania. Sans doute, elle n'apprit rien de nouveau à Sylvius Hog, car il la serra dans sa poche et n'en parla ni à Joël ni à sa sœur.

Seulement, au moment de se retirer dans sa chambre en leur donnant le bonsoir, il dit :

« Vous le savez, mes enfants, c'est dans trois jours que sera tirée la loterie. Est-ce que vous ne comptez pas assister à ce tirage ? »

— A quoi bon, monsieur Sylvius ? répondit Hulda.

— Cependant, reprit le professeur, Ole a voulu que sa fiancée y assistât ; il en a fait l'expresse recommandation dans les dernières lignes qu'il a écrites, et je pense qu'il faut obéir aux dernières volontés de Ole.

— Mais ce billet, Hulda ne l'a plus, répondit Joël, et qui sait entre quelles mains il est allé !

— N'importe, répondit Sylvius Hog. Je vous demande donc à tous deux de m'accompagner à Christiania.

— Vous le voulez, monsieur Sylvius ? répondit la jeune fille.

— Ce n'est pas moi, chère Hulda, c'est Ole qui le veut, et il faut obéir à Ole.

— Sœur, monsieur Sylvius a raison, répondit Joël. Oui ! il le faut ! — Quand comptez-vous partir, monsieur Sylvius ?

— Demain, dès l'aube, et que saint Olaf nous protège ! »

XVI

Le lendemain, la kariol du contremaître Lengling emportait Sylvius Hog et Hulda, assis côte à côte dans la petite caisse peinturlurée. On le sait, il n'y avait pas de place pour Joël. Aussi le brave garçon allait-il à pied, près du cheval, qui secouait gaiement la tête.

Quatorze kilomètres entre Dal et Møl, ce n'était pas pour embarrasser ce vigoureux marcheur.

La kariol suivait donc cette charmante vallée du Vestfjorddal, en côtoyant la rive gauche du Maan, — vallée étroite et ombreuse, arrosée de mille cascades rebondissantes, qui tombent de toutes hauteurs. A chaque détour de ce chemin sinueux, on revoyait et on perdait de vue la cime du Gousta, marquée de deux brillantes taches de neige.

Le ciel était pur, le temps magnifique. De l'air pas trop vif, du soleil pas trop chaud.

Remarque singulière, depuis que Sylvius Hog avait quitté la maison de Dal, il semblait que sa figure se fût rassérénée. Sans doute, il se « forçait » un peu, afin que ce voyage fût au moins une distraction aux chagrins de Hulda et de Joël.

Deux heures et demie, il n'en fallut pas davantage pour atteindre Møl, à l'extrémité du lac Tinn, où devait s'arrêter la kariol. Elle n'aurait pu aller plus loin, à moins d'être une voiture flottante. En ce point de la vallée commence, en effet, le chemin des lacs. Là se trouve ce qu'on appelle un « vand-skyde, » c'est-à-dire, un relais d'eau. Là, enfin, attendent ces fragiles embarcations qui font le service du Tinn dans sa longueur comme dans sa largeur.

La kariol s'arrêta près de la petite église du hameau, au bas d'une chute de plus de cinq cents pieds. Cette chute, visible sur un cinquième de son parcours, se perd en quelque profonde crevasse de la montagne, avant d'être absorbée par le lac.

Deux bateliers se trouvaient sur l'extrême pointe de la rive. Une barque en écorce de bouleau, dont l'équilibre, absolument instable, ne permet pas un mouvement d'un bord sur l'autre aux voyageurs qu'elles transporte, était prête à démarrer.

Le lac apparaissait alors dans toute sa beauté matinale. Le soleil, à son lever, avait bu les vapeurs de la nuit. On n'aurait pu souhaiter une plus belle journée d'été.

« Vous n'êtes pas trop fatigué, mon brave Joël? demanda le professeur, dès qu'il fut descendu de la kariol.

— Non, monsieur Sylvius. Ne suis-je pas habitué à ces longues courses à travers le Telemark?

— C'est juste! — Dites-moi, savez-vous quelle est la route la plus directe pour aller de Mœl à Christiania?

— Parfaitement, monsieur Sylvius. Une fois arrivés à l'extrémité du lac, à Tinoset... — Par exemple, je ne sais pas si nous y trouverons une kariol, faute d'avoir envoyé des « forbuds » pour prévenir de notre arrivée au relais, comme on fait d'habitude dans le pays...

— Soyez tranquille, mon garçon, répondit le professeur, j'ai prévu le cas. Mon intention n'est point de vous obliger à faire la route à pied de Dal à Christiania.

— S'il le fallait... dit Joël.

— Il ne le faudra pas. Revenons à notre itinéraire, et dites-moi comment vous le comprenez.

— Eh bien, une fois à Tinoset, monsieur Sylvius, nous contournerons le lac Fol, en passant par Vik et Bolkesjö, de manière à gagner Möse, et de là, Kongsberg, Hangsund et Drammen. Si nous voyageons de nuit comme de jour, il ne sera pas impossible d'arriver demain, dans l'après-midi, à Christiania.

— Très bien, Joël! Je vois que vous connaissez le pays, et voilà, en vérité, un agréable itinéraire!

— C'est le plus court.

— Eh bien, Joël, je me moque du plus court, vous m'entendez! répondit Sylvius Hog. J'en sais un autre qui n'allonge le voyage que de quelques heures! Et celui-là, vous le connaissez, mon garçon, bien que vous n'en parliez pas!

— Et lequel?

— C'est celui qui passe par Bamble!

— Par Bamble?

— Oui, Bamble! Faites donc l'ignorant! Bamble, où demeure le fermier Helmboë et sa fille Siegfrid!

— Monsieur Sylvius!...

— C'est celui-là que nous prendrons, et, en contournant le lac Fol par le sud au lieu de le contourner par le nord, est-ce que nous n'atteindrons pas tout aussi bien Kongsberg?

— Tout aussi bien, et même mieux ! répondit Joël en souriant.

— Merci pour mon frère, monsieur Sylvius ! dit la jeune fille.

— Et pour vous aussi, petite Hulda, car j'imagine que cela vous fera plaisir de revoir en passant votre amie Siegfrid ! »

L'embarcation était prête. Tous trois y prirent place sur un monceau de feuilles vertes, entassées à l'arrière. Les deux bateliers, ramant et gouvernant à la fois, poussèrent au large.

A mesure qu'on s'éloigne de la rive, le lac Tinn commence à s'arrondir depuis Hækenoës, petit gaard de deux ou trois maisons, bâti sur ce promontoire rocheux que baigne l'étroit fiord dans lequel se déversent paisiblement les eaux du Maan. Le lac est encore très encaissé ; mais, peu à peu, l'arrière-plan des montagnes recule, et l'on ne se rend compte de leur hauteur qu'au moment où une embarcation passe à leur base, sans paraître plus grosse qu'un oiseau aquatique.

De çà et de là émergent une douzaine d'îles ou d'ilots, arides ou verdoyants, avec quelques huttes de pêcheurs. A la surface du lac flottent des troncs d'arbres non équarris et des trains de poutres débités par les scieries du voisinage.

Ce qui fit dire en plaisantant à Sylvius Hog, — et il fallait qu'il eût bien envie de plaisanter :

« Si, selon nos poètes scandinaves, les lacs sont les yeux de la Norvège, il faut convenir que la Norvège a plus d'une poutre dans l'œil, comme dit la Bible ! »

Vers quatre heures, l'embarcation arrivait à Tinoset, simple hameau des moins confortables. Peu importait, d'ailleurs. L'intention de Sylvius Hog n'était point de s'y arrêter, même une heure. Ainsi qu'il l'avait dit à Joël, un véhicule l'attendait sur la rive. En prévision de ce voyage, depuis longtemps décidé dans son esprit, il avait écrit à M. Benett, de Christiania, de lui assurer les moyens de voyager sans retards ni fatigues. C'est pourquoi, au jour dit, une vieille

calèche se trouvait à Tinoset, son coffre bien garni de comestibles. Donc, transport garanti pour tout le parcours, nourriture également assurée, — ce qui dispensait de recourir aux œufs à demi couvés, au lait caillé et au brouet spartiate des gaards du Telemark.

Tinoset est situé presque à l'extrémité du lac Tinn. De là, par une assez belle chute, le Maan se précipite dans la vallée inférieure, où il retrouve son cours régulier. Les chevaux, venus du relais, étaient déjà attelés, et la voiture prit aussitôt la direction de Bamble.

A cette époque, c'était la seule manière de parcourir la Norvège en général et le Telemark en particulier. Et peut-être les chemins de fer feront-ils regretter aux touristes la kariol nationale et les calèches de M. Benett!

Il va sans dire que Joël connaissait parfaitement cette portion du bailliage qu'il avait si souvent traversée entre Dal et Bamble.

Il était huit heures du soir, lorsque Sylvius Hog, le frère et la sœur arrivèrent dans cette petite localité.

On ne les y attendait pas; mais le fermier Helmboë ne leur en fit pas moins le meilleur accueil. Siegfried embrassa tendrement son amie qu'elle trouva bien pâlie par tant de douleurs. Pendant quelques instants les deux jeunes filles restèrent seules à échanger leurs peines.

« Je t'en prie, chère Hulda, dit Siegfried, ne te laisse pas abattre par ton chagrin! Moi, je n'ai pas perdu confiance! Pourquoi renoncer à tout espoir de revoir notre pauvre Ole! Nous avons appris par les journaux qu'on s'occupait de retrouver le *Viken*! Les recherches réussiront!... Tiens! je suis sûre que monsieur Sylvius espère encore!... Hulda... ma chérie... je t'en supplie... ne désespère pas! »

Pour toute réponse, Hulda ne pouvait que pleurer, et Siegfried la pressait sur son cœur.

Ah! quelle joie eût régné dans la maison du fermier Helmboë, au milieu de ces braves gens, simples et bons, si tout ce petit monde avait eu le droit d'être heureux!

« Ainsi, vous allez directement à Christiania? demanda le fermier à Sylvius Hog.

— Oui, monsieur Helmboë !

— Pour assister au tirage de la loterie ?

— Sans doute.

— A quoi bon, puisque le billet de Ole Kamp est maintenant entre les mains de ce misérable Sandgoïst !

— C'était la volonté de Ole, répondit le professeur, et il faut respecter sa volonté.

— On dit que l'usurier de Drammen n'a pu trouver acquéreur pour ce billet qui lui coûte cher !

— On le dit, en effet, monsieur Helmboë.

— Bon ! Il n'a que ce qu'il mérite, ce vilain homme, ce coquin, monsieur Hog, oui !... ce coquin !... Et c'est bien

— Oui, en vérité, monsieur Helmboë, c'est bien fait ! »

Naturellement, il fallut souper à la ferme. Siegfrid ni son père n'auraient laissé partir leurs amis avant qu'ils n'eussent accepté cette invitation. Mais il importait de ne pas s'attarder, si l'on voulait regagner pendant la nuit les quelques heures perdues par le détour de Bamble. Aussi, à neuf heures, les chevaux avaient-ils été amenés du relais par un des garçons du gaard, qui s'occupa de les atteler.

« A ma prochaine visite, cher monsieur Helmboë, dit Sylvius Hog au fermier, je resterai six heures à table, si vous l'exigez ! Mais, aujourd'hui, je vous demanderai la permission de remplacer le dessert par une bonne poignée de mains que vous me donnerez, et par un bon baiser que votre charmante Siegfrid donnera à ma petite Hulda ! »

Cela fait, on partit.

Sous cette latitude élevée, le crépuscule devait se prolonger pendant quelques heures encore. Aussi, l'horizon resta-t-il assez visible, après le coucher du soleil, tant l'atmosphère était pure.

C'est une belle route, assez accidentée, celle qui va de Bamble à Kongsberg, en passant par Hitterdal et le sud du lac Fol. Elle traverse ainsi toute la portion méridionale du Telemark, en desservant les bourgs, hameaux ou gaards des environs.

Une heure après le départ, Sylvius Hog, sans s'y arrêter, put apercevoir l'église d'Hitterdal, un vieil édifice très curieux, coiffé de pinacles qui se hissent les uns sur les autres, sans souci de la régularité des lignes. Le tout est en bois, depuis les murs faits de poutres jointives et de planches imbriquées, jusqu'à l'extrême pointe du dernier clocheton. Cet amoncellement de poivrières est, paraît-il, un monument vénérable et vénéré de l'architecture scandinave du treizième siècle.

La nuit vint peu à peu, une de ces nuits qui sont encore imprégnées des dernières lueurs du jour; mais, vers une heure du matin, elle allait se fondre dans l'aube naissante.

Joël, assis sur le siège de devant, était absorbé dans ses réflexions. Hulda restait pensive au fond de la voiture. Quelques paroles furent alors échangées entre Sylvius Hog et le postillon, auquel le professeur recommanda de presser ses chevaux. On n'entendit plus ensuite que les grelots de l'attelage, le claquement du fouet et le grincement des roues sur un sol raviné.

On marcha toute la nuit, sans relayer. Il ne fut pas nécessaire de s'arrêter à Listhüs, inconfortable station, perdue au milieu d'un cirque de montagnes sapineuses, que circonscrit un second périmètre de montagnes arides et sauvages. On dépassa aussi Tiness, petit gaard pittoresque, dont quelques maisons sont juchées sur des pilotis de pierres. La calèche roulait assez rapidement avec son bruit de ferraille, son cliquetis de boulons desserrés et de ressorts distendus. Il n'y eut pas un reproche à adresser au conducteur, — un bon vieux qui dormait à moitié en secouant ses guides. Machinalement, il allongeait quelques coups de fouet, pas méchants, mais de préférence au cheval de gauche. Cela tenait à ce que, si le cheval de droite lui appartenait, l'autre était la propriété de son voisin du gaard.

A cinq heures du matin, Sylvius Hog ouvrit les yeux, étendit les bras, et put respirer avec délices la pénétrante senteur des sapins qui parfumait l'atmosphère.

On était à Kongsberg. La voiture traversa le pont jeté sur le Laagen, et vint s'arrêter au delà, après avoir passé près de l'église, non loin de la chute de Larbrö.

« Mes amis, dit Sylvius Hog, si vous le voulez, nous ne ferons que relayer ici. Il est encore trop tôt pour déjeuner. Mieux vaut ne faire une halte sérieuse qu'à Drammen. Là, nous nous offrirons un bon repas, afin d'économiser les comestibles de M. Benett! »

Cela convenu, le professeur et Joël se contentèrent de prendre un petit verre de brandevin à l'*Hôtel des Mines*. Un quart d'heure après, les chevaux, étant arrivés, on se remit en route.

Au sortir de la ville, la voiture dut remonter une rampe très escarpée, hardiment taillée au flanc de la montagne. Un instant, les hauts pylones des mines d'argent de Kongsberg se découpèrent en silhouette sur le ciel. Puis, tout cet horizon disparut derrière un rideau d'immenses forêts de sapins, obscures et fraîches comme des caves, dans lesquelles la chaleur du soleil ne pénétrait pas plus que la lumière.

La ville de bois d'Hangsund fournit un nouvel attelage à la calèche. On retrouva de longues routes, souvent fermées par quelques barrières à pivot qu'il fallait faire ouvrir moyennant cinq ou six skillings. Région fertile, où abondaient les arbres, qui ressemblaient à des saules pleureurs avec leurs branches pliant sous le poids des fruits. En se rapprochant de Drammen, la vallée commença à redevenir montueuse.

A midi, la ville, assise sur l'un des bras du fiord de Christiania, montra ses deux interminables rues, bordées de maisons peintes, et son port, toujours très animé, où les trains de bois ne laissent que peu de place aux navires qui viennent s'y charger des produits du nord.

La voiture s'arrêta devant l'*Hôtel de Scandinavie*. Le propriétaire, un important personnage à barbe blanche, l'air doctoral, parut sur le seuil de son établissement.

Avec cette finesse de perception qui distingue les aubergistes en tous les pays du monde :

« Je ne serais pas surpris, dit-il, que ces messieurs et cette jeune dame voulussent déjeuner? »

— En effet, ne soyez pas surpris, répondit Sylvius Hog, et faites-nous servir le plus tôt possible.

— A l'instant! »

Le déjeuner fut bientôt prêt, et, en réalité, très acceptable. Il y eut surtout un certain poisson du fiord, truffé d'une herbe parfumée, dont le professeur mangea avec un évident plaisir.

A une heure et demie, la voiture, attelée de chevaux frais, revenait devant l'*Hôtel de Scandinavie*, et elle repartit en remontant au petit trot la grande rue de Drammen.

Mais voilà qu'en passant devant une maison basse, d'aspect peu attrayant, qui contrastait avec la couleur gaie des maisons voisines, Joël ne put retenir un mouvement de répulsion.

« Sandgoïst! s'écria-t-il.

— Ah! c'est là monsieur Sandgoïst? dit Sylvius Hog. En vérité, il n'a point bonne figure! »

C'était Sandgoïst. Il fumait près de sa porte. Reconnut-il Joël sur le siège de devant, on ne sait, car la voiture fila rapidement entre des piles de mardriers et des monceaux de planches.

Au delà d'une route bordée de sorbiers chargés de leurs fruits de corail, l'attelage s'engagea à travers une épaisse forêt de pins, qui côtoie la « Vallée du Paradis, » magnifique dépression du sol, avec ses lointains étagés jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Des centaines de monticules apparurent alors, la plupart couronnés d'une villa ou d'un gaard. Puis, aux approches du soir, lorsque la voiture commença à redescendre vers la mer en côtoyant de larges prairies, des fermes montrèrent leurs maisons d'un rouge vif qui tranchait crûment sur le rideau vert-noir des arbres. Enfin, les voyageurs atteignirent le fiord même de Christiania, encadré de pittoresques collines, avec ses innombrables criques, ses petits ports en miniature, et leurs « piers » de bois, où viennent accoster les embarcations de la baie et les vapeurs-omnibus.

A neuf heures du soir, — il faisait encore grand jour sous cette latitude, — l'antique calèche entra dans la ville, non sans tapage, en suivant les rues déjà désertes.

D'après l'ordre donné par Sylvius Hog, elle vint s'arrêter à l'*Hôtel Victoria*. C'est là que descendirent Hulda et Joël. Des chambres avaient été d'avance

retenues pour eux. Après un bonsoir affectueux, le professeur regagna sa vieille maison, où sa vieille servante Kate et son vieux domestique Fink l'attendaient avec une non moins vieille impatience.

XVII

Christiania, — grande cité pour la Norvège, — ne serait qu'une assez petite ville en Angleterre ou en France. Sans de fréquents incendies, elle se montrerait encore telle qu'elle fut bâtie au onzième siècle. En réalité, elle ne date que de l'année 1624, époque à laquelle la reconstruisit le roi Christian. D'Opsolø qu'elle s'appelait alors, elle devint Christiania, du nom féminisé de son royal architecte. C'est donc une ville régulière, à larges rues, froides et droites, tracées au tire-ligne, avec des maisons de pierres blanches ou de briques rouges. Au milieu d'un assez beau jardin, s'élève le château royal, l'Orscarslot, vaste bâtisse quadrangulaire, sans style, bien qu'elle soit de style ionien. Ça et là, apparaissent quelques églises, dans lesquelles les beautés de l'art ne sauraient distraire l'attention des fidèles. Enfin, il y a aussi plusieurs édifices civils et établissements publics, sans compter un grand bazar, disposé en rotonde, où viennent s'entasser les produits étrangers et indigènes.

En tout cet ensemble, rien de très curieux. Mais, ce qu'il faut admirer sans réserve, c'est la position de la ville, au milieu de ce cirque de montagnes, si variées d'aspect, qui lui font un cadre superbe. Presque plate dans ses quartiers riches et neufs, elle ne se relève que pour former une sorte de Kasbah, couverte de maisons irrégulières où végète la population peu aisée, huttes de bois, huttes de briques, dont les tons criards étonnent le regard plus qu'ils ne le charment.

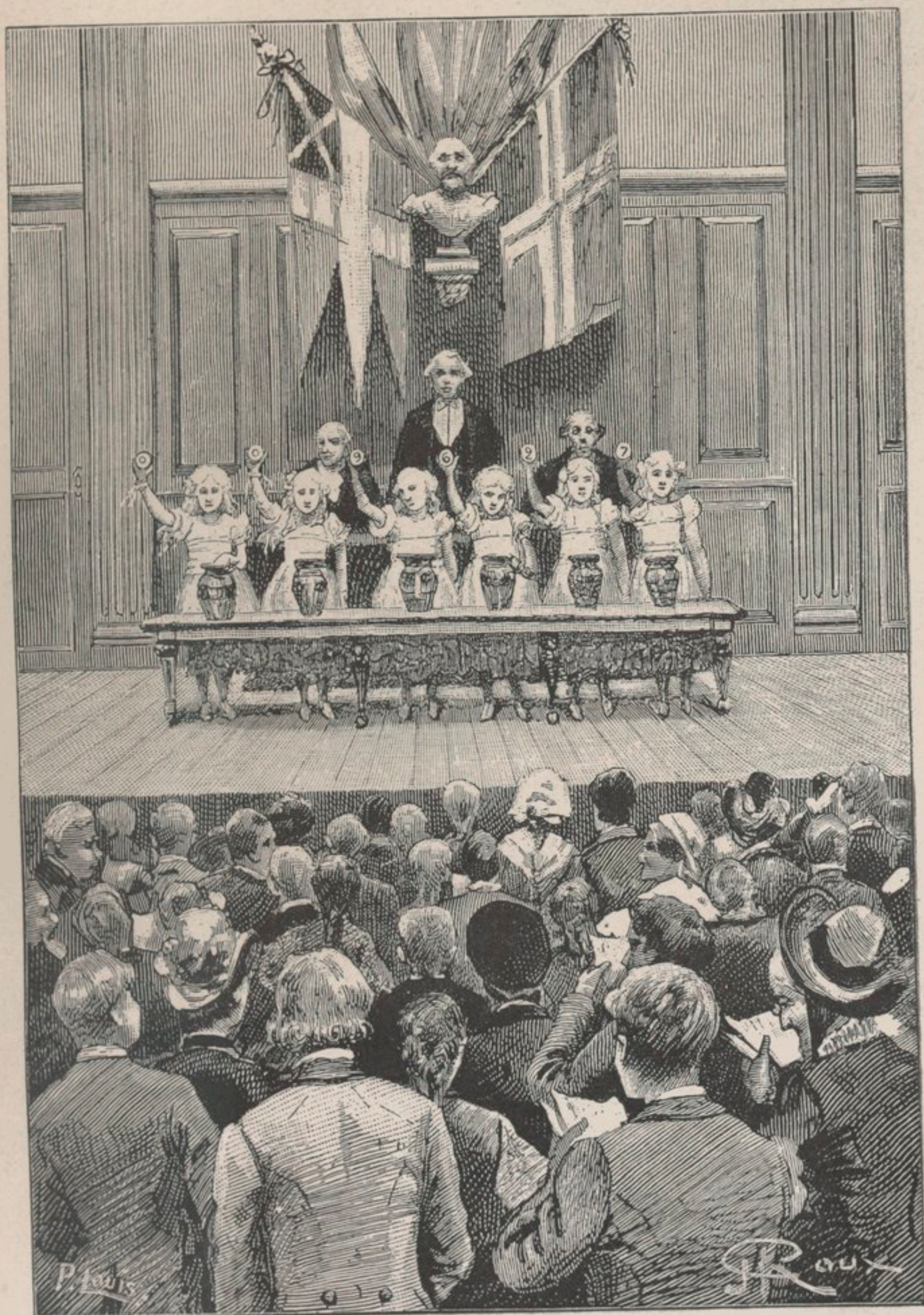
Il ne faudrait pas croire que le mot Kasbah, réservé aux villes africaines, ne saurait être à sa place dans une cité du nord de l'Europe. Christiania n'a-



Tout à coup, sa figure pâlit. (Page 162.)

t-elle pas, dans le voisinage du port, les quartiers de Tunis, de Maroc et d'Alger ? Et, s'il ne s'y trouve pas des Tunisiens, des Marocains, des Algériens, leur population flottante n'en vaut guère mieux.

En somme, comme toute ville, dont les pieds baignent dans la mer et qui dresse sa tête au niveau de verdoyantes collines, Christiania est extrêmement pittoresque. Il n'est pas injuste de comparer son fiord à la baie de Naples. Ainsi que les rivages de Sorrente ou de Castellamare, ses rives sont meublées



Le numéro 9627. (Page 178.)

de villas et de chalets, à demi perdus dans la verdure presque noire des sapins, au milieu de ces légères vapeurs, qui leur donnent ce « flou » spécial aux régions hyperboréennes.

Sylvius Hog était donc enfin de retour à Christiania. Il est vrai, ce retour s'accomplissait dans des conditions qu'il n'aurait jamais pu prévoir, au milieu d'un voyage interrompu. Eh bien ! il en serait quitte pour le recommencer une autre année ! En ce moment, il ne s'agissait que de Joël et de Hulda Hansen. S'il ne les avait pas fait descendre dans sa maison, c'est qu'il eût fallu deux chambres pour les recevoir. Bien certainement, le vieux Fink, la vieille Kate leur auraient fait bon accueil ! Mais on n'avait pas eu le temps de se préparer. Aussi le professeur les avait-il conduits à l'*Hôtel Victoria* et recommandés particulièrement. Or, une recommandation de Sylvius Hog, député au Storting, cela valait qu'on en tint compte.

Mais, en même temps que le professeur demandait pour ses protégés les attentions qu'on aurait eues pour lui-même, il n'avait point donné leurs noms. Garder l'incognito, tout d'abord, cela ne lui paraissait que prudent à l'endroit de Joël et surtout de Hulda Hansen. On sait quel bruit s'était fait autour de la jeune fille, ce qui eût été une gêne pour elle. Mieux valait ne rien dire de son arrivée à Christiania.

Il avait été convenu, que, le lendemain, Sylvius Hog ne reverrait pas le frère et la sœur avant l'heure du déjeuner c'est-à-dire, entre onze heures et midi.

Le professeur, en effet, avait quelques affaires à régler, qui devaient lui prendre toute la matinée, et il viendrait rejoindre Hulda et Joël dès qu'elles seraient terminées. Il ne les quitterait plus alors, il resterait avec eux jusqu'au moment où l'on procéderait au tirage de la loterie, qui devait s'effectuer à trois heures.

Donc, Joël, dès qu'il fut levé, alla trouver sa sœur. Hulda, toute habillée déjà, l'attendait dans sa chambre. Dans le but de la distraire un peu de ses pensées, qui devaient être plus douloureuses encore ce jour-là, Joël lui proposa de se promener jusqu'à l'heure du déjeuner. Hulda, pour ne pas désobliger son frère, accepta l'offre qu'il lui faisait, et tous deux allèrent un peu à l'aventure à travers la ville.

C'était un dimanche. Contrairement à ce qui se fait dans les cités du nord pendant les jours fériés, où le nombre des promeneurs est plus restreint, il y avait une grande animation par les rues. Non seulement les citadins n'avaient point quitté la ville pour la campagne, mais ils voyaient les ruraux des environs affluer chez eux. Le railway du lac Miösen, qui dessert les environs de la capitale, avait dû organiser des trains supplémentaires. Autant de curieux et surtout d'intéressés qu'attirait cette populaire loterie des Écoles de Christiania !

Donc, beaucoup de monde à travers les rues, des familles au complet, même des villages entiers, venus avec l'espérance secrète de n'avoir point fait un voyage inutile. Qu'on y songe ! Le million de billets avait été placé, et, ne dussent-ils gagner qu'un simple lot de cent ou deux cents marks, combien de braves gens rentreraient contents du sort dans leurs humbles sœters ou leurs modestes gaards !

Joël et Hulda, en quittant l'*Hôtel Victoria* descendirent d'abord jusqu'aux quais qui s'arrondissent dans l'est de la baie. En cet endroit, l'affluence était un peu moins grande, si ce n'est dans les cabarets, où la bière et le brandevin, versés à pleines chopes et à pleins verres, rafraîchissaient des gosiers en état de soif permanente.

Tandis que le frère et la sœur se promenaient entre les magasins, les rangs de barriques, les tas de caisses de toute provenance, les bâtiments, amarrés à terre ou mouillés au large, attiraient plus spécialement leur attention. N'y avait-il pas quelques-uns de ces navires, qui étaient attachés au port de Bergen, où le *Viken* ne devait plus revenir ?

« Ole !... Mon pauvre Ole ! » murmurait Hulda.

Aussi Joël voulut-il l'entraîner loin de la baie, en remontant vers les quartiers de la haute ville.

Là, dans les rues, sur les places, au milieu des groupes, ils entendirent bien des propos à leur adresse.

« Oui, disait l'un, on avait été jusqu'à offrir dix mille marks du numéro 9672 !

— Dix mille ? répondait un autre. J'ai entendu parler de vingt mille et même plus !

— Monsieur Vanderbilt, de New-York, est allé jusqu'à trente mille!

— Messieurs Baring, de Londres, à quarante mille!

— Et messieurs Rothschild, de Paris, à soixante mille! »

On sait ce qu'il fallait croire de ces exagérations du populaire. A continuer cette échelle ascendante, les prix offerts eussent fini par dépasser le montant du gros lot!

Mais, si les diseurs de nouvelles n'étaient pas d'accord sur le chiffre des propositions faites à Hulda Hansen, la foule s'entendait à merveille pour qualifier les agissements de l'usurier de Drammen.

« Quel damné coquin, ce Sandgoïst, qui n'a pas eu pitié de ces braves gens!

— Oh! il est bien connu dans le Telemark, et il n'en est pas à son coup d'essai!

— On dit qu'il n'a pu trouver à revendre le billet de Ole Kamp, après l'avoir payé d'un bon prix!

— Non! Personne n'en a voulu!

— Cela n'est pas étonnant! Entre les mains de Hulda Hansen, ce billet était bon!

— Évidemment, tandis qu'entre les mains de Sandgoïst, il ne vaut plus rien!

— C'est bien fait! Il lui restera pour compte, et puisse-t-il perdre les quinze mille marks qu'il lui a coûtés!

— Mais, si ce gueux allait gagner le gros lot?...

— Lui!... Par exemple!

— Voilà qui serait une injustice du sort! En tout cas, qu'il ne vienne pas au tirage!...

— Non, car on lui ferait un mauvais parti! »

Tel est le résumé des opinions émises sur le compte de Sandgoïst. On sait d'ailleurs que, par prudence ou pour tout autre motif, il n'avait point l'intention d'assister au tirage, puisque, la veille, il était encore dans sa maison de Drammen.

Hulda, très émue, et Joël, qui sentait le bras de sa sœur frémir au sien, passaient vite, sans chercher à en entendre davantage, comme s'ils eussent craint d'être acclamés de tous ces amis ignorés qu'ils comptaient parmi cette foule.

Quant à Sylvius Hog, peut-être avaient-ils espéré le rencontrer par la ville. Il n'en fut rien. Mais quelques mots, surpris dans les conversations, leur apprirent que le retour du professeur à Christiania était déjà connu du public. Depuis le matin, on l'avait vu marcher d'un air très affairé, en homme qui n'a point le temps de questionner ni de répondre, tantôt du côté du port, tantôt du côté des bureaux de la Marine.

Certes, Joël aurait pu demander à n'importe quel passant où demeurait le professeur Sylvius Hog. Chacun se fût empressé de lui indiquer sa maison et de l'y conduire. Il ne le fit pas par crainte d'être indiscret, et, puisque rendez-vous était donné à l'hôtel, le mieux était de s'en tenir là.

C'est ce que Hulda pria Joël de faire vers dix heures et demie. Elle se sentait très lasse, et tous ces propos, auxquels son nom était mêlé, lui faisaient mal.

Elle rentra donc à l'*Hôtel Victoria*, puis remonta dans sa chambre pour y attendre le retour de Sylvius Hog.

Quant à Joël, il était resté au rez-de-chaussée de l'hôtel, dans le salon de lecture. Là, machinalement, il occupa son temps à feuilleter les journaux de Christiania.

Tout à coup, sa figure pâlit, son regard se troubla, le journal qu'il tenait lui tomba des mains...

Dans un numéro du *Morgen-Blad*, aux nouvelles de mer, il venait de lire la dépêche suivante, datée de Terre-Neuve :

« L'avis *Telegraf*, arrivé sur le lieu présumé du naufrage du *Viken*, n'en a retrouvé aucun vestige. Ses recherches sur la côte du Groënland n'ont pas eu plus de succès. On doit donc considérer comme certain qu'il ne reste aucun survivant de l'équipage du *Viken*. »

XVIII

« Bonjour, monsieur Benett! Quand je trouve l'occasion de vous donner une poignée de main, cela me fait toujours plaisir.

— Et cela me fait toujours honneur, monsieur Hog.

— Honneur, plaisir, plaisir, honneur, répondit gaiement le professeur, l'un vaut l'autre!

— Je vois que votre voyage dans la Norvège centrale s'est heureusement achevé?

— Il n'est point achevé, mais il est fini, monsieur Benett — pour cette année du moins.

— Eh bien, monsieur Hog, parlez-moi, s'il vous plaît, de ces braves gens dont vous avez fait la connaissance à Dal?

— De braves gens, en effet, monsieur Benett, de braves gens et des gens braves! Le mot leur convient dans les deux sens!

— D'après ce que les journaux nous ont appris, il faut convenir qu'ils sont bien à plaindre!

— Très à plaindre, monsieur Benett! Je n'ai jamais vu le malheur frapper de pauvres êtres avec une obstination pareille!

— En effet, monsieur Hog. Après l'affaire du *Viken*, l'affaire de cet abominable Sandgoïst!

-- Comme vous dites, monsieur Benett.

— En fin de compte, monsieur Hog, Hulda Hansen a bien fait de livrer le billet contre quittance?

— Vous trouvez?... Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

— Parce que de toucher quinze mille marks contre la quasi-certitude de ne rien toucher du tout...

— Ah ! monsieur Benett ! riposta Sylvius Hog, vous parlez là en homme pratique, en négociant que vous êtes ! Mais, si l'on veut se placer à un autre point de vue, cela devient une affaire de sentiment, et le sentiment ne se chiffre pas !

— Évidemment, monsieur Hog ; mais, permettez-moi de vous le dire, il est très probable que votre protégée en eût été pour son sentiment !

— Qu'en savez-vous ?

— Mais songez-y donc ! Que représentait ce billet ? Une seule chance de gagner sur un million !...

— En effet, une chance sur un million ! C'est bien peu, monsieur Benett, c'est bien peu !

— Aussi la réaction s'est-elle faite, après l'engouement des premiers jours, et, dit-on, ce Sandgoïst, qui n'avait acheté ce billet que pour spéculer dessus, n'a pu trouver de preneur !

— Il paraît, monsieur Benett.

— Et pourtant, si ce maudit usurier venait à gagner le gros lot, voilà qui serait un scandale !

— Un scandale, assurément, monsieur Benett, le mot n'est pas trop fort, un scandale ! »

En parlant ainsi, Sylvius Hog se promenait à travers les magasins, on peut dire à travers le bazar de M. Benett, si connu de Christiania et de toute la Norvège. En effet, que ne trouve-t-on pas dans ce bazar ? Voitures de voyage, kariols par douzaines, caisses de comestibles, paniers de vins, stock de conserves, vêtements et ustensiles de touristes, même des guides pour conduire les voyageurs jusqu'aux dernières bourgades du Finmark, jusqu'en Laponie, jusqu'au Pôle Nord ! Et ce n'est pas tout ! M. Benett n'offre-t-il pas aux amateurs d'histoire naturelle les divers échantillons de pierres et de métaux du sol, comme les spécimens les plus variés des oiseaux, insectes, reptiles, de la faune norvégienne ? Et — ce qu'il est bon de savoir, — où rencontrerait-on un assortiment de bijoux et de bibelots du pays plus complet que dans ses vitrines ?

Aussi ce gentleman est-il la Providence des touristes, désireux de visiter

la région scandinave. C'est l'homme universel dont Christiania ne pourrait plus se passer.

« Et, à propos, monsieur Hog, dit-il, vous avez bien trouvé à Tinoset la voiture que vous m'aviez demandée ? »

— Puisque je vous l'avais demandée, monsieur Benett, j'étais certain qu'elle y serait à l'heure dite !

— Vous me comblez, monsieur Hog. Mais, d'après votre lettre, vous deviez être trois personnes...

— Trois, en effet.

— Et ces personnes ?...

— Elles sont arrivées, hier soir, en bonne santé, et elles m'attendent à l'*Hôtel Victoria*, où je vais les rejoindre.

— Est-ce que ce sont ?...

— Précisément, monsieur Benett, ce sont... Et, je vous prie, n'en dites rien. Je tiens à ce que leur arrivée ne s'ébruite pas encore.

— Pauvre fille !

— Oui !... Elle aura bien souffert !

— Et vous avez voulu qu'elle assistât au tirage de la loterie, bien qu'elle n'ait plus le billet que lui avait légué son fiancé ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai voulu, monsieur Benett ! C'est Ole Kamp, et, à vous comme à tous, je répéterai : Il faut obéir aux dernières volontés de Ole !

— Évidemment, ce que vous faites est toujours bien fait, cher monsieur Hog.

— Des compliments, cher monsieur Benett ?...

— Non, mais il est fort heureux pour elle que la famille Hansen vous ait trouvé sur son chemin !...

— Bah ! Il est encore plus heureux pour moi de l'avoir trouvée sur le mien !

— Je vois que vous avez toujours votre bon cœur !

— Monsieur Benett, puisqu'on est obligé d'avoir un cœur, autant vaut qu'il soit bon, n'est-ce pas ? »

Et de quel excellent sourire Sylvius Hog accompagna cette réponse au digne commerçant.

« Et maintenant, monsieur Benett, reprit-il, ne croyez pas que je sois venu chercher des félicitations chez vous ! Non ! C'est un autre motif qui m'amène.

— A votre service.

— Vous savez, n'est-il pas vrai, que, sans l'intervention de Joël et de Hulda Hansen, si le Rjukanfos avait bien voulu me rendre, il ne m'aurait rendu qu'à l'état de cadavre. Je n'aurais donc pas aujourd'hui le plaisir de vous voir...

— Oui !... Oui !... Je sais ! répondit M. Benett. Les journaux ont raconté votre aventure !... Et, en vérité, ces courageux jeunes gens eussent bien mérité de gagner le gros lot !

— C'est mon avis, répondit Sylvius Hog. Mais, puisque c'est maintenant impossible ; je ne voudrais pas que ma petite Hulda retournât à Dal, sans quelque petit cadeau... un souvenir...

— C'est là ce que j'appellerai une bonne idée, monsieur Hog !

— Vous allez donc m'aider à choisir, parmi toutes vos richesses, quelque chose qui puisse plaire à une jeune fille...

— Volontiers, » répondit M. Benett.

Et il pria le professeur de passer dans le magasin réservé à la joaillerie indigène. Un bijou norvégien, n'était-ce pas le plus charmant souvenir qu'on pût emporter de Christiania et du merveilleux bazar de M. Benett ?

Ce fut aussi l'avis de Sylvius Hog, auquel le complaisant gentleman s'empressa d'ouvrir toutes ses vitrines.

« Voyons, dit-il, je ne suis pas très connaisseur, et je m'en rapporte à votre goût, monsieur Benett.

— Nous nous entendrons, monsieur Hog. »

Il y avait là tout un assortiment de ces bijoux suédois et norvégiens, de fabrication très complexe, et qui sont généralement plus précieux de travail que de matière.

« Qu'est-ce que cela ? demanda le professeur.

— C'est une bague en doublé, avec glands mobiles dont le tintement est fort agréable.

— Très joli! répondit Sylvius Hog, en essayant la bague à l'extrémité de son petit doigt. Mettez toujours cette bague de côté, monsieur Benett, et voyons autre chose.

— Bracelets ou colliers?

— Un peu de tout, si vous permettez, monsieur Benett, un peu de tout! — Ah! ceci?...

— Ce sont des rondelles qui se portent par paires au corsage. Voyez-vous l'effet du cuivre sur ce fond de laine rouge plissée? C'est de très bon goût, sans atteindre de trop hauts prix.

— Charmant, en effet, monsieur Benett. Mettons encore cet ornement de côté.

— Seulement, monsieur Hog, je vous ferai observer que ces rondelles sont absolument réservées aux parures des jeunes mariées... le jour des nocces... et que...

— Par Saint-Olaf! vous avez raison, monsieur Benett, vous avez bien raison! Ma pauvre Hulda! Ce n'est malheureusement pas Ole qui lui fait ce cadeau, c'est moi, et ce n'est plus à une fiancée que je vais l'offrir!...

— En effet, monsieur Hog!

— Voyons donc d'autres bijoux qui soient à l'usage d'une jeune fille.

— Ah! cette croix, monsieur Benett?

— C'est une croix de suspension, avec disques concaves qui résonnent à chaque mouvement du cou.

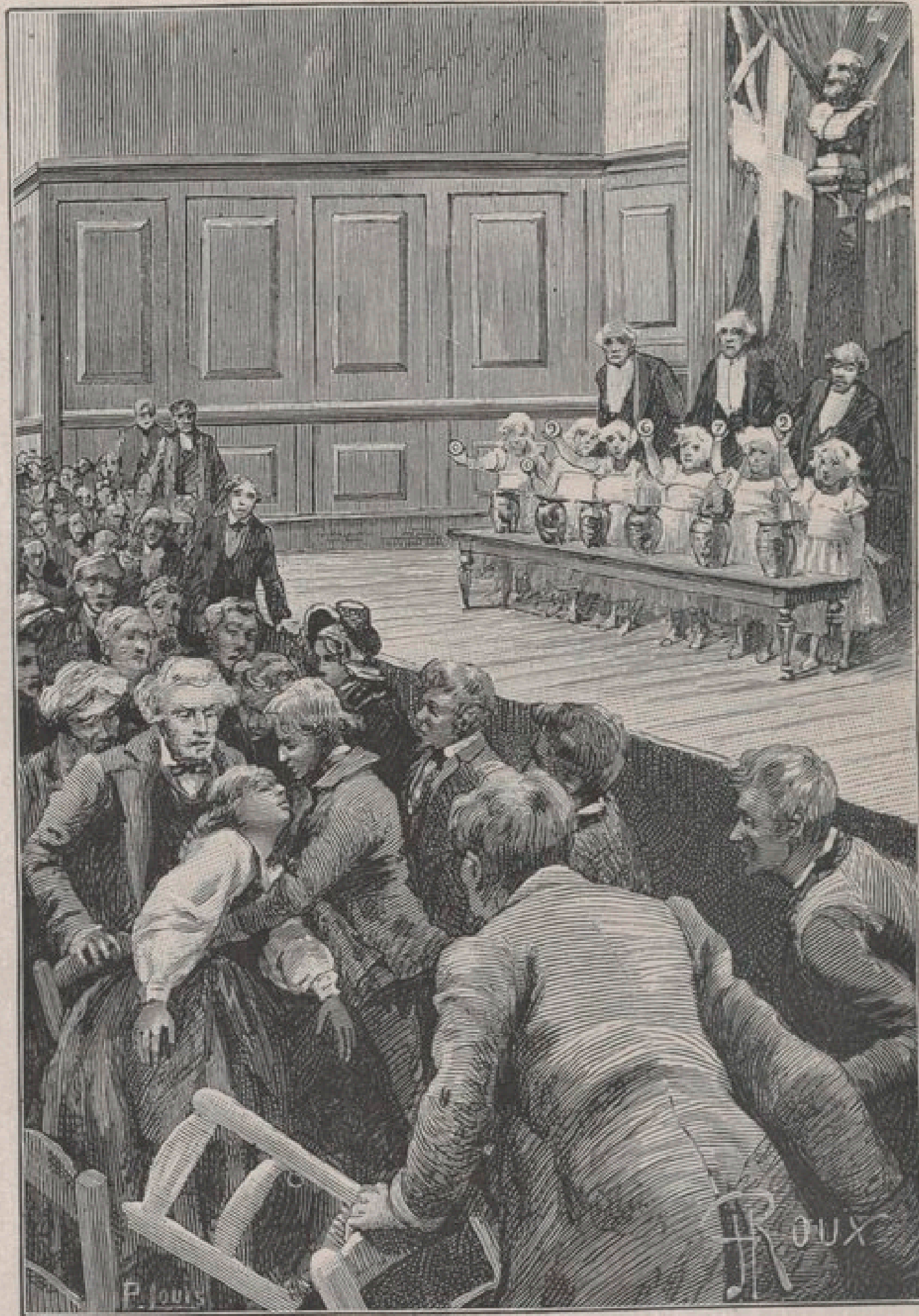
— Fort joli!... Fort joli!... Mettez cela à part, monsieur Benett. Quand j'aurai visité toutes vos vitrines, nous ferons notre choix....

— Oui, mais...

— Encore un mais?

— Cette croix, c'est celle que portent les mariées de la Scanie, en se rendant à l'église...

— Diable, monsieur Benett!... Il faut bien avouer que je n'ai pas la main heureuse!



Puis elle s'était affaissée. (Page 181.)

— Cela tient, monsieur Hog, à ce que ce sont des bijoux de mariées dont j'ai le plus grand assortiment et que je vends en plus grand nombre. Vous ne pouvez vous en étonner.

— Cela ne m'étonne en aucune façon, monsieur Benett ; mais, enfin, cela m'embarrasse !

— Eh bien, prenez toujours cet anneau d'or que vous avez fait mettre de côté !



L'Église d'Hitterdal. (Page 185.)

— Oui... cet anneau d'or... J'aurais voulu cependant aussi quelque autre bijou plus... comment dirai-je?... plus décoratif...

— Alors, n'hésitez pas! Prenez cette plaque d'argent filigrané, dont les quatre rangées de chainettes font si bon effet au cou d'une jeune fille! Voyez! elle est semée de fines verroteries et agrémentée de fusées de laiton en forme de bobines, avec des perles de couleur taillées en briolettes! C'est un des plus curieux produits de l'orfèvrerie norvégienne!

— Oui!... Oui!... répondit Sylvius Hog. Un joli bijou, mais un peu prétentieux, peut-être, pour ma modeste Hulda! En vérité, je préférerais les rondelles que vous m'avez montrées tout à l'heure, ainsi que la croix de suspension! Sont-elles donc tellement spéciales aux parures de noces qu'on ne puisse en faire cadeau à une jeune fille?

— Monsieur Hog, répondit M. Benett, le Storthing n'a pas encore fait de loi à cet égard!... C'est sans doute une lacune...

— Bon, bon, monsieur Benett, nous arrangerons cela! En attendant, je prends toujours la croix et les rondelles!... Et puis, enfin, ma petite Hulda peut se marier un jour!... Bonne et charmante comme elle est, l'occasion ne lui manquera pas d'utiliser ces parures!... C'est donc décidé, je les prends et je les emporte!

— Bien, monsieur Hog.

— Est-ce que nous aurons le plaisir de vous voir au tirage de la loterie, monsieur Benett?

— Certainement.

— Je crois que cela sera très intéressant.

— J'en suis sûr.

— Donc, à bientôt, monsieur Benett.

— A bientôt, monsieur Hog.

— Tiens! fit le professeur en se penchant au dessus d'une vitrine. Voilà deux jolis anneaux que je n'avais pas vus!

— Oh! Ceux-là ne peuvent vous convenir, monsieur Hog. Ce sont des anneaux gravés que le pasteur met au doigt des mariés, pendant la cérémonie...

— Vraiment?... Bah! je les prends tout de même! — A bientôt, monsieur Benett, à bientôt. »

Sylvius Hog sortit, et, d'un pas léger — un pas de vingt ans — il se dirigea vers l'*Hôtel Victoria*.

Arrivé sous le vestibule, il aperçut tout d'abord ces mots *Fiat lux*, qui sont inscrits en exergue sur la lanterne du gaz.

« Eh! se dit-il, ce latin-là est de circonstance! Oui! *Fiat lux!... Fiat lux!* »

Hulda était dans sa chambre. Assise près de la fenêtre, elle attendait. Le professeur frappa à la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

« Ah! monsieur Sylvius! s'écria la jeune fille en se levant.

— Me voilà! Me voilà! Mais il ne s'agit pas de monsieur Sylvius, ma petite Hulda, il s'agit du déjeuner qui est déjà servi. J'ai une faim de loup. — Où est Joël?

— Dans la salle de lecture.

— Bien!... Je vais l'y chercher! Vous, chère enfant, descendez tout de suite nous rejoindre! »

Sylvius Hog quitta la chambre de Hulda et alla trouver Joël qui l'attendait aussi, mais désespéré.

Le pauvre garçon lui montra le numéro du *Morgen-Blad*. La dépêche du commandant du *Telegraf*, ne laissait plus aucun doute sur la perte totale du *Viken*.

« Hulda n'a pas lu?... demanda vivement le professeur.

— Non, monsieur Sylvius, non! Il vaut mieux lui cacher ce qu'elle n'apprendra que trop tôt!

— Vous avez bien fait, mon garçon.... Allons déjeuner. »

Un instant après, tous trois étaient assis à une table particulière. Sylvius Hog mangeait de grand appétit.

Un excellent déjeuner, d'ailleurs, et qui avait toute l'importance d'un diner. Qu'on en juge! Soupe froide à la bière, avec tranches de citron, morceaux de canelle, saupoudrée de pain bis en miettes, saumon à la sauce blanche sucrée, veau cuit dans de la fine chapelure, rosbeef saignant avec une salade non assaisonnée mais relevée d'épices, glaces à la vanille, confiture de pommes de terre, framboises, cerises et noisettes, le tout arrosé d'un vieux Saint-Julien de France.

« Excellent!... Excellent!... répétait Sylvius Hog. On se croirait à Dal dans l'auberge de dame Hansen! »

Et, à défaut de sa bouche empêchée, ses bons yeux souriaient autant que des yeux peuvent sourire.

Joël et Hulda eussent vainement voulu se mettre à ce diapason; ils ne l'au-

raient pu, et la pauvre fille prit à peine sa part du déjeuner. Quand le repas fut achevé :

« Mes enfants, dit Sylvius Hog, vous avez évidemment eu tort de ne point faire honneur à cette agréable cuisine. Mais, enfin, je ne pouvais pas vous forcer. Après tout, si vous n'avez pas déjeuné, vous n'en dinerez que mieux. Par exemple, je ne sais pas si je pourrai vous tenir tête ce soir ! — Et maintenant, voici le moment de se lever de table. »

Le professeur était déjà debout, il prenait son chapeau que lui tendait Joël, lorsque Hulda, l'arrêtant, lui dit :

« Monsieur Sylvius, vous tenez toujours, n'est-ce pas, à ce que je vous accompagne?... »

— Pour assister au tirage de la loterie ?... Certainement j'y tiens, et beaucoup, ma chère fille !

— Ce sera bien pénible pour moi !

— Très pénible, j'en conviens ! Mais Ole a voulu que vous fussiez présente au tirage ; Hulda, et il faut respecter la volonté de Ole ! »

Décidément, cette phrase était devenue un refrain dans la bouche de Sylvius Hog !

XIX

Quelle affluence en cette grande salle de l'Université de Christiania, où allait s'effectuer le tirage de la loterie, — et même dans les cours, puisque la grande salle ne pouvait suffire à tant de monde, — et jusque dans les rues avoisinantes, puisque les cours étaient encore trop petites pour contenir tout ce populaire !

Certes, ce dimanche 15 juillet, ce n'est pas à leur calme qu'on eût pu reconnaître ces Norvégiens si étrangement surexcités. Quant à cette surexcitation,

était-elle due à l'intérêt qui s'attachait à ce tirage, ou provenait-elle de la haute température de cette journée d'été? Peut-être intérêt et chaleur y contribuaient-ils? En tout cas, ce n'était pas l'absorption de ces fruits rafraîchissants, de ces « multers », dont il se fait une si grande consommation en Scandinavie, qui eût pu la refroidir !

Le tirage devait commencer à trois heures précises. Il y avait cent lots, divisés en trois séries : 1^o quatre-vingt-dix lots de cent à mille marks, d'une valeur totale de quarante-cinq mille marks; 2^o neuf lots de mille à neuf mille marks, également d'une valeur totale de quarante-cinq mille marks; 3^o un lot de cent mille marks.

Contrairement à ce qui se fait ordinairement dans les loteries de ce genre, le grand effet avait été réservé pour la fin. Ce ne devait pas être au premier numéro sortant que serait attribué le gros lot, ce serait au dernier, c'est-à-dire, au centième. De là, une succession d'impressions, d'émotions, de battements de cœur, qui irait toujours croissant. Il va de soi que tout numéro, ayant gagné une fois, ne pouvait gagner une seconde, et serait annulé, s'il venait à ressortir des urnes.

Tout cela était connu du public. Il n'y avait plus qu'à attendre l'heure fixée. Mais, pour tromper les longueurs de l'attente, on causait, et, le plus souvent, de la touchante situation de Hulda Hansen. Vraiment, si elle eût encore possédé le billet de Ole Kamp, chacun aurait fait des vœux pour elle — après soi, bien entendu !

A ce moment, quelques personnes avaient déjà connaissance de la dépêche publiée par le *Morgen Blad*. Elles en parlèrent à leurs voisins. On sut bientôt, dans toute l'assistance, que les recherches de l'avisio n'avaient point abouti. Ainsi donc, il fallait renoncer à retrouver même une épave du *Viken*. Pas un homme de l'équipage n'avait survécu au naufrage ! Hulda ne reverrait jamais son fiancé !

Un incident vint détourner les esprits. Le bruit se répandit que Sandgoist s'était décidé à quitter Drammen, et quelques-uns prétendaient l'avoir vu dans les rues de Christiania. Se serait-il donc hasardé à venir dans la salle ! S'il en était ainsi, ce mauvais homme devait s'attendre à un déchaînement

formidable contre sa personne ! Lui ! assister au tirage de la loterie !... Mais, c'était tellement improbable que ce n'était pas possible. En somme, fausse alerte, rien de plus.

Vers deux heures un quart, il se produisit un certain mouvement dans la foule.

C'était le professeur Sylvius Hog qui se présentait à la porte de l'Université. On savait quelle part il avait prise à toute cette affaire, et comment, après avoir été sauvé par les enfants de dame Hansen, il essayait de payer sa dette.

Aussitôt les rangs de s'ouvrir. Un murmure flatteur, auquel Sylvius Hog répondit par d'aimables inclinations de tête, se propagea à travers l'assistance et ne tarda pas à se changer en acclamations.

Mais le professeur n'était pas seul. Lorsque les plus rapprochés se reculèrent pour lui faire place, on vit qu'il avait une jeune fille au bras, tandis qu'un jeune homme les suivait tous deux.

Un jeune homme, une jeune fille ! Il y eut là une sorte de secousse électrique. La même pensée jaillit de tous ces cerveaux comme l'étincelle d'autant d'accumulateurs.

« Hulda !... Hulda Hansen ! »

Tel fut le nom qui s'échappa de toutes les bouches.

Oui ! C'était Hulda, émue à ne pouvoir se soutenir. Elle fût tombée, sans le bras de Sylvius Hog. Mais il la tenait bien, la touchante héroïne de cette fête à laquelle manquait Ole Kamp ! Combien elle eût préféré rester dans sa petite chambre de Dal ! Quel besoin elle éprouvait de se soustraire à toute cette curiosité, si sympathique qu'elle pût être ! Mais Sylvius Hog avait voulu qu'elle vint : elle était venue.

« Place ! Place ! » criait-on de toutes parts.

Et on se rangeait devant Sylvius Hog, devant Hulda, devant Joël. Que de mains s'allongèrent pour saisir leurs mains ! Que de bonnes et accueillantes paroles sur leur passage ! Et comme Sylvius Hog approuvait toutes ces démonstrations !

« Oui ! c'est elle, mes amis !... C'est ma petite Hulda que j'ai ramenée de Dal ! » disait-il.

Puis, se retournant :

« Et c'est Joël, son brave frère ! »

Et il ajoutait :

« Mais, surtout, ne me les étouffez pas ! »

Et, pendant que les mains de Joël répondaient à toutes les pressions, celles du professeur, moins vigoureuses, étaient brisées par tant d'étreintes. En même temps, son œil brillait, quoique une petite larme d'émotion se fût glissée sous sa paupière. Mais — phénomène digne de l'attention des ophtalmologistes — cette petite larme était comme lumineuse.

Il fallut un bon quart d'heure pour traverser les cours de l'Université, gagner la grande salle, atteindre les chaises qui avaient été réservées au professeur. Enfin, cela fut fait, non sans quelque peine. Sylvius Hog prit place entre Hulda et Joël.

A deux heures et demie, une porte s'ouvrit derrière l'estrade, au fond de la salle. Le président du bureau apparut, digne, sérieux, ayant cet air dominateur, ce port de tête spécial à tout homme appelé à une présidence quelconque. Deux assesseurs le suivaient, non moins graves. Puis, on vit entrer six petites filles enrubannées, fleuries, toutes blondes aux yeux bleus, avec des mains un peu rouges, dans lesquelles on reconnaissait visiblement ces mains de l'innocence, prédestinées au tirage des loteries.

Cette entrée fut accueillie par un brouhaha, qui témoignait d'abord du plaisir qu'on éprouvait à voir les directeurs de la loterie de Christiania, ensuite de l'impatience qu'ils avaient provoquée en ne paraissant pas plus tôt sur l'estrade.

S'il y avait six petites filles, c'est qu'il y avait six urnes, disposées sur une table, et desquelles six numéros devaient sortir à chaque tirage.

Ces six urnes contenaient chacune les dix numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0, représentant les unités, dizaines, centaines, mille, dizaines de mille et centaines de mille du nombre million. S'il n'y avait pas de septième urne pour la colonne du million, c'est que, d'après ce mode de tirage, il est convenu que si les six zéros sortent à la fois, ils représentent le nombre million — ce qui répartit également les chances sur tous les numéros.

En outre, on avait décidé que les numéros seraient successivement extraits des urnes en commençant par celle qui était à la gauche du public. Le nombre gagnant se formerait ainsi sous les yeux des spectateurs, d'abord par le chiffre de la colonne des centaines de mille, puis des dizaines de mille, et ainsi de suite jusqu'à la colonne des unités. Grâce à cette convention, on juge avec quelle émotion chacun verrait s'accroître ses chances, après la sortie de chaque chiffre.

A trois heures sonnant, le président fit un signe de la main et déclara la séance ouverte.

Le long murmure qui accueillit cette déclaration dura pendant quelques minutes, après lesquelles un certain silence s'établit.

Le président se leva alors. Très ému, il prononça le petit discours de circonstance, dans lequel il parut regretter qu'il n'y eût pas un gros lot pour chaque billet. Puis, il ordonna de procéder au tirage de la première série. Elle comprenait, on le sait, quatre vingt-dix lots, ce qui allait exiger un certain temps.

Les six petites filles commencèrent donc à fonctionner avec une régularité automatique, sans que la patience du public se lassât un seul instant. Il est vrai, l'importance des lots croissant avec chaque tirage, l'émotion croissait aussi, et personne ne songeait à quitter sa place, pas même ceux dont les numéros sortis n'avaient plus rien à prétendre.

Cela dura une heure, sans qu'il se produisît d'incident. Ce que l'on put observer, toutefois, c'est que le numéro 9672 n'était pas encore sorti — ce qui lui eût enlevé toutes chances de gagner le lot de cent mille marks.

« Voilà qui est de bon augure pour ce Sandgoïst ! dit un des voisins du professeur.

— Bah ! Il serait bien étonnant que le gros lot lui échût ! répondait un autre, bien qu'il ait un fameux numéro !

— En effet, un fameux ! répondit Sylvius Hog. Mais ne me demandez pas pourquoi !... Je ne serais pas capable de vous le dire ! »

Alors commença le tirage de la deuxième série, qui comprenait neuf lots. Cela allait devenir tout à fait intéressant, le quatre-vingt-onzième étant de mille marks, le quatre-vingt-douzième de deux mille, et ainsi de suite

jusqu'au quatre-vingt-dix-neuvième, lequel était de neuf mille. La troisième série, on ne l'a pas oublié, se composait uniquement du gros lot.

Le numéro 72521 gagna un lot de cinq mille marks. Ce billet était celui d'un brave marinier du port, qui fut acclamé par toute l'assistance et supporta très dignement ces acclamations.

Un autre numéro, le 823752, gagna six mille marks. Et quelle fut la joie de Sylvius Hog, lorsque Joël lui apprit qu'il appartenait à la charmante Siegfrid, de Bamble !

Mais alors il se produisit un incident, et tout le public éprouva une émotion qui se traduisit par des murmures. Lorsqu'on tira le quatre-vingt-dix-septième lot — celui de sept mille marks — on put croire un instant que Sandgoïst allait être favorisé par le sort, au moins pour ce lot.

En effet, le numéro, qui le gagna, fut le 9627. Il ne s'en était fallu que de quarante-cinq points que ce ne fût celui d'Ole Kamp !

Les deux tirages suivants donnèrent des numéros très éloignés : 775 et 76287.

La deuxième série était close. Il ne restait plus à tirer que le dernier lot de cent mille marks.

En ce moment, l'agitation des spectateurs devint extraordinaire, et il serait assez difficile d'en reproduire l'intensité.

Ce fut d'abord un long murmure, qui se propagea de la grande salle dans les cours et jusque dans les rues. Quelques minutes se passèrent même, sans qu'il parvint à se calmer. Cependant le decrescendo se fit peu à peu, et un profond silence le suivit. On eût dit que toute l'assistance était figée. Il y avait dans ce calme une certaine quantité de stupeur — qu'on nous permette cette comparaison — de cette stupeur qu'on éprouve au moment où un condamné paraît sur la place de l'exécution. Mais, cette fois, le patient, encore inconnu, n'était condamné qu'à gagner cent mille marks, non à perdre la tête, à moins qu'il ne la perdît de joie.

Joël, les bras croisés, regardait vaguement devant lui, étant le moins émotionné peut-être de toute cette foule. Hulda assise, comme repliée en elle-même, ne songeait qu'à son pauvre Ole. Elle le cherchait instinctivement du regard, comme s'il eût dû apparaître au dernier moment !

Sylvius Hog, lui... Mais il faut renoncer à dépeindre l'état dans lequel se trouvait Sylvius Hog.

« Tirage du lot de cent mille marks! » dit le président.

Quelle voix! Elle semblait venir des entrailles de cet homme solennel. Cela tenait à ce qu'il avait plusieurs billets, qui, n'étant pas encore sortis, pouvaient prétendre au gros lot.

La première petite fille tira un numéro de l'urne de gauche et le montra à l'assemblée.

« Zéro! » dit le président.

Ce zéro ne fit pas un très grand effet. Il semblait vraiment qu'on s'attendît à le voir apparaître.

« Zéro! » dit le président, en proclamant le chiffre tiré par la seconde petite fille.

Deux zéros! On observa que les chances s'accroissaient notablement pour tous les numéros compris entre un et neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Or, le billet de Ole Kamp — qu'on ne l'oublie pas — portait le numéro 9672.

Chose singulière, Sylvius Hog commença à s'agiter sur sa chaise, comme si elle eût été prise de roulis.

« Neuf! » dit le président, en annonçant le chiffre que la troisième petite fille venait d'extraire de la troisième urne.

Neuf!... C'était le premier chiffre du billet de Ole Kamp!

« Six! » dit le président.

Et, en effet, la quatrième fillette présentait un six à tous les regards braqués sur elle, comme autant de pistolets chargés, ce qui l'intimidait visiblement.

Les chances de gagner étaient maintenant de une sur cent pour tous les numéros compris entre un et quatre-vingt-dix-neuf.

Est-ce que le billet de Ole Kamp allait faire tomber cette somme de cent mille marks dans la poche de ce misérable Sandgoïst? Vraiment, ce serait à faire douter de Dieu!

La cinquième petite fille plongea sa main dans l'urne et tira le cinquième chiffre.

« Sept ! » dit le président d'une voix si étranglée qu'on l'entendit à peine, même des premiers rangs.

Mais, si on n'entendait pas, on voyait, et, à ce moment, les cinq fillettes tendaient les chiffres suivants aux yeux du public :

0 0 9 6 7

Le numéro gagnant serait nécessairement compris entre 9670 et 9679. Il avait donc maintenant une chance sur dix.

La stupeur était à son comble.

Sylvius Hog, debout, avait saisi la main de Hulda Hansen. Tous les regards se portaient sur la pauvre fille. En sacrifiant le dernier souvenir de son fiancé, avait-elle donc sacrifié la fortune que Ole Kamp avait rêvée pour elle et pour lui ?

La sixième fillette eut quelque peine à introduire sa main dans l'urne. Elle tremblait, la petiotte ! Enfin le numéro parut.

« Deux ! » s'écria le président.

Et il retomba sur sa chaise, à demi suffoqué par l'émotion.

« Neuf mille six cent soixante-douze ! » proclama un des assesseurs d'une voix retentissante.

C'était le numéro du billet de Ole Kamp, maintenant en la possession de Sandgoïst ! Tout le monde le savait, et personne n'ignorait dans quelles conditions l'usurier l'avait acquis !

Aussi un profond silence se fit-il, au lieu du tonnerre de hurrahs dont eût retenti toute la salle de l'Université si le billet eût toujours été entre les mains de Hulda Hansen.

Et maintenant, ce coquin de Sandgoïst allait-il donc apparaître, son billet à la main, pour en toucher le prix ?

« Le numéro neuf mille six cent soixante-douze gagne le lot de cent mille marks ! répéta l'assesseur. Qui le réclame ?



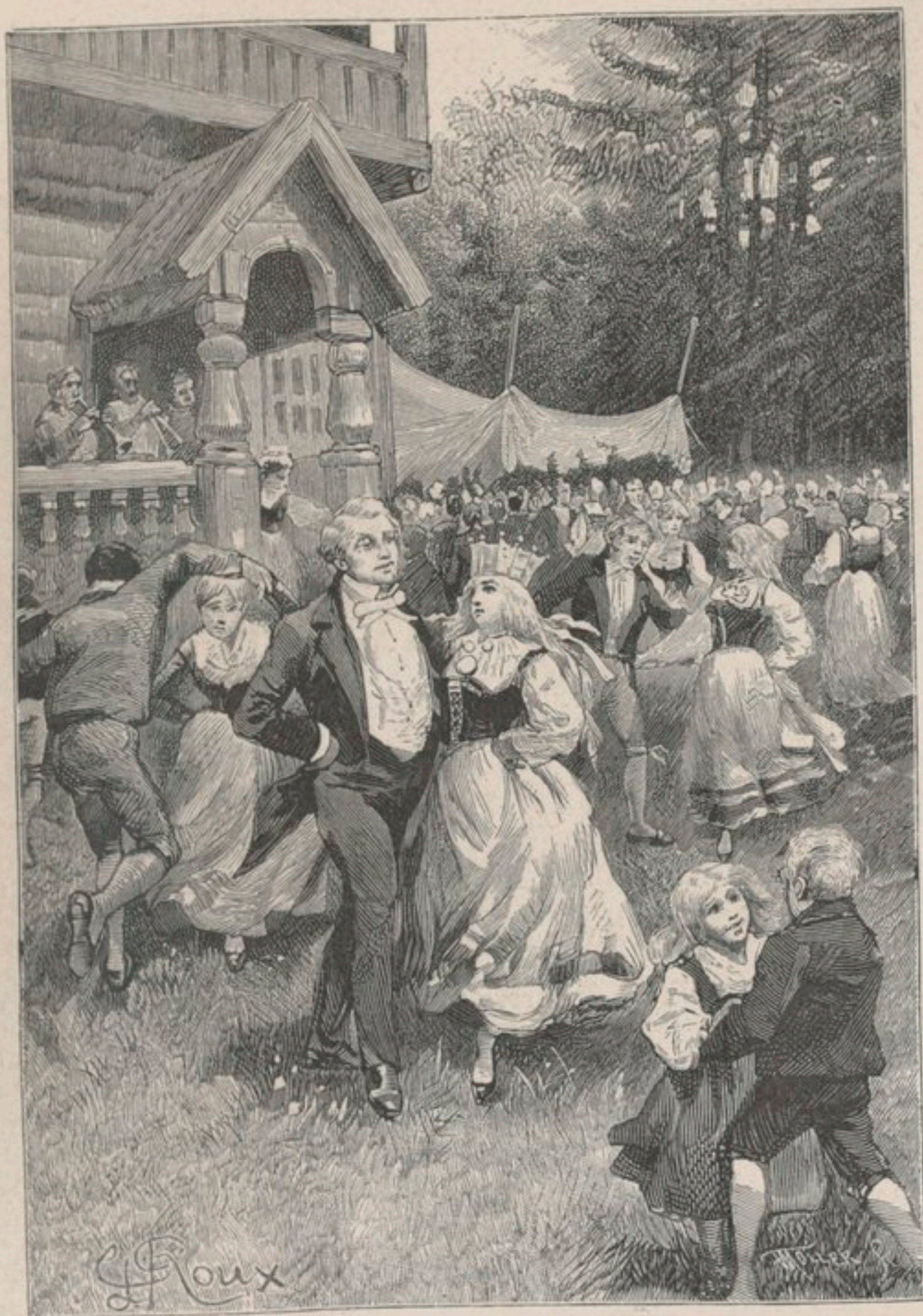
Quand elle quitta la petite chapelle. (Page 185.)

— Moi! »

Était-ce l'usurier de Drammen qui venait de jeter ce mot?

Non! C'était un jeune homme — un jeune homme à la figure pâle, portant, sur ses traits comme dans toute sa personne, les marques de longues souffrances, mais vivant, bien vivant!

A cette voix, Hulda s'était levée, elle avait poussé un cri, qui avait été entendu de tous. Puis, elle s'était affaissée...



Le professeur ouvrit le bal. (Page 185.)

Mais ce jeune homme venait de fendre la foule, et ce fut lui qui reçut dans ses bras la jeune fille sans connaissance...

C'était Ole Kamp!

XX

Oui ! c'était Ole Kamp. Ole Kamp qui avait survécu, comme par miracle, au naufrage du *Viken*.

Et, si le *Telegraf* ne l'avait pas ramené en Europe, c'est qu'il n'était plus alors dans les parages visités par l'avis.

Et, s'il n'y était plus, c'est que, à cette époque, il faisait déjà route pour Christiania sur le navire qui le rapatriait.

Voilà ce que racontait Sylvius Hog. Voilà ce qu'il répétait à qui voulait l'entendre. Et tous l'écoutaient, on peut le croire ! Voilà ce qu'il narrait avec un véritable accent de triomphateur. Et ses voisins le redisaient à ceux qui n'avaient pas le bonheur d'être près de lui. Et cela se transmettait de groupe en groupe jusqu'au public du dehors, entassé dans les cours et les rues avoisinantes.

En quelques instants, tout Christiania savait, à la fois, que le jeune naufragé du *Viken* était de retour et qu'il avait gagné le gros lot de la loterie des Écoles.

Et il fallait bien que ce fût Sylvius Hog qui racontât toute cette histoire. Ole ne l'aurait pu, car Joël le serrait dans ses bras à l'étouffer, tandis que Hulda revenait à elle.

« Hulda !... chère Hulda !... disait Ole. Oui !... moi... ton fiancé... et bientôt ton mari !... »

— Dès demain, mes enfants, dès demain ! s'écria Sylvius Hog. Nous partirons ce soir même pour Dal. Et, si cela ne s'est jamais vu, on verra un professeur de législation, un député au Storting, danser à une noce comme le plus découplé des gars du Telemark ! »

Mais comment Sylvius Hog connaissait-il l'histoire de Ole Kamp ? Tout sim-

plement par la dernière lettre que la Marine lui avait adressée à Dal. En effet, cette lettre, — la dernière qu'il eût reçue et dont il n'avait parlé à personne, — en renfermait une seconde, datée de Christiansand. Cette seconde lettre lui apprenait ceci : le brick danois *Génius*, capitaine Kroman, venait de relâcher à Christiansand, ayant à son bord les survivants du *Viken*, entre autres le jeune maître Ole Kamp, et, trois jours après, il devait arriver à Christiania.

La lettre de la Marine ajoutait que ces naufragés avaient tellement souffert qu'ils étaient encore dans un extrême état de faiblesse. C'est pourquoi Sylvius Hog n'avait rien voulu dire à Hulda du retour de son fiancé. Aussi, dans sa réponse, avait-il demandé le plus profond secret sur ce retour, secret qui avait été soigneusement gardé vis-à-vis du public.

Si l'avis *Telegraf* n'avait retrouvé ni aucune épave ni aucun survivant du *Viken*, cela est facile à expliquer.

Pendant une violente tempête, le *Viken*, à demi-désemparé, avait été forcé de fuir dans le nord-ouest, lorsqu'il se trouvait à deux cents milles au sud de l'Islande. Durant la nuit du 3 au 4 mai — nuit de rafales — il vint se heurter contre un de ces énormes icebergs en dérive, qui sortaient des mers du Groënland. La collision fut terrible, et si terrible que, cinq minutes après, le *Viken* allait couler à pic.

C'est alors que Ole avait écrit ce document. Il avait tracé sur ce billet de loterie un dernier adieu à sa fiancée; puis, il l'avait jeté à la mer, après l'avoir enfermé dans une bouteille.

Mais la plupart des hommes de l'équipage du *Viken*, y compris le capitaine, avaient péri au moment de la collision. Seuls, Ole Kamp et quatre de ses camarades purent sauter sur un débris de l'iceberg, au moment où s'engloutissait le *Viken*. Pourtant, leur mort n'eût été que retardée, si cette épouvantable bourrasque n'eût poussé le banc de glace dans le nord-ouest. Deux jours après, épuisés, mourant de faim, les cinq survivants du naufrage étaient jetés sur la côte sud du Groënland, côte déserte, où ils vécurent à la grâce de Dieu.

Là, s'ils n'étaient secourus sous quelques jours, c'en était fait d'eux.

Comment auraient-ils eu la force de regagner les pêcheries ou les établissements danois de la baie de Baffin, sur l'autre littoral?...

C'est alors que le brick *Génius*, qui avait été rejeté hors de sa route par la tempête, vint à passer. Les naufragés lui firent des signaux. Ils furent recueillis.

Ils étaient sauvés.

Toutefois, le *Génius*, arrêté par les vents contraires, éprouva de grands retards dans cette traversée relativement courte du Groënland à la Norvège. C'est ce qui explique comment il n'arriva à Christiansand que le 12 juillet, et à Christiania que dans la matinée du 15.

Or, c'était ce matin même que Sylvius Hog était allé à bord. Là, il avait trouvé Ole encore bien faible. Il lui avait dit tout ce qui s'était passé depuis sa dernière lettre, datée de Saint-Pierre-Miquelon... Puis, il l'avait emmené à sa demeure, après avoir demandé quelques heures de secret à l'équipage du *Génius*... On sait le reste.

Il fut alors convenu que Ole Kamp viendrait assister au tirage de la loterie. En aurait-il la force?

Oui! la force ne lui manquerait pas, puisque Hulda serait là! Mais avait-il donc encore un intérêt pour lui, ce tirage? Oui, cent fois oui! Intérêt pour lui comme pour sa fiancée!

En effet, Sylvius Hog avait réussi à retirer le billet des mains de Sandgoïst. Il l'avait racheté pour le prix que l'usurier de Drammen avait payé à dame Hansen. Et Sandgoïst avait été trop heureux de s'en défaire, maintenant que les surenchères ne se produisaient plus.

« Mon brave Ole, avait dit Sylvius Hog, en lui remettant le billet, ce n'est point une chance de gain, bien improbable en somme, que j'ai voulu rendre à Hulda, c'est le dernier adieu que vous lui aviez adressé au moment où vous croyiez périr! »

Eh bien! il faut avouer qu'il avait été bien inspiré, le professeur Sylvius Hog, et mieux que ce Sandgoïst, qui faillit se briser la tête contre un mur, quand il apprit le résultat du tirage!

Maintenant, il y avait cent mille marks dans la maison de Dal! Oui! cent

mille marks bien au complet, car Sylvius Hog ne voulut jamais être remboursé de ce qu'il avait payé pour racheter le billet de Ole Kamp.

C'était la dot qu'il était trop heureux d'offrir, le jour de son mariage, à sa petite Hulda!

Peut-être trouvera-t-on quelque peu étonnant que ce numéro 9672, sur lequel l'attention avait été si vivement attirée, fût précisément sorti au tirage du gros lot.

Oui, on en conviendra, c'est étonnant, mais ce n'était pas impossible, et, en tout cas, cela est.

Sylvius Hog, Ole, Joël et Hulda quittèrent Christiania le soir même. Le retour se fit par Bamble, car il fallait remettre à Siegfrid le montant du lot qu'elle avait gagné. En repassant devant la petite église d'Hitterdal, Hulda se rappela les tristes pensées qui l'obsédaient deux jours avant; mais la vue de Ole la ramena bien vite à l'heureuse réalité.

Par saint Olaf! Que Hulda était donc jolie sous sa couronne rayonnante, quand, quatre jours après, elle quitta la petite chapelle de Dal au bras de son mari Ole Kamp! Et, ensuite, quelle cérémonie, dont le retentissement fut immense jusque dans les derniers gaards du Telemark! Et quelle joie chez tous, la jolie fille d'honneur Siefgrid, son père, le fermier Hemlboë, son futur Joël, et aussi dame Hansen que ne hantait plus le spectre de Sandgoist!

Peut-être se demandera-t-on si tous ces amis, tous ces invités, MM. Help frères, Fils de l'Aîné, et tant d'autres, étaient venus pour assister au bonheur des jeunes mariés, ou pour voir danser Sylvius Hog, professeur de législation et député au Storthing? Question. En tout cas, il dansa très dignement, et, après avoir ouvert le bal avec sa chère Hulda, il le finit avec la charmante Siegfrid.

Le lendemain, salué par les hurrahs de toute la vallée du Vestfjorddal, il partait, non sans avoir formellement promis de revenir pour le mariage de Joël, qui fut célébré quelques semaines plus tard, à l'extrême joie des contractants.

Cette fois, le professeur ouvrit le bal avec la charmante Siegfrid, et il le finit avec sa chère Hulda.

Et depuis lors, Sylvius Hog ne dansa plus.

Que de bonheur accumulé maintenant dans cette maison de Dal, qui avait été si durement éprouvée. Sans doute, c'était un peu l'œuvre de Sylvius Hog, mais il ne voulait point en convenir et répétait toujours :

« Bon ! C'est encore moi qui redoie quelque chose aux enfants de dame Hansen ! »

Quant au fameux billet, il avait été rendu à Ole Kamp, après le tirage de la loterie. Maintenant, il figure à la place d'honneur, au milieu d'un petit cadre de bois, dans la grande salle de l'auberge de Dal. Mais, ce que l'on voit, ce n'est point le recto du billet où est inscrit le fameux numéro 9672, c'est le dernier adieu, écrit au verso, que le naufragé Ole Kamp adressait à sa fiancée Hulda Hansen.



FRRITT-FLACC

W. L. G. & Co.

FRRITT-FLACC.

I

Frritt!... c'est le vent qui se déchaîne.

Flacc!... c'est la pluie qui tombe à torrents.

Cette rafale mugissante courbe les arbres de la côte volsinienne et va se briser contre le flanc des montagnes de Crimma. Le long du littoral, de hautes roches sont incessamment rongées par les lames de cette vaste mer de la Mégalocride.

Frritt!... Flacc!...

Au fond du port se cache la petite ville de Luktrop. Quelques centaines de maisons, avec miradores verdâtres, qui les défendent tant bien que mal contre les vents du large. Quatre ou cinq rues montantes, plus ravines que rues, pavées de galets, souillées de scories que projettent les cônes éruptifs de l'arrière-plan. Le volcan n'est pas loin, — le Vanglor. Pendant le jour, la poussée intérieure s'épanche sous forme de vapeurs sulfurées. Pendant la nuit, de minute en minute, gros vomissement de flammes. Comme un phare, d'une portée de cent-cinquante kertsés, le Vanglor signale le port de Luktro aux caboteurs, felzanes, verliches ou balanzas, dont l'étrave scie les eaux de la Mégalocride.

De l'autre côté de la ville s'entassent quelques ruines de l'époque crimmé-

rienne. Puis, un faubourg d'aspect arabe, une casbah, à murs blancs, à toits ronds, à terrasses dévorées du soleil. Amoncellement de cubes de pierre jetés au hasard. Vrai tas de dés à jouer, dont les points se seraient effacés sous la patine du temps.

Entre autres, on remarque les Six-Quatre, nom donné à une construction bizarre, avec une toiture carrée, ayant six ouvertures sur une face, quatre sur l'autre.

Un clocher domine la ville, le clocher carré de Sainte-Philfilène, avec cloches suspendues dans l'entrefend des murs, et que l'ouragan met quelquefois en branle. Mauvais signe. Alors on a peur dans le pays.

Telle est Luktrop. Puis, des habitations, des huttes misérables, éparses dans la campagne, au milieu des genêts et des bruyères, *passim*, comme en Bretagne. Mais on n'est pas en Bretagne. Est-on en France? Je ne sais. En Europe? Je l'ignore.

En tout cas, ne cherchez pas Luktrop sur la carte, — même dans l'atlas de Stieler.

II

Froc!... Un coup discret a été frappé à l'étroite porte du Six-Quatre, percée dans l'angle gauche de la rue Messaglière. C'est une maison des plus confortables, si, toutefois, ce mot doit avoir cours à Luktrop, — une des plus riches, si, de gagner bon an mal an quelques milliers de fretzers, constitue la richesse.

Au froc a répondu un de ces aboiements sauvages, dans lesquels il y a du hurlement, — ce qui serait l'aboiement d'un loup. Puis, une fenêtre à guillotine s'ouvre au-dessus de la porte de Six-Quatre.

« A tous les diables, les importuns! » dit une voix de méchante et désagréable humeur. »

Une jeune fille, grelottant sous la pluie, enveloppée d'une mauvaise cape, demande si le docteur Trifulgas est à la maison.

« Il y est ou n'y est pas, — c'est selon!

— Je viens pour mon père qui se meurt!

- Où se meurt-il?
- Du côté du Val Karniou, à quatre kertsés d'ici.
- Et il se nomme?...
- Vort Kartif.

III

Un homme dur, ce docteur Trifulgas. Peu compatissant, ne soignant que contre espèces, versées d'avance. Son vieux Hurzof, — un métis de bouledogue et d'épagneul, — aurait eu plus de cœur que lui. La maison du Six-Quatre, inhospitalière aux pauvres gens, ne s'ouvrait que pour les riches. D'ailleurs, c'était tarifié; tant pour une typhoïde, tant pour une congestion, tant pour une péricardite et autres maladies que les médecins inventent par douzaines. Or, le craquelinier Vort Kartif était un pauvre homme, d'une famille misérable. Pourquoi le docteur Trifulgas se serait-il dérangé, et par une nuit pareille!

« Rien que de m'avoir fait lever, murmura-t-il en se couchant, ça valait déjà dix fretzers! »

Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, que le marteau de fer frappait encore l'huis du Six-Quatre.

Tout maugréant, le docteur quitta son lit, et, penché hors de la fenêtre.

« Qui va là? cria-t-il.

— Je suis la femme de Vort Kartif.

— Le craquelinier du Val Karniou?

— Oui, et si vous refusez de venir, il mourra!

— Eh bien, vous serez veuve!

— Voici vingt fretzers...

— Vingt fretzers, pour aller au Val Karniou, à quatre kertsés d'ici!

— Par grâce!

— Au diable! »

Et la fenêtre se referma. Vingt fretzers! La belle aubaine! Risquer un rhume ou une courbature pour vingt fretzers, surtout quand, le lendemain,

on est attendu à Kiltreno, chez le riche Edzingov, le goutteux, dont on exploite la goutte à cinquante fretzers par visite!

Sur cette agréable perspective, le docteur Trifulgas se rendormit plus dur que devant.

IV

Frritt!... Flacc!... Et puis, froc!... froc!... froc!...

A la rafale se sont joints, cette fois, trois coups de marteau, frappés d'une main plus décidée. Le docteur dormait. Il se réveilla, mais de quelle humeur! La fenêtre ouverte, l'ouragan entra comme une boîte à mitraille.

« C'est pour le craquelinier...

— Encore ce misérable!

— Je suis sa mère!

— Que la mère, la femme et la fille crèvent avec lui!

— Il a eu une attaque!...

— Eh! qu'il se défende!

— On nous a remis quelque argent, reprit l'aïeule, un acompte sur la maison qui est vendue au camondeur Dontrup, de la rue Messaglière. Si vous ne venez pas, ma petite fille n'aura pas de père, ma fille n'aura plus de mari, moi, je n'aurai plus de fils!... »

C'était pitoyable et terrible d'entendre la voix de cette vieille, de penser que le vent lui glaçait le sang dans les veines, que la pluie lui trempait les os jusque sous sa maigre chair.

« Une attaque, c'est deux cent fretzers! répondit le sans-cœur Trifulgas.

— Nous n'en avons que cent vingt!

— Bonsoir! »

Et la fenêtre de se refermer.

Mais, après réflexion, cent vingt fretzers pour une heure et demie de course, plus une demi-heure de visite, cela fait encore soixante fretzers l'heure, — un fretzer par minute. Petit profit, point à dédaigner pourtant.

Au lieu de se reconcher, le docteur se coula dans son habit de valvètre, descendit dans ses grandes bottes de marais, s'enfournâ sous sa houppelande de lurtaine, et, son surouët à la tête, ses mouffles aux mains, il laissa sa lampe allumée, près de son Codex, ouvert à la page 197. Puis, poussant la porte du Six-Quatre, il s'arrêta sur le seuil.

La vieille était là, appuyée sur son bâton, décharnée par ses quatre-vingts ans de misère !

« Les cents vingt fretzers ?

— Les voici, et que Dieu vous les rende au centuple !

— Dieu ! L'argent de Dieu ! Est-ce que personne en a jamais vu la couleur ? »

Le docteur siffla Hurzof, lui mit une petite lanterne à la gueule, prit le chemin de la mer.

La vieille suivait.

V

Quel temps de Frritts et de Flaccs ! Les cloches de Sainte-Philfilène se sont mises en branle sous la bourrasque. Mauvais signe. Bah ! le docteur Trifulgas n'est pas superstitieux. Il ne croit à rien, pas même à sa science, — excepté pour ce qu'elle lui rapporte.

Quel temps, mais aussi quel chemin ! Des galets et des scories ; les galets, glissants de varechs, les scories, qui crépitent comme du mâchefer. Pas d'autre lumière que la lanterne du chien Hurzof, vague, vacillante. Parfois, la poussée de flammes du Vanglor, au milieu desquelles paraissent se démener de grandes silhouettes falotes. On ne sait vraiment pas ce qu'il y a au fond de ces cratères insondables. Peut-être les âmes du monde souterrain, qui se volatilisent en sortant.

Le docteur et la vieille suivent le contour des petites baies du littoral. La mer est blanche d'un blanc livide, — un blanc de deuil. Elle brasille en s'écrêtant à la ligne phosphorescente du ressac, qui semble verser des vers luisants sur la grève.

Tous deux remontent ainsi jusqu'au détour du chemin, entre les dunes vallonnées, dont les genêts et les joncs s'entrechoquent avec un cliquetis de baïonnettes.

Le chien s'était rapproché de son maître et semblait lui dire :

« Hein ! Cent vingt fretzers à mettre dans le coffre-fort ! C'est ainsi que l'on fait fortune ! Une mesure de plus à l'enclos de vigne ! Un plat de plus au souper du soir ! Une pâtée de plus au fidèle Hurzof ! Soignons les riches malades, et saignons-les... à leur bourse ! »

En cet endroit, la vieille s'arrête. De son doigt tremblant elle montre, dans l'ombre, une lumière rougeâtre. C'est la maison de Vort Kartif, le craquelinier.

« Là ? fait le docteur.

— Oui, répond la vieille.

— Harraouah ! » pousse le chien Hurzof.

Tout à coup, le Vanglor détonne, secoué jusque dans les contreforts de sa base. Une gerbe de flammes fuligineuses monte jusqu'au zénith, trouant les nuages. Le docteur Trifulgas a été renversé du coup.

Il jure comme un chrétien, se relève, regarde.

La vieille n'est plus derrière lui. A-t-elle disparu dans quelque entr'ouverture du sol, ou s'est-elle envolée à travers le frottement des brumes ?

Quant au chien, il est toujours là, debout sur ses pattes de derrière, la gueule ouverte, sa lanterne éteinte.

« Allons toujours ! » murmure le docteur Trifulgas.

L'honnête homme a reçu ses cent vingt fretzers. Il faut bien les gagner.

VI

Plus qu'un point lumineux, à une demi-kertse. C'est la lampe du mourant, — du mort peut-être. Voilà bien la maison du craquelinier. L'aïeule l'a indiquée du doigt. Pas d'erreur possible.

Au milieu des Frritts sifflants, des Flaccs crépitants dans le brouhaha de la tourmente, le docteur Trifulgas marche à pas pressés.

A mesure qu'il s'avance, la maison se dessine mieux, étant isolée au milieu de la lande.

Il est singulier d'observer combien elle ressemble à celle du docteur, au Six-Quatre de Luktrop. Même disposition de fenêtres sur la façade, même petite porte cintrée.

Le docteur Trifulgas se hâte aussi rapidement que le permet la rafale. La porte est entr'ouverte, il n'a qu'à la pousser, il la pousse, il entre, et le vent la referme sur lui — brutalement.

Le chien Hurzof, dehors, hurle, se taisant par intervalles, comme les chantres, entre les versets d'un psaume des Quarante-Heures.

C'est étrange ! On dirait que le docteur Trifulgas est revenu dans sa propre maison. Il ne s'est pas égaré, cependant. Il n'a point fait un détour. Il est bien au Val Karniou, non a Luktrop. Et pourtant, même corridor, bas et voûté, même escalier de bois tournant, à grosse rampe, usée de frottements de mains.

Il monte. Il arrive au palier. Devant la porte, une faible lueur filtre en dessous, comme au Six-Quatre.

Est-ce une hallucination ? Dans la lumière vague, il reconnaît sa chambre, le canapé jaune, à droite, le bahut en vieux poirier, à gauche, le coffre-fort bardé, où il comptait déposer ses cent vingt fretzers. Voilà son fauteuil à oreillons de cuir, voilà sa table à pieds tors, et dessus, près de la lampe qui se meurt, son Codex, ouvert à la page 197.

« Qu'ai-je donc ? » murmure-t-il.

Ce qu'il a ? Il a peur. Sa pupille s'est dilatée. Son corps s'est comme contracté, amoindri. Une transsudation glacée refroidit sa peau, sur laquelle il sent courir de rapides horripilations.

Mais hâte-toi donc ! Faute d'huile, la lampe va s'éteindre, — le moribond aussi !

Oui, le lit est là, — son lit, à colonnes, à baldaquin, aussi long que large, fermé de courtines à grands ramages. Est-il possible que ce soit là le grabat d'un misérable craquelinier ?

D'une main qui tremble, le docteur Trifulgas saisit les rideaux. Il les ouvre, il regarde.



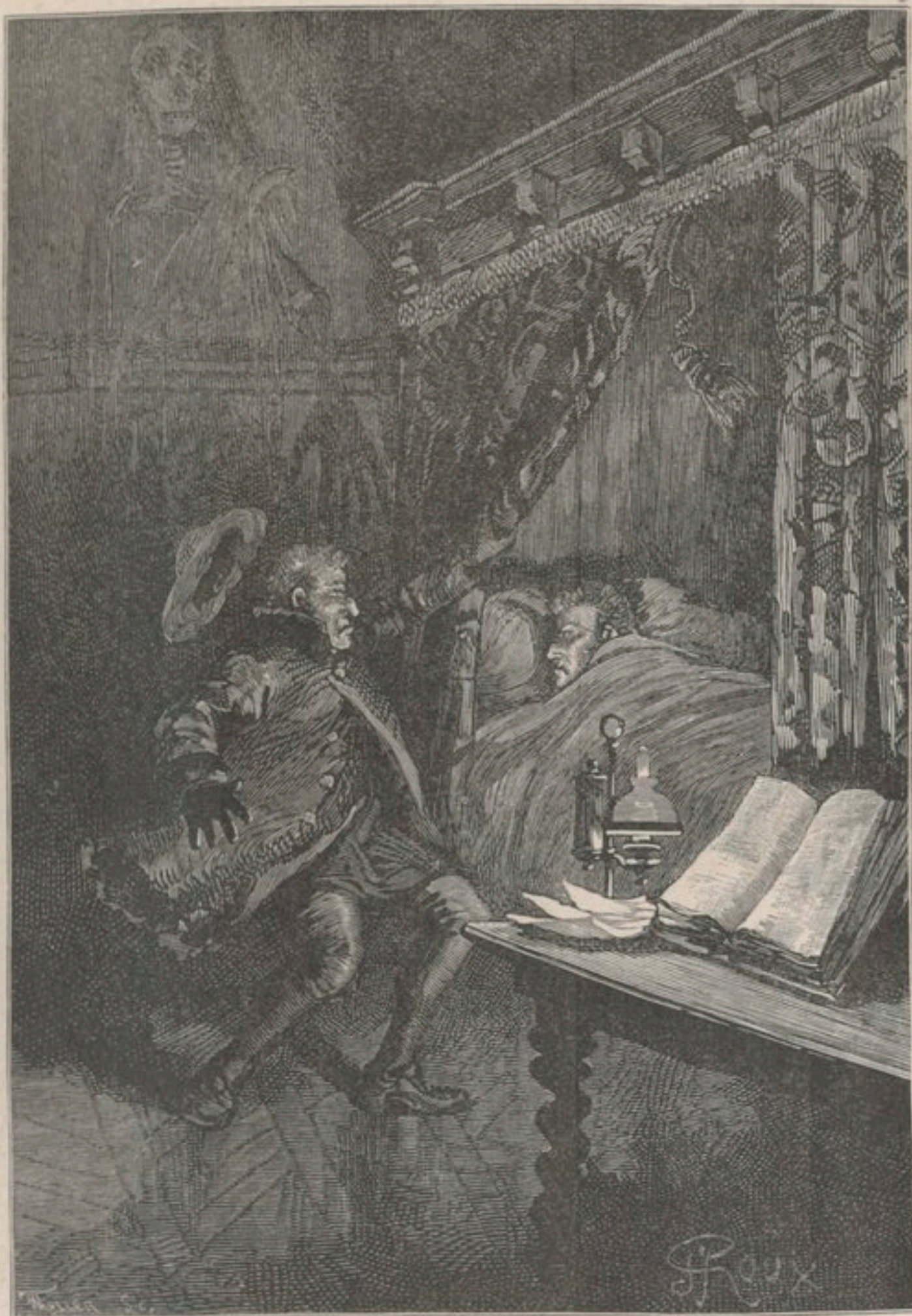
De son doigt tremblant, la vieille montra une lumière. (Page 194.)

Le moribond, sa tête hors des couvertures, est immobile, comme au bout de sa dernière respiration.

Le docteur se penche sur lui....

Ah! quel cri, duquel répond, en dehors, un sinistre aboiement du chien.

Le moribond, ce n'est pas le craquelinier Vort Katif!... C'est le docteur Trifulgas!... C'est lui que la congestion a frappé, — lui-même! Une apoplexie cérébrale, avec brusque accumulation de sérosités dans les cavités du



Oui, c'est lui qui va mourir! (Page 197.)

cerveau, avec paralysie du corps au côté opposé à celui où se trouve le siège de la lésion!

Oui! c'est lui, pour qui est venu le chercher, pour qui on a payé cent vingt fretzers! Lui qui, par dureté du cœur, refusait d'aller soigner le craquelinier pauvre! Lui, qui va mourir!

Le docteur Trifulgas est comme fou. Il se sent perdu. Les accidents croissent de minute en minute. Non seulement toutes les fonctions de relations se

suppriment en lui, mais les mouvements du cœur et de la respiration vont cesser. Et pourtant, il n'a pas encore entièrement perdu la connaissance de lui-même!

Que faire! Diminuer la masse du sang au moyen d'une émission sanguine? Le docteur Trifulgas est mort, s'il hésite....

On saignait encore dans de temps-là, et, comme à présent, les médecins guérissaient de l'apoplexie tous ceux qui ne devaient pas en mourir.

Le docteur Trifulgas saisit sa trousse, tire sa lancette, pique la veine du bras de son sosie : le sang ne vient pas à son bras. Il lui fait d'énergiques frictions à la poitrine : le jeu de la sienne s'arrête. Il lui brûle les pieds avec des pierres chaudes ; les siens se refroidissent.

Alors son sosie se redresse, se débat, pousse un râle suprême...

Et le docteur Trifulgas, malgré tout ce qu'a pu lui inspirer la science *se meurt entre ses mains.*

Frritt!... Flacc!

VII

Le matin, dans la maison du Six-Quatre, on ne trouva plus qu'un cadavre, — celui du docteur Trifulgas. On le mit en bière, et il fut conduit en grande pompe au cimetière de Luktrop, après tant d'autres qu'il y avait envoyés — selon la formule.

Quant au vieux Hursof, on dit que, depuis ce jour, il court la lande, avec sa lanterne rallumée, hurlant au chien perdu.

Je ne sais si cela est, mais il se passe tant de choses étranges dans ce pays de la Volsinie, précisément aux alentours de Luktrop!

D'ailleurs, je le répète, ne cherchez pas cette ville sur la carte. Les meilleurs géographes n'ont pas encore pu se mettre d'accord sur sa situation en latitude — ni même en longitude.

JULES VERNE.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
UN BILLET DE LOTERIE.	1
FRRITT-FLACC.. . . .	189

